



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

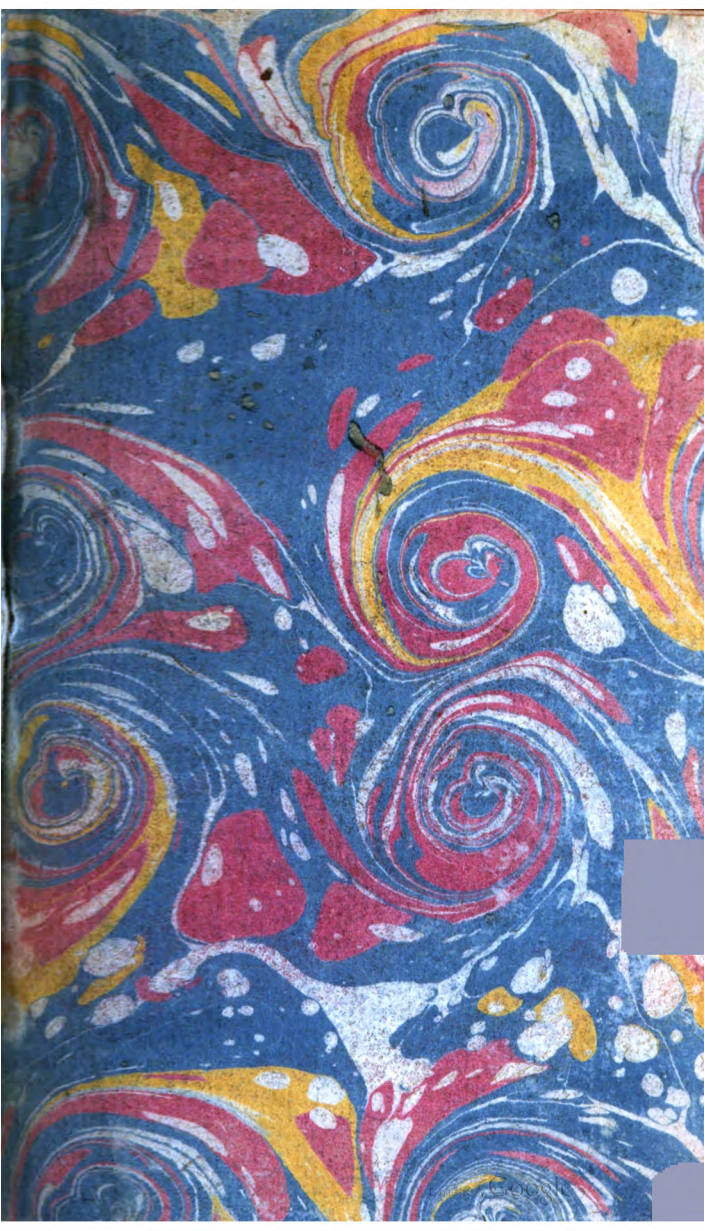
OFFREY ASPIN
BOOKS & PRINTS
15, THE SUTTON,
WIRE, ENGLAND

TAYLOR INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 913

OXFORD
1992





Ge.

EX-LIBRIS DE LA GERMONIÈRE



BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME CINQUIEME.



G. Boilly del. et sculp.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR
TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
M. DCC. LIX.

THE UNIVERSITY OF OXFORD

IN

THE LIBRARY OF THE

OXFORD INSTITUTE

OF

THE UNIVERSITY OF OXFORD

OXFORD, ENGLAND



OXFORD, ENGLAND

OXFORD, ENGLAND

OXFORD, ENGLAND

MR. DE LA SABLIERE. 49

XCI. MADRIGAL.

ME voici dans le même lit,
Où j'ai vu reposer ma Belle.
Ah ! si l'Amour étoit aussi juste qu'on dit,
Y serois-je sans elle ?

XCII. MADRIGAL.

Que ce penser est doux, & que j'ai de plaisir,
Lorsque je m'exerce des charmes de ma Belle !
Je maudis tout emploi qui m'ôte le loisir
De passer tout le jour à ne parler que d'elle.
Peut-on assez louer cet abord gracieux,
Cette taille, ce teint, cette bouche, ces yeux,
Cet esprit sans pareil, cette douceur extrême ?
Ah ! ma raison s'y perd, & j'en suis tout charmé.
Dieux ! si tant de plaisirs suivent celui qui l'aime,
Que seroit-ce d'en être aimé ?

XCIII. MADRIGAL.

Quoï ! mon Isis, pour un baiser,
Vous pouvez contre moi si long-temps vous désap-
dre ?
Et ce qu'impunément un autre auroit pu prendre,
Vous pouvez me le refuser ?
Que font tant de respect, tant de délicatesse ?
Un peu de franchise, un peu d'adresse,
M'auroit fait obtenir, sans vous importuner,
Ce que vous aimez mieux pardonner que donner.

XCV. MADRIGAL

Rien ne dure si peu que le temps des plaisirs,
La grace, l'enjouement, la beauté, la jeunesse.
On a bien tôt perdu ce qui fait la tendresse;
Il ne reste que les desirs.
Et cependant au lieu d'en tirer quelque usage,
On passe tristement son âge,
Ne voulant pas ce que l'on peut,
Ne pouvant plus ce que l'on veut.

XCV. MADRIGAL

Si nous voulions tous deux nous défaire d'habitude,
Vous des poursuites de Mélinthe,
Et moi des caresses d'Aminte,
Nous pourrions, je crois, nous aimer.
Mais doit-on dans l'incertitude
Quiter une douce habitude,
Sans savoir quels succès auroient de nouveaux feux ?
Si l'Amour, belle Iris, pour moi vous sollicite,
Vous n'aurez point pour avoir mes vœux
Qu'à me rendre ce que je quite.

XCVI. MADRIGAL

Si je néglige vos appas,
On me fait la même injustice,
L'Amour me fait aimer où l'on ne m'aime pas;
Il faut s'en prendre à son caprice.
D'un réciproque amour je connais bien le prix:
J'aimai, belle Philis, quel mépris est le vôtre;
Mais j'aime les froideurs d'Iris,
Plus que les caresses d'une autre.

Né regrettez-vous point vós aimables demeures ?
Et ne comptez-vous point les jours,
Dont je compte toutes les heures ?

LXXXVI. MADRIGAL.

JE ne sai si ce fut par feinte,
Ou bien si ce fut par dessein,
Qu'hier au soir la belle Amante
Me pressa doucement la main.
Aussi-tôt d'une main fidelle,
Sans répondre à cette Beauté,
Je ferai celle de ma Belle,
Que j'avois de l'autre côté.
Iris, qui n'est pas mal adroite,
S'en douta bien, & m'entendit;
Et je lui dis de la main droite,
Ce qu'à la gauche on m'avoit dit.

LXXXVII. MADRIGAL.

JE vous rends votre liberté,
Bélise; & sans m'être infidelle,
Vous pouvez, de votre côté,
Chercher aventure nouvelle.
Un jeune & rare objet, avec des yeux charmans,
A de nouveaux desseins m'invite.
Ne me rapprochez point mes vœux ni mes sermens;
Un Amant bien traite, qui peut durer huit ans,
Doit ce me semble en être quitte.

LXXXVIII. MADRIGAL.

IRis n'épargne point ses regards & ses charmes
Pour engager un pauvre Amant;
Mals, dès qu'il a rendu les armes,

418 MADRIGAUX DE

A quelqu'autre conquête elle court promptement.
Ce n'est pas qu'elle soit légère,
Que les nouveaux objets la puissent enflammer;
Mais c'est que la Belle veut plaire,
Et qu'elle ne veut point aimer.

LXXXIX. MADRIGAL.

IRis belle comme le jour,
Et le jeune Daphnis l'aimant plus que soi-même,
Se sont convertis ce Carême,
Et ne songent plus à l'Amour.
Ils ne parlent que d'abstinence,
De retraite, de pénitence;
Et ce n'est plus qu'au Ciel, qu'ils adressent leurs
vœux.
Ils donnent aux Autels leur fleur & leur jeunesse,
Et se sont réservés tous deux
De faire l'amour en vieillesse.

XC. MADRIGAL.

MOn Iris, quand l'heure est venue,
Qu'il faut m'en aller de chez vous,
Par un charme puissant mon ame est retenue,
Et jamais je ne m'y résous.
Plus de vingt fois en un quart-d'heure
Je dis adieu, puis je demeure,
Et pour vous voir encor je cherche cent détours.
Il faut partir enfin; mais, quand je me retire,
Il me semble que j'ai toujours
Quelque-chose encore à vous dire.

TABLE DES PIÈCES

contenues dans ce

CINQUIÈME VOLUME.

I. *Suite des Mémoires du Comte DE GRAMMONT.*

CHAP. VIII. *Histoire Burlesque
de l'Aumonier Poussarin. Rela-
tion du Siège de Lérida. Maria-
ge du Duc d'York, & autres
Particularités de la Cour d'An-
gleterre.* 1.

CHAP. IX. *Diverses Intrigues a-
moureuses de la Cour d'Angleter-
re.* 36.

CHAP. X. *Autres Intrigues amou-
reuses de la Cour d'Angleterre.* 83.

CHAP. XI. *Retour du Chevalier
DE GRAMMONT à la Cour de
Fran-*

TABLE DES PIÉCES.

*France. Il est renvoyé en Angle-
terre. Diverses Intrigues amou-
reuses de cette Cour, & Ma-
riages de la plupart des Héros de
ces Mémoires.* 131

II. Dialogue de Sylla & d'Eucrate. 167

III. Le Temple des Gnide, par
l'Auteur des Lettres Persan-
nes. 175

IV. Essai sur le Gout par le même. 212

V. Le Kalife & Zoroine, Conte
Oriental. 239

VI. La Princesse DE CLEVES,
par Mad. DE LA FAYETTE, le
Duc de la ROCHEFOUCAULT,
& SEGRAIS. 245

VII. Madrigaux, Stances, Contes,
Chançons & Epigrammes de
Mr. DE LA SABLIERE. 389

ME-

MÉMOIRES

DE LA VIE

DU COMTE

DE

GRAMMONT.



CHAPITRE VII.

„  I R S, dit-il, Monsieur le Prince
„ assiégeoit *Lérda*. La Place n'étoit
„ rien ; mais Dom *Gregorio Brise*
„ étoit quelque chose. C'étoit un de
„ ces Espagnols de la vieille Roche,
„ vaillant comme le Cid, fier comme tous les
„ *Gusmans* ensemble, & plus galant que tous les
„ *Abencerrages* de Grenade. Il nous laissa faire
„ les premières approches de sa Place, sans don-
„ ner le moindre signe de vie. Le Maréchal de
„ GRAMMONT, dont la maxime étoit, qu'un
„ Gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord,
„ & qui brûle ses Fauxbourgs pour faire une
„ belle défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise,
„ n'augura pas bien pour nous de la politesse de
Tome V. A „ Gre-

„ *Gregorio Brice* ; mais Monsieur le Prince,
 „ couvert de gloire , & fier des Campagnes de
 „ *Rocroy*, de *Norlingue*, & de *Fribourg*, pour in-
 „ sultier la Place & le Gouverneur , fit monter
 „ la premiere tranchée en plein jour par son
 „ Régiment, à la tête duquel marchaient vingt-
 „ quatre violons ; comme si c'eût été pour une
 „ nœce.

„ La nuit venue , nous voilà tous à goguénar-
 „ der , nos violons à jouer des airs tendres , &
 „ grande chere par-tout. Dieu sait les brocards
 „ qu'on jettoit au pauvre Gouverneur & à sa frai-
 „ se, que nous nous promettions de prendre l'un
 „ & l'autre dans vingt quatre heures. Cela se pas-
 „ soit à la tranchée, d'où nous entendimes un cri
 „ de mauvais augure, qui partoît du rempart, &
 „ qui répéta deux ou trois fois : *Alerte à la mu-*
 „ *raille*. Ce cri fut suivi d'une salve de canon &
 „ de mousqueterie, & cette salve d'une vigoureu-
 „ se sortie qui , après avoir culbuté la tranchée ,
 „ nous mena battant jusqu'à notre grande garde.

„ Le lendemain *Gregorio Brice* envoya par un
 „ Trompette des présens de glace & de fruits à
 „ Monsieur le Prince , priant bien humblement
 „ Son Altesse de l'excuser , s'il n'avoit point de
 „ violons, pour répondre à la sérénade qu'il avoit
 „ eu la bonté de lui donner ; mais que s'il avoit
 „ pour agréable la musique de la nuit précédente ,
 „ il tâcheroit de la faire durer tant qu'il lui feroit
 „ l'honneur de rester devant la Place. Le bour-
 „ reau nous tint parole ; & dès que nous enten-
 „ dions *Alerte à la muraille*, nous n'avions qu'à
 „ compter sur une sortie , qui nettoyoit la tran-
 „ chée, combloit nos travaux , & qui tuoit ce que
 „ nous avions de meilleur en Soldats & Officiers.
 „ Monsieur le Prince en fut si piqué , qu'il s'opi-
 „ niâtra, malgré le sentiment des Officiers Géné-
 „ raux , à continuer un siège qui pensa ruiner
 „ son

„ son Armée, & qu'il fut encore obligé de lever
 „ assez brusquement.

„ Comme nos Troupes se retiroient, Dom
 „ *Gregorio*, bien loin de se donner de ces airs
 „ que prennent les Gouverneurs en pareille occa-
 „ sion, ne fit de sortie, que pour envoyer faire
 „ un compliment plein de respect à Monsieur le
 „ Prince. Le Seigneur *Brice* partit quelque tems
 „ après, pour rendre compte à Madrid de sa con-
 „ duite, & pour en recevoir la récompense. Vo-
 „ tre Majesté sera peut-être bien-aise de savoir
 „ le traitement qu'on fit au petit *Brice*, après la
 „ plus brillante action que les Espagnols eussent
 „ faite de toute la guerre. On le mit à l'Inqui-
 „ sition. „

Quoi ! dit la Reine-Mere, l'Inquisition pour
 ses services ? Non pas tout-à fait pour ses servi-
 ces, dit-il. Mais sans égard à ses services on
 le traita comme je viens de dire, pour un petit
 trait de galanterie que je conterai tantôt au Roi.

„ La Campagne de Catalogne finie de cette
 „ manière, nous revenions médiocrement cou-
 „ verts de lauriers. Mais, comme Monsieur le
 „ Prince en avoit fait provision en d'autres ren-
 „ contres, & qu'il avoit de grands desseins en tête
 „ il eut bien-tôt oublié cette petite disgrâce.
 „ Nous ne faisons que goguenailler pendant le
 „ voyage. Monsieur le Prince étoit le premier à
 „ nous mettre en train sur son siège. Nous fi-
 „ mes quelques couplets de ces *Lérida* qui ont
 „ tant couru, afin qu'on n'en fit pas de plus mau-
 „ vais. Nous n'y gagnâmes rien : nous eûmes
 „ beau nous traiter cavalièrement dans nos chan-
 „ sons ; on en fit à Paris, où on nous traitoit en-
 „ core plus mal. Nous arrivâmes enfin à *Per-
 „ pignan* un jour de fête. Une troupe de Cata-
 „ lans qui dansoient au milieu de la rue, vin-
 „ rent danser sous les fenêtres de Monsieur le

„ Prince, pour lui faire honneur. Mr. *Poussatin*,
 „ couvert d'un petit casaquin noir, dansoit au
 „ milieu de cette troupe, comme un vrai possédé.
 „ Je reconnus d'abord la danse de notre Pays aux
 „ sauts & aux bonds qu'il faisoit. Monsieur le
 „ Prince fut charmé de sa disposition, & de sa lé-
 „ gereté. Je le fis venir après la danse, & lui
 „ ayant demandé ce qu'il étoit: Prêtre indigne,
 „ à votre service, Monseigneur, me dit-il. Je
 „ m'appelle *Poussatin*, & suis de Bearn. J'allois
 „ en Catalogne pour servir d'Aumônier pour l'In-
 „ fanterie; car, Dieu merci, je vais bien du
 „ pied: mais, puisque la guerre est heureusement
 „ finie, s'il plaisoit à votre Grandeur de me pren-
 „ dre à son service, je la suivrois par tout, & la
 „ servirois fidelement. Mr. *Poussatin*, lui dis-je,
 „ ma Grandeur n'a pas besoin autrement d'Au-
 „ mônier; mais, puisque vous êtes de si bonne
 „ volonté, je veux bien vous prendre à mon ser-
 „ vici.

„ Monsieur le Prince, présent à toute cette con-
 „ versation, fut ravi de me voir un Aumônier.
 „ Comme le pauvre *Poussatin* étoit fort délabré,
 „ je n'eus pas le tems de le mettre en équipage à
 „ *Perpignan*; mais lui ayant fait donner le juste-au-
 „ corps d'un des laquais du Maréchal DE GRAM-
 „ MONT, qui restoit avec l'équipage, je le fis
 „ monter derriere le carosse de Monsieur le Prin-
 „ ce, qui mouroit de rire toutes les fois qu'il
 „ voyoit la mine peu orthodoxe que le petit
 „ *Poussatin* avoit en livrée jaune.

„ Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le con-
 „ te à la Reine, qui d'abord en fut un peu sur-
 „ prise. Cela n'empêcha pas qu'elle ne voulût voir
 „ danser mon Aumônier; car en Espagne il
 „ n'est pas tout à-fait si rare de voir danser les
 „ Ecclesiastiques, que de les voir en livrée.

„ *Poussatin* fit des merveilles devant la Reine;
 „ mais,

„ mais , comme sa danse étoit un peu vive , elle
 „ ne put supporter l'odeur que son agitation vio-
 „ lente répandit dans son cabinet. Les Dames
 „ lui demandèrent quartier. Il y avoit de
 „ quoi vaincre tous les parfums & toutes les es-
 „ sences dont elles étoient munies. *Poussatin* ne
 „ laissa pas d'en remporter beaucoup de louanges,
 „ & quelques louis.

„ J'obtins au bout de quelque tems un petit
 „ bénéfice de campagne pour mon Aumônier ; &
 „ j'ai su depuis , que *Poussatin* prêchoit avec la
 „ même légèreté dans son village , qu'il dansoit
 „ aux nêces de ses Paroissiennes. „

Le Conte de *Poussatin* divertit fort le Roi. La Reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de *Gregorio Brice* la scandalisa bien davantage ; & voulant justifier la Cour d'Espagne sur un procédé qui paroissoit si dur : Chevalier DE GRAMMONT , dit-elle , quelle hérésie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur dont vous venez de parler ? De quel attentat contre la Religion étoit-il accusé , pour qu'on le mît à l'Inquisition ? Madame , dit-il , l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant Votre Majesté. C'étoit une petite gentillesse d'amour , à la vérité mal placée. Le pauvre *Brice* n'avoit aucune mauvaise intention. Son crime n'auroit pas mérité le fouet dans le plus sérieux College de France ; puisque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette qui avoit les yeux sur lui dans une occasion solennelle.

Le Roi voulut un détail précis de l'Avanture ; & le Chevalier DE GRAMMONT satisfît sa curiosité , dès que la Reine & le reste de la Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faisoit bon l'écouter , quand il faisoit quelque recit ; mais il ne faisoit pas bon se trouver en son chemin , par la concurrence , ou par le ridicule. Il est vrai
 A 3 qu'il

6 MÉMOIRES DE LA VIE

qu'il n'y avoit que peu de gens à la Cour d'Angleterre, qui eussent alors mérité son indignation. Le seul *Roussel* étoit de tems en tems l'objet de ses railleries; encore le traitoit-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avoit coutume de faire à l'égard d'un Rival.

Ce *Roussel* étoit un des fiers danseurs d'Angleterre; je veux dire, pour les contre-danses. Il en avoit un recueil de deux ou troiscens en tablature, qu'il dansoit toutes à livre-ouvert; & pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il dansoit quelquefois jusqu'à extinction. Sa danse ressembloit assez à ses habits, il y avoit vingt ans que la mode en étoit passée.

Le Chevalier DE GRAMMONT voyoit bien qu'il étoit fort amoureux: & quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laissa pas de s'alarmer du dessein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiselle d'*Hamilton*; mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude.

Roussel sur le point de faire un voyage crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer sa Maîtresse de ses desseins avant son départ. Le Chevalier DE GRAMMONT étoit un grand obstacle aux audiances qu'on souhaitoit d'elle. Mais un jour qu'on le vint chercher, pour jouer chez Madame de Castelmaine, *Roussel* prit son tems; & s'adressant à Mademoiselle d'*Hamilton* d'un air moins embarrassé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occasions, il lui fit la déclaration de cette manière: „ Je suis Frere
„ du Comte de Bedford. Je commande le Régiment des Gardes. J'ai trois mille Jacobus de rente, & quinze mille en argent comptant. Je viens, Mademoiselle, vous les offrir, avec ma personne. L'un des présens ne vaut pas grand-chose sans l'autre, j'en conviens. C'est pour-quoi je les mets ensemble. On m'a conseillé d'aller aux eaux pour un petit asthme qui vrai-
„ sem-

„ semblablement ne durera pas long-tems ; car
 „ il y a plus de vingt ans que je l'ai. Si vous me
 „ jugez digne du bonheur d'être à vous , je ferai
 „ la proposition à Monsieur votre Pere , à qui je
 „ n'ai pas cru devoir m'adresser avant que de sa-
 „ voir vos sentimens. Mon Neveu *Guillaume* ne
 „ fait encore rien de mon dessein. Mais je crois
 „ qu'il n'en sera pas fâché , quoi qu'il se voie par
 „ là frustré d'un bien assez considerable ; car il a
 „ beaucoup d'égard pour moi , outre qu'il s'atta-
 „ che volontiers auprès de vous , depuis qu'il s'ap-
 „ perçoit que je vous aime. Je suis fort aise qu'il
 „ me fasse sa cour par ses assiduités ici ; car il
 „ ne faisoit que dépenser son argent auprès de
 „ cette coquine de *Midleton* , au lieu qu'il ne lui
 „ en conte rien à présent dans la meilleure com-
 „ pagnie d'Angleterre. „

Mademoiselle d'Hamilton avoit eu quelque pei-
 ne à s'empêcher de rire pendant cette harangue.
 Cependant elle lui témoigna qu'elle étoit fort ho-
 norée de ses intentions pour elle ; encore plus obli-
 gée de ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant
 de les déclarer à ses parens. „ Il sera , lui dit elle ,
 „ assez tems de leur en parler à votre retour des
 „ caux ; car je ne vois pas beaucoup d'apparence
 „ qu'ils disposent de moi , que vous ne soyez re-
 „ venu. En tout cas , si on me pressoit beaucoup ,
 „ votre Neveu *Guillaume* aura soin de vous en aver-
 „ tir. Ainsi vous n'avez qu'à partir quand il vous
 „ plaira ; mais gardez-vous bien de négliger vo-
 „ tre santé , pour précipiter votre retour. „

Le Chevalier DE GRAMMONT apprit le dé-
 tail de cette conversation ; & s'en divertit le mieux
 qu'il put ; car il y avoit de certaines circonstan-
 ces de la déclaration qui ne laissoient pas de l'al-
 larmer , malgré le ridicule des autres. Enfin il
 ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un
 ton plaisant , & fut conter au Roi la grace que

Dieu lui faisoit de lui ôter un Rival si dangereux.
 „ Il est donc parti, Chevalier? lui dit le Roi.
 „ Surement, Sire, dit-il. J'ai eu l'honneur de
 „ le voir embarquer dans un cochenin, avec son
 „ asthme & son équipage de campagne, la perruque
 „ à calotte proprement renouée avec un ruban
 „ feuille-morte, & le chapeau ambigu couvert
 „ d'un étui de toile cirée, qui lui sied à merveille.
 „ Ainsi je n'aurai plus à faire qu'à *Guillaume Rouss-*
 „ *sel*, qu'il laisse résident auprès de Mademoiselle
 „ d'*Hamilton*; & pour lui, je ne le crains, ni
 „ sur son compte, ni sur celui de son Oncle. Il
 „ est trop amoureux lui même, pour appuyer les
 „ intérêts d'un autre; & comme il n'a qu'une
 „ méthode de faire valoir les siens, savoir de
 „ sacrifier le portait ou quelques lettres de la
 „ *Middleton*, j'ai ma foi de quoi faire paroly de ces
 „ sortes de faveurs. J'avoue qu'il m'en coute un
 „ peu.

„ Puisque vos affaires vont si bien du côté des
 „ *Roussels*, lui dit le Roi, je veux bien vous
 „ apprendre que vous êtes délivré d'un autre Ri-
 „ val beaucoup plus à craindre pour vous, s'il n'é-
 „ toit déjà marié. Mon Frere est nouvellement
 „ amoureux de Madame de *Chesterfield*. Que de
 „ bénédictions à la fois! s'écria le Chevalier DE
 „ GRAMMONT? je lui fais si bon gré de cette
 „ inconstance que je le servirois de bon cœur
 „ auprès de sa nouvelle Maîtresse, s'il n'avoit
 „ *Hamilton* pour Rival. Votre Majesté ne sauroit
 „ trouver mauvais, que je serve le Frere de ma
 „ Maîtresse contre le vôtre. *Hamilton* n'a pour-
 „ tant pas si besoin de secours dans une affaire
 „ comme celle-ci, que le Duc d'*Torck*, lui dit le
 „ Roi: mais de l'humeur dont je connois My-
 „ lord *Chesterfield*, il ne souffrira pas si patiem-
 „ ment que le bon *Shrewsbury*, qu'on se batte
 „ pour sa Femme. Il mérite pourtant assez la mé-
 „ me

„ me destinée. „ Voici ce que c'étoit que ce Mylord *Chesterfield*.

Il avoit le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille, & moins d'air. Il ne manquoit pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la *Castelmaine*. Le bruit commun étoit qu'il avoit eu ses bonnes grâces, avant qu'elle fût mariée; & comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croyoit assez volontiers.

Il avoit recherché la fille aînée du Duc d'*Ormond*, dans le tems qu'il avoit l'esprit encore rempli de sa première passion. Celle du Roi pour la *Castelmaine*, & l'établissement qu'il espiroit par cette alliance, firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eût été passionnément amoureux. Il avoit donc épousé Madame de *Chesterfield* sans l'aimer, & vécu quelque tems avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle étoit fine & délicate sur le mépris: elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite; & dans le tems que son Epoux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisait d'ôter *Hamilton*, comme elle venoit de faire son Epoux, à tout ce qu'il lui restoit de tendresse pour la *Castelmaine*. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contretems, & ses imaginations & inégalités perpétuelles. La *Chesterfield* au contraire savoit armer ses traits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit outre cela plus à portée de lui faire des avances que nulle autre. Elle logeoit chez le

A 5

Duc

Duc d'Ormond, à *White-Hall*. *Hamilton*, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toutes heures. Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressemens de son Mari, réveillèrent le panchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se donna, qu'elle n'avoit pu tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui, sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement; & selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience & son industrie, pour la découverte d'une chose qui devoit troubler son repos.

Hamilton qui le connoissoit, se mit de son côté sur ses gardes; & plus ses affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisoit les confidences les plus belles & les moins sincères du monde sur sa passion pour la *Castelmaine*, se plaignoit de ses emportemens, & lui demandoit à deux genoux ses conseils, pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avoit véritablement possédé les affections.

Chesterfield que ces discours flatoient, lui promettoit la protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. *Hamilton* n'étoit donc plus embarrassé que de la conduite de Madame de *Chesterfield*; de qui les gracieusetés se déclaroient un peu trop hautement à son gré. Mais, tandis qu'il étoit discrettement occupé à régler le panchant qu'elle marquait en sa faveur, & à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnoit audience à ceux du Duc d'Ormond, & qui plus est, leur faisoit des réponses assez favorables.

Il crut s'en appercevoir comme tout le monde; mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moyen de croire ses yeux sur ce que ceux de la *Chesterfield* sembloient dire à ce nouveau Rival? Il ne trouvoit pas de vraisemblance à se figurer, qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour

pour des manières dont ils avoient mille fois ri tête-à-tête ; mais ce qu'il jugeoit encore moins possible, c'étoit qu'elle voulût commencer une autre aventure , sans avoir mis la dernière main à celle où ses avances l'avoient engagée. Cependant il se mit à l'observer de plus près ; & toutes les découvertes qu'il fit par ses observations , lui firent voir que , si elle ne le trompoit , elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots ; mais elle le prit haut , & le traita tellement de visionnaire , qu'il parut confus sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit , fut de lui dire fierement , qu'il méritoit que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Mylord *Chesterfield* avoit pris les mêmes alarmes ; & ne doutant plus par les observations qu'il avoit faites de son côté , qu'il n'eût trouvé l'heureux Amant qui s'étoit emparé du cœur de sa Femme , il se le tint pour dit ; & sans la fatiguer d'inutiles reproches , il ne chercha plus que de quoi la confondre , avant que de prendre son parti.

Comment après tout rendre raison du procédé de Madame de *Chesterfield* , si on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes , qui charmées de l'éclat mettent tout en usage pour enlever la conquête d'un autre , & n'épargnent rien pour la retenir ?

Mais avant que de passer au détail de cette Aventure , jetons la vue sur les fortunes galantes de Son Altesse , avant la déclaration de son mariage ; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit , lorsque les faits véritables & peu connus dépendent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

Le mariage du Duc d'*Torck* avec la Fille du Chancelier n'avoit manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à

A. 6

l'égard

l'égard du Ciel. L'intention de part & d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins, & le point essentiel du Sacrement, en avoient été.

Quoique l'Épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour de Hollande qui l'effaçât, le Due dans les premières douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter le rétablissement du Roi, que pour le déclarer avec éclat : mais, dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si près au Trône ; que la possession de Mademoiselle *Hyde* n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre si fertile en beautés étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi son Frere ; & qu'il se voyoit l'unique exemple d'un Prince qui d'une élévation suprême fût descendu si bas ; il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manieres. Il se souvint, que *Germain* ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoiselle *Hyde*, qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples la facilité d'y réussir. Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect & l'obéissance qu'il devoit au Roi. L'indignation qu'en auroient la Cour & tout le Royaume, s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du Roi sur une chose qu'il sembloit par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentoient les larmes & le désespoir de la pauvre *Hyde* ; mais plus que cela, les remords d'une conscience dont la délicatesse commençoit dès-lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à Mylord *Falmouth*, & le consulta sur le parti, qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour Mademoiselle *Hyde*. *Falmouth* lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impos-

impossible qu'il y eût jamais songé ; qu'un mariage étoit nul pour lui, sans le consentement du Roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable ; mais que c'étoit une moquerie de mettre en jeu la fille d'un petit Avocat, que la faveur du Roi venoit de faire Pair du Royaume sans Noblesse, & Chancelier sans capacité ; qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiraient à fond de la conduite que Mademoiselle *Hyde* avoit tenue avant qu'il la connût ; & que, pourvu qu'il ne leur dit point que la chose fût déjà faite, il auroit bien-tôt de quoi le déterminer.

Le Duc d'*Tork* y consentit ; & Mylord *Falmouth*, ayant assemblé son conseil & ses témoins, les mena dans le Cabinet de son Altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Messieurs étoient le Comte d'*Arran*, *Germain*, *Talbot*, & *Killegrew*, tous gens d'honneur, mais qui préféroient infiniment celui du Duc d'*Tork* à celui de Mademoiselle *Hyde*, & qui de plus étoient révoltés avec toute la Cour contre l'insolente autorité du premier Ministère.

Le Duc leur ayant dit, après une espèce de préambule, que, quoi qu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour Mademoiselle *Hyde*, ils pouvoient ignorer à quels engagemens cette tendresse l'avoit porté ; qu'il se croyoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pu lui donner ; mais que comme l'innocence des personnes de son âge étoit exposée d'ordinaire aux médisances d'une Cour, & que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient repandus au sujet de sa conduite, il les prioit comme amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en savoient, d'autant qu'il étoit résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, & on

fit semblant d'oser prononcer sur une matière si sérieuse & si délicate; mais le Duc d'York ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, & peut-être ce qu'il ne savoit pas, de la pauvre *Myda*. On y joignoit toutes les circonstances qu'il falloit, pour appuyer le témoignage. Par exemple, le Comte d'Arton qui parla le premier, déposa, que dans la galerie de *Honflaerdyk*, où la Comtesse d'Offery & la Belle Sœur & Germain jouoient un jour aux quilles, Mademoiselle *Myda* avoit fait semblant de se trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre au bout de la galerie; que lui déposant l'avoit suivie; & que lui ayant coupé son lacet, pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou pour la défendre. *Talbot* dit, qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au conseil; à telles enseignes, que n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table, qu'à celles qui les occupoient alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages: & que le singe du Roi, qu'on accusoit de ce désordre, en avoit été long-temps en disgrâce.

Germain indiqua plusieurs endroits où il avoit eu des audiences longues & favorables. Cependant tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés, ou tout au plus sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce; mais *Killegrew* voulant rencherir sur ces foibles dépositions, dit tout net qu'il avoit eu l'honneur de ses bonnes grâces. Il avoit l'esprit vif & badin, & savoit donner un tour agréable à ses récits par des figures gracieuses & sensibles. Il assura, qu'il avoit trouvé l'house du berger dans un certain cabinet, construit au-dessus de l'eau à toute autre fin que d'être favorable aux empressemens amoureux;

ceux;

aux ; qu'il avait eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre Cignes , qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet , vû qu'elle y alloit souvent , & qu'elle s'y plaisoit fort.

Le Duc d'*Torck* trouva cette dernière accusation outrée , persuadé qu'il avait par devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia Meilleurs ses témoins à bonne fortune de leur franchise , leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer , & passa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet , Mylord *Falmouth* qui l'avait suivi , conta ce qui venoit de se passer au Comte d'*Ossery* qu'il trouva chez le Roi. Ils se doutèrent bien de ce qui faisoit la conversation des deux Freres ; car elle fut longue. Le Duc d'*Torck* en sortant parut tellement ému , qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre *Hyde*. Mylord *Falmouth* commençoit à s'attendrir de la paix qu'il y avait eue , lorsque le Duc d'*Torck* lui dit de se trouver avec le Comte d'*Ossery* chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris , qu'il eût la hardiesse d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouverent à l'heure marquée Son Altesse dans la chambre de Mademoiselle *Hyde*. Ses yeux paroissent mouillés de quelques larmes , qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier , appuyé contre la muraille , leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne doutèrent point que ce ne fût de rage & de desespoir. Le Duc d'*Torck* leur dit de certain air content & serein dont on annonce les bonnes nouvelles :

„ Comme vous êtes les deux hommes de la Cour
 „ que j'estime le plus , je veux que vous ayez les
 „ premiers l'honneur de saluer la Duchesse d'*Torck*.
 „ La voilà. „

La surprise ne seroit de rien , & l'étonnement n'étoit

n'étoit pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant si remplis, que pour s'en cacher ils se jetterent promptement à genoux pour lui baiser la main, qu'elle leur tendit avec autant de grandeur & de majesté, que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, & toute la Cour s'empressa par devoir à lui témoigner des respects, qui devinrent très sinceres dans la suite.

Les Petits-Maitres qui avoient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, se trouverent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures; & quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte. Cependant ils n'en eurent que la peur.

La Duchesse d'*Torck*, instruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer par toutes sortes de gracieusetés & de bons offices ceux qui l'avoient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla, que pour louer leur zele; & pour leur dire, que rien ne marquoit plus le dévouement d'un honnête-homme, que de prendre un peu sur sa probité, pour donner aux intérêts d'un Maître, ou d'un Ami. Rare exemple de prudence & de moderation, non-seulement pour le Sexe, mais pour ceux qui se pparent le plus de Philosophie dans le nôtre.

Le Duc d'*Torck* aiant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à son inconstance, en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut Madame de *Carneguy*, qui s'étoit trouvée sous la main de bien d'autres. Elle étoit encore assez belle, & sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup lan-
guir

guir son nouvel Amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque tems. Mylord *Carneguy* son Epoux étoit encore en Ecosse: mais son Pere étant mort subitement, il en revint aussi subitement avec le nom de *Soubask* que sa Femme haïssoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisoit pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord; mais, comme il étoit bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenoit l'œil sur ceux de sa Femme. Il y avoit long-tems, que les choses étoient entre elle & le Duc d'*Torck*, à ne plus s'amuser à la bagatelle: cependant, comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes, c'est-à-dire, toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce tems-là *Talbot* revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant son absence; & sans savoir ce que c'étoit que Madame *Soubask*, il apprit que son Maître en étoit amoureux.

Il y fut mené pour figurer à quelques jours de-là. Le Duc le présenta. Quelques complimens se firent de part & d'autre; après lesquels il crut devoir laisser à Son Altesse la liberté de faire le sien, & se retira dans l'anti-chambre. Cette anti-chambre donnoit sur la rue. *Talbot* se mit à la fenêtre pour y regarder les passans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions; mais il étoit si sujet aux distractions & aux inadvertences, qu'il avoit laissé honnêtement à Londres la lettre de complimens dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal, & ne s'en étoit aperçu que dans le tems qu'on le menoit à son audience.

Il étoit donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte, sans s'en mettre en
peine,

peine, & moins encore d'un homme qu'il en vît sortir, & qu'il entendit bien-tôt monter.

Le Diable qui ne devoit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Mylord *Soutbask* en personne. On avoit eu soin de renvoyer l'équipage de Son Altesse, parce que la *Soutbask* avoit assuré, que son Epoux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours, & aux taureaux : spectacles qui l'amussoient agréablement, & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne Compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse; mais s'il fut d'abord surpris de voir *Talbot* tranquillement assis dans l'anti-chambre de sa Femme, son étonnement ne dura gueres. *Talbot* ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandres; & sans s'imaginer qu'il eût changé de nom : „ Eh ! bon-jour, *Carneguy*, bon-jour, mon „ gros cochon, lui dit il, en lui tendant la main : „ d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point vu de „ puis Bruxelles ? Que viens-tu faire ici ? N'en vou- „ drois-tu point aussi à la *Soutbask* ? Si cela est, „ mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer pays; car je „ t'apprens que le Duc d'*Torck* en est amoureux; „ & je te veux bien confier, qu'à l'heure que je „ te parle, il est là dedans, qui lui en dit deux „ mots. „

Soutbask entendit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles questions. *Talbot* le mit dehors comme son ami, & comme son serviteur lui conseilla de chercher fortune ailleurs. *Soutbask* ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carrosse; & *Talbot* charmé de l'aventure mouroit d'envie que le Duc sortît, pour lui en faire le récit : mais il fut bien surpris de trouver, que le conte n'avoit plus rien de plaisant pour ceux qui en étoient de quelque-chose; sur-tout il trouva fort mauvais, que cet animal de *Carneguy* n'eût changé de nom, que

que pour s'attirer la confiance qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce, auquel le Duc d'York n'eut pas grand regret : & bien lui prit de son indifférence ; car le traître de Southask se mit à préparer une vengeance, par laquelle sans employer le fer ni le poison, il eût tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avoient offensé, pour peu que leur intrigue eût encore duré.

Il chercha dans les lieux, les plus infâmes, le mal le plus infâme qu'ils pussent fournir, & le trouva ; mais sans être vengé qu'à demi : car après avoir passé par les remèdes extrêmes pour s'en défaire, Madame la Femme ne fit que lui rendre son présent, n'ayant plus de commerce avec ce lui pour lequel on l'avoit industrieusement préparé.

Madame Roberts brilloit en ce tems-là. Sa beauté frappoit d'abord. Cependant avec tout l'éclat des plus belles couleurs, avec tout celui de la jeunesse, avec tout ce qui rend une femme ragoutante, elle ne touchoit pas. Le Duc d'York n'auroit pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultés presque invincibles n'eussent fait échouer ses bonnes intentions pour elle. Mylord Roberts, Mari de la Belle, étoit un vieux Sacripante, incommode & revêche au possible, amoureux à la désespérer ; & pour surcroît de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'aperçut de l'attention que Son Altesse avoit pour elle, & laissa voir qu'elle étoit assez portée à la reconnoissance. Cela redoubla les empressements & toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin ; mais l'éternel Roberts redoublant de vigilance & d'assiduité, à mesure que ces approches se faisoient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'éloigner par l'avarice & l'ambition. Des personnes
qui

qui avoient part à sa confiance, lui dirent, qu'il ne tiendrait qu'à lui que *Madame Roberts*, si digne d'être à la Cour, n'y fût reçue dans un poste considérable auprès de la Reine ou de la Duchesse. On le fonda sur un gouvernement dans sa Province. On lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le Duc d'*Torck* avoit en Irlande, dont on lui laissoit la disposition absolue, moyennant qu'il partît en diligence pour n'y rester qu'autant qu'il jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propositions : il en comprit tout l'avantage ; mais l'ambition & l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, & jamais le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'est pas toujours l'aversion ni la peur qu'on en a, qui garantissent de la destinée. Le vilain le savoit à merveille. C'est pourquoi sous prétexte d'un pèlerinage à sainte *Wynsfrede*, Vierge & Martyre, qui communiquoit la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos, qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du pays de Galles entre la sienne, & le dessein qu'on avoit eu de faire ce miracle à Londres après son départ.

Le Duc fut quelque tems occupé des seuls plaisirs de la chasse, ou du moins ce ne fut que par des amusemens passagers qu'il donna dans ceux de l'amour ; mais ces goûts s'étant passés avec le souvenir de *Madame Roberts*, ses regards & ses vœux se tournèrent vers *Mademoiselle Brouk* ; & ce fut au fort de cette poursuite, que *Madame de Chesterfield* se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire, en reprenant la suite de son Histoire.

Le Comte de *Bristol*, ambitieux & toujours inquiet, avoit essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du Roi. Comme c'étoit ce même *Digby* dont *Buffy* fait mention dans
ses

ses Annales, il suffira de dire, qu'il n'avoit pas changé de caractère. Il savoit que l'amour & les plaisirs gouvernoient un Maître qu'il gouvernoit, à l'exclusion du Chancelier; ainsi c'étoient fêtes sur fêtes chez lui, le luxe & la délicatesse regnoient dans ces repas nocturnes, qui font l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient Mesdemoiselles *Brouk*, ses parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au Roi. *Bristol* voyoit les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet; mais la *Castelmaine*, nouvellement en possession de toute la tendresse du Roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis en méprisant Mademoiselle *Stewart*. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les Parties, elle les troubla. Le Comte de *Bristol* n'eut qu'à rengainer ses desfeins, & Mademoiselle *Brouk* ses avances. Le Roi n'osoit plus y songer. Mais Monsieur son Frere voulut bien se charger de son refus; & Mademoiselle *Brouk* accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au Ciel de disposer autrement d'elle: ce qui arriva bien-tôt de cette maniere.

Le Chevalier *Denam*, comblé de richesses aussi bien que d'années; avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs que sans scrupule on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produit pour les ouvrages d'esprit. Satyrique & goguenard dans ses Poësies, il n'y pardonnoit, ni aux froids Ecrivains, ni aux Maris jaloux, ni à l'Epouse. Tout y respiroit les bons mots & les contes agréables; mais sa raillerie la plus ordinaire étoit sur les aventures du mariage: & comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse, il prit pour Femme, à l'âge de soixante & dix-neuf ans, cette

Made-

Mademoiselle *Brouk* dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le Duc d'*Orck* l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant : mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillèrent ses empressements. Elle de son côté lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur, auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage. Elle vouloit être de Cour : & pour la promesse qu'elle exigeoit d'être Dame du Palais de la Duchesse, elle étoit sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la *Chesterfield* au milieu de ce traité fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son Amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux assemblées publiques, il falloit de nécessité qu'elle y fit de grands fraix en avances, pour le séduire : & comme c'étoit le lorgneur le moins circonspect de son tems, toute la Cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite, n'étoient pas les moins intéressés. *Hamilton* & Mylord *Chesterfield* les observoient de près ; mais la *Denam*, piquée de ce qu'on avoit couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa Rivale. *Hamilton* s'étoit flaté jusques-là, que la vanité seule intéresseroit le cœur de Madame de *Chesterfield* dans cette aventure ; mais il fut bien-tôt détrompé : de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement ; il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respiroit à la Cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaisirs ; & tout ce que les pan-

penchans d'un Prince tendre & galant inspirent de magnificence & de politesse. Les Beautés vou-
 loient charmer, & les Hommes ne cherchoient
 qu'à plaire. Chacun enfin faisoit valoir ses talens
 le mieux qu'il pouvoit. Les uns se signaloient par
 la danse; d'autres par l'air & la magnificence;
 quelques-uns par l'esprit; beaucoup par la tendres-
 se; & peu par la constance. Il y avoit un certain
 Italien à la Cour, fameux pour la guitarre. Il
 avoit du génie pour la Musique; & c'est le seul
 qui de la guitarre ait pu faire quelque-chose.
 Mais sa composition étoit si gracieuse & si tendre,
 qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de
 tous les instrumens. La vérité est, que rien n'é-
 toît plus difficile que de jouer à sa manière. Le goût
 du Roi pour ses compositions avoit tellement mis
 cet instrument à la mode, que tout le monde en jouoit
 bien ou mal; & sur la toilette des Belles on é-
 toît aussi sûr de voir une guitarre, que d'y trou-
 ver du rouge & des mouches. Le Duc d'*Torck* en
 jouoit passablement, & le Comte d'*Arran* comme
Francisco lui-même. Ce *Francisque* venoit de fai-
 re une Sarabande qui charmoit ou désoloit tout
 le monde; car toute la Guitarrerie de la Cour
 se mit à l'apprendre; & Dieu fait la raclerie uni-
 verselle que c'étoit. Le Duc d'*Torck* prétendoit ne
 la pas bien savoir, & pria Mylord *Arran* de la
 jouer devant lui. Madame de *Chesterfield* avoit
 la meilleure guitarre d'Angleterre. Le Comte
 d'*Arran* qui vouloit jouer de son mieux, mena
 son Altesse à l'appartement de Madame sa Sœur.
 Elle étoit logée à la Cour, chez le Duc d'*Ormond*
 son Père; & cette merveilleuse guitarre y logeoit
 avec elle. Je ne fais si la chose avoit été concer-
 tée; mais il est certain, qu'ils trouverent la Dame
 & la guitarre au logis. Ils y trouverent aussi
 Mylord *Chesterfield*, tellement effrayé de cette visi-
 te inopinée, qu'il fut quelque tems avant que de
 son-
 g

songer à se lever, pour la recevoir avec le respect qu'il lui devoit.

La jalousie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille soupçons plus noirs que l'encre s'emparèrent de son imagination. Ils ne firent que croître & embellir; car, tandis que le Frere jouoit de la guitarre, la Sœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette Sarabande fut répétée plus de vingt fois. Le Duc assura, qu'on ne pouvoit mieux jouer. La *Chesterfield* se recria sur la piece; mais son Epoux qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva détestable. Cependant, quoiqu'il souffrît mort & passion de ce qu'il falloit se contraindre, tandis qu'on se contraignoit si peu devant lui, il étoit résolu de voir à quoi cette visite aboutiroit; mais il n'en fut pas le maître. Comme il avoit l'honneur d'être Chambellan de la Reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade; le second, de croire que la Reine qui l'envoyoit chercher si mal-à-propos, étoit du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux, & toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la Reine. Les allarmes sont pour les jaloux ce que les desastres sont pour les malheureux. Ils arrivent rarement seuls, & ne cessent jamais de persécuter. Il apprit, qu'on l'avoit mandé pour une audience que la Reine donnoit à sept ou huit Ambassadeurs de Moscovie. A peine commençoit-il à maudire les Moscovites, que son Beau-Frere parut, & s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'Ambassade. Il ne douta plus, qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laisser ensemble; & dans son cœur il lui en fut le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine

peine à s'empêcher de lui témoigner sur le champ ce qu'il pensoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa Femme, que ce qu'il venoit de voir; mais avant la fin de ce même jour il trouva de quoi se persuader qu'on avoit profité de son absence, & de l'honnêteté de son officieux Beau-Frere. Il passa tranquillement cette nuit; & comme il falloit, ou crever, ou communiquer ses chagrins & ses conjectures, il ne fit que rêver & se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la Cour; il cherchoit quelqu'un, & s'imaginait qu'on devinoit le sujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde. Mais à la fin *Hamilton* se trouvant sur son chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit; & l'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à *Hyde-Park*, il le prit dans son carrosse, & ils arrivèrent au cours en grand silence de part & d'autre.

Hamilton qui le vit tout jaune & tout rêveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'apercevoir de ce que tout le monde voyoit depuis long-temps. *Chesterfield*, après un petit préambule qui ne signifioit pas grand chose, lui demanda comme ses affaires alloient auprès de Madame de Castelmaine. *Hamilton* qui vit bien que cette question n'alloit pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier; & comme il méditoit quelque réponse: „ Madame, „ votre Cousine, lui dit *Chesterfield*; est extrêmement coquette, & il ne tiendrait qu'à moi de „ croire qu'elle n'est pas extrêmement sage. *Hamilton* trouva ce dernier article un peu fort; & „ s'étant mis à le refuter: Mon Dieu! lui dit My- „ lord *Chesterfield*, vous voyez aussi-bien que tout „ te la Cour les airs qu'elle se donne. Les Mar- „ ris sont toujours les derniers à qui on parle de „ ce qui les regarde: mais ils ne sont pas tous „ jours les derniers à s'en apercevoir, Je ne suis

„ pas

Tom V.

B

„ pas surpris, que m'ayant fait d'autres confiden-
 „ ces, vous m'avez caché celle-là; mais, comme je
 „ me flato de quelque part dans votre estime, je
 „ serois fâché que vous crussiez que je suis assez
 „ sot pour ne rien voir, quoique je sois assez hon-
 „ nête pour ne rien dire. Cependant on outre tel-
 „ lement les choses, qu'il faut à la fin que je pren-
 „ ne un parti. Dieu me préserve de faire le ja-
 „ loux, le personnage est odieux; mais aussi je
 „ ne prétens pas qu'une patience ridicule me
 „ rende la fable de la Ville. Soyez donc Juge par
 „ les choses que je vais vous dire, si je dois m'ar-
 „ mer d'indolence, ou si je dois prendre des me-
 „ sures pour m'en garantir,

„ Son Altesse me fit hier l'honneur de venir voir
 „ ma Femme. *Hamilton* tressaillit à ce début. Oui,
 „ poursuivit l'autre, il se donna cette peine, &
 „ Monsieur d'*Arran* prit celle de nous l'amener,
 „ N'admirez-vous pas, qu'un homme de sa naissance
 „ fasse un tel personnage? Quelle fortune peut-il
 „ espérer auprès de celui qui l'emploie à ces in-
 „ dignes services? Mais il y a long-tems, que nous le
 „ connoissons pour la plus pauvre espèce d'Angleter-
 „ re, avec sa guitare & ses autres nigauderies.
 „ *Chesterfield* après cette légère ébauche du mérite
 „ de son Beau-Frere, se mit à conter les observa-
 „ tions qu'il avoit faites pendant sa visite, & lui
 „ demanda ce qu'il croyoit de son Cousin d'*Arran*,
 „ qui les avoit si bonnement laissés ensemble. Ce-
 „ la vous surprend donc, poursuivit-il? Or écou-
 „ tez, si j'ai raison de croire, que la fin de cette
 „ belle visite se soit passée dans la dernière inno-
 „ cence. Madame de *Chesterfield* est aimable, il
 „ en faut convenir; mais il s'en faut beaucoup
 „ qu'elle ne soit aussi merveilleuse qu'elle se l'ima-
 „ gine. Vous savez qu'elle a le pied vilain, mais
 „ vous ne savez pas qu'elle a la jambe encore plus
 „ vilaine. Pardonnez-moi, disoit *Hamilton* en

„ lui-

„ lui-même ; & l'autre continuant sa descrip-
 „ tion : elle l'a grosse & courte , poursuivit-il ;
 „ & pour diminuer ces défauts , autant que cela
 „ se peut , elle ne porte presque jamais que des
 „ bas verds. „

„ *Hamilton* ne pouvoit deviner à quoi *Diable* tout
 „ cela visoit , & *Chesterfield* devinant sa pensée :
 „ Donnez-vous un peu de patience , lui dit-il. Je
 „ ne trouvai hier chez *Mademoiselle Stewart* , a-
 „ près l'audience de ces damnés *Moscovites*. Le
 „ Roi venoit d'y arriver ; & comme si le Duc
 „ eût juré de me poursuivre par-tout ce jour-là ,
 „ il vint un moment après. La conversation rou-
 „ la sur la figure extraordinaire des Ambassadeurs.
 „ Je ne fais où ce fou de *Crafs* avoit pris que les
 „ *Moscovites* avoient tous de belles Femmes , &
 „ que leurs Femmes avoient toutes la jambe belle.
 „ Le Roi sortint , qu'il n'y en avoit point de si
 „ belle , que celle de *Mademoiselle Stewart*. El-
 „ le pour soutenir la gageure se mit à la mon-
 „ trer jusqu'au-dessus du genou. On étoit prêt de
 „ se prosterner pour en adorer la beauté ; car
 „ effectivement il n'y en a point de plus belle.
 „ Mais le Duc tout seul se mit à la critiquer.
 „ Il sortint qu'elle étoit trop menue , & prononça
 „ qu'il n'y avoit rien de tel qu'une jambe plus
 „ grosse & moins longue ; & conclut enfin
 „ qu'il n'y avoit point de salut pour une jambe
 „ sans bas verds. C'étoit selon moi déclarer
 „ qu'il en venoit de voir , & qu'il en avoit encore
 „ la mémoire toute fraîche. „

„ *Hamilton* ne savoit quelle contenance tenir
 „ pendant un recit qui lui donnoit à-peu-près les
 „ mêmes conjectures. Il haussa les épaules , en di-
 „ sant foiblement , que les apparences étoient souvent
 „ trompeuses ; que *Madame de Chesterfield* avoit la
 „ foiblesse de toutes les Belles qui croient que leur
 „ mérite s'établit sur le nombre des Adorateurs ; &

que , quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés , pour ne pas rebuter Son Altesse , il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations qu'il ne sentoit pas , *Chesterfield* vit bien , qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit ; mais il lui fut bon gré de la part qu'il lui voyoit prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à Madame sa Cousine. Le stile de ce billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches , l'aigreur , la tendresse , les menaces , & tout l'attirail d'un Amant qui croit gronder avec raison , composoient cette Epître. Il fut la rendre en main propre , de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment , & jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri ; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui sembloit dans ce moment , qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son Mari lui parut un visionnaire , un imposteur , & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant ; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet , & la *Chesterfield* avoit marqué tant d'impatience & tant d'empressement de trouver un moment pour le lire , après l'avoir reçu , que tout sembloit la justifier & le confondre. Elle se défit tellement qu'elle vint d'une visite sérieuse qui l'affligeoit , pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie ; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain , pour avoir une réponse à sa

la lettre. Il la trouva pourtant à la Cour, & ce fut la première fois depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il se tenoit à l'écart, n'osoit lever les yeux sur elle, & paroissoit d'un embarras à faire rire, ou à faire pitié, lorsque s'étant approchée de lui: „ N'est-il pas vrai, dit-elle; „ que vous voilà dans la situation du monde la „ plus sotte, pour un homme d'esprit ? Vous „ voudriez n'avoir point écrit : vous voudriez une „ réponse; vous n'en espérez pas cependant; vous „ la souhaitez & la craignez également. Je vous „ en ai pourtant fait une. „ Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui faire croire que c'étoit *Venus* avec toutes ses Graces, qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle, quand le jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de savoir, quand, & par où sortiroit cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants & son éventail. Il les reçut avec le billet dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévère ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu, c'est pourquoi se hâtant d'ouvrir son billet, voici ce qu'il y trouva :

„ Vos emportemens sont si ridicules que c'est „ vous faire grace que de les attribuer à un excès „ de tendresse qui vous tourne la tête. Il faut „ avoir bien envie d'être jaloux, pour le devenir „ de celui dont vous me parlez. Bon Dieu ! quel „ Amant pour donner de l'inquiétude à un homme d'esprit; & quel esprit pour s'être emparé du mien ! N'avez-vous point de honte de donner dans les visions d'un jaloux qui n'a rapporté que cela d'Italie ? La fable des bas verds „ qui s'est trouvée l'objet de ses caprices, vous a „ pu séduire par des circonstances si pitoyables. „ Que ne s'est-il vanté dans les confidences qu'il „ vous a faites d'avoir mis en pièces ma pauvre „ gui-

„guitarre? Cet exploit vous auroit peut-être plus
 „convaincu que tout le reste. Rentrez en vous-
 „même; & si vous m'aimez, dotez la fortune
 „de ce qu'une jalousie si mal fondée détourne
 „l'attention qu'on devoit avoir sur mes senti-
 „mens pour l'homme le plus aimable & le plus
 „dangereux de la Cour. „

Hamilton pensa pleurer de tendresse à ces mar-
 ques d'une bonté dont il se croyoit indigne. Il ne
 se contenta pas de porter la bouche avec transport
 sur toutes les parties de ce billet; il baïsa trois ou
 quatre fois ses gants & son éventail. Le jeu fini,
 la *Chesterfield* les reçut de ses mains, & lut dans
 ses yeux toute la joie que son billet avoit répandue
 dans son ame. Il n'avoit garde de se contenter de
 ce que ses regards avoient pu lui marquer; il cou-
 rrit chez lui pour lui en écrire quatre fois au-
 tant.

Que cette lettre fut différente de l'autre! Peut-
 être ne valoit-elle pas tant; car on n'a pas tant
 d'esprit quand on demande pardon, que quand on
 offense; & il s'en faut bien que le style des dou-
 ceurs ne soit aussi touchant dans une lettre, que
 celui des invectives.

Quoi qu'il en soit, la paix fut faite, leur intel-
 ligence devint plus vive après cette querelle; &
 la *Chesterfield* pour se rendre aussi tranquille qu'il
 avoit été défiant, se paroit à tous momens d'un
 feint mépris pour son Rival, & d'une aversion sin-
 cere pour son Mari.

La confiance qu'il en prit, fut telle, qu'il con-
 sentit qu'elle donneroit au public quelques appa-
 rences en faveur du Duc, pour sauver celles de
 leur commerce secret. Ainsi rien ne troublait le
 repos de son cœur; que l'impatience de trouver
 une occasion favorable pour mettre le comble à
 ses vœux. Il lui sembloit, qu'il ne tenoit qu'à elle
 de la faire naître. Elle s'en défendoit par les ob-
 stacles

sautes dont elle faisoit le dénombrement, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie & tous ses empressements.

Cela lui fermoit la bouche; & tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'admiration comment deux personnes qui se vouloient tant de bien, & qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'à leur souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévue, qui ne lui permit plus de douter, ni du bonheur de son Rival, ni des perfidies de sa Maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on craint le plus, & souvent ils accablent lorsqu'on les mérite & qu'on les prévoit le moins. *Hamilton* étoit au milieu de la lettre la plus tendre & la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à *Madame de Chesterfield*, lorsque son Mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le tems de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur & l'esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à *Madame de Chesterfield* que son Mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations; outre qu'il arrivoit mal à propos à son gré de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter; & le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentimens. Il ouvroit de grands yeux à mesure qu'on lui contoit des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles lui paroissent incroyables, malgré les particularités du fait. „ Vous avez raison
„ d'en être surpris, lui dit *Chesterfield*. en finis-
„ sant; mais pour peu que vous doutiez de ce
„ que je viens de dire, il ne vous sera pas difficile
„ de trouver des témoins pour le confirmer:
„ car la scène de ces tendres familiarités n'a pas
„ été moins publique que l'est la chambre où on
„ joue chez la Reine; & cette chambre étoit a-

lors, Dieu merci, honnêtement remplie de monde. La *Denam* s'est apperçue la première de ce qu'ils croyoient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la *Denam* a tenu le cas secret. La vérité est, qu'elle s'est adressée à moi tout le premier, comme j'entrois, pour me dire d'avertir ma Femme, que d'autres pourroient s'appercevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi d'aller voir.

Madame votre Cousine jouoit, comme je vous ai dit. Le Duc étoit assis auprès d'elle. Je ne fais ce que sa main étoit devenue : mais je sais bien qu'il s'en falloit jusqu'au coude, qu'on ne lui vît le bras tout entier. J'étois derrière eux dans la place que la *Denam* venoit de quitter. Il me vit en se retournant, & fut si troublé de ma présence, qu'il pensa deshabiller Madame de *Chesterfield* en retirant sa main. Je ne sais s'ils se sont apperçus qu'on les ait découverts ; mais je sais bien que Madame *Denam* mettra bon ordre que personne ne l'ignore. Je vous avoue, que je suis dans un embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas à prendre mon parti, si les ressentimens m'étoient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je saurois bien m'en faire raison, si toute indigne qu'elle est d'aucun ménagement, je n'avois des égards pour une famille illustre, qu'un éclat digne d'une telle injure mettroit au désespoir. Vous y avez par-là quelque intérêt : vous êtes de mes amis, & je vous ouvre mon cœur sur la chose du monde la plus délicate. Voyons donc ensemble ce que je dois faire dans une occasion si désagréable.

Hamilton plus interdit & plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutoit que la jalousie, & ne respiroit que la vengeance. Mais ces mouvemens s'étant un peu cal-

calmés sur l'espoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération dans ce qu'on imputoit à la *Chesterfield*, il pria son Mari de suspendre ses résolutions, jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus ; & dès les premières enquêtes, *Hamilton* trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutoit quelque-chose en la contant. Le dépit & le ressentiment s'allumèrent dans son cœur à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions. Mais il étoit trop en colère pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considéroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un Epoux en comparaison de celle d'un Amant.

Il courut chez *Mylord Chesterfield* dans le transport qui l'avengloit, & lui dit qu'il en avoit assez appris, pour lui donner enfin un conseil qu'il suivroit lui-même en cas pareil ; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit sauver une Femme si sottement prévenue, & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son innocence, en perdant toute sa raison ; qu'il falloit incessamment la mener à la campagne ; & que, pour ne lui pas donner le temps de se reconnoître, le plutôt seroit le mieux.

Mylord Chesterfield n'eût pas de peine à suivre un conseil qu'il avoit déjà regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami. Mais sa Femme qui ne se doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquoit, lorsqu'il lui dit qu'il falloit se préparer

à partir pour la campagne dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude; mais elle s'aperçut bien-tôt, que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'air & aux manières de son Mari, qu'il croyoit avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; & voyant tous ses parens froids & sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus dans cet abandonnement universel qu'en la tendresse d'*Hamilton*. Elle comprenoit bien qu'elle seroit éclaircie par lui d'un malheur dont elle ignoroit la cause, & que sa passion trouveroit enfin un moyen de rompre un voyage dont elle se flattoit qu'il seroit encore plus outré qu'elle; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ; que tous les préparatifs d'un long voyage étoient faits; qu'elle recevoit des visites d'adieu dans les formes; & que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'*Hamilton*; sa patience & son espoir furent à bout dans cet état funeste. Quelques larmes l'auroient soulagée; mais elle aimoit mieux se contraindre sur ce soulagement, que d'en donner le plaisir à son Eppux. Le procédé d'*Hamilton* lui paroissoit inconcevable; & ne le voyant point paroître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

„ Seriez-vous du nombre de ceux qui, sans
 „ daigner m'apprendre pour quel crime on me traie
 „ de m'asile, consentent à mon enlèvement?
 „ Que veulent dire votre silence & votre inaction
 „ dans une conjoncture où votre reddesse devroit
 „ être la plus vive? Je touche au moment de mon
 „ départ; & j'ai honte de sentir que vous me le
 „ faites envisager avec horreur, puisque j'ai lai-
 „ son de croire que vous en êtes moins touché
 „ qu'aucun autre. Faites-moi du moins savoir
 „ ou

„ où on m'entraîne ; ce qu'on veut faire de moi
 „ dans les déserts ; & pourquoi vous paroissez a-
 „ vec toute la terre changée pour une personne
 „ que toute la terre n'obligeroit pas à changer, si
 „ votre faiblesse ou votre ingratitude ne vous rend-
 „ roient indigne de sa tendresse „

Ce billet ne fit que l'endurcir, & le rendre plus fier de sa vengeance. Il avoit à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutoit pas que sa douleur & le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son affliction, & se savoit bon gré du conseil qu'il avoit imaginé, pour la séparer d'un Rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi fortifié qu'il étoit contre sa propre tendresse, par tout ce que les ressentimens jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence, qu'il n'eut garde de cacher. Ce traitement imprévu se joignant à tant de disgrâces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La Cour fut remplie du bruit de cet événement. Personne n'igneroit le motif de ce prompt départ ; mais peu de gens approuverent le procédé de *Mylord Chesterfield*. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de sa Femme ; mais dans la Ville se fut un prodige inconnu jusqu'alors, de voir un Mari recourir à des moyens violens pour prévenir ce que craint & ce que mérité la jalousie. On excusoit pourtant le pauvre *Chesterfield*, tant que qu'on l'osbit sans s'attiser la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avoit eue. Tous les mœurs promirent bien à Dieu, que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie pendant leurs vies, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-temps l'entretien de la Cour,

le Chevalier DE GRAMMONT qui ne savoit pas l'histoire à fond , parut plus déchaîné contre cette tyrannie , que tous les Bourgeois de Londres ensemble ; & ce fut à ce sujet , qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale Sarabande qui malheureusement avoit en tant de part à l'aventure. Elles passoient pour être de lui ; mais , si Saint-Evremond y avoit travaillé , ce n'étoit pas assurément le plus beau de ses Ouvrages , comme on verra dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE IX.

TOUT homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa Femme , est un fou , qui se tourmente , & qui la desesperé ; mais celui qui naturellement jaloux a par-dessus ce malheur celui d'aimer sa Femme , & de vouloir qu'elle ne respire que pour lui , est un forcené que les tourmens de l'enfer ont accueilli dès ce monde , sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnemens qu'on fait sur ces malheureux états du mariage , vont à conclure , que les précautions sont inutiles avant le mal , & la vengeance odieuse après.

Les Espagnols , Tyrans de leurs Femmes , plutôt par tradition que par jalousie , se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur , par les Duegnes , les grilles , & les verroux. Les Italiens dont les soupçons sont circonspects , & les ressentimens vindicatifs , ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns se mettent l'esprit en repos , tenant leurs Femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables. D'autres renchérisseient par diverses précautions sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du

de Beau-Sexe. Mais la plupart tiennent, que dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous ! Nations bénignes qui, loin de recevoir ces habitudes féroces & ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin & sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique.

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patiens Compatriotes, pour faire éclucher par un ridicule éclat les particularités d'une aventure, qu'on auroit peut-être ignorée hors de la Cour, & qu'on auroit oubliée par-tout au bout d'un mois : mais, dès qu'il eut le dos tourné, pour se mettre en marche avec sa prisonnière & l'attirail dont on le flatoit qu'elle l'avoit pourvû, Dieu fait comme on donna sur son arrière-garde. Les *Rochesters*, les *Midleses*, les *Sydsleys*, les *Eibereges*, & toute la troupe des Beaux-Esprits, mirent au jour force *Vandevilles* qui divertissoient le Public à ses dépens.

Le Chevalier de GRAMMONT les trouva spirituels & récréatifs, comme on dit : & dans tous les lieux où ce sujet étoit traité, voulant produire le Supplément qu'il y avoit fait : „ C'est une „ chose singulière, disoit-il, que la campagne, „ qu'on peut appeller la potence ou les galères „ d'une jeune personne, ne soit faite en ce Pays- „ ci, que pour les malheureuses, & non pour les „ coupables ! La pauvre petite *Chesterfield*, pour „ quelques lorgnades d'imprudence, se voit d'abord „ trouffée par un Mari fâcheux qui vous la mene „ passer les Fêtes de Noël dans un Château de plaisance à cinquante lieues d'ici, tandis qu'il y en a mille, qu'on laisse dans la liberté de tout faire, „ qui la prennent bien aussi, & dont la conduite „ en fin mériteroit tous les jours vingt coups de

„ bâton. Je me nomme personne, Dieu m'en
 „ garde; mais la Middleton, la Denon, les filles
 „ de la Reine, celles de la Duchesse, & cent au-
 „ tres, répandent leurs faveurs à droite & à gau-
 „ che, sans qu'on en souffle. Pour Madame de
 „ Shrewsbury, c'est une bénédiction. J'en vais
 „ parier, qu'elle seroit tous les jours avec son hom-
 „ me, qu'elle n'en irait que la tête plus levée.
 „ On diroit, qu'elle a des indulgences plénieres
 „ pour sa conduite. Ils sont trois ou quatre qui
 „ portent chacun une aune de ses cheveux en bra-
 „ celets, sans qu'en y trouve à redire. Cepen-
 „ dant il sera permis qu'un bouffon, comme Cheste-
 „ rfield, exerce une tyrannie pareille, & tous nou-
 „ velle en ce Pays-ci, sur la plus jolie femme
 „ d'Angleterre, pour un rien! Mais, s'il en croit
 „ être bon marchand, je fais son valet. Les pré-
 „ cautions n'y font ma foi rien: & souvent une
 „ femme qui ne songeroit point à mal, si on la
 „ laissoit en repos, s'y voit portée par vengeance,
 „ ou réduite par nécessité: c'est l'Evangile. Bou-
 „ tez ce qu'en dit la Sarabande de Francisco.

Que sert tout votre effort jaloux?

L'Amour est trop fort;

Et quelque peine

Que l'on promette,

Elle est vaine,

Quand deux Cœurs une fois sont d'accord.

Il faut devant vous

Cacher ce qu'on fait de plus dour.

On contraint ses plus chers desirs,

On prend cent plaisirs:

Mais, pour les seins

De cent Témains,

En secret on n'aime pas moins.

Tel-

Telles étoient les paroles dont le Chevalier de GRAMMONT passoit pour Auteur. La justesse, ni le tour, n'y brilloient point excessivement; mais, comme elles contenoient quelques vérités qui flatoient le génie de la Nation, & de ceux qui prenoient les intérêts du Beau-Sexe, toutes les Dames les voulurent avoir, pour les apprendre à leurs enfans.

Pendant tout ceci, le Duc d'*Torck* qui ne voyoit plus Madame de *Chesterfield*, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avoit pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causoit son éloignement; mais il y a des tempéramens heureux qui se consolent de tout, parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son cœur ne pouvoit demeurer dans l'inactivité, dès qu'il eût oublié la *Chesterfield*, il se ressouvint de ce qu'il avoit aimé devant; & peu s'en fallut que Mademoiselle d'*Hamilton* ne lui causât une rechûte de tendresse.

Il y avoit à Londres un Peintre assez renommé pour les portraits. Il s'appelloit *Lely*. La grande quantité de Peintures du fameux *Van Dyck*, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les Modernes, c'est celui qui dans le goût de tous ses Ouvrages a le mieux imité la manière, & qui en a le plus approché. La Duchesse d'*Torck* voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la Cour. *Lely* les peignit. Il employa tout son Art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut être un Chef-d'œuvre; & celui de Mademoiselle d'*Hamilton* parut le plus achevé. *Lely* avoua qu'il y avoit pris plaisir. Le Duc d'*Torck* en eut à le regarder, & se mit à lorgner tout de nouveau l'Original. Il n'y avoit rien à faire-là pour ses espérances; & dans le même tems que sa tendresse inutilement reveillée pour elle alloit

étoit celle du Chevalier DE GRAMMONT, la *Denam* s'avisa de remettre sur pied le Traité qu'on avoit si mal-à-propos interrompu. Bien-tôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas le tems à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté. Cependant je ne sais quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le Duc pressa fort la Duchesse de mettre la *Denam* en possession de cette charge qui faisoit l'objet de son ambition; mais, comme elle n'étoit pas caution des articles secrets du Traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances, & soumise aux volontés du Duc, il lui parut dur & deshonorant de recueillir chez elle une Rivale qui l'exposeroit à faire un assez triste personnage au milieu de sa Cour. Cependant elle le vit sur le point d'y être forcée par autorité, lorsqu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre *Denam* l'espérance de cette charge fatale qu'elle briguoit avec empressement.

Le vieux *Denam*, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, & sentoit qu'il avoit raison. Sa Femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoûtant. Quelle raison de se flatter, que le Ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge & de sa figure ? Il se le disoit continuellement; mais aux complimens qu'on lui fit de tous côtés, sur la charge que Madame sa Femme alloit avoir auprès de la Duchesse, il se dit tout ce qu'il falloit pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aimoit mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ses ressentimens dans un Pays privilégié. Celui de Mylord *Chesterfield* ne suffisoit pas pour ce qu'il méditoit; outre qu'il n'avoit pas de maison de campagne, où mener l'infortunée *Denam*. Ainsi le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long.

long, sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva au milieu de ses plus chères espérances, & de ses plus beaux-jours.

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider, dès qu'il sortiroit : mais il se tint renfermé, pour pleurer la mort de sa Femme, jusqu'à ce que leur fureur fût apaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé, qu'on n'en avoit bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la Ville craignoit quelque grand désastre, pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, *Hamilton* n'étoit pas tout à-fait si content qu'il s'étoit flaté de l'être après le départ de *Madame de Chesterfield*. Il n'avoit consulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit satisfaite ; mais son amour ne l'étoit pas : & depuis l'absence de ce qu'il aimoit encore malgré ses ressentimens, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : „ A quoi bon, „ disoit-il, m'être si fort pressé de rendre malheureuse une personne qui, toute coupable qu'elle soit, peut seule, faire mon bonheur ? Maudite jalousie ! poursuivoit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent, que pour ceux qui sont tourmentés ! Que m'importe d'avoir arraché la *Chesterfield* aux espérances & aux desirs d'un Rival plus heureux, si je ne l'ai pu faire, sans m'arracher à ce qu'il y avoit de plus cher & de plus sensible aux panchans de mon cœur ? „

Quantité d'autres raisonnemens de cette force, & tous hors de saison, lui prouvant nettement que, dans un engagement comme le sien, il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il se remplissoit l'esprit de vains repentirs & d'inutiles remords, lorsqu'il reçut une lettre

ve de celle qui les causoit; mais une lettre personnellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'Univers; après l'avoir lue. La voici.

„ Vous serez aussi surpris de cette lettre, que je
 „ la fus de l'air impitoyable dont vous vîtes mon
 „ départ. Je veux croire, que vous vous étiez imaginé des raisons qui justifioient dans votre esprit un procédé si peu convenable. Si vous êtes encore dans la dureté de ces sentimens, ce sera vous faire plaisir, que de vous apprendre ce que je souffre dans la plus affreuse des prisons. Tout ce qu'une campagne a de plus triste dans cette saison, s'offre par-tout à ma vue. Assiégée par d'impenétrables boues, d'une fenêtre je vois des rochers, de l'autre des précipices; mais de quelque côté que je tourne mes regards dans la maison, j'y rencontre ceux d'un jaloux moins supportables encore que les tristes objets qui m'environnent. J'ajouterois aux malheurs de ma vie celui de paroître criminelle aux yeux d'un homme qui devoit m'avoir justifiée contre des apparences convaincantes, si par une innocence avérée j'étois en droit de me plaindre, ou de faire des reproches. Mais, comment se flatter que la description d'un séjour épouvantable ne vous empêchera pas de m'écouter? Mais êtes-vous digne que je le souhaite? Ciel! que je vous haïrois, si je ne vous aimois à la fureur. Venez donc me voir une seule fois, pour entendre ma justification: & je suis persuadée que si vous me trouvez coupable après cette visite, ce ne sera pas envers vous. Notre Argus part demain pour un procès qui le retiendra huit jours à Chester. Je ne sais s'il le gagnera; mais je sais bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui lui tient pour le moins autant à cœur, qu'à celui qu'il va solliciter. „

H

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner
 une baillée dans une aventure plus téméraire que
 celle qu'on lui proposoit, quoiqu'elle fût assez gail-
 larde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle se-
 roit pour se justifier : mais elle l'assuroit qu'il se-
 roit content du voyage, & c'étoit tout ce qu'il
 demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de Madame de Ches-
 terfield. Cette parente qui l'avoit bien voulu sui-
 vre dans son exil, étoit entrée quelque peu dans
 leur confidence. Ce fut par elle, qu'il reçut cette
 lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur
 son départ & sur son arrivée. Dans ces sortes
 d'expéditions le secret est nécessaire; du moins a-
 vant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la
 poste, & partit de nuit, animé d'espérances si ten-
 dres & si flatteuses, qu'en moins de rien, en com-
 paraison du tems & des chemins, il eut fait cin-
 quante mortelles lieues. A la dernière poste il
 renvoya discrètement son postillon. Il n'étoit pas
 encore jour; & de peur des rochers & des pré-
 cipices dont elle avoit fait mention, il marchoit
 avec assez de prudence pour un homme amou-
 reux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas;
 & suivant ses instructions, il mit pied à terre à cer-
 taine petite cabane qui joignoit les murs du parc.
 Le lieu n'étoit pas magnifique; mais, comme il
 avoit besoin de repos, il y trouva ce qu'il falloit
 pour cela. Il ne se soucioit point de voir le jour,
 & se soucioit encore moins d'en être vu; c'est
 pourquoi s'étant renfermé dans cette retraite ob-
 scure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à
 la moitié du jour. Comme il sentoit une grande
 faim à son réveil, il mangea fort & ferme; &
 comme c'étoit l'homme de la Cour le plus propre,
 & que la femme d'Angleterre la plus propre l'at-
 tendait, il passa le reste de la journée à se dégraf-
 ser,

fer, & à faire toutes les préparations que le temps & le lieu permettoient, sans daigner, ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience, arriverent à l'entrée de la nuit, par une espee de grifon qui lui servant de guide, après avoir erré pendant une demie-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin où donnoit la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte, par laquelle on devoit bien-tôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bonsoir. La nuit se ferma; mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'Hiver; cependant il sembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il étoit crotté jusques aux genoux, & sentoît que pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre & fort obscure eût été rude pour un autre; mais ce n'étoit rien pour un homme qui se flattoit d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du Mari. Son imagination que mille tendres idées réchauffoient, le soutint quelque temps contre les cruautés de l'impatience & contre les rigueurs du froid. Mais il se sentit petit à-petit refroidir; & deux heures qui lui parurent deux siècles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte, ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnemens en lui-même sur l'état présent de ses affaires, & sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture. „ Si nous frappions à cette mau-
 „ dite porte, disoit-il; car encore est-il plus ho-
 „ norable, si le malheur m'en veut, de périr dans
 „ la maison, que de mourir de froid dans le jar-
 „ din. Il est vrai, reprenoît-il, que ce parti peut
 „ expo-

„exposer une personne, que quelque accident
 „imprévu met peut-être à l'heure qu'il est enco-
 „re plus au désespoir que moi. „ Cette pensée le
 munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience, &
 de fermeté contre les ennemis qui le combattoient.
 Il se mit à se promener à grands pas, résolu d'at-
 tendre le plus long-tems qu'il seroit possible, sans
 en mourir, la fin d'une aventure qui commençoit
 si tristement. Tout cela fut inutile; & quelque
 mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros
 manteau, l'engourdissement commençoit à le saisir
 de tous côtés, & le froid dominoit en dépit de
 tout ce que les empressements de l'amour ont de
 plus vif. Le jour n'étoit pas loin; & dans l'état
 où la nuit l'avoit mis, jugeant que ce seroit désor-
 mais inutilement que cette porte enforcée s'ou-
 vroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit
 d'où il étoit parti pour cette merveilleuse expédi-
 tion.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour
 le dégeler. Plus il songeoit à son aventure, plus
 les circonstances lui en paroissoient bizarres & in-
 compréhensibles. Mais loin de s'en prendre à la
 charmante *Chesterfield*, il avoit mille différentes
 inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginait que
 son Mari pouvoit être inopinément revenu; tantôt
 que quelque mal subit l'avoit saisie; enfin, que quel-
 que obstacle s'étoit malheureusement mis à la tra-
 verse pour s'opposer à son bonheur, justement au
 fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui.
 „ Mais, disoit il, pourquoi m'avoir oublié dans ce
 „ maudit jardin? Quoi! ne pas trouver un petit
 „ moment, pour me faire au moins quelque signe,
 „ puisqu'on ne pouvoit, ni me parler, ni me re-
 „ cevoir? „ Il ne savoit à laquelle de ces con-
 jectures s'en tenir, ni que répondre aux questions
 qu'il étoit faites; mais, comme il se flata que
 tout iroit mieux la nuit suivante, après avoir fait
 Vœux

vouu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertit d'abord qu'on demanderoit à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, & ne laissa pas de s'endormir comme il eût fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre, ou quelque message de Madame de *Chesterfield*; mais il n'avoit pas dormi deux heures, qu'il se fut par un grand bruit de cors & de chiens, La chaudière qui lui servoit de retraite, touchoit, comme nous avons dit, les murailles du Parc. Il appella son hôte pour savoir un peu que Diable c'étoit que cette chasse qui sembloit être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit, que c'étoit Monseigneur qui couroit le lievre dans son Parc. Quel Monseigneur ? dit-il, tout étonné. Monseigneur le Comte de *Chesterfield*, répondit le Paysan. Il fut si frappé de cette nouvelle que, dans sa première surprise, il mit la tête sous les couvertures, croyant déjà le voir entrer avec tous ses chiens. Mais, dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune; ne doutant pas, que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle alarme. Il se leva pour repasser dans son esprit tous les stratagèmes qu'on a coutume d'employer, pour tromper, ou pour éloigner un vilain Mari qui s'avisait de négliger son procès, pour obséder sa Femme. Il achevoit de s'habiller, & commençoit à questionner son hôte, lorsque le même grison qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre, & disparut sans attendre la réponse. Cette lettre étoit de sa parente; & voici ce qu'elle contenoit.

„ Je suis au désespoir d'avoir innocemment con-
tribué à vous attirer dans un lieu où on ne

„ VOUS

vous a fait venir, que pour se moquer de vous. Je m'étois opposée au projet de ce voyage, quoique je fusse persuadée que sa tendresse seule y eût part; mais elle vient de m'en desabuser. Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a joué; non seulement son Mari n'a bougé d'ici, mais il y reste par complaisance. Il la traite le mieux du monde; & c'est dans leur raccommodement qu'elle a su que vous lui aviez conseillé de la mener à la campagne. Elle en a conçu tant de dépit & d'aversion pour vous, que de la manière dont elle m'en vient de parler, ses ressentimens ne sont pas encore satisfaits. Consolerez-vous de la haine d'une créature dont le cœur ne méritoit pas votre tendresse. Partez. Un plus long séjour ici ne feroit que vous attirer quelque nouvelle disgrâce. Je n'y resterai pas long-tems. Je la connois, Dieu merci. Je ne me repens pas de la compassion que j'en ai d'abord eue; mais je suis dégoûtée d'un commerce qui ne convient gueres à mon humeur. »

L'étonnement, la honte, le dépit, & la fureur, s'emparèrent de son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives, & les desirs de vengeance, excitèrent tour-à-tour son aigreur & ses ressentimens; mais après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de poste, pour remporter à Londres un bon rhûme, par-dessus les desirs & les tendres empressements qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux, avec un peu plus de vitesse qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas à beaucoup près la tête remplie d'aussi agréables pensées. Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer Mylord *Chesterfield* & sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête étoit renfermée; mais il fut bien surpris de voir une

très-belle maison, située sur le bord d'une rivière, au milieu d'une campagne la plus agréable & la plus riante qu'on pût voir. Au Diable le précipice ou le rocher qu'il y vit. Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment & de confusion, pour un homme qui s'étoit cru savant dans les ruses aussi bien que dans les faiblesses du Beau-Sexe, & qui se voyoit la dupe d'une coquette qui se racommodoit avec un Epoux, pour se venger d'un Amant.

Il regagna la bonne Ville, prêt à soutenir contre tous, qu'il faut être de bon naturel, pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompé; mais qu'il faut être fou, pour courir après.

Comme cette aventure n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage & ses circonstances furent supprimés autant qu'il lui fut possible: mais, comme on peut croire que la *Chesterfield* n'en garda pas le secret, le Roi l'apprit; & lui en ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le Chevalier D^U GRAMMONT étoit présent à ce récit; & n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avoit faite: „ Si elle a eu tort, dit-il, de pousser
 „ la chose si loin, vous avez eu tort aussi de re-
 „ venir sur vos pas, comme un étourdi. Je m'en
 „ vais parier cent pistoles, qu'elle s'est repentie
 „ plus d'une fois d'un ressentiment que vous méritiez assez pour le tour que vous lui aviez joué.
 „ Les femmes aiment la vengeance; mais elles ne
 „ tiennent pas toujours leur colere; & si vous
 „ eussiez resté dans le voisinage jusqu'au lendemain,
 „ je veux avoir les bras cassés, si on ne vous eût
 „ fait amende honorable pour l'affront de la première nuit. „ *Hamilton* n'en tomba pas d'accord. Le Chevalier D^U GRAMMONT voulut soutenir sa thèse par un exemple, s'adressant au Roi: „ Si-
 „ re,

re, dit-il ; Votre Majesté peut avoir connu *Ma-*
rie de l'Orme. La créature de France qui a-
 voit le plus de charmes , étoit celle-là. Quoi-
 qu'elle eût de l'esprit comme les Anges, elle é-
 toit capricieuse comme un Diable. Cette Prin-
 cesse, m'ayant donné un rendez-vous, s'étoit avi-
 sée de me l'ôter, pour le donner à un autre.
 Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout
 rempli du desespoir où elle étoit d'un mal de tête
 qui l'obligeoit à garder le lit, & qui la prive-
 roit du plaisir de me voir jusqu'au lendemain.
 Ce mal de tête soudainement arrivé me parut
 suspect ; & ne doutant point que ce ne fût une
 défaire : O ! parbleu, Madame la Coquette, dis-
 je en moi même, si vous ne jouissez pas du plai-
 sir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas
 de celui d'en voir un autre.

Voilà tous mes Grisons en campagne, dont les
 uns barroient l'estrade autour de sa maison, tan-
 dis que les autres assiégeoient sa porte. Un de
 ces derniers me vint dire, que personne n'étoit
 entré chez elle de tout l'après-midi, mais
 qu'un petit laquais en étoit sorti sur la brune,
 qu'il l'avoit suivi jusques dans la rue Saint-An-
 toine, où ce laquais en avoit rencontré un au-
 tre, auquel il avoit dit seulement un mot ou
 deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me
 confirmer dans mes soupçons, & pour former
 le dessein d'être de la partie, ou bien de la
 rompre.

Comme il y avoit fort loin du Baigneur où je
 logeois jusques au fond du Marais, dès que la
 nuit fut venue, je montai à cheval, sans vou-
 loir qu'on me suivit. Dès que j'eus gagné la
 Place Royale, le Grison en sentinelle m'assura
 qu'il n'étoit encore entré personne chez Made-
 moiselle de l'Orme. Je poussai vers la rue Saint
 Antoine, & justement comme je sortois de la
 Tom. V C Place

„ Place Royale, j'y vis entrer un homme à pied
 „ qui se cachoit de moi tant qu'il pouvoit ; mais
 „ il eut beau faire, je le reconnus. C'étoit le *Duc*
 „ *de Brissac*. Je ne doutai point que ce ne fût le
 „ Rival de cette nuit. Je m'approchai donc de lui,
 „ faisant semblant de douter si je ne me trompois
 „ point ; & mettant pied à terre, d'un air fort
 „ empressé : *Brissac*, mon ami, lui dis-je, il faut
 „ que tu me fasses un plaisir de la dernière impor-
 „ tante. J'ai un rendez-vous pour la première fois
 „ chez une personne à quatre pas d'ici. Comme
 „ ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y
 „ serai pas long-tems. Prête-moi ton manteau,
 „ si tu m'aimes, & promène un peu ton cheval,
 „ en attendant mon retour. Sur-tout ne t'éloi-
 „ gne pas d'ici. Tu vois que j'en use librement,
 „ mais c'est, comme tu fais, à la charge d'au-
 „ tant. Je pris son manteau sans attendre sa ré-
 „ ponse. Il prit la bride de mon cheval, & me
 „ conduisit de l'œil. Cela ne lui servit de rien ;
 „ car, après avoir fait semblant d'entrer dans une
 „ porte vis-à-vis de lui, je me coulai par-dessous
 „ les arcades jusqu'à la porte de la *Nymphé de l'Or-*
 „ *me*. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'é-
 „ tois si bien enveloppé du manteau de *Brissac*,
 „ qu'on me prit pour lui. La porte se referma sans
 „ qu'on m'eût fait la moindre question ; & comme
 „ je n'en avois point à faire, je fis droit à la
 „ chambre de la Dameselle. Je la trouvai sur un
 „ lit de repos dans le deshabillé le plus galant &
 „ le plus agréable du monde. Jamais elle n'avoit
 „ été si belle, ni si surprise ; & la voyant toute in-
 „ terdite : Qu'est-ce, ma Belle ? lui dis-je. Il me
 „ paroît que voilà une petite migraine bien parée.
 „ Le mal de tête est apparemment passé. Point du
 „ tout, dit-elle, je n'en puis plus, & vous me
 „ ferez plaisir de vous en aller, & de me laisser
 „ mettre au lit. Pour vous laisser mettre au lit,
 „ lui,

„ oui, lui dis-je ; mais pour m'en aller, non, ma
 „ petite Infante. Le Chevalier DE GRAMMONT
 „ n'est pas un sot : on ne se pare pas avec tant de
 „ soin pour rien. Vous verrez pourtant que c'est
 „ pour rien, me dit-elle ; car assurément il n'en
 „ fera pas autre chose pour vous. Quoi ! dis-je, après
 „ m'avoir promis un rendez vous Et bien, me
 „ dit-elle brusquement, quand je vous en aurois pro-
 „ mis cinquante, c'est à moi de les tenir si je veux,
 „ & de ne pas les tenir si je ne veux pas. Cela seroit
 „ bon, lui dis-je, si ce n'étoit pas pour le donner à un
 „ autre. Elle aussi fiere que celles qui ont le plus d'in-
 „ nocence, & aussi prompte que celles qui en ont la
 „ moins, s'emporta sur un soupçon qui lui don-
 „ noit plus de chagrin que de confusion ; & voyant
 „ qu'elle montoit sur ses grands chevaux : Made-
 „ moiselle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il
 „ vous plaît, sur ce ton. Je sais ce qui vous in-
 „ quiete. Vous avez peur que *Brissac* ne me trou-
 „ ve avec vous ; mais ayez sur cela l'esprit en re-
 „ pos. Je l'ai rencontré près de chez vous ; &
 „ Dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous
 „ rende pas si-tôt visite. Je lui dis cela d'un air
 „ un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord ;
 „ & me regardant avec surprise. Que voulez-vous
 „ donc dire du Duc de *Brissac* ? me dit-elle. Je
 „ veux dire, répondis-je, qu'il est au bout de la
 „ rue, qui promène mon cheval ; & si vous ne vou-
 „ lez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoyer
 „ un de vos gens, ou voir son manteau que je
 „ viens de laisser dans votre anti-chambre. Voilà
 „ l'éclat de rire qui la prend au fort de son étonne-
 „ ment ; & me jettant les bras au col, mon cher Che-
 „ valier, me dit-elle, je ne saurois plus tenir ; tu
 „ es trop aimable & trop extraordinaire, pour ne
 „ te pas tout pardonner. Je lui racontai comme
 „ la chose s'étoit passée. Elle en pensa mourir de
 „ rire ; & nous étant séparés fort bons amis, elle

„ m'assura, que mon Rival n'avoit qu'à promener
 „ des chevaux tant qu'il lui plairoit, qu'il ne met-
 „ troit de la nuit le pied chez elle.

„ Je le trouvai fidelement dans l'endroit où je
 „ l'avois laissé. Je lui fis mille excuses de l'avoir
 „ fait attendre si long tems, & mille remerci-
 „ mens de sa complaisance. Il me dit, que je me
 „ moquois; que ces complimens ne se faisoient
 „ point entre amis; & pour me convaincre qu'il
 „ m'avoit rendu ce petit service de bon cœur, il
 „ voulut à toute force tenir la tête de mon che-
 „ val, tandis que j'y remontois. Je lui donnai
 „ bien le bon-soir, en lui rendant son manteau,
 „ & je me rendis chez mon Baigneur, également
 „ content de la Maitresse & du Rival. Voilà,
 „ poursuivit-il, comme il ne faut qu'un peu de
 „ patience & d'adresse, pour desarmer la colere
 „ des Belles, & pour mettre jusques à leurs super-
 „ cheries à profit. „

Il avoit beau divertir par ses recits, instruire par
 ses exemples, & ne paroître à la Cour que pour y
 répandre la joie universelle; il y avoit trop long-
 tems, qu'il étoit le seul étranger à la mode. La
 fortune, jalouse de la justice qu'on rend au mérite,
 & qui veut que les felicités dépendent de ses ca-
 prices, lui suscita deux compétiteurs de la posses-
 sion où il étoit de charmer toute l'Angleterre; &
 ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux,
 que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé
 devant eux, pour disposer les suffrages de la Cour
 en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il
 y avoit de plus accompli dans la robe & dans l'é-
 pée. L'un étoit le Marquis de *Flamarin*, triste ob-
 jet des tristes élégies de la Comtesse de la *Suze*.
 L'autre étoit le Président *Tamhonneau*, très-humble
 & très-obéissant serviteur & berger de la belle
Lucine. Comme ils arriverent ensemble, ils firent ce
 qu'ils

qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient aulti differens que leurs figures. *Tambonneau* passablement laid fondonoit ses esperances sur beaucoup d'esprit, qu'on ne lui trouva pas ; & *Flamarin* par son air & par sa taille briguoit une admiration qu'on lui refusoit tout net ;

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour réussir. C'est pourquoi dans leurs premieres visites l'un représentoit, & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les Dames en Angleterre du goût de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La Rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du Beau-Sexe ; & la bonne-mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet, dont il fut l'introduit en Angleterre, & qu'il dansoit avec assez de succès. On étoit trop accoutumé dans cette Cour à l'esprit de *Saint-Evremond*, & aux agrémens naturels & singuliers de son Héros, pour être séduit par les apparences. Cependant, comme les Anglois en général ont une espèce de panchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grace à *Flamarin* en faveur d'un duel, qui le chassant de son Pays lui serroit de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'*Hamilton* eut d'abord l'honneur d'être distinguée par *Tambonneau*. Il crut qu'elle avoit tout l'esprit qu'il falloit pour démêler la délicatesse du sien : & charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans sa conversation, ni pour le tour, ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisoit souvent la grace de causer avec elle ; & peut être ne se fût-il jamais aperçu qu'il l'ennuyoit, si s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fut mis en tête d'affaillir son cœur. C'étoit un peu trop pour la complaisance de Mademoiselle d'*Hamilton* qui croyoit n'en avoir déjà eu que trop pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes sé-

dañsantes , & de ne pas perdre le mérite de sa première constance, par une infidélité qui seroit très-inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage & docile; & quelque tems après retournant aux pieds de ses premières habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes auxquelles il s'est vû depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ, que le Chevalier DE GRAMMONT fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confiance n'en valoit pas la peine. Cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son Collègue *Klamarin*, dénué de ce support, s'aperçut qu'il ne seroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit espéré de l'amour & de la fortune. Mais Mylord *Falmouth*, toujours attentif à la gloire de son Maître pour le secours des illustres affligés, pourvût à sa subsistance, & Madame de *Southask* à ses plaisirs. Il eut une pension du Roi, & d'elle tout ce qu'il voulut. Trop heureux qu'elle n'eût plus de présens à lui faire, que celui de son cœur.

Ce fut en ce tems-là que *Talbot* dont on a fait mention, & qu'on a vû depuis Duc de *Tireconel*, devint amoureux de Mademoiselle d'*Hamilton*. Il n'y avoit point à la Cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que Cadet d'une maison, à la vérité fort ancienne, mais peu considérable par l'éclat ou les biens. Cependant quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à sa fortune, qu'il étoit bien avant dans la faveur du Duc d'*Torck*; qu'il avoit mis cette faveur à profit; & que la fortune lui avoit été favorable au jeu; il avoit si bien fait, qu'il se voyoit en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à Mademoiselle d'*Hamilton* avec cet établissement & des espérances presque certaines d'être Pair du Royaume.

Royaume par le crédit de son Maître, & par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairoit des lettres, des portraits, & des cheveux de la *Sbrewsbury* : curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisoient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriser ; & le Chevalier DE GRAMMONT la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyoit *Talbot* passionnément amoureux ; qu'il n'étoit pas homme à se rebouter pour un refus ; qu'il n'étoit pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressemens ; & qu'outre cela ses Freres commençoient à fréquenter la maison. De ces Freres, l'un étoit Aumônier de la Reine, Jésuite intrigant, & grand faiseur de mariages : l'autre étoit ce qu'on appelle Moine séculier, qui n'avoit de son Ordre que le libertinage & la réputation qu'on leur attribue ; du reste libre par tout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes, & de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du Chevalier DE GRAMMONT sur toutes ces choses, il y avoit de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignoît Mademoiselle d'*Hamilton* pour les prétentions de ce Rival, n'étoit pas capable de le rassurer. Elle ne pouvoit répondre que de ses intentions, & dépendoit absolument de celles de ses parens. Mais la fortune qui sembloit l'avoir pris sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-tems porté pour Patron des Irlandois opprimés. Ce zèle pour sa Nation étoit fort louable ; mais il n'étoit pas tout-à-fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avoit fait rétablir dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chose ; mais, comme

chacun trouvoit son compte , personne n'y trouvoit à redire. Cependant, comme il est difficile de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé, qui choquèrent l'autorité du Duc d'Ormond, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoître avec assez de hauteur, qu'il n'étoit pas content. Il y avoit assurément quelque différence entre le crédit & le rang de l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour *Talbot* étoit la soumission & les déférences; mais, comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien. Car s'étant emporté mal-à-propos à quelques discours qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la Tour, d'où voyant bien qu'il ne sortiroit pas, qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il falloit au Duc d'Ormond, il y employa ses amis, & fit beaucoup plus pour sortir de ce pas, qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit par ce démêlé tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avoit fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avoient besoin de sa présence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de Mademoiselle d'*Hamilton* pour oublier une tendresse qui troubloit encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il étoit gros joueur, & raisonnablement distrait. Le Chevalier DE GRAMMONT lui avoit gagné trois ou quatre cens Guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avoit ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain selon la coutume; cela lui étoit tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liber-

liberté. Le Chevalier DE GRAMMONT qui le voyoit partir sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon voyage ; & l'ayant rencontré chez le Roi, comme il venoit d'en prendre congé : „ *Talbot*, lui dit il, si vous avez besoin de mes services ici pendant votre absence, vous n'avez qu'à dire. „ Vous savez que le vieux *Roussel* a laissé son Neveu, pour solliciter ses intérêts auprès de Mademoiselle d'*Hamilton*. Si vous voulez, je prendrai soin des vôtres. Adieu ; bon voyage. N'allez pas tomber malade par les chemins ; mais, si cela vous arrivoit, souvenez-vous de moi dans votre testament. „ *Talbot* que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, & lui dit en l'embrassant : mon cher Chevalier, je vous fais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma Maîtresse, & vais vous envoyer votre argent.

Le Chevalier DE GRAMMONT étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive sur le paiement. Voici comme il s'y prit long-tems après au sujet de Mylord *Conwalis*. Ce Mylord *Conwalis* avoit épousé la Fille de *Fax* Trésorier de la Maison du Roi, l'homme d'Angleterre le plus riche & le plus réglé. Son Beau-Fils au contraire étoit un petit hanneton ; grand dissipateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu'on vouloit, mais qui ne payoit pas de même. Son Beau-Pere qui n'avoit garde d'approuver sa conduite, ne laissoit pas de payer en le redressant. Le Chevalier DE GRAMMONT lui avoit gagné mille ou douze cens Guinées qui n'arrivoient point, quoiqu'il fût sur son départ, & qu'il eût pris congé de *Conwalis* préférentement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet qu'on trouvera laconique. Le voici.

C 5

My-

Mylord,

Souvenez-vous du Comte DE GRAMMONT, & n'oubliez pas le Chevalier FAX.

Pour en revenir à *Talbot*, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait présent de sa Maîtresse. Son séjour en Irlande, ni le soin de ses affaires, ne le guérèrent pas tout-à-fait; & s'il se trouva dégagé des fers de Mademoiselle d'*Hamilton* à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour, causa le lien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des Filles de la Reine jusqu'à présent, que pour faire mention de Mlle *Stewart*, & de Mlle de *Warmestré*. Les autres étoient Mlle *Balantin*, Mlle de la *Garde*, & Mlle *Bardou*; toutes Filles d'Honneur, comme il plaisoit à Dieu.

La *Balantin* n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature, à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, & qui n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisoit tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mlle de la *Garde* & Mlle *Bardou*, toutes deux Françaises, avoient été placées par la Reine-Mère. La première étoit une petite Mauricaude qui s'entremettoit des affaires de ses Compagnes; & l'autre vouloit à toute force être admise au rang des Filles d'Honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, & qu'on lui en contestât à tous momens les titres & les fonctions.

On ne pouvoit gueres être plus laide avec une aussi jolie taille; mais en récompense sa laideur étoit rehaussée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On se servoit d'elle, pour danser avec *Flamarin*; & quelquefois sur la fin d'un bal, armée de castagnettes & d'effronterie, elle se met-

toit

soit à danser quelque Sarabande figurée qui faisoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mlle *Stuart* ne servoit que sagement auprès de la Reine, on ne comptoit plus sur elle. Les autres défilèrent presque en même temps par différentes Avenues. Voici celle de Mlle *Warmestre*, dont on a dit quelque-chose au sujet du Chevalier. DE GRAMMONT.

Mylord *Tasse*, Fils aîné du Comte de *Carlingford*, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle; & la *Warmestre*, non-seulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la première occasion; & en attendant elle crut qu'il falloit le recevoir tout de son mieux. Il avoit fait confidence de ses affaires au Duc de *Richemont*; Ils s'aimoient beaucoup; mais ils aimoient encore plus le vin. Le Duc de *Richemont* malgré sa naissance ne brilloit que médiocrement à la Cour; & le Roi le considéroit encore moins que ne faisoient les Courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit, qu'il s'avisa de devenir amoureux de Mlle *Stuart*. La confiance fut mutuelle entre *Tasse* & lui sur leurs engagements. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite la Garde fut chargée de dire à Mlle *Stuart*, que le Duc de *Richemont* mourroit d'amour pour elle; & que toutes les fois qu'il la lognoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'épouser, dès qu'elle en auroit le loisir.

Tasse n'eut point de commission à donner pour Mlle *Warmestre* à la petite Ambassadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à la liberté de leur commerce; comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour & de la

nuît chez elle. Cela paroïssoit difficile; mais on en vint à bout.

La Gouvernante des Filles qui pour toutes choses au monde n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien & tout honneur, consentit qu'on soupéroit tant qu'on voudroit chez Mlle *Warmestre*, pourvu que ce fût à bonne intention, & qu'elle fût de la partie. La bonne Dame aimoit les huitres vertes, & ne haïssoit pas le vin d'Espagne. Elle trouvoit donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils d'huitres, l'un pour manger avec la compagnie, & l'autre pour emporter; & dès qu'elle avoit pris sa dose de vin, elle prenoit congé de l'assemblée.

C'étoit à peu près du tems que Mr. le Chevalier DE GRAMMONT avoit jeté les yeux sur elle, qu'on menoit ce petit train de vie dans sa chambre. Dieu fait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, & les autres provisions de sa libéralité, qui s'y consommoient.

Au milieu de ces bombances nocturnes, & de cet innocent commerce, un parent de *Killegrew* vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna; mais il y pensa perdre l'esprit.

C'étoit un Gentilhomme de campagne, veuf depuis six mois, & possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme qui n'avoit que faire à la Cour, y fût voir son Cousin *Killegrew* qui n'avoit que faire de sa visite. Il y vit Mlle *Warmestre*; & dès cette première vûe en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter. Si bien que n'ayant plus de repos, ni le jour, ni la nuit, il falut avoir recours aux remèdes extrêmes; c'est-à-dire, qu'un beau matin il fut trouver son Cousin *Killegrew*, lui conta sa chance & le pria bien instamment de demander Mlle *Warmestre* en mariage de sa part.

Kille-

Killegrew pensa tomber de son haut, en apprenant son dessein. Il ne pouvoit cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fourré dans la tête, pour en faire sa Femme. Il fut quelque tems sans le vouloir croire; mais quand il vit que c'étoit tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers & des inconvéniens qu'il y avoit dans une entreprise si téméraire. Il lui dit, qu'une fille élevée à la Cour étoit un terrible meuble pour la campagne; que ce seroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût; que s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits, & en fraix de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices, qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dureroient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déjà supputé tout cela; mais trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution: & *Killegrew* cedant à ses importunités, fut offrir son Cousin pieds & poings liés à la victorieuse *Warmestre*. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa, lui fit croire qu'elle étoit bien sûre de son fait avec Mylord *Taffe*, & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princesse avoit pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il put apprendre à son Cousin. Mais son Cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que *Killegrew* lui déguisoit la vérité, par les raisons qu'il lui avoit déjà exposées; & n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il reveilla tout

son courage pour cette entreprise, & médita son compliment : mais, dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sorte d'affaire, dont elle avoit donné la réponse à *Killegrew* ; qu'elle n'en avoit, ni n'en auroit de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux Importuns.

Il en fut plus affligé, qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son Cousin, regagna sa maison de campagne ; & croyant qu'il lui seroit impossible de vivre sans l'Inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que pour vaquer à sa douleur, il s'étoit soustrait au commerce des chiens & des chevaux, c'est-à-dire, qu'il renonçoit aux plus chères délices d'un Gentilhomme de campagne, la dédaigneuse *Warmestré*, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une avanture si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la Cour en fut déchainée : celles principalement qui n'étoient plus d'âge ou de figure à donner de ces scandales, en demandoient justice. Mais la Gouvernante des Filles, à qui on auroit pu s'en prendre, assura que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médisans. Elle eut une audience de la Reine, pour en développer le mystère ; & elle exposa comme quoi la chose s'étoit passée de son aveu, c'est-à-dire, en tout bien & en tout honneur.

La Reine envoya demander à Mylord *Taffe*, s'il reconnoissoit Mlle *Warmestré* pour sa Femme ? Il assura très-respectueusement, qu'il ne reconnoissoit, ni Mlle *Warmestré*, ni son enfant ; & qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse *Warmestré*, plus

plus indignée de cette réponse, qu'affligée de la perte d'un tel Amant, quitta la Cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la première occasion.

Killegrew sur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable Cousin, pour lui en faire part; & dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour, ou de ses sentimens, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation, y furent employées, pour le faire crever de honte & de ressentiment.

Nous lisons que l'officieux *Tiridate* se laissa douterement mourir, au récit de la mort de *Marsanne*; mais le tendre Cousin de *Killegrew*, s'étant dèventement mis à genoux, leva les yeux au Ciel, & fit cette Oraison.

„ Loué soit le Seigneur d'une petite disgrâce qui
 „ fera peut-être le bonheur de ma vie! Que fait-
 „ on, si la belle *Warmestre* ne voudra point de moi
 „ à présent, & si je n'aurai pas le bonheur de
 „ passer mes jours avec une Femme que j'adore,
 „ & dont je puis espérer des héritiers? Oui-dà,
 „ dit *Killegrew* plus confondu que l'autre n'auroit
 „ dû l'être, vous pouvez compter sur l'un & l'autre.
 „ Je ne doute pas qu'elle ne vous donne sa
 „ main, dès qu'elle sera relevée; & ce seroit une
 „ grande malice à elle qui en fait faire, de vous
 „ laisser manquer d'enfans. Je vous conseille de
 „ prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir, en
 „ attendant les autres.

Ce qui fut dit, fut fait, nonobstant la raillerie. Cet Amant fidele la rechercha, comme il eût pu faire la chaste *Lucrece*, ou la belle *Hétène*. Sa passion ne fit qu'augmenter après l'avoir épousée; & la généreuse *Warmestre*, touchée d'abord de reconnoissance, la fut enfin d'inclination & de
 lui,

lui donna pas un enfant dont il ne fût le Père ; & depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre , jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque tems après , Mlle. *Balantin* que cet exemple n'avoit point effrayée , eut la prudence de quitter la Cour avant que d'en être chassée. La désagréable *Bardou* la suivit de près ; mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa Sarabande , comme de son visage. Le Roi pour ne plus les revoir , ni l'une ni l'autre , leur-fit donner une petite pension. Il ne restoit donc plus que la petite Mlle *de la Garde* à pourvoir. Elle n'avoit ni assez de vices , ni assez de vertus , pour être chassée de la Cour , ou pour y rester. Dieu fait ce qu'elle seroit devenue , si le Seigneur *Silvius* , personnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris , n'eût aussi pris pour Femme l'Infante *de la Garde*.

On a fait voir que toutes ces Princesses méritoient qu'on les chassât , ou pour leurs dérèglemens , ou pour leur laideur. Cependant celles qui les remplacèrent , trouverent le moyen de les faire regretter , si on en excepte Mlle *Wels*.

C'étoit une grande fille faite à peindre , qui se mettoit bien , qui marchoit comme une Déesse , & dont le visage fait comme ceux qui plaisent le plus , étoit un de ceux qui plaisoient le moins. Le Ciel y avoit répandu certain air d'incertitude , qui lui donnoit la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mauvaise opinion de son esprit ; & par malheur son esprit faisoit bon sur tout ce qu'on en croyoit. Cependant , comme elle étoit fraîche , & qu'elle paroissoit neuve , le Roi que la belle *Stewart* ne gâtoit pas sur la finesse des pensées , voulut voir si les sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec Mlle *Wels* , que les sentimens avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas

pas difficile. Elle étoit d'une famille Royale; & comme son Pere avoit fidelement servi CHARLES I., elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre CHARLES II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On prétendoit, qu'elle avoit fait un peu moins de défenses qu'il ne falloit; qu'elle s'étoit rendue à discrétion, sans être vivement pressée: & d'autres disoient, que Sa Majesté se plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le Duc de *Boukingham* fit un couplet de chansons sur ce sujet, dans lequel le Roi parle à *Progers*, confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wels* qui veut dire Puits fait toute la pensée du couplet. En voici le son.

Quand le Roi de ce Puits sentit l'horreur profonde,
PROGERS, s'écria-t-il, que suis-je devenu?
Ab! depuis que j'y sonde,
Si je n'avois cherché que le centre du monde,
J'y serois parvenu.

Mlle *Wels* avec cette espece d'Anagramme sur son nom, & ces remarques sur sa personne, ne laissoit pas de briller entre toutes ses nouvelles Compagnes. C'étoient Mesdemoiselles *Levistan*, *Filding*; & *Bvinton*, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires; & nous les laisserons dans l'obscurité, jusques à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en Filles d'honneur la nouvelle Cour de la Reine. Celle de la Duchesse d'*York* fut presque renouvelée dans le même tems; mais quant au choix qu'elle en fit, cette Princesse montra bien par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes ressources en beauté. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'étoient que
 ses



ses premiers Filles d'honneur, & par quel hazard elles sortirent de chez Son Altesse.

Outre Mlle *Blake*, & Mlle *Price*, dont on a déjà parlé, la Chambre avoit été composée de Mlle *Bogart* & de Mlle *Hubert*, Doyenne de la Communauté.

La *Blake* qui n'avoit jamais véritablement su ce qui l'avoit brouillée avec le Marquis de *Brisacier*, s'en étoit prise à cette lettre fatale qu'elle avoit reçue de sa part, dans laquelle sans l'aveu tir que la *Price* devoit porter des gants & du ruban jaune comme elle, il ne lui parloit que de sa blondeur & des ses yeux marcaffins. Elle s'imagina, que c'étoit quelque chose de bien merveilleux, puis qu'on y comparoit ses regards; & voulant à quelque tems de-là savoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que vouloit dire marcaffin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre; & ceux à qui elle s'adressa, lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit soupçonné de sa perfidie. *Brisacier* plus étonné de son changement, qu'elle n'étoit indignée de sa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuse qu'elle n'étoit fade; & la planta-là; mais le Chevalier *Yarbunroughs*, aussi blond qu'elle, s'offrit au fort de son dépit, en fut écouté favorablement, & le fort fit ce mariage pour voir ce que produiroit une union si blaffarde.

Mlle *Price* avoit de l'esprit; & comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la recherche quand l'occasion s'en présentoit, elle ne marchandait seulement pas. Elle avoit de l'emportement dans sa colère, aussi-bien que dans sa tendresse. Cela l'avoit exposée à quelques inconveniens. Elle avoit très-mal à-propos pris querelle avec une jeune créature, que Mylord *Archebester*

adefter aimoit. Ce commerce avoit été jusqu'alors assez secret. Elle eut l'imprudence de faire tout de son mieux pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eut dans l'Univers, Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse, & de facilité ; mais la plus implacable des plumes, en fait de satire, étoit la sienne.

La pauvre *Price* qui l'avoit bien voulu mériter, y paroïssoit chaque jour sous une figure nouvelle. Tout étoit plein de *Vandevilles*, dont son nom étoit le refrain, & sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir dans une Cour où on étoit avide des moindres choses qui venoient de *Mylord Rochester* ? Il ne lui fallut plus que la perte d'un Amant, & la découverte qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisoit.

Dongan mourut en ce temps-là. C'étoit un garçon de mérite, auquel *Blancfort*, depuis Comte de *Travensham*, succéda dans la charge de Lieutenant des Gardes du Corps de Son Altesse. Mlle *Price* l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir ; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtés en étoit. Elle étoit adressée de la main du défunt à Mlle *Price* ; mais loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La Gouvernante crut qu'il étoit de sa prudence de la recevoir au refus de la *Price*, & de son devoir de la remettre entre les mains de la Duchesse, comptant bien, qu'elle étoit remplie de choses curieuses & utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la Duchesse ne crût pas tout-à-fait cela, la curiosité de voir ce que pouvoit contenir une cassette si merveilleuse & si soigneusement cachetée, la prit ; & l'ouverture s'en fit en présence de quelques Dames qui se trouverent alors dans son cabinet.

Tous

Tous les brimborions d'Amour qu'on peut imaginer, y étoient ; & toutes ces faveurs étoient de la tendre *Price*. On ne pouvoit comprendre, comment une seule personne y avoit pu fournir ; car sans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes sortes, & mis en bracelets de tant de manieres, que c'étoit une merveille. Après cela venoient trois ou quatre paquets de lettres, d'une tendresse si vive, qu'on n'osa jamais lire que les deux premières, sans les transports & langueurs y étoient naturellement représentés.

La Duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie ; car avec de pareils témoins elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'aventure fût supprimée : mais, comme il n'y en avoit pas aussi de retenir une telle Fille d'Honneur, on rendit à Mlle *Price* ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son Amant, ou de s'en consoler.

Mlle *Hubert* étoit d'un caractère aussi nouveau pour lors en Angleterre, que sa figure paroïssoit singulière dans un pays, où d'être jeune, & de n'être pas plus ou moins belle, est un reproche. Elle avoit de la taille, quelque-chose de fort délié dans l'air. Elle avoit beaucoup d'esprit, & son esprit étoit fort orné, sans être fort discret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, & beaucoup de feu dans des yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre : mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du Beau-Sexe.

Mlle *Bagett* qui mérita la première ses soins & ses empressements, y répondit d'abord de bon cœur, & de bonne foi : mais s'étant apperçue, que c'étoit trop peu de toute son Amitié pour toute celle de la *Hubert*, elle laissa cette conquête à la

la

la Niece de la Gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme Madame sa Tante fort obligée du soin qu'elle avoit de la petite fille.

Bien-tôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la Cour. On y étoit assez grossier, pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grece sur les goûts de la tendresse; & on se mit en tête, que l'illustre *Hubert* qui paroïssoit si tendre pour les Belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroïssoit.

Les chansons commencerent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs; & ses Compagnes commencerent à la craindre sur la foi de ces chansons. La Gouvernante toute allarmée de ces bruits consulta Mylord *Rocheſter*, sur le péril où sa Niece paroïssoit exposée. Elle ne pouvoit mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de Mlle *Hubert*; & fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La Duchesse trop généreuse pour ne pas traiter de visions ce qu'on imputoit à cette fille, & trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre, pour la faire servir auprès de sa personne.

Mlle *Bagett* étoit la seule qui véritablement eut quelque air de sagesse & de beauté, dans cette première chambre. Elle avoit les traits beaux & réguliers. Elle avoit ce teint rembruni, qui plaît tant quand il plaît. Il plaisoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il étoit rare. Elle rougissoit de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. Mylord *Falmouth* jeta les yeux sur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de Mlle *Hubert*; & quelque tems après l'amour l'éleva, du poste de Fille d'Honneur de la Duchesse, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pu envier.

La Duchesse d'*Torck* pour former sa nouvelle Cour,

Cour; voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent; & sans égard aux recommandations ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mlle *Fennings*; & Mlle *Temple*, étoient à la tête. Elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferois mention que d'elles.

Mlle *Fennings*, parée des premiers trésors de la jeunesse, étoit de la plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Quelque chose de vif & d'animé défendoit son teint du fade qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'étoit pas la plus petite; mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La nature l'avoit embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer, & les Graces y avoient mis la dernière main. Le tour de son visage étoit gracieux, & sa gorge naissante étoit de même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnoit une idée de l'Aurore; ou de la Déesse du Printems, telles que Messieurs les Poètes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais, comme il n'étoit pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté, sans aucuns défauts, il y auroit eu quelque chose à refaire à ses bras & à ses mains, pour les rendre dignes du reste. Son nez n'étoit pas de la dernière délicatesse, & ses yeux faisoient un peu grâce, tandis que sa bouche & le reste de ses appas porteroient mille coups jusqu'à au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit toute pétillante d'esprit & de vivacité. Ses gestes & tous ses mouvemens étoient autant d'impromptus. Sa conversation étoit séduisante quand elle vouloit plaire; fine & délicate quand elle vouloit donner du ridicule; mais, comme son imagination l'emportoit souvent, & qu'elle commençoit de parler

parler avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifioient pas toujours ce qu'elle vouloit ; & ses paroles rendoient quelquefois trop peu , quelquefois beaucoup trop , les choses qu'elle pensoit.

Mlle Temple , à-peu près du même âge , étoit brune , en comparaison d'elle. Sa taille étoit jolie. Elle avoit les dents belles , les yeux tendres , le teint frais , le sourire agréable , & l'air spirituel. Voilà ce que c'étoit que son extérieur. Il seroit difficile de dire ce que c'étoit que le reste : car elle étoit simple , glorieuse , crédule , soupçonneuse , coquette , sage , fort suffisante , fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la Cour de la Duchesse , chacun eut les yeux dessus , & on forma des desseins sur l'une & sur l'autre , soit en bien , soit en mal. Mlle Jennings ne fut pas longtemps à se distinguer , & à ne laisser d'Adorateurs à ses Compagnes , que ceux que l'espoir du succès y attachoit. Son éclat éblouissant attiroit , & les charmes de son esprit engageoient.

Le Duc d'York s'étant persuadé qu'elle étoit de son appanage , se mit en tête de faire valoir ses prétentions , par le même droit que le Roi son Frère s'étoit approprié les faveurs de Mlle Wils. Mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service , quoiqu'elle fut , à celui de la Duchesse. Elle ne vouloit rien comprendre au nombre infini de lognades dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenoient toujours ailleurs , quand ceux de Son Altesse les cherchoient. Et si par hazard il en surprenoit quelqu'un , elle n'en rougissoit seulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait , il trouva l'occasion de parler , & ce fut tant pis. Je ne sais de quelle manière il conta sa chance ; mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la sagesse & de la fierté. Ce qu'il avoit

avoit à proposer, ne convenoit pas trop à l'un, ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités, qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très-salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. La première étoit : „ Qu'il falloit être „ jeune pour entrer agréablement à la Cour, & „ ne pas être vieille pour en sortir de bonne grace. Qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par une „ glorieuse résistance, ou par d'illustres foiblesses; „ & que dans un séjour si dangereux, il falloit faire son possible, pour ne disposer de son cœur „ qu'en donnant sa main. „

Avec de tels sentimens, elle eut moins de peine à résister aux tentations du Duc, qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement dont on voulut sonder son ambition; & toutes les offres de présens réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu qui ne vouloit point entendre raison ? Il y avoit de la honte à laisser échapper une petite étourdie, dont les panchans devoient au moins tenir quelque-chose de la vivacité qui brilloit dans toutes ses manières, & qui cependant se mêloit d'avoir du solide quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pu les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout; mais par malheur elle ne souffroit point le papier. Chaque jour quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourroient, ou dans ses poches, ou dans son manchon. Cela ne se faisoit pas trop imperceptiblement; & la malicieuse petite bête avoit soin que ceux qui les y avoient vu entrer, les en vissent sortir, sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisoit que secouer son manchon

chon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, billers pleuvoient autour d'elle, & les ramassoit qui vouloit. La Duchesse fut souvent témoin de cette conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'étoit donc bruit dans les deux Cours, que des charmes & de la sagesse de Mlle *Fennings*. On ne pouvoit comprendre, qu'une jeune créature débarquant de la campagne droit à la Cour, en devint si-tôt l'ornement par ses attraits, & l'exemple par sa conduite.

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y étoient mal pris, ne lui paroissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressemens la séduire; elle qui vraisemblablement ne tenoit pas cette discrète morale de la prudence de sa Mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de *Saint-Albans*. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit, & dans les charmes de sa personne; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bien-tôt en desir de réussir dans l'épreuve. Dieu sait ce qu'il en fût arrivé: car il avoit tout l'esprit du monde, & il étoit Roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle *Fennings* étoient louables & biens raisonnées; mais l'esprit avoit de grands charmes pour elle, & la Majesté du Prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais Mlle *Stuart* n'eut garde de consentir au projet du Roi. L'alarme la prit de bonne heure; elle pria Sa Majesté de vouloir bien laisser au Duc son Frere le soin d'instruire les filles de la Duchesse sa Belle-Sœur, & de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimoit mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement, qui ne lui pa-

Tome V.

D

rois

reilloient pas désavantageuses. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit ; & Mlle *Jennings* eut encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime, & nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de je ne sai combien de libertés, sans intéresser la sienne. Son heure n'étoit pas encore venue, mais elle n'étoit pas si loin. C'est ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comment sa Compagne débuta.

Quoique la figure de Mlle *Temple* fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de Mlle *Jennings*. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très capables de lui en donner, si ce don étoit communicable, entreprirent en même tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit Mylord *Rochester*, & Mlle *Hubert*. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disoit bien, que si les Ciel l'avoit fait d'humeur à se perdre par la beauté, il ne lui auroit pas été possible de se sauver auprès d'elle ; mais que n'étant, Dieu merci ! touché que de l'esprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'étoit après un aveu si sincère qu'il lui présentoit des Vers, ou quelque Chanson nouvelle ; & c'étoit là que tout ce qui pouvoit disputer quelque-chose à Mlle *Temple*, étoit mis à deux genoux devant ses appas, pour en faire amende honorable. De telles insinuations tournoient sa petite tête que c'étoit une pitié.

La Duchesse s'en aperçut ; & connoissant la portée du génie de l'un & de l'autre, elle connut le danger où la pauvre *Temple* se précipitoit sans le savoir. Mais, comme il n'est pas moins dan-

gereux

gerez d'interdire un commerce où on n'avoit pas songé qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, Mlle *Hubert* fut chargée de mettre ordre le plus discrètement qu'elle pourroit, que ces fréquentes & longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission, & se flata d'y réussir.

Elle avoit déjà fait toutes les avances, pour s'emparer de sa confiance & de sa bonne volonté. La *Temple* moins en garde contre elle que contre *Rocheſter*, y répondit tout de son mieux. Elle étoit avide de louanges, & friande de toutes sortes de sucreries, autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ses goûts. Mlle *Hubert* avoit l'intendance du cabinet des bains de la Duchesse. Son appartement étoit tout contre; & dans cet appartement elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenoit au goût de Mlle *Temple*, & il convenoit au goût de Mlle *Hubert*, laquelle y prit plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnaient, revinrent avec elle. Un jour que les Dames avoient été à cheval, *Temple* au retour d'une de ces galantes promenades débarqua chez Mlle *Hubert* pour se remettre de la fatigue, aux dépens des confitures qui l'y attendoient; mais avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est à-dire, de se deshabiller chez elle, pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avoit garde d'être refusée. „ Je vous l'allois proposer, dit la *Hubert*. Ce n'est pas que vous ne soyez jolie comme un Ange dans cet habillement; mais il n'est rien tel que d'être frâchement & à son aise. Vous ne sauriez croire, ma chère *Temple*, poursuivit-elle en l'embras-

D 2

„ tant.

„ tant , combien vous m'obligerez d'en user ain-
 „ si ; mais sur-tout ce goût pour la propreté
 „ me charme. Vous êtes bien différente en ce-
 „ la , comme en bien d'autres choses ; de cette
 „ petite folle de *Jennings*. Avez-vous pris garde
 „ comme tous nos benêts de la Cour l'admirent
 „ pour quelque éclat qui n'est peut être pas tout
 „ à elle , & pour des étourderies qui ne sont
 „ d'aucune autre , & qu'ils prennent pour des
 „ traits d'esprit. Je ne lui ai pas assez parlé ,
 „ pour en démêler la gentillesse ; mais , s'il n'est
 „ pas mieux tourné que ses pieds , ce n'est pas
 „ grand-chose. On m'en a conté de belles de
 „ son peu de propreté. Il n'y a point de chat
 „ qui craigne tant l'eau. Comment ! jamais ne
 „ se laver pour soi-même , & ne dégraisser que ce
 „ qu'il faut nécessairement qu'on montre , c'est-
 „ à dire , la gorge & les mains ?

La *Temple* avoit cela plus doux que les confi-
 tures ; & l'officieuse *Hubert* pour ne pas perdre
 de tems la deshabilloit en attendant sa femme de-
 chambre. Elle en fit bien quelques façons d'a-
 bord , ne voulant pas donner cette peine à une
 personne constituée depuis quelque tems en digni-
 té comme Mlle *Hubert* ; mais elle eut beau s'en
 défendre , l'autre lui fit voir que c'étoit avec plai-
 sir qu'elle lui rendoit ce petit office. La colla-
 tion finie , & Mlle *Temple* deshabillée : „ Passons ,
 „ lui dit la *Hubert* , dans le cabinet des bains ;
 „ nous pourrons y causer un moment , sans crain-
 „ dre que quelque sorte visite nous vienne lan-
 „ terner. „ Elle y consentit , & s'étant toutes
 deux mises sur un lit de repos : „ Vous êtes
 „ trop jeune , ma chère *Temple* , lui dit-elle , pour
 „ connoître la malignité du caractère des hommes
 „ en général , & trop neuve encore en ce Pays-ci
 „ pour avoir pu démêler celui de ses habitans. Je
 „ vais vous donner une idée de ces Messieurs ,
 „ du

„ du mieux qu'il me sera possible , sans offenser
 „ personne ; car je n'aime point la médifance.

„ Premièrement , il faut que vous comptiez ,
 „ que tous les hommes de la Cour manquent de
 „ probité , de bon-sens , de jugement , d'esprit ,
 „ ou de fincerité , c'est-à-dire , que celui qui par
 „ hazard aura quelques-unes de ces qualités , à
 „ coup sûr n'aura pas les autres. Le fafte dans
 „ les équipages , la fureur du jeu , la bonne opi-
 „ nion de leur mérite , & le mépris pour celui
 „ des autres , font leurs entétemens.

„ L'intérêt ou les plaisirs font les motifs de
 „ toutes leurs actions. Ceux qui fuivent le pre-
 „ mier , vendroient Dieu le Pere , comme *Judas*
 „ vendit son Maître , & pour moins d'argent. Je
 „ vous citerois de beaux exemples , si j'en avois
 „ le tems. Pour les Sectateurs des voluptés , ou
 „ foi-disans tels , car ils ne font pas tous si mé-
 „ chans qu'ils affectent de le paroître , ces Mes-
 „ sieurs ne respectent , ni promesses , ni sermens ,
 „ ni foi , ni loi , c'est-à-dire , ni le Ciel , ni la
 „ Terre , pour parvenir à leurs fins. Ils ne regar-
 „ dent les Filles d'honneur , que comme des amu-
 „ semens qu'on place exprès à la Cour , pour les
 „ empêcher de s'y ennuyer ; & plus on a de mé-
 „ rite , plus on est exposé à leurs impertinences
 „ dès qu'on les écoute , & à leurs calomnies dès
 „ qu'on ne les écoute pas. Pour les Eouxurs ,
 „ ce n'est pas ici qu'il en faut chercher. Si l'ar-
 „ gent ou le caprice ne s'en mêlent , on auroit
 „ beau se flater d'être pourvûe ; la sagesse & les
 „ appas y font également inutiles. Madame de
 „ *Falmouth* est l'unique exemple d'une Fille d'hon-
 „ neur bien mariée sans dot ; & demandez au pau-
 „ vre imbécille d'Eoux , pour quelle raison il l'a
 „ prise ? Je suis persuadée , qu'il n'en fait aucune ,
 „ si ce n'est qu'elle a les oreilles grandes & rou-
 „ ges , & le pied plat. Pour la blonde *Tarborough*

„ qui paroïssoit si fiere de son établissement, elle
 „ est femme, pour tout compter, d'un grand Flan-
 „ drin qui la semaine d'après son mariage lui fit
 „ prendre congé de la Ville pour jamais, en
 „ vertu de cinq ou six mille livres de rente qu'il
 „ possède sur les confins de Cornouaille. Hélas!
 „ la pauvre *Blake*, je la vis partir il y a bien un
 „ an, tirée à quatre chevaux si maigres, que je re-
 „ crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin de
 „ son petit Château. Que voulez-vous, toutes les
 „ filles ont la folie de se vouloir marier; & dès
 „ qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient
 „ qu'il n'y a qu'à se montrer à la Cour, pour choi-
 „ sir leurs Epoux. Mais, quand cela seroit, c'est la
 „ plus sotte condition du monde, pour une per-
 „ sonne qui a des sentimens. Croyez-moi, ma
 „ chere *Temple*, c'est si peu de chose que les plai-
 „ sirs du mariage au prix de ses inconvéniens que
 „ je ne sai comment on peut s'y résoudre. Fuyez
 „ donc un si fâcheux engagement, au lieu de le sou-
 „ haïter. La jalousie, jadis inconnue dans ces in-
 „ nocens climats-ci, devient à la mode. Vous en
 „ savez des exemples. De quelque brillante ap-
 „ parence qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas
 „ de votre Esclave en faire votre Tyran; maîtresse de
 „ votre liberté, vous la ferez toujours des autres.
 „ Je vais vous donner des preuves assez récentes de
 „ la perfidie des hommes pour notre sexe, & de
 „ l'impunité qu'ils trouvent dans tous leurs atten-
 „ tats contre notre innocence. Le Comte d'Ox-
 „ ford devint amoureux d'une Comédienne de la
 „ troupe du Duc, belle, gracieuse, & qui jouoit
 „ dans la perfection. Le rôle de *Roxelane* dans
 „ une pièce nouvelle l'avoit mise en vogue, & le
 „ nom lui en étoit resté. Cette créature, pleine
 „ de vertu, de sagesse, ou si vous voulez, d'ob-
 „ stination, refusa fièrement les offres de service
 „ & les présens du Comte d'Oxford. Cette résis-
 „ tance

„ tante irrita sa passion. Il eut recours aux invoc-
 „ tives, & même aux charmes ; le tout en vain.
 „ Il en perdit le boire & le manger. Ce n'étoit
 „ pas grand-chose pour lui ; mais sa passion de-
 „ vint si violente , qu'il ne jouoit ni ne fumoit
 „ plus. Dans cette extrémité l'Amour eut recours
 „ à l'Hymen. Le Comte d'Oxford, premier Pair
 „ du Royaume, a bonne mine, comme vous voyez.
 „ Il est de l'Ordre de la Jarretière qui relève un
 „ air assez noble qu'il a naturellement. Enfin, à
 „ le voir on diroit que c'est quelque chose ; mais
 „ à l'entendre on voit bien que ce n'est rien.
 „ Cet Amant passionné lui fit présenter une belle
 „ promesse de mariage, authentiquement signée de
 „ sa main. Elle ne voulut point lâcher de cet ex-
 „ pédient ; mais elle crut qu'elle ne risquoit rien,
 „ lorsqu'il vint le lendemain accompagné d'un Mi-
 „ nistre & d'un témoin. Une autre Comédienne de
 „ ses amies signa le contrat, comme témoin pour
 „ elle. Le mariage fut fait & parfait de cette sor-
 „ te. Vous croyez peut-être que la nouvelle Com-
 „ tesse n'avoit plus qu'à se faire présenter à la
 „ Cour, y prendre son rang, & arborer les armes
 „ d'Oxford ? Point du tout. Quand il en fut ques-
 „ tion, on trouva qu'elle n'étoit point mariée ;
 „ c'est-à-dire, on trouva que le prétendu Minis-
 „ tre étoit un Trompette de Mylord, & le té-
 „ moin son Timbalier. Cet Ecclésiastique & ce
 „ témoin ne parurent plus après la cérémonie ;
 „ & on tourna à l'autre témoin, que la Sultane
 „ Roxelane avoit apparemment cru se marier
 „ réellement dans quelque rôle de Comédie. La
 „ pauvre créature eut beau prendre à parti les
 „ Loix & la Religion violées, aussi bien qu'elle,
 „ par cette supercherie. Elle eut beau se jeter
 „ aux pieds du Roi, pour en demander justice,
 „ elle n'eut qu'à se relever ; trop heureuse d'avoir
 „ une pension de mille écus pour douaire, & de

reprendre le nom de *Roxelane* ; au lieu de celui d'*Oxford*. Vous me direz que ce n'étoit qu'une Comédienne ; que tous les hommes n'ont pas les mêmes sentimens ; & qu'on peut au moins les écouter, quand ils ne font que rendre justice au mérite d'une personne faite comme vous. Mais ne vous y fiez pas, quoique vous soyez à même ; car je sai que tout le monde ne donne pas dans la prévention nouvelle où on est pour la *Jennings*. Le beau *Sidney* vous lorgne ; Mylord *Rochester* se plaît à vous entretenir ; & le très-sérieux Chevalier *Littleton* sent dégourdir sa gravité naturelle en faveur de vos attraits.

Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une figure toute propre à séduire les panchans d'une personne de votre âge : mais, quand cette figure seroit accompagnée de quelque chose, comme elle ne l'est pas, & qu'il songeroit aussi sérieusement à vous, qu'il veut vous le persuader & que vous le méritiez ; je ne vous conseillerois pas de songer à lui, pour des raisons qu'il ne m'est pas permis de vous dire à présent.

Le Chevalier *Littleton* y va sans doute de bonne foi, puisqu'il paroît honteux de l'état où vous l'avez mis : & je crois, que s'il pouvoit tant faire, que d'oublier les chimères dont il a l'imagination remplie sur ce qu'on appelle vulgairement *être Couu*, le bon-homme vous épouseroit ; & vous iriez représenter dans son petit Gouvernement, où vous passeriez gaiement vos jours, à tenir les comptes du ménage, & à raccommoder ses serviettes. Quelle gloire d'avoir un Caton pour Epoux, dont les discours sont pleins de censures, & les censures remplies de traverses ?

Mylord *Rochester* est sans contredit l'homme d'An-

„ d'Angleterre qui a le plus d'esprit & le moins
 „ d'honneur. Il n'est dangereux que pour notre
 „ sexe ; mais il l'est au point qu'il n'y a pas de
 „ femme qui l'écoute trois fois, qui n'en soit pour
 „ sa réputation. C'est une bonne fortune qui ne
 „ lui peut échapper de façon ou d'autre, puisqu'il
 „ la possède dans ses Ecrits, s'il n'en peut avoir
 „ autre chose ; & dans le siècle où nous vivons,
 „ l'un vaut l'autre à l'égard du Public. Cepen-
 „ dant rien n'est si dangereux que les insinuations
 „ avec lesquelles il s'empare de l'esprit. Il entre
 „ dans vos goûts, dans tous vos sensimens ; & tan-
 „ dis qu'il ne dit pas un seul mot de ce qu'il pense,
 „ il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en
 „ vais parier, que de la manière qu'il vous a par-
 „ lé, vous l'avez cru le plus honnête-homme du
 „ monde, & le plus sincère. Je ne saurois com-
 „ prendre ce qu'il vous veut, dans les soins qu'il
 „ affecte de vous rendre. Ce n'est pas que vous
 „ ne soyez faite de manière à mériter tous les em-
 „ pressemens du monde ; mais, quand il vous au-
 „ roit tourné la tête, il ne sauroit que faire de
 „ la plus jolie créature de la Cour ; car il y a
 „ long-tems que ses débauches y ont mis ordre, a-
 „ vec le secours & les faveurs de toutes les Cou-
 „ reuses de la Ville. Voyez donc, ma chère Tem-
 „ ple, ce que c'est que cette habitude effroyable
 „ de malignité qui le possède, à la ruine & à la
 „ confusion de l'innocence. Un scélérat qui n'a
 „ des soins & des empressements pour Mlle Temple,
 „ que pour donner plus de vraisemblance aux ca-
 „ lomnies dont il la déchire. Vous me regardez
 „ avec étonnement, & semblez douter de la vé-
 „ rité de ce que j'avance ; mais je ne veux pas
 „ que vous m'en croyiez. Tenez, dit-elle, tirant
 „ un papier de sa poche, voyez les Vers qu'il a
 „ faits à votre louange, tandis qu'il endort votre

„ crédulité , par des discours flatteurs & de faints
„ respects. „

En disant cela , la perfide *Hubert* lui fit voir une demi-douzaine de couplets outrés que *Rochebester* avoit faits contre les Filles d'honneur précédentes. C'étoit la *Price* qu'il attaquoit principalement par des traits sanglans , & par l'anatomie la plus hideuse de sa personne , qu'on pût imaginer. *Hubert* n'avoit fait que substituer le nom de *Temple* à celui de *Price*. Cela s'accordoit avec le chant & la mesure. Il n'en fallut pas davantage. La crédule *Temple* n'eut pas plutôt entendu chanter ce couplet , qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle , & dans le premier mouvement de sa colere n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur le champ aux impostures du Poète :

„ Ah ! pour celui-là , ma chere *Hubert* , je n'y
„ puis plus tenir. Je ne me pique point d'être
„ aussi belle qu'une autre ; mais pour les défaits
„ dont parle ce Coquin-là , ma chere *Hubert* , j'o-
„ se dire que personne n'en est plus éloignée.
„ Nous sommes seules , & j'aurois presque envie
„ de vous en convaincre. „ La complaisante *Hubert* se voulut bien. Mais , quoiqu'elle lui mit l'esprit en repos , en se récriant avec éloges sur tout ce qui refutoit la chanson de *Rochebester* , la *Temple* pensa se désespérer de rage & d'étonnement de ce que le premier homme qu'elle eût écouté , non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai , mais qu'il eût la cruauté de l'accuser à faux ; & ne trouvant point d'expression capable de remplir son dépit & la violence de ses ressentimens , elle se mit à pleurer comme une folle.

La *Hubert* la consola le plus tendrement qu'elle put , la gronda de ce qu'elle prenoit si tort à cœur les noirceurs d'un homme dont on connoissoit trop l'infamie , pour que de telles impostures euf-

eussent lieu, mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler ; que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles ; & lui fit voir, que le mépris & le silence étoient beaucoup plus utiles dans ces occasions, qu'un éclaircissement ; que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il seroit justifié, mais qu'elle étoit perdue.

Mlle *Hubert* n'avoit pas tort de donner ces conseils. Elle savoit qu'un éclaircissement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, si *Rochester* avoit un sujet si juste de renouveler ses premiers Panégyriques pour elle. Mais la précaution fut vaine. Cette conversation avoit été entendue d'un bout à l'autre par la Niece de la Gouvernante. Cette Niece avoit la mémoire du monde la plus fidèle ; & comme elle devoit voir *Rochester* ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot, lorsqu'elle se donneroit l'honneur d'en faire le récit à son Amant. Nous verrons dans l'autre Chapitre comment la chose trouva.



CHAPITRE X.

LA conversation dont on vient de parler, n'avoit eu des charmes que pour Mlle *Hubert*, & si la jeune *Temple* en avoit trouvé le commencement divertissant ; la fin l'avoit outrée de colère. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il étoit bien vrai que *Sidney* songeât à elle, il ne lui seroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre *Hubert* qui ne lui pouvoit rien refuser, lui promit cette confidence dès qu'elle pourroit s'affaiblir sur sa conduite avec *Mylord Rochester*. On ne lui demanda que trois jours

d'épreuve, après lesquels *Hubert* jura qu'elle lui diroit ce qu'elle souhaitoit de savoir. *Temple* assura qu'elle ne regardoit plus *Rocheſter* que comme un monſtre de perfidie, & jura ſes grands Dieux, qu'elle ne l'éconteroit de ſa vie, & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent ſorties du cabinet, *Miſſ. Sara* ſortit du bain, où durant toute cette converſation elle avoit penſé tranſir de froid ; ſans oſer ſ'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme-de-chambre de *Mlle. Hubert* de ſe pouvoir un peu décaſſer à l'inſu de ſa Maîtreſſe ; & l'autre y ayant conſenti, je ne ſai comme elles avoient fait, pour remplir d'eau froide une des cuves ; & la petite *Sara* ne faiſoit que de ſ'y mettre, lorsqu'elles furent allarmées de l'arrivée des deux autres. Une ſéparation de vitrages renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées. Des rideaux de taſſetas de la Chine qui ſe tiroient par dedans, étoient la viſe de ceux qui ſe baignoient. La femme-de-chambre de *Mlle. Hubert* n'avoit eu que le tems de tirer ces rideaux ſur la petite fille, de fermer la porte de la ſéparation, & d'en ôter la clef, avant l'arrivée de ſa Maîtreſſe & de *Mlle. Temple*.

Elles s'étoient miſes ſur un canapé placé le long de cette ſéparation, & *Miſſ. Sara* malgré ſes allarmes avoit entendu toute la converſation, & l'avoit parfaitement retenue. Comme la Belle ne s'étoit donnée tant de peine que pour recevoir plus proprement *Mylord Rocheſter*, dès qu'elle put ſe ſauver, elle regagna ſon entreſole ; & *Rocheſter* n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire *Hubert*, d'oſer lui faire une tracafferie de cette nature ; mais, quoiqu'il comprit bien que l'amour & la jaloſie en étoient cauſe, il ne lui pardonna

dans un pas pour cela. La petite Sara voulut savoir
 s'il étoit vrai qu'il en venoit à Mlle Temple, com-
 me Hubert avoit dit, qu'elle en mourroit de peur.
 „ En pouvez-vous douter „ répondit-il ; puisque
 „ cette sincère personne l'a dit ? Mais vous voyez
 „ aussi que je n'en pourrois profiter , quand la
 „ Temple le voudroit bien , puisque mes débau-
 „ chés & les Courtisanes de la Ville y ont mis bon
 „ ordre. ”

La Nicée de la Gouvernante se mit l'esprit en
 repos sur cette réponse, jugeant que le reste étoit
 faux, puisqu'elle pouvoit répondre que cet article
 n'étoit pas vrai. Mylord Rochester voulut aller dès
 ce même soir chez la Duchesse, pour voir quelle
 contenance on tiendroit en le voyant, après le beau
 portait que Mlle Hubert avoit en la bonté d'en
 faire. La Temple ne manqua pas de s'y trouver au-
 si, dans le dessein de lui faire une mine du plus ef-
 froyable dédain qu'elle pût imaginer, quoiqu'elle se
 fut mise tout de son mieux. Comme elle s'imagi-
 noit que les compliments qu'on lui venoit de chanter,
 étoient dans la poche de tout le monde, elle fut
 embarrassée de ce que tous ceux qui la rencontroient,
 la croyoient peut-être faite comme Rochester l'avoit
 dépeinte. Cependant Hubert qui ne se fioit pas
 trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui
 parler, ni de près, ni de loin, ne la quitta point.
 Jamais elle n'avoit été si jolie. Chacun lui en di-
 soit quelque chose, mais à l'air dont elle recevoit
 toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car,
 lorsqu'on lui parloit de sa taille, de sa frai-
 cheur, ou de ses regards : „ Bon, disoit-elle, on
 „ fait bien que je ne suis qu'une vilaine bête,
 „ tout autrement faite que les autres ; que ce qui
 „ reluit, n'est pas or, & que si j'ai quelque peu de
 „ louange à recevoir dans les compagnies, le reste
 „ est une misère. ”

La Hubert avoit beau la pousser, elle alloit tou-
 jours

jours son train, & ne cessant de se dénigrer par énoncé, on ne pouvoit comprendre à qui Diable elle en vouloit. Lorsque Mylord *Rochester* arriva, elle en rougit d'abord, pâlit en suite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants l'un après l'autre jusques au coude, & après avoir trois fois ouvert & reformé son éventail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire; & dès-qu'il eut commencé, la Belle fit demi-tour à droite, & lui tourna le dos. *Rochester* n'en fit que sourire; & voulant que ses ressentimens fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne, & s'étant planté vis-à-vis d'elle: „ Mademoiselle, lui dit-il, „ rien n'est si glorieux que de briller comme vous „ faites, après une aussi fatigante journée. Souve- „ nir une promenade à cheval trois bonnes heu- „ res durant, & Mademoiselle *Hubert* au secours, „ sans en paroître abattue; voilà ce qui s'appelle „ un tempérament. „

Mademoiselle *Temple* avoit naturellement le regard tendre; mais elle fut transportée d'une colère si violente, voyant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil; quand elle les tourna sur lui, *Hubert* la pinça par le bras, sur le point que ce regard alloit être soutenu d'un détachement, de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas; & remettant pour une autre fois les remerciemens qu'il devoit à Mademoiselle *Hubert*; il se retira tout doucement. *Hubert* qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il fût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venoit de dire; mais *Temple*, prête à suffoquer de tout ce qu'elle savoit pour le confondre, sans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la première occasion, malgré la parole qu'elle avoit donnée; mais ne pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester

Rochester avoit un espion fidèle auprès de ces Belles. C'étoit la petite Miss *Sara*, racommodée par son conseil & le consentement de sa Tante, avec Mlle *Hubert*, pour mieux la trahir. Il fut par cet espion, que la femme-de-chambre de la *Hubert*, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit sortie de son service; qu'elle en avoit pris une autre qu'on croyoit qu'elle ne garderoit pas long-tems, parce qu'elle étoit laide, & qu'elle mangeoit les confitures de Mlle *Temple*. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude; & quelques jours après elle en vint donner un tel qu'on le souhaitoit.

Rochester fut informé par elle, que Mlle *Hubert* & sa nouvelle Favorite devoient se promener à neuf heures du soir dans le Mail du Parc; qu'elles devoient changer d'habit l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, & porter des loupes. Elle ajouta, que Mlle *Hubert* s'étoit fort opposée à ce projet; mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la *Temple* ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit la résolution sur cet avis. Il fut chercher *Killegrew*, se plaignit à lui du tour que Mlle *Hubert* avoit oté lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, & l'obtint; & l'ayant informé de la manière qu'il vouloit s'y prendre, & du rôle qui le regardoit dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du Mail.

Bien-tôt y parurent nos Nymphes en mascarade. Leurs tailles étoient peu différentes, & leurs visages qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leur loupes. Il n'y avoit que peu de monde au Parc; & d'aussi loin que la *Temple* les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide *Rochester* sous la figure d'une autre, quand *Hubert* l'arrêtant: „ Où courez-vous donc? lui dit-elle. N'auriez-vous point envie d'attaquer

„ taquer

„ taquer de conversation ces deux Diables, pour
 „ vous exposer à toutes les impertinences qu'ils
 „ sont capables de vous dire? „ Ces remontrances
 „ furent inutiles. La *Temple* voulut tenter l'aventure;
 & tout ce qu'on put obtenir, fut de ne point ré-
 pondre à tout ce que *Rochester* pourroit lui dire.

Elles furent abordées, comme elles achevoient de
 parler. *Rochester* choisit *Hubert*, feignant de la
 prendre pour l'autre. Elle en fut ravie; mais
Temple fut fâchée de voir que *Killegrew* lui tom-
 boit en partage. Ce n'étoit pas à *Killegrew* qu'elle
 avoit affaire. Il s'aperçut de sa répugnance; &
 faisant semblant de se méprendre à ses habits: „ Eh!

„ Mlle *Hubert*, lui dit-il, ne tournez point tant la
 „ tête devers eux. Je ne sai par quel hazard vous
 „ êtes toutes deux ici; mais je sai bien que c'est
 „ fort à propos pour vous, ayant quelques petits
 „ avis à vous donner, comme votre serviteur &
 „ voire ami. „

Ce début donna de la curiosité pour le reste; &
 Mlle *Temple* parut plus disposée à l'écouter. *Kil-
 legrew* voyant que les autres s'étoient insensiblement
 éloignés: „ Au nom de Dieu, dit-il; de
 „ quoi vous avisez-vous de vous déchaîner contre
 „ Mylord *Rochester*, que vous connoissez pour
 „ le plus honnête-homme de la Cour, & que vous
 „ donnez cependant pour le plus grand scélerat à
 „ la personne qu'il estime & qu'il honore le plus?
 „ Que deviendriez-vous, s'il vous plaît, s'il sa-
 „ voit que vous avez fait accroire à Mlle *Temple*,
 „ que c'est sur elle qu'il a fait certains couplets de
 „ Chanson, faits, comme vous savez aussi-bien que
 „ moi, contre la grosse *Price*, plus d'un an avant
 „ qu'il fût question de la belle *Temple*? Ne soyez
 „ point surprise que j'en sache tant; mais fai-
 „ tes un peu d'attention à ce que je vais vous di-
 „ re de bonne amitié. Votre passion & vos de-
 „ sirs pour la jeune *Temple* ne sont plus ignorés

„ que

„ que d'elle ; car , de quelque maniere que vous
 „ ayez surpris son innocence , on lui rend assez de
 „ justice , pour croire qu'elle vous traiteroit com-
 „ me a fait Madame de Falmouth , si la pauvre fil-
 „ le savoit ce que vous lui voulez. Je vous con-
 „ seille donc de ne point pousser les choses plus
 „ loin auprès d'une personne trop sage pour vous
 „ le permettre. Je vous conseille encore de re-
 „ prendre votre femme-de-chambre , pour sup-
 „ primer le scandale de ses discours. Elle dit par-
 „ tout qu'elle est grosse , vous impute le fait , &
 „ vous accuse de la dernière ingratitude sur de
 „ simples soupçons. Vous voyez bien , que je n'in-
 „ vente point ces sortes de choses ; mais , afin que
 „ vous ne doutiez point que ce ne soit de sa pro-
 „ pre bouche que je les tiens , elle m'a parlé de
 „ votre conversation dans le cabinet des bains ;
 „ des portraits que vous y aviez fait de tous les
 „ hommes de la Cour ; de la malice artificieuse
 „ dont vous aviez donné les couplets si peu con-
 „ venables à la fille d'Angleterre la mieux faite ;
 „ de quelle maniere la pauvre Temple avoit donné
 „ dans le panneau que vous lui tendiez , pour jus-
 „ tifier ses appas. Mais ce qu'il pourroit y avoir
 „ de plus dangereux pour vous dans ce long en-
 „ tretien , c'est d'avoir révélé certains secrets que
 „ la Duchesse ne vous a pas apparemment confiés
 „ pour en faire part à ses Filles d'honneur. Son-
 „ gez y bien , & ne négligez pas de faire quelque
 „ réparation au Chevalier Littleton , pour le ridi-
 „ cule que vous avez pris la peine de lui donner.
 „ Je ne sai si c'est de votre femme-de-chambre
 „ qu'il le tient ; mais je sai bien qu'il a juré de
 „ s'en venger , & qu'il est homme à tenir sa paro-
 „ le ; car , afin que vous ne vous trompiez pas à
 „ cette mine de Stoïcien , & cette gravité de Ju-
 „ risconsulte , je veux bien vous apprendre , que
 „ c'est le plus emporté de tous les hommes. Com-
 „ ment !

„ mens ! ce sont des choses horribles , que ces in-
 „ vectives. Il dit que c'est bien à faire à une *Coe*
 „ quine comme vous à dénigrer les honnêtes gens
 „ par jalousie ; qu'il s'en plaindra , si vous conti-
 „ nuez ; que si Son Altesse ne lui fait pas justice ,
 „ il se la fera lui-même , & vous donnera de son
 „ épée dans le ventre , quand se seroit entre les
 „ bras de *Mlle Temple* ; & qu'il est bien scandaleux ,
 „ que toutes les Filles d'honneur passent par vos
 „ mains , avant que de pouvoir se reconnoître.

„ Voilà , Mademoiselle , ce que j'ai cru devoir
 „ vous apprendre. Vous savez mieux que moi , si
 „ ce que je viens de vous dire , est véritable ; &
 „ c'est à vous à voir quel usage il vous plaira fai-
 „ re de mes avis. Mais si j'étois à votre place ,
 „ je ferois la paix de *Mylord Rochester* auprès de
 „ *Mlle Temple*. Encore une fois , qu'il ne sache
 „ pas que vous avez abusé de l'innocence de cette
 „ fille , pour noircir la sienne. N'en éloignez
 „ plus un homme qui l'aime tendrement , & qui ,
 „ de la probité dont il est , se seroit bien gardé
 „ de jeter les yeux sur elle , s'il n'avoit eu dessein
 „ de l'épouser. „

Mlle Temple avoit exactement tenu sa parole
 pendant ce discours. Elle n'avoit garde d'y man-
 quer , tant l'étonnement & la confusion l'avoient
 saisie.

La *Hubert* & *Rochester* la joignirent encore tou-
 te interdite des merveilles qu'elle venoit d'appren-
 dre : choses incroyables à son avis ; qu'on ne pou-
 voit s'empêcher de croire , en examinant leurs cir-
 constances. Jamais embrouillement ne fut pareil à
 celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester & *Killegrew* los avoient quittées , qu'elle
 n'étoit pas encore bien revenue. Mais , dès
 qu'elle eut un peu repris ses esprits , elle regagna
 Saint-James à grands pas , sans répondre à ce que
 l'autre lui put dire ; & s'étant enfermée dans sa
 cham-

chambre, la première chose qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de Mlle *Hubert*, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la confideroit plus que comme un monstre funeste à l'innocence du Beau-Sexe, de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rougissoit des privautés qu'avoit eu auprès d'elle une créature, dont la femme-de-chambre étoit grosse, sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, & résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle. Mlle *Hubert* d'un autre côté qui crut que *Killegrew* l'avoit prise pour elle en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faisoit prendre depuis cette conversation des airs si surprenans; mais voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme-de-chambre de *Temple* chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits, & voulant la surprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclaircissemens, elle entra tout doucement dans sa chambre, comme elle alloit changer de linge, & l'embrassa. La *Temple* se trouva entre ses bras avant que de l'avoir apperçue; & tout ce que *Killegrew* venoit de lui dire, s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un Satire, avec des empressemens encore plus odieux; & se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appelant le Ciel & la Terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme, furent la Gouvernante & sa Niece. Il étoit près de minuit. La *Temple* étoit en chemise, toute effarée, & repousoit Mlle *Hubert* avec horreur, qui ne s'en approchoit que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la Gouvernante vit cette scène, elle se mit à chanter pouille à la *Hubert*, avec toute l'éloquence d'une vraie Gouvernante; lui deman-

manda si c'étoit pour elle que Son Altesse entretenoit des Filles d'honneur ; si elle n'avoit point de honte de venir jusques dans leur appartement, à l'heure indûe qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences ; & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Duchesse. Tout cela confirmoit *Temple* dans ses erreurs ; & *Hubert* fut enfin obligé de s'en aller, sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou possédées. Le lendemain, Miss *Sara* ne manqua pas de conter cette aventure à son Amant, lui dit comme les cris de *Temple* avoient allarmé l'appartement des Filles, & comme elle & sa Tante accourant à son secours avoient pensé surprendre *Hubert* en flagrant délit.

Deux jours après l'aventure avec plusieurs circonstances qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faisoit foi, contant par-tout comme la pudenc de Mlle *Temple* l'avoit échappé belle, & que Miss *Sara* sa niece n'avoit conservé son honneur, que parce que les bons avis de Mylord *Rochester* l'avoient des long-tems obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse. *Temple* fut dans la suite, que les couplets qui l'avoient si fort aigrie, n'avoient jamais été faits que pour la *Price*. Tout le monde l'en assuroit, en concevant une nouvelle horreur pour *Hubert* sur cette supercherie. Tant de refroidissement après tant de familiarités fit croire à bien des gens, que l'aventure n'étoit pas tout à fait inventée.

C'étoit assez pour disgracier la *Hubert* de la Cour, & pour la décrier dans la Ville ; mais la Duchesse la soutint, comme elle avoit déjà fait ; traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimère, ou de calomnie ; gronda *Temple* de son impertinente crédulité ; chassa la Gouvernante avec la Niece ; pour les impostures dont elles soutenoient

cette

cette fable; & fit quantité d'injustices, pour rétablir l'honneur d'*Hubert*, sans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mlle *Temple* qui ne cessoit de s'accuser d'injustice au sujet de Mylord *Rocheſter*, & qui sur la parole de *Killegrew*, le croyoit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croyoit; mais il ne plut pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit gueres manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an; car, dès qu'un mot se trouvoit au bout de sa langue ou de sa plume, il le lâchoit sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les Ministres, les Maîtresses, & souvent le Maître lui même, en étoient. S'il n'avoit eu affaire au Prince le plus humain qui fut jamais, la première de ses disgraces eût été la dernière.

Ce fut donc dans le tems que *Temple* le cherchoit pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de Mlle *Hubert* leur avoient à tous deux coûté, que la Cour lui fut interdite pour la troisième fois. Il partit sans avoir vu *Temple*, mena la Gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa Niece se trouvoit pour le Théâtre; mais voyant qu'il n'y réussissoit pas si bien que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec Madame sa Tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la

la Troupe du Roi l'hiver d'après ; & le Public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise Comédienne du Royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passaient à la Cour. Il n'y trouva pas Mlle d'*Hamilton*. Elle étoit à la campagne, chez une parente, dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistoit encore dans son cœur, malgré l'absence & ce qu'il avoit promis au Chevalier DE GRAMMONT en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son absence ; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle Cour de la Reine qui méritât son attention. Mlle *Bointon* s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un assez beau tein & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois foiblesses par jour. La première fois que *Talbot* jeta les yeux sur elle, une de ces foiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissoit à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir ; & depuis cet accident il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver la vie, que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus ; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre, & selon les apparences un des plus robustes. Cependant elle laissoit assez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir sa Femme ; & peut-être l'eût-elle été dès-lors, comme elle la fut après, si les charmes de la belle *Jennings* ne s'y fussent opposés.

Je ne sai par quel hazard elle ne s'étoit point encore offerte à ses yeux. On lui en avoit pour-
sang

tant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit, & sa vivacité, lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque-chose d'assez rare de voir la discrétion & la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une Cour toute galante; mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de sa personne beaucoup au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guère à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance; & Mlle *Jennings* crut y pouvoir ajouter foi, sans trop se flater. *Talbot* avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manières. La faveur du Duc qui le distinguoit assez, relevoit tout cela; mais le plus essentiel de son mérite pour elle étoient quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de son Maître. Toutes ces qualités étoient du ressort des maximes & règles qu'elle s'étoit proposée de suivre en fait d'Amans. Ainsi, quoiqu'il ne vît pas ses panchans entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur; & Mlle *Jennings* voyant que la Duchesse approuvoit les desseins de *Talbot*, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour son service, & que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point si c'étoit à son cœur, ou bien à sa raison, qu'il en étoit redevable, & ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchoit; mais l'amour ne seroit plus amour, s'il

ac

ne se plaçoit à reculer les félicités, ou bien à rem-
verser les fortunes de son empire.

Talbot qui ne trouvoit rien à redire à la per-
sonne, à la conversation, ni à la sagesse de *Mlle*
Fennings, fut un peu touché d'une nouvelle con-
noissance qu'elle venoit de faire; & s'étant mêlé
de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il
ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous
avons dit, s'étoit mise au sortir de chez la Du-
chesse sous la protection de Madame de *Castel-
maine*. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa com-
plaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs, &
la sienne avoit un fonds de gaieté qui réjouissoit
par-tout. Elle avoit fait connoissance avec *Fen-
nings* avant *Talbot*. Comme elle savoit toutes
les intrigues de la Cour, elle les contoit naturel-
lement à *Mlle Fennings*, & les siennes tout aussi
naïvement que les autres. Elle en étoit charmée;
car, quoiqu'elle ne voutût rien éprouver de l'a-
mour qu'à bonnes enseignes, elle n'étoit pas fâ-
chée d'apprendre par ces récits comme tout ce-
la se passoit. Ainsi ne se lassant point de l'en-
tendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la
voir.

Talbot qui s'appêrçut du goût extrême qu'elle
avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputa-
tion qu'elle avoit dans le monde, fût avantageuse à
celle de sa Maîtresse, principalement dans un com-
merce intime. C'est pourquoi, le prenant sur un
ton de Tuteur plutôt que sur celui d'Amant, il
s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie
qu'elle hantoit. *Fennings* étoit fière à toute ou-
trance, quand elle se le mettoit en tête; & com-
me elle aimoit beaucoup mieux la conversation de
Price que celle de *Talbot*, elle prit la liberté de
lui dire. „ Qu'il se mêlât de ses affaires, & que
„ s'il

„ s'il n'étoit venu d'Irlande que pour lui donner des leçons sur sa conduite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y retourner. „ Il s'offensa d'une sortie qu'on lui faisoit si mal-à-propos dans les termes où ils en étoient ; & la quittant plus brusquement qu'il ne convenoit aux respects d'un homme bien amoureux , il fit quelque tems le fier ; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage , quand il vit qu'il ne servoit de rien , & il prit celui d'Amant humilié , qui lui servit aussi peu. Son repentir ni ses soumissions ne la ramenerent pas ; & la petite mutine boudoit encore , lorsque *Germain* revint à la Cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foiblesses de la *Castelmaine* ; & plus de deux que le Roi s'ennuyoit de ses triomphes. Son Oncle s'en étoit aperçu des premiers , & l'avoit obligé de s'absenter de la Cour pour quelque tems , sur le point qu'on alloit lui envoyer les ordres : car , quoique Sa Majesté n'eût plus que de certains égards pour Madame de *Castelmaine* , il ne trouva pas bon , qu'une Princesse qu'il avoit honorée d'une distinction publique , & qui se trouvoit encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles , parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la Belle sur ce sujet ; mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés , que lui conseillant de faire plutôt des grates à *Jacob Hall* (*) pour quelque-chose , que de mettre son argent à *Germain* pour rien ; puisqu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la Maîtresse du premier , que pour la très-humble servante de l'autre , la *Castelmaine* ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit : „ Que
„ c'é-

(*) Danseur de Corde.

„ c'étoit bien à lui qu'il appartenoit de faire de
 „ tels reproches à la femme d'Angleterre qui les
 „ méritoit le moins ; qu'il ne cessoit de lui faire
 „ de ces querelles injustes , depuis que la bassesse
 „ de ses penchans s'étoit déclarée ; qu'il ne fal-
 „ loit pour un goût comme le sien, que des oi-
 „ sons bridés , tels que la *Stewart*, la *Wels*, &
 „ cette petite gueuse de Comédienne, qu'il leur
 „ avoit depuis quelque tems associée. „ Des larmes
 de fureur se mêloient ordinairement à ces orages.
 Ensuite de quoi , reprenant le rôle de *Médée*, la
 scène se fermoit en le menaçant de mettre ses en-
 fans en capilotade, & son Palais en feu. Com-
 ment faire avec une furie déchaînée, qui toute
 belle qu'elle fût , ressembloit bien moins à *Mé-
 dée* qu'à ses dragons , quand elle étoit dans ses
 transports ?

Le bon Prince aimoit la paix ; & comme il ne
 se commettoit gueres à ces occasions, qu'il ne lui
 en coûtât quelque-chose pour l'avoir , il falut faire
 de grands fraix pour ce dernier accommodement.
 Comme ils n'en pouvoient convenir, & que cha-
 cun se plaignoit de son côté , le Chevalier DE
 GRAMMONT, du consentement des deux par-
 ties , fut médiateur du traité. Les griefs & les
 prétentions lui furent représentés de part & d'au-
 tre ; & ce qu'il y a de rare , il trouva le moyen
 de les contenter tous deux. Voici les articles d'ac-
 commodement qu'ils acceptèrent : savoir ,

„ Que Madame de *Castelmains* abandonneroit *Ger-
 „ main* ; que pour preuve de sa disgrâce , elle con-
 „ sentirait qu'on l'envoyât faire un tour à la cam-
 „ pagne ; qu'elle ne feroit plus de railleries au su-
 „ jet de la *Wels*, ni de vacarmes sur celui de la
 „ *Stewart*, sans que le Roi fût tenu de rien chan-
 „ ger en sa conduite pour elle ; que moyennant
 „ ces condescendances , il lui donneroit incessam-
 „ ment le titre de Duchesse , avec tous ses hon-
 „ neurs ,

neurs , tous ses privilèges , & une augmentation d'appointement pour en soutenir la dignité. »

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs (car il y en a toujours sur les conventions de l'Etat) prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec Madame de *Castelmaine*, & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, ayant pris le titre de Duchesse de *Cleveland*, le petit *Germain* avoit pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours, & le Chevalier DE GRAMMONT en ayant obtenu la permission du Roi, l'avoit portée au bon homme *Saint Albans*. C'étoit lui porter la vie; mais il eut beau l'envoyer à son Neveu; ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux Beautés de Londres, & les faire crier contre l'injustice du siècle & la tyrannie du Prince, il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit Philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la fortune. Cela lui parut si beau, qu'il y seroit resté bien plus long-tems, s'il n'eût entendu parler de Mlle *Jennings*. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ses charmes, persuadé qu'il en avoit bien vû d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa résistance & de sa fierté. Ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colère; & quittant son exil pour la subjuguier, il arriva dans le tems que *Talbot* raisonnablement amoureux étoit brouillé, selon lui si peu raisonnablement, avec Mlle *Jennings*.

Elle avoit entendu parler de *Germain* comme d'un Héros en amour. La *Price* en lui contant les aventures de Madame de *Cleveland*, en avoit souvent fait mention, sans rien diminuer de la foiblesse

dont la renommée vouloit que ce Héros se portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché, qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme dont la personne entière ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs & des libertés du Beau-Sexe.

Germain étoit donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence : & quoiqu'on trouvât son brillant un peu brouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse , & ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de *Jennings* crut n'avoir jamais rien vu de si parfait ; & cédant à sa destinée , la Belle s'en laissa coëffer, encore moins raisonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement ; car on attendoit quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Germain ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bien-tôt autant de part que sa vanité. *Talbot* qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête & la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit & de jalousie : mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre ; & s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement qui commençoit de cet air.

Cependant *Germain* jouissoit tranquillement du plaisir de voir les panchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarés pour lui. La Duchesse qui l'avoit prise sous sa protection , depuis qu'elle avoit refusé de se mettre sous celle du Duc , fonda les intentions de *Germain* pour elle , & fut contente des assurances que lui donnoit un homme dont la probité surpassoit de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la Cour, qu'il vouloit bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la con-

con-

conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle *Jennings*, d'avoir réduit à cet état la terreur des Maris, & le fléau des Amans. La Cour étoit dans l'attente de ce miracle, & la petite *Jennings* dans celle d'un établissement heureux & prochain; mais il faut toujours compter avec la fortune, avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le Roi n'avoit pas coutume de laisser si long-tems Mylord *Rochester* en exil. Il s'en ennuya; & trouvant mauvais qu'on l'oubliait, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à Sa Majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros Bourgeois & des riches Marchands, où la politesse à la vérité ne regne pas tant qu'à la Cour, mais où les plaisirs, le luxe, & l'abondance, règnent avec moins d'agitation & plus de bonne foi. Son dessein au commencement n'étoit que de se faire initié aux mystères de ces habitans fortunés, c'est-à-dire, en changeant de nom & d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisir, & suivant les occasions à ceux de Mesdames leurs Epouses. Comme son esprit étoit de la portée de tous les esprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulens Echevins, & dans la délicatesse de celui de leurs tendres & très-magnifiques Moitiés. Il étoit de toutes les parties & de toutes les assemblées; & tandis qu'il déclamoit avec les Maris contre les fautes & les foiblesses du Gouvernement, il aidait à leurs Femmes à chanter pouille aux vices des Dames de la Cour, & à se révolter contre les Maîtresses du Roi. Il disoit avec elles, que c'étoit pour la charge du pauvre Peuple, que ce maudit usage étoit introduit; que les Beautés de la Cité valoient bien celles de l'autre bout de la Ville; & que cependant un honnête Mari trouvoit dans

leur quartier, que c'étoit bien assez d'une Femme. Ensuite de quoi, rencherissant sur tous leurs murmures, il disoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du Ciel ne fût déjà tombé sur *White-Hall*, vû qu'on y souffroit des garnemens, comme *Rochester*, *Killegrew*, & *Sidney*, qui soutenoient que tous les Maris de Londres étoient cocus, & leurs Femmes fardées. Cela l'avoit rendu si cher & si désiré dans toutes leurs cotteries, qu'il se lassa de l'empiffrierie des festins, & de l'empressement des Marchands.

Mais bien loin de s'approcher du quartier de la Cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité; & ce fut-là, que changeant encore d'habits & de nom pour un nouveau personnage, il fit sous main courir des billets, portant : „ Qu'il étoit arrivé depuis quelques jours un „ Médecin Allemand, farci de secrets merveilleux „ & de remèdes infailibles. „ Les secrets étoient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir, par le secours de l'Astrologie. La vertu des remèdes consistoit principalement à soulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux & de tous les accidens où elles pouvoient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premières pratiques ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables; mais sa réputation s'étant bien-tôt répandue jusqu'à l'autre bout de la Ville, bien-tôt arriverent les soubrettes de Cour, & les femmes de-chambre de qualité, qui sur les merveilles qu'elles publioient du Médecin Allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs Maîtresses.

Parmi les Ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables & de si remplis de feu, que ceux de Mylord *Rochester*; & de tous ses Ouvrages, le plus ingénieux & le plus divertissant est

est un détail de toutes les fortunes & des différentes Aventures qui lui passèrent par les mains, pendant qu'il professoit la Médecine & l'Astrologie dans les Fauxbourgs de Londres.

La belle *Jennings* pensa bien être placée dans ce Recueil ; mais l'aventure qui la sauva , n'empêcha pas qu'on n'apprit dans la suite le dessein qu'elle avoit eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes-de-chambre qui l'avoient consulté , n'étoient autres que celles des Filles d'honneur. Elles avoient grand nombre de questions à faire , & quelques doutes à proposer , tant sur leur compte que sur celui de leurs Maîtresses. Elles eurent beau se déguiser , il en reconnut quelques-unes , comme , par exemple , celle de la *Temple* , de la *Price* & celle que la *Hubert* avoit depuis peu chassée. Ces créatures en étoient revenues , les unes émerveillées , les autres toutes remplies de frayeur. Celle de Mlle *Temple* jura , qu'il l'avoit assurée qu'elle auroit la petite verole , & sa Maîtresse l'autre dans deux mois au plus tard , si sadiité Maîtresse ne se donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La soubrette de la *Price* assura , que sans la connoître , n'ayant fait que lui regarder dans la main , il lui avoit d'abord dit , que selon le cours des étoiles , il falloit qu'elle fût au service de quelque bonne personne , qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune enfin frappée de quelque chose de particulier touchant leurs affaires , en avoit allarmé , ou diverti leurs Maîtresses ; n'ayant pas manqué selon la coutume d'ajouter à la vérité , pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price en entretenoit un jour sa nouvelle amie , & le Diable tenta sur le champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'étoit que ce nou-

veau Magicien. L'entreprise étoit des plus étourdies ; mais elle l'étoit moins que la petite *Jennings* qui croyoit qu'on pouvoit se moquer des apparences, pourvû qu'on fût innocente dans le fonds. *Price* étoit la complaisance-même ; & cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très-difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême & de quelque chose de singulier dans son air & ses manières. Cependant après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux, fut de s'habiller comme les filles qui vendent des oranges aux Comédies & dans les Promenades publiques. Cela fut bien-tôt fait. La *Price* se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges ; & s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnerent à la fortune, sans autre escorte que celle du caprice & de l'indiscrétion.

La Duchesse étoit à la Comédie avec sa Sœur. Mlle *Jennings* s'en étoit dispensée sur une feinte indisposition. Elle nageoit dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur aventure ; car elles s'étoient déguisées, avoient traversé le Parc, & pris leur fiacre à la porte de *White-Hall* sans aucun obstacle. Elles s'en félicitoient réciproquement ; & la *Price* ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa Compagne ce qu'elles alloient faire chez le Sorcier, & ce qu'elles avoient à lui proposer.

Mlle *Jennings* lui dit, que pour elle, c'étoit la curiosité plutôt qu'autre chose qui l'y menoit ; qu'elle étoit pourtant résolue de lui demander, sans nommer personne, par quel hazard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie, ne se pressoit pas de l'épouser, puisque cela devoit être assez divertissant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La

Price

Price lui dit en riant que sans aller au Devin, rien n'étoit plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le journal des actions de Madame de *Cleveland*.

A cet endroit de la conversation, elles se trouverent assez près de la Comédie. La *Price* après un moment de réflexions lui dit que, puisque la fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusques dans la Salle de la Comédie, à la barbe de la Duchesse & de toute sa Cour. La proposition se trouvant digne des sentimens de l'une & de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payerent leur fiacre, & se coulant le long d'une infinité de carosses, elles gagnèrent à grande peine la porte de la Comédie. *Sidney*, plus beau que le bel Adonis, & plus paré qu'à son ordinaire, y descendoit. La *Price* l'aborda témérairement, comme il se donnoit un coup de peigne; mais il étoit trop occupé de lui-même, pour songer à elle, & passa sans daigner lui répondre. *Killegreav* fut le second qui débarqua. La belle *Jennings* un peu rassurée de ce qu'elle avoit vû faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présentant son panier, tandis que la *Price* plus faite au langage lui disoit d'acheter ses belles oranges. „ Pas pour le pré-
„ sent, dit-il, en les regardant avec attention;
„ mais, si tu veux demain au matin m'amener cet-
„ te petite fille; cela te vaudra toutes les oranges
„ des boutiques. „ Et tandis qu'il tenoit ce dis-
cours à l'une, il tenoit la main sous le menton à
l'autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces fa-
miliarités faisant oublier à la petite *Jennings* le
personnage qu'elle représentoit, après l'avoir re-
poussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit
avec indignation, qu'il étoit bien insolent d'oser.....
„ Hâ, hâ ! dit-il, voici ma foi qui est nou-
„ veau ! une petite P..... qui pour faire valoir

„ sa marchandise, fait la précieuse, & prétend avoir des sentimens ! „

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu si dangereux ; & l'ayant prise sous le bras, elle l'emmena toute émue encore de l'insulte qu'on venoit de faire à sa fierté.

Mlle *Fennings* ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner sans mettre fin à l'autre aventure ; mais *Price* lui mettant devant les yeux la honte de tant de foiblesse après tant de valeur, elle consentit à voir promptement l'Astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la Comédie.

Elles avoient un billet d'adresse, mais il n'en fut pas besoin ; le cocher qu'elles venoient de prendre, leur dit, qu'il savoit bien ce qu'elles cherchoient, & qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le Médecin Allemand. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lorsque la fortune s'avisa de leur tourner le dos.

Broncard avoit dîné par hazard chez un Marchand de ces quartiers, & justement comme il en sortoit, elles firent arrêter leur fiacre. C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carosse, dont l'une paroissoit avoir un fort joli visage, lui donnèrent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'étoit l'homme de la Cour qui avoit le moins d'estime pour le Beau-Sexe, & avoit le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'étoit point jeune, sa figure étoit désagréable. Cependant avec beaucoup d'esprit, il avoit un panchant infini pour les femmes. Il se rendoit justice sur son mérite ; & persuadé qu'il ne pouvoit réussir qu'auprès de celles qui voudroient de son argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques grisettes.

Du

Du reste, fort homme de bien, & le premier joueur d'échecs du Royaume.

Price alarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa Compagne d'en faire autant, & au fiacre d'avancer. *Broncard* les suivit à pied, sans qu'elles s'en fussent aperçues, & le carrosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venoit derrière, & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas, que *Mlle Jennings* ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, & que *Price* ne fût sa femme d'affaires. Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenoit à leur état, & que la petite orangere, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir; mais, comme cela ne gâtoit rien pour ses desseins, il résolut de l'acquiescer à quelque prix que ce fût, pour la mettre dans son ferrail.

Il les aborda, comme elles donnoient leurs papiers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. *Broncard* se mit d'abord entr'elles; & dès qu'elles le virent, elles en furent toutes éperdues; mais sans faire attention à leur surprise, tirant *Price* à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entroit en matière, quand il vit qu'elle tournoit le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre; & les ayant d'abord reconnues l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux Renard se possédoit à merveille dans ces occasions; & les ayant encore un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à *Price*: „ Qu'elle étoit bien forte de refuser ses

„ offres, & que la petite créature ne gagneroit
 „ peut-être pas d'un an ce qu'il ne tenoit qu'à el-
 „ le de gagner dans un jour ; & que les tems é-
 „ toient bien changés, depuis que les Filles d'hon-
 „ neur de la Reine & de la Duchesse courroient
 „ sur le marché des pauvres Avanturieres de la
 „ Ville. „ Il regagna son carosse, en disant cela,
 tandis qu'elles se cachotent le nez, en louant Dieu
 de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace
 de sortir de ce danger, sans être découvertes.

Broncard de son côté qui n'eût pas pris mille
 belles guinées de cette rencontre, louoit le Sei-
 gneur de ce qu'elles n'étoient pas assez allarmées
 pour rompre leur dessein ; car il ne doutoit pas
 que *Mlle Price* ne menât la petite *Jennings* en bon-
 ne fortune. Il avoit d'abord compris, qu'il n'au-
 roit pas profité d'une découverte qui ne leur au-
 roit d'abord donné que de la confusion.

C'est pourquoi, bien que *Germain* fût le meilleur
 de ses amis, il sentoit une joie secrète de n'avoir
 pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être
 marié. La crainte qu'il eut de le fauver de cette
 aventure, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les pré-
 cautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient essuyé ces allarmes,
 leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains
 galopins de la rue, assemblés autour du carosse
 pour en escamoter les oranges. Des paroles on
 vint aux coups. Elles virent le commencement
 du combat, lorsqu'après avoir abandonné le projet
 de voir le diseur de bonne aventure, elles étoient
 revenues pour se mettre en carosse. Leur cocher
 avoit de l'honneur ; & ce fut avec grande peine,
 qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à
 la populace, pour se tirer d'affaire. S'étant donc
 rembarquées, après mille frayeurs, & après avoir
 entendu quelques paroles libres qui s'étoient dis-
 tinctement prononcées pendant le combat, les Belles

regagnerent le Palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les Devins au travers des frayeurs & des allarmes qu'elles venoient d'essuyer.

Broncard qui selon le peu d'estime qu'il avoit pour la sagesse du Beau-Sexe, auroit mis sa main au feu, que la belle *Jennings* n'étoit pas revenue de cette expédition comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret; parce qu'il vouloit absolument, que le bien heureux *Germain* épousât une petite conreufe de bonnes fortunes, qui se donnoit pour le modele de la sagesse, afin qu'il pût dès le lendemain de son mariage lui faire compliment sur la créature qu'il avoit épousée. Mais il ne plut pas au Ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mlle d'*Hamilton* étoit à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le Chevalier DE GRAMMONT avoit beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sur quelque prétexte que ce pût être. Le jeu toujours favorable pour lui n'étoit pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mlle d'*Hamilton* revint enfin. Madame *Whitnell* voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie, par-tout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la Noblesse campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on se servoit, pour faire consentir un Mari quelque peu bizarre au voyage de Madame sa Femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire Mlle d'*Hamilton* jusques à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines Remarques sur l'Histoire Ecclésiastique, auxquelles il travailloit depuis long-tems. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame *Whitnell* n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette Dame étoit ce qu'on appelle proprement une Beauté toute Angloise; patrie de lis & de roses, de neige & de lait, quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras & des mains, de la gorge & des pieds; mais tout cela sans ame & sans air. Son visage étoit des plus mignons, mais c'étoit toujours le même visage; on eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servi durant la journée. Que voulez-vous? la nature en avoit fait une poupée dès son enfance, & poupée jusqu'à la mort resta la blanche *Whitnell*. Son Mari Monsieur de *Whitnell* avoit étudié pour être d'église; mais son Frere aîné s'étant laissé mourir dans le tems que celui-ci finissoit ses études, au lieu de prendre les Ordres il prit le chemin d'Angleterre, & Mlle. *Beddingfield* dont nous parlons, pour Femme.

Il n'étoit pas mal fait: il avoit un air spéculatif & sérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reste elle pouvoit se vanter d'avoir un des grands Théologiens du Royaume pour Epoux. Il étoit tous les jours collé sur les livres, se couchoit de bonne heure, pour se lever matin. Sa Femme le trouvoit constant quand elle se mettoit au lit; & quand il le quittoit, il la laissoit profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas, si Madame *Whitnell* eût possédé comme lui le Docteur Angelique, ou qu'elle eût aimé la dispute; mais, n'étant curieuse, ni de l'un, ni de l'autre, le silence regnoit à leur table, comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit souvent témoigné l'extrême desir qu'elle avoit de voir la Ville de Londres: mais, quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pu satisfaire cette envie; & ce n'étoit donc pas sans raison, qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faisoit mener à *Pékan*. L'oisiveté d'un

d'un si triste lieu par sa situation lui parut insupportable : & comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espèce de reproche, elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner ; car elle étoit persuadée que, quoique le Ciel lui refusât des enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, si c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions, & quelques raisonnemens sur ces réflexions ; comme par exemple, que, puisque son Epoux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes apas, & songer à ses amusemens plutôt qu'à ceux de sa Femme, il lui seroit permis d'écouter quelque Amant nécessaire, par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, & diriger ses intentions de manière que le malin esprit n'eût que faire dans cette affaire. Monsieur *Whitnell*, Partisan zélé de la Doctrine des Casuistes, n'eut peut-être pas approuvé ces décisions ; mais il n'en fut pas consulté.

Le malheur étoit, que dans le solitaire *Pékam*, non plus que dans ses stériles environs, rien nes'offroit pour les desseins, ni pour les secours de la pauvre *Whitnell*. Elle y séchoit sur pied ; & ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de Mlle d'*Hamilton*.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où *Whitnell* l'avoit menée six mois après son mariage, pour acheter des livres. Mlle d'*Hamilton* qui l'avoit fort plaint dès-lors, voulut bien passer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite ; & le projet avoit réussi.

Le Chevalier DE GRAMMONT, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les ailes de l'amour & de l'impatience, avoit obtenu de *George Hamilton*

milton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie, étoit digne de sa magnificence. On peut croire aussi, que dans une telle occasion sa personne n'étoit pas négligée. Cependant malgré son impatience il ne laissa pas de moderer l'ardeur du cocher, de peur d'accident, la prudence lui paroissant préférable aux empressemens sur la route. Les Dames parurent enfin, & Mlle d'*Hamilton* lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son Frere.

Madame *Whitnell* en fut pour sa part dans les louanges qui se prodiguerent à cette entrevue à la beauté, dont sa beauté fut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur ; & comme *Hamilton* la regardoit avec une attention qui paroissoit assez rendre, elle regardoit *Hamilton* comme un homme assez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, l'aise pensa lui tourner de contentement & de félicité. Tout lui paroissoit enchantement dans cette superbe Ville ; à elle qui de celle de Paris n'avoit jamais vu que la rue Saint-Jaques & quelques boutiques de Libraires. Elle logeoit chez Mlle d'*Hamilton*. Elle fut présentée, vüe, & approuvée dans toutes les Cours.

Le Chevalier DE GRAMMONT inépuisable en fêtes & galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangere, pour étaler sa magnificence, ce n'étoient que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes par tout. La *Whitnell* étoit d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la Comédie qui l'ennuyoit un peu, quand c'étoient des piéces serieuses. Elle convenoit pourtant, que le

le spectacle étoit bien touchant , quand on tuoit bien du monde sur le Théâtre, & trouvoit que les Comédiens étoient de grands drôles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité, s'il y avoit de la raison à un homme amoureux qui demande toujours quelque-chose. Il faisoit son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à *Pékam*. Madame *Whitnell* le trouvoit fort à son gré. C'est celui qu'on a vû servir en France avec quelque distinction. Il étoit agréable & bienfait. Toutes les commodités imaginables conspiraient à l'établissement d'un commerce dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin ; mais à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion, le courage lui manquoit, & des respects importuns de quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien examinés, la tenoient en suspens. Il est à croire, qu'un peu de persévérance les auroit vaincus. Cependant les choses en demeurèrent-là pour cette fois. *Hamilton* ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puisque les premiers & les plus grands fraix de l'engagement lui paroissent faits à l'égard du Public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressements. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles ; mais il s'étoit déjà laissé coëffer de chimères & de visions qui le refroidirent, mal-à-propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sai si la petite *Whitnell* s'en donna le tort ; mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bien-tôt après il fallut retourner à ses choux & à ses dictons de *Pékam*. Elle s'en pensa désespérer. Ce séjour lui paroissoit mille fois plus effroyable, depuis qu'elle avoit tâté de Londres. Cependant, comme la Reine devoit partir dans un mois pour
les

les Eaux de *Tunnebrige*, il fallut oeder à la nécessité de revoir le Philosophe *Winnell*; mais ce ne fut qu'après avoir fais promettre à Mlle d'*Hamilton*, qu'elle ne prendroit point d'autre maison que la sienne, qui étoit à trois ou quatre lieues de *Tunnebrige*, tant que la Cour y seroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans sa solitude, & sur-tout qu'on y meneroit cent fois le Chevalier DE GRAMMONT, dont l'humeur & la conversation la charmoient: & le Chevalier DE GRAMMONT, sujet en tout tems à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener *Georges*, & la fit rougir jusques aux yeux.

La Cour partit un mois après, pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple & le plus rustique, mais le plus agréable & le plus divertissant.

Tunnebrige est à la même distance de Londres, que Fontainebleau l'est de Paris. Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & dans l'autre Sexe s'y rassemble au tems des Eaux. La compagnie toujours nombreuse y est toujours choisie; & comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir, l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité, on y respire les plaisirs & la joie. La contrainte en est bannie, la familiarité établie dès la premiere connoissance, & la vie qu'on y mene, est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres & commodes, séparées les unes des autres, & répandues par-tout à une demi lieue des Eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les Fontaines. C'est une grande allée d'arbres touffus, sous lesquels on se promene, en prenant les Eaux. D'un côté de cette allée regne une longue suite de boutiques garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas, & de gants, où on va jouer
comme

comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée se tient le marché : & comme chacun y va choisir & marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. Ce sont de petites Villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, & proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs, & du fruit. On y fait aussi si bonne chère qu'on veut. On y joue gros jeu, & les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit Palais, pour s'assembler au boulingrin. C'est-là, qu'en plein air on danse, si on veut, sur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Mylord *Monsery* avoit à deux ou trois petits milles de *Tunnebrige*, une belle maison appelée *Summerbill*. Mlle d'*Hamilton*, après avoir passé huit ou dix jours à *Pekam*, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage. Elle obtint du Seigneur *Whitnell*, que Madame sa Femme y vint aussi, & quittant le triste *Pekam*, & son ennuyeux Seigneur, cette petite Cour fut s'établir à *Summerbill*.

Elles étoient tous les jours à la Cour, où la Cour chez elles. La Reine se surpassoit dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissemens. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de *Tunnebrige*, au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les respects qu'exige sa présence. Elle défendit absolument l'un & l'autre ; & renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la *Stewart* menoit en triomphe la tendresse du Roi, sans qu'elle lui en fit mauvaise mine.

Jamais l'Amour n'avoit vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étoient trouvés atteints avant que d'y venir, y sentoient aug-
menter

menter leurs feux ; & ceux qui sembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur féroce, pour faire un nouveau personnage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du Prince *Robert*.

Il étoit brave & vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit étoit sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avoit le génie fécond en expériences de Mathématiques, & quelques talens pour la Chimie ; poli jusques à l'excès quand l'occasion ne le demandoit pas, fier & même brutal quand il étoit même question de s'humaniser. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais air. Son visage étoit sec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir ; mais dans ses mauvaises humeurs, c'étoit une vraie physionomie de réprouvé.

La Reine ayant fait venir les Comédiens, pour ne laisser aucun vuide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à Mlle *Stuart*, par la présence de Mlle *Gouin*, une partie des inquiétudes que lui-causeoit la fièvre ; le Prince *Robert* trouva des charmes dans la figure d'une autre petite Comédienne, appelée *Diwes*, qui mirent à la raison tout ce que ses panchans naturels avoient de plus sauvage. Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux, & le noir attirail de la soufflerie ; adieu tous les instrumens de Mathématique, & ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre & d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes ; & résistant fièrement à l'argent, pour vendre ses faveurs plus cherement dans la suite, elle faisoit faire un personnage si neuf à ce pauvre Prince, qu'il ne paroïssoit pas seulement vrai-semblable. Le Roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouissances à *Tunnebrige* ; mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignoit pas même sur le ridicule des autres.

On

On dançoit tous les jours chez la Reine, parce que les Médecins le trouvoient bon, & que personne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en soucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour digerer les eaux, que de se promener. Mylord *Monfery* se croyoit en sûreté sur toutes les démangeoisons de sa Femme pour la danse; car, quoiqu'il en fût assez honteux, la Princesse de *Babylone* étoit, par la grace de Dieu, grosse de six ou sept mois, & pour comble de malheur pour elle, son enfant s'étoit mis tout d'un côté; si bien qu'on ne savoit plus ce que c'étoit que sa figure. La désolée *Monfery* voyoit donc partir tous les matins Mlle d'*Hamilton* & Madame *Whitnell*, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante, pour les conduire, & pour les ramener. Elle se figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient; & son imagination ne cessoit de danser à *Stummerhill*, toutes les contre-danses qu'elle s'imaginait qu'on avoit dansées à *Tunnebrige*. Elle ne pouvoit plus résister à ces tourmens d'esprit, lorsque le Ciel, ayant pitié de son impatience & de ses desirs, fit partir Mylord *Monfery* pour Londres, & l'y retint pendant deux jours; & dès qu'il eut le dos tourné, la *Babylonnienne* déclara, qu'elle vouloit faire un petit voyage à la Cour,

Elle avoit un Confesseur, Aumônier de la Maison, qui ne manquoit pas de bon-sens. Mylord *Monfery*, de peur d'accident, l'avoit recommandé aux conseils & aux bonnes prières de ce prudent Ecclésiastique; mais il eut beau la prêcher, & l'exhorter à la résidence; il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de son Epoux, & les dangers où elle s'exposoit dans cet état, & lui dire que sa grossesse étant une bénédiction particulière du Ciel, il falloit tâcher de la conserver,
d'au-

d'autant qu'il en coûteroit peut-être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir. Ces remontrances furent inutiles. Mlle d'*Hamilton* & sa Cousine *Whitnell* ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aidèrent à l'habiller le lendemain matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse, pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille; mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant qui s'étoit jetté sur la gauche, elles pensèrent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit mise en vestugadin pour faire sa cour à la Reine; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de finesse, l'assuroient bonnement, qu'elle étoit grosse de deux enfans; & la Reine qui ne laissoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contre-dances fut arrivée; son Cousin *Hamilton* eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité; mais se laissant vaincre, pour obéir, disoit-elle, à la Reine, jamais on n'a vu de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déjà remarqué, que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La *Monsery*, fagotée comme elle étoit, ne paroissoit pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contre-dances: au contraire, comme elle ne craignoit que la présence de son Mari dans le bonheur dont elle jouissoit, elle se dépêchoit de danser tant qu'elle pouvoit, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle en eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se dëmenant d'une manière

si

elle fut discrète, que son oreiller se défit sans qu'elle en apperçut, & qu'il tomba dans le beau milieu de la première danse. Le Duc de *Boukingham*, qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'enleva de son juste-au-corps; & contrefaisant les actions d'un enfant nouveau-né, il alloit demandant sa nourrice parmi les Filles d'honneur pour le *petit Monsery*.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir Mlle *Stuart*; car la Princesse de *Babylone*, après son départ, étoit élanquée du côté droit, & toute l'attention de l'autre. Tous ceux qui s'étoient conduits auparavant, s'abandonnerent à l'envie de rire, pendant les éclats que faisoit Mlle *Stuart*. Elle fut horriblement déconcertée; tout le monde lui faisoit des excuses; & la Reine qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que Mlle d'*Hamilton* & Madame *Whitnell* cherchoient de radoubler la *Monsery* dans une autre chambre, le Duc de *Boukingham* dit au Roi, que si l'on lui avoit permis de faire un peu d'exercice aussitôt après ses couches, le seul moyen de rétablir Madame de *Monsery* seroit de lui donner sa revanche, & qu'on lui auroit remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais, & fut suivi. La Reine appela, dès qu'elle parut, une seconde reprise de ces danses; & Madame de *Monsery* l'ayant acceptée, le remède fit son effet, & ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passoient à la Cour du Roi, celle du Duc d'*Torck* s'étoit mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage étoit de visiter la Province dont il portoit le titre; mais l'amour en étoit le véritable motif. La Duchesse étoit gouvernée d'une prudence & d'une sagesse depuis

depuis son élévation , qu'on ne pouvoit assez admirer. Ses manieres avoient été telles , qu'elle avoit trouvé le secret de contenter tout le monde ; ce qui sembloit encore plus rare , que la grandeur de son établissement. Mais après s'être tant fait estimer , elle s'avisa de vouloir être aimée ; ou le maudit Amour , pour mieux dire , fut assaillir son cœur au travers de la discrétion , de la prudence , & de tous les raisonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit , que si le Duc avoit eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant , il lui avoit trop fait d'honneur en l'épousant ; que dans les inconstances qui l'entraînoient , c'étoit à elle à prendre patience , en attendant qu'il plût au Ciel qu'il s'en corrigeât ; que nul exemple n'étoit à suivre pour elle , à l'égard des foiblesses qui sembloient l'outrager ; mais que les ressentimens étant encore moins permis , il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit. En vain , dis - je , s'étoit - elle soutenue si long - tems par le secours de ces maximes. Quelque solide que soit la raison , & quelque opiniâtre que soit la sagesse , il est de certaines épreuves , que leur longueur rend fatigantes , & dont la sagesse & la raison s'ennuient à la fin.

La Duchesse d'York étoit la femme d'Angleterre du plus grand appetit. Comme c'étoit un plaisir permis , elle se dédommageoit , en mangeant , de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs. C'étoit aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le Duc au contraire se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies , se dissipoit par ses inconstances , & ne faisoit que de déperir , tandis que la pauvre Princesse se nourrissant tout de son mieux engrassoit que c'étoit une bénédiction. On ne fait combien les choses auroient resté dans cet état , si l'Amour qui vouloit avoir raison d'une conduite si différen-

te

te de la première, n'eût employé l'artifice aussi-bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment & la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & décharnée qu'elle avoit pris pour Fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle étoit alors celui des empressemens du Duc. Elle s'appelloit *Churchill*. On ne pouvoit comprendre, qu'après avoir eu du goût pour Madame de *Chesterfield*, Mlle d'*Hamilton*, & la petite *Fennings*, il en eût pour un visage comme celui-là; mais bien-tôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à son service.

La Duchesse fut indignée d'un choix qui sembloit ravaler son mérite beaucoup plus que les autres: & dans le tems que le dépit & la jalousie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offroit à son intention & à ses ressentimens l'aimable figure du beau *Sidney*; & tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne, il les fermoit sur son esprit. Elle en fut éprise avant que de s'en appercevoir; mais la bonne opinion que *Sidney* avoit de son mérite, ne lui laissa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête, & pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de Son Altesse avoient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de sa personne étoient rehaussés de l'éclat que l'ajustement & la parure y pouvoient ajouter.

La Duchesse prévoyant les conséquences d'un tel engagement, combattit fort & ferme contre le panchant qui l'entraînoit; mais Mlle *Hubert* s'étant mise du côté de ce panchant, la combattit elle-même, & la vainquit. Cette fille s'étoit in-

Tome V.

F

finuée

tenue dans la confiance par un journal de nouvelles dont elle étoit pourvûe pour toute l'année. La Cour & la Ville en étoient. Du reste, ce n'étoit pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables; mais elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du goût de Son Altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la table, & savoit composer ou diversifier les mets qui lui plaisoient. Cela l'avoit rendue nécessaire; mais voulant l'être davantage, & s'étant aperçue des airs que *Sidney* se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le cœur de sa Maîtresse au sujet de *Sidney*, l'adroit *Hubert* avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdoit le respect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, se brûlât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en apercevrait bien-tôt, à moins qu'on n'y mît ordre; & qu'elle étoit d'avis que Son Altesse eût pitié de son état, de façon ou d'autre. La Duchesse lui demanda ce qu'elle vouloit dire, par en avoir pitié, de façon ou d'autre? „ Je veux dire, Madame, „ répondit *Hubert*, que si sa figure vous déplaît, „ ou que sa passion vous importune, vous lui „ donniez son congé; ou bien, le retenant à votre service, comme feroient toutes les Princesses du monde à votre place, vous me permettiez de lui donner des ordres de votre part sur sa conduite, avec quelque peu d'espérance pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moyens se trouvent de l'informer vous-même de vos volontés. Quoi! dit la Duchesse, vous me conseilleriez, *Hubert*, vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un commerce de cette nature, aux dépens de ma gloire, & aux périls de mille inconvénients? Si ces foiblesses sont „ quel-

„quelquefois excusables, ce n'est pas dans un
 „rang comme celui que j'occupe; & ce seroit
 „mal reconnoître les bontés de celui qui m'élève
 „à ce rang, que de... Bon, dit la *Hubert*, ne
 „voit-on pas, qu'il ne vous a épousée que parce
 „qu'il en étoit pressé? La chose faite, je m'en
 „rapporte à vous, s'il s'est contraint un moment
 „à marquer le changement de son goût par mille
 „inconstances outrageantes? Ne seriez-vous point
 „d'humeur à persévérer dans l'indolence & l'hu-
 „milité, tandis que le Duc, après avoir eu les
 „faveurs, ou mérité le refus de toutes les co-
 „quettes d'Angleterre, galoppe vos Filles d'hon-
 „neur l'une après l'autre, & met à présent son
 „ambition & ses desirs à la conquête de cette ha-
 „ridelle de *Churchill*? Quoi! Madame, vos beaux
 „jours se passeront dans une espèce de veuvage à
 „déplorer vos malheurs, sans qu'il vous soit per-
 „mis de vous aider dans les occasions? Il faut
 „droit être douée d'une patience bien coriace,
 „ou d'une résignation bien endurante pour cela.
 „Je serois vraiment d'avis qu'un *Egout* qui vous
 „oublie nuit & jour, prétende que pour boire &
 „manger de grand appétit, comme fait, Dieu
 „merci, Votre Altesse, elle n'ait plus besoin que
 „de bien dormir. Je suis, ma foi, la *Servante*.
 „Je vous le répète encore, Madame, il n'y a
 „point de Princesse dans l'Univers qui refusât les
 „hommages d'un homme fait comme *Sidney*,
 „quand un Epoux porte les siens ailleurs. „

Ces raisons n'étoient pas moralement bonnes,
 si pas vent; mais, quand elles auroient été plus
 malicieuses, la Duchesse s'y seroit rendue, tant son
 cœur étoit d'intelligence avec *Hubert* pour venir à
 bout de sa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le tems qu'*Hu-*
bert conseilloit à la jeune *Temple* de ne point son-

ger aux agaceries du beau *Sidney*. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente *Hubert*, que la Déesse acceptoit ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection & d'égards pour déplaire le Public; mais le Public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avoit trop de surveillans, trop de curieux, & trop de connoisseurs, dans une grande Cour résidente au milieu d'une grosse Ville, la Duchesse pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta le Duc d'*York* à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la Reine & sa Cour étoient à celui de *Tunnebrige*.

Ce parti fut prudent, elle s'en trouva bien; & sa Cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de Mlle *Fennings*. *Germain* n'étoit pas du voyage; & selon elle tout voyage étoit maudit dont *Germain* n'étoit pas. Il s'étoit engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à-dire, qu'il avoit soutenu & gagné la gageure qu'il avoit faite contre le Chevalier DE GRAMMONT. Il paria cinq cens guinées, qu'il feroit vingt milles de grand-chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avoit choisi pour cette course, étoit celui que Mlle *Fennings* avoit pris pour aller chez le Devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans son entreprise. Il en étoit sorti victorieux; mais, comme son courage avoit fait un effort dans cette épreuve, que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fièvre. Elle mit sa délicatesse fort bas. La *Fennings* s'informoit de sa santé; mais s'étoit tout ce qu'elle osoit. Dans les Romans modernes une Princesse n'avoit qu'à rendre visite à quelque Héros abandonné des Médecins, pour le guérir dans trois jours;

jours; mais, comme ce n'étoit pas Mlle *Jennings* qui avoit donné la fièvre à *Germain*, elle n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une Cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la Cour partit sans lui; mais elle eût le plaisir de faire voir, que tout lui déplaisoit dans un voyage qui sembloit faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en étoit; & s'étant flaté, que l'absence d'un Rival dangereux pourroit produire quelque changement en sa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens, & aux moindres gestes de la petite *Jennings*. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'étoit pas faite pour un sérieux de longue durée. Son tempérament l'emportoit du milieu de ses rêveries les plus distraites, par des saillies de vivacité qui lui faisoient espérer qu'elle oublieroit bien-tôt *Germain*, pour se souvenir que sa tendresse étoit la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenoit à l'écart avec son amour & ses espérances; estimant qu'il étoit indigne d'un Amant outragé de laisser voir la moindre foiblesse, ou le moindre retour, pour une ingrate qui l'avoit planté-là.

Mlle *Jennings* qui bien loin de songer à ses ressentimens ne se souvenoit seulement pas qu'il l'eût aimée, & n'avoit l'esprit rempli que du pauvre Malade, en usoit avec *Talbot* comme si de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse. Elle causoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faisoit sans dessein tout ce qu'il falloit pour persuader à la Cour qu'elle étoit revenue de son panchant pour *Germain* en faveur de son premier Amant.

Il en fut persuadé comme les autres ; & jugeant qu'il étoit à propos de changer de personnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de sentimens , il alloit lui dire quelque-chose de touchant & de bien passionné sur ce sujet. La fortune sembloit lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il étoit seul avec elle dans sa chambre ; & pour lui donner plus beau jeu , elle ne cessoit de le railler au sujet de Mlle Bointon. „ Elle disoit , qu'on lui étoit fort obligé „ d'être du voyage , tandis que la pauvre créature „ s'évanouissoit d'amour pour lui dix fois le jour „ à *Turnebrige*. „ Ce fut à ce discours , que *Talbot* se crut obligé de commencer celui de ses souffrances & de sa fidélité , lorsque la *Temple* , un papier à la main , entra dans la chambre de *Jennings*. C'étoit une lettre en Vers que *Mylord Rochester* avoit écrite quelque tems auparavant sur les *Avantures* de l'une & de l'autre Cour. Il y disoit au sujet de la petite *Jennings* : „ Que *Talbot* „ avoit jetté la terreur parmi le Peuple de Dieu „ par sa taille ; mais que *Germain* , comme le petit *David* , avoit vaincu le grand *Goliath*. „ *Jennings* charmée de cette allusion , lut deux ou trois fois cet endroit , le trouva plus plaisant que *Talbot* , en rit de tout son cœur dans le commencement ; mais prenant un air attendri , le pauvre petit *David* ! dit-elle avec un profond soupir ; & laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie , quelques larmes coulèrent de ses yeux , qui n'étoient assurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua *Talbot* jusqu'au vif ; & se voyant si ridiculement déchu de ses espérances , il sortit brusquement , & fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée , dont les manières n'avoient ni rime ni raison. Mais il ne tint pas son courage.

Il n'en alloit pas si mal pour les autres Amans
de

de cette Cour; car tout en étoit plein, & le voyage étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals & festins sur la route, chasses & promenades pendant les séjours. Les tendres Amans songeoient à devenir heureux en chemin faisant, & les Beautés qui régloient leur sort, ne leur défendoient pas d'espérer. *Sidney* faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité. La Duchesse fit remarquer à *M. le Duc d'Orck*, comme il s'attachoit à lui depuis quelque temps. Son Altesse y fit attention, & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la première occasion. Cela arriva bien-tôt.

Montaigu dont nous avons fait mention, étoit Ecuyer de Madame la Duchesse. Il avoit de l'esprit, étoit clair-voyant, & passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de sa personne dans le train que prenoient les affaires de son cœur? On en étoit embarrassé; mais le Duc aîné de *Montaigu* s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire, le Duc obtint pour son Frere la charge d'Ecuyer de la Reine qu'il avoit eue; & le beau *Sidney* fut mis en sa place auprès de la Duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde; & le Duc se faisoit bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux Messieurs à la fois; sans qu'il lui en coûtât.

Mlle *Hubert* applaudissoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues conversations avec *Sidney*. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le Duc qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la Duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, & comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coëffé d'un visage à faire peur.

La Duchesse avoua, que les goûts étoient bien diffé-

différens ; & lui dit qu'il en parloit fort à son aise, lui qui venoit de choisir la belle *Hélène* pour sa Maîtresse. Je ne sai si cette plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même ; mais il est constant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empressemens pour la *Churchill* ; & peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'avanture qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de séjour dans un pays ouvert & plain. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus verd & le plus uni du monde. La Duchesse y voulut voir courir des levriers. Elle étoit en carosse, & toutes les Dames à cheval. Chacun de ces Dames avoit son Ecuyer à ses côtés. Il étoit bien raisonnable que leur Maîtresse eût le sien. Il étoit à sa portière, qui payoit merveilleusement de mine, s'il ne fournissoit pas beaucoup à la conversation.

Le Duc étoit auprès de Mlle *Churchill*, non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus paresseuse ; & quoique les Filles d'honneur soient d'ordinaire les Princesses de la Cour les plus mal montées, comme on la vouloit distinguer à cause de sa faveur, on l'avoit mise sur un cheval assés joli, mais un peu vif. Elle se sentoient bien passée de cette distinction.

L'embarras & la crainte avoient augmenté sa pâleur naturelle, & dans cet état sa contenance achevoit d'en dégoûter le Duc, lorsque son cheval qui en vouloit joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût ; & s'échauffant à mesure qu'elle faisoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le cheval de Son Altesse.

Mlle *Churchill* chancela, fit quelques cris, & tomba.

tomba. La chute ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide. Cependant elle lui fut favorable de toutes les manières; car sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le Duc mit pied à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de songer à la bien-séance dans cette occasion; & ceux qui s'empres-
sèrent autour d'elle, la trouverent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire, qu'un corps de cette beauté fût de quelque-chose au visage de Mlle *Churchill*. Depuis cet accident, on s'aperçut que les soins & la tendresse du Duc ne firent qu'augmenter; & on s'aperçut sur la fin de l'hiver, qu'elle n'avoit pas tyrannisé ses desirs, ni fait languir son impatience. Les deux Cours revinrent à peu près dans le même tems également satisfaites de leurs voyages; la Reine, attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit espéré.

Ce fut à peu-près dans ce tems que le Chevalier DE GRAMMONT reçut une lettre de la Marquise de Saint-Chamond sa Sœur, par laquelle on l'avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le Roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre tems, quelques charmes que la Cour d'Angleterre eût pour lui; mais dans l'état où son cœur se trouvoit alors, il ne pouvoit s'y résoudre.

Il étoit revenu de *Tunnebrige* mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit pendant cet agréable voyage vû tous les jours Mlle d'*Hamilton*, soit dans les marais du sombre *Pékam*, soit dans les promenades délicieuses du riant *Summerbill*, ou bien dans les divertissemens qui regnoient chaque jour chez la Reine; & soit qu'il l'eût vû à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vû danser,

il lui sembloit bien, que dans ces lieux, ou dans tous ces états, le Ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit & de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner? C'est ce qui lui paroissoit absolument impraticable. Cependant, comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit, pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de Madame sa Sœur; mais cette confiance ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mlle d'*Hamilton*, en premier lieu, le félicita sur son rappel. Elle le remercia très-humblement du sacrifice qu'il vouloit bien lui faire; mais, comme ce témoignage de tendresse passoit les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuser. Il eut beau protester, qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestèrent qu'ils ne le reverroient de leur vie, s'il ne partoît incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter, que ces ordres absolus ne parloient point de l'indifférence, quelque dure qu'ils parussent; qu'on seroit toujours plus aisé de son retour, que d'un départ qu'on pressoit tant; & Mlle d'*Hamilton* ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choses en l'état qu'il les laissoit à l'égard de ses sentimens, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prétendait songer de tout le monde pour partir.



CHAPITRE XL

Plus le Chevalier DE GRAMMONT approchoit de la Cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendit à un accueil gracieux aux pieds d'un Maître, dont on ne méritoit pas impunément la colere, mais aussi qui sçavoit pardonner d'une manière à faire sentir tout le prix de la grace où on venoit.

Mille pensées différentes l'occupoient en courant la poste. Tantôt c'étoit la joie que ses parens & ses amis auroient de le revoir; tantôt c'étoient les félicitations & les embrassades de ceux qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseroient pas de l'accabler d'empressements importuns. Mais tout cela ne lui passoit que légèrement par la tête; car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celle de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissoit à Londres, qui l'empêchoient de songer à Paris; & c'étoient les tourmens de l'absence qui l'empêchoient de sentir ceux des mauvais chemins & des mauvais chevaux. Son cœur protestoit à Milp d'Hampton entre Montreuil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vitesse, que pour la revoir plutôt. Ensuite par une courte réflexion comparant le regret qu'il avoit eu sur cette même route en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que souvent un cœur tendre par les

chemins , ou pour mieux dire, c'est ainsi qu'un Ecrivain frivole abuse de la patience du Lecteur, ou pour étaler ses propres sentimens, ou pour allonger quelque ennuyeux recit. Mais, à Dieu ne plaise, que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui-même dont nous écrivons les faits & les dits.

Qui jamais, excepté l'Ecuyer *Feroulas*, a pu tenir compte des pensées, des soupirs, & du nombre d'exclamations que son illustre Maître faisoit par-tout? Pour moi, je ne me serois jamais avisé de croire que l'attention du Comte DE GRAMMONT, si vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnemens sur la route, s'il ne me dictoit à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le Maître de la Poste étoit son ancienne connoissance. Son hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eut entre Calais & Paris; & le Chevalier DE GRAMMONT en mettant pied à terre dit à *Termes*; qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étoient débarqués, jusqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. *Termes* louant le Seigneur de ce que des sentimens humains l'emportoient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentimens si raisonnables.

Ils furent surpris en entrant dans la Cuisine où le Chevalier rendoit volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, & l'appareil d'un festin magnifique par-tout la cuisine. Le cœur de *Termes* en treillailloit. Il donna sous main ordre de déferer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bkn-

Bien-tôt une foule de violons & de hautbois, suivie des galopins de la Ville, entra dans la cour. L'Hôte à qui on demandoit raison de tant de préparatifs, dit à Monsieur le Chevalier DE GRAMMONT, que c'étoit pour la nôce d'un Gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la Province; que le repas se faisoit chez lui; qu'il ne tiendrait qu'à sa Grandeur de voir bien-tôt arriver les Mariés de la Paroisse, puisque la musique étoit déjà venue. Il en jugea bien; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands Corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, & chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, & débarquerent toute la nôce. Jamais on n'a vû la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, passemens ternis, le taffetas rayé, de petits yeux, & de grosses gorges, brilloient par-tout.

Si le premier coup-d'œil du spectacle surprit le Chevalier DE GRAMMONT, le second a'étonna pas moins le fidele *Termes*. Le peu qui paroissoit du visage de la Mariée, n'étoit pas sans éclat; mais on ne pouvoit porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches, & dix serpentaux, de chaque côté, qu'on avoit faits de ses cheveux en déroboient la vûe; mais ce fut le nouvel Epoux, qui mérita l'attention du Chevalier DE GRAMMONT.

Il étoit aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un juste-au-corps de la plus grande magnificence & du meilleur goût du monde. Le Chevalier DE GRAMMONT, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son juste-au-corps. Le Marié tint cet examen à grand honneur, & lui dit qu'il avoit acheté ce juste-au-corps cent cinquante louis,

du tems qu'il faisoit l'amour à Madame sa Femme.
 „ Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? lui dit le
 „ Chevalier DE GRAMMONT. Bon ! lui répondit
 „ l'autre ; je l'ai d'un Marchand de boudres qui
 „ l'avoit commandé pour un Mylord d'Angleterre.
 „ re. Le Chevalier DE GRAMMONT qui sentoit
 le dénoûment de l'aventure, lui demanda s'il re-
 connoistroit bien le Marchand ? „ Si je le recon-
 noitrois ? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui
 toute la nuit à Calais , pour en avoir bon mar-
 ché ? „ *Termes* s'étoit absenté, dès que ce juste-
 au-corps avoit paru, sans pourtant s'imaginer que
 ce maudit Marié dût en contrecoir son Maître.

L'envie de rire, & l'envie de faire pendre le
 Seigneur *Termes*, partagerent quelque temps les
 sentimens du Chevalier DE GRAMMONT. Mais
 l'habitude de sa laisser voler par ses Domestiques,
 jointe à la vigilance du coupable, à qui son Maître
 ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son
 service, le porteroient à la clémence ; & cédant
 aux importunités du Campagnard pour confon-
 dre son fidèle Ecuyer, il se mit à table lui trente-
 septième.

Quelques momens après, il dit aux gens de la
 maison de faire monter un Gentilhomme normand
Termes. Il vint ; & dès que le Maître de la fête
 le vit, il se leva de table, & lui tendant la main :
 „ Touches, notre ami, lui dit-il ; vous voyez
 „ que j'ai bien conservé le juste-au-corps que vous
 „ aviez tant de peine à me vendre, & que je n'en
 „ fais pas un mauvais usage. „

Termes s'étant fait un front d'airain, fit semblant
 de ne le pas connoître, & se mit à le repousser af-
 fez brutalement. „ Oh ! parbleu, lui dit l'autre,
 „ puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclu-
 „ re le marché, vous me ferez raison de la santé
 „ de Madame la Mariée. Le Chevalier DE GRAM-

MONT

MONT qui le vit tout déconcerté malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement :
 „ Allons, Mr. le Marchand de Londres, mettez-
 „ vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne gra-
 „ ce; nous ne sommes pas tant à table, qu'il n'y
 „ ait encore place pour un aussi honnête-homme
 „ que vous. „ A ces mots, trente-cinq des Con-
 „ viés se mirent en mouvement pour recevoir ce
 „ nouveau Convie. Il n'y eut que le siège de l'E-
 „ pousée qui par bienfaisance, demeura fixe; & l'au-
 „ dacieux *Termes* ayant bû la première honte de cet
 „ événement, s'y prenoit d'une manière à boire tout
 „ le vin de la nœce, si son Maître ne se fût levé de
 „ table comme on étoit vingt-quatre potages, pour
 „ servir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la
 fin d'un repas de nœces un homme qui paroissoit
 si pressé; mais tout fut debout quand il sortit de
 table, & tout ce qu'il put obtenir du Marié, fut
 que toute la nœce ne le reconduiroit pas jusqu'à
 la porte de l'hôtellerie. *Termes* eût voulu qu'ils
 ne les eussent point quitté jusqu'à la fin du voya-
 ge, tant il craignoit de se trouver tête-à-tête avec
 son Maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient sortis
 d'Abbeville, & qu'ils couroient dans un profond
 silence. *Termes* qui s'attendoit bien à le voir
 rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de
 la manière; savoir si son Maître l'attaqueroit par
 un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes
 qui pouvoient lui convenir, ou si se servant de
 quelque outrageante ironie on emploieroit toutes
 les louanges qui seroient les plus capables de le
 confondre. Mais voyant au lieu de tout cela
 qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il
 valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit,
 que d'y laisser rêver plus long-tems; & s'armant

de toute son effronterie : „ Vous voilà bien en co-
 „ lere , Monsieur , lui dit-il ; & vous croyez a-
 „ voir raison ; mais je me donne au Diable , si
 „ vous n'avez tort dans le fond. „
 „ Comment , traître ! dans le fond ? dit le Che-
 „ valier DE GRAMMONT. C'est donc , parce que
 „ je ne te fais pas vouer , comme tu l'as depuis
 „ long-tems mérité ? Voilà-t-il pas ? dit *Termes*.
 „ Toujours de l'emportement , au lieu d'entendre
 „ raison. Oui , Monsieur , je vous soutiens que
 „ ce que j'en ai fait , étoit pour votre bien. Et le
 „ fable mourant n'étoit-il pas pour mon service ?
 „ dit le Chevalier DE GRAMMONT. Patience ,
 „ s'il vous plaît , poursuivit l'autre. Je ne sai
 „ comment diable ce nigaut de Marié s'est ren-
 „ contré chez les gens de la Douane quand on vi-
 „ sita ma valise à Calais ; mais ces cocus-là se
 „ fourent par-tout. Dès qu'il vit votre juste-au-
 „ corps ; il en devint amoureux. Je vis bien dès-
 „ là que c'étoit un sot ; car il étoit à deux ge-
 „ noux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il
 „ étoit tout froissé de la valise , la sueur du che-
 „ val l'avoit tout taché par devant , & je ne sai
 „ comment diable il a fait pour racommoder
 „ tout cela ; mais tenez-moi pour un excommu-
 „ nié , si vous l'eussiez jamais voulu mettre. Con-
 „ clusion , il vous revenoit à cent quarante louis :
 „ & voyant qu'on m'en offroit cent cinquante ,
 „ mon Maître , dis-je , n'a pas besoin de cette
 „ Oriflame pour se distinguer au bal ; & quoiqu'il
 „ eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté , que
 „ fais-je s'il en aura quand je le reverrai ? Cela
 „ dépend du jeu. Bref , Monsieur , je vous en
 „ fais donner dix louis plus qu'il ne vous coûte :
 „ c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai
 „ compte , & vous savez que je suis bon pour
 „ cette somme. Dites à présent , en auriez-vous
 „ eu

„ eu la jambe mieux faite au bal , d'être paré de
 „ ce diable de juste-au-corps qui vous auroit don-
 „ né la même mine qu'à ce Marié de village , à
 „ qui nous l'avons vendu : & cependant il faut
 „ voir comme vous tempétiés à Londres, quand
 „ vous l'avez cru perdu; les beaux contes que vous
 „ avez faits au Roi du sable mouvant; & quelle
 „ chienne de mine vous avez faite, quand vous
 „ vous êtes douté que ce pied-plat le portoit à
 „ sa nôce. „

Que répondre à tant d'impudence? S'il écou-
 toit l'indignation, le rouer de coups, ou le chas-
 ser, étoit le traitement le plus favorable que son
 Maître lui devoit. Mais il en avoit besoin pour
 le reste de son voyage; & dès qu'il fut à Paris, il
 en eut besoin pour son retour.

Le Maréchal DE GRAMMONT ne fut pas plu-
 tôt son arrivée, qu'il le fut trouver chez son Bai-
 gneur, & les premières embrassades s'étant pas-
 sées de part & d'autre : „ Chevalier, lui dit le
 „ Maréchal, combien avez-vous mis à venir de
 „ Londres ici? car Dieu sait comme vous allez en
 „ pareille rencontre. „ Le Chevalier DE GRAM-
 MONT lui dit, qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en
 chemin; & pour s'excuser de cette médiocre di-
 ligence, il se mit à lui conter son Avanture d'Ab-
 beville. „ Cela est fort plaisant, lui dit Monsieur
 „ son Frere; mais ce qu'il y a de plus plaisant,
 „ c'est qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver enco-
 „ re votre juste-au-corps à table, car on la tient
 „ longue dans une nôce de Province. Et là-des-
 „ sus prenant un air tout sérieux, il lui dit, qu'il
 „ ne savoit pas qui lui conseilloit un retour ino-
 „ piné pour gâter ses affaires; mais qu'il avoit
 „ ordre du Roi de lui dire, qu'il n'avoit qu'à s'en
 „ retourner sans se présenter à la Cour. Il lui
 „ dit ensuite, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'ad-
 „ mirer

„ mirer son impatience , après avoir si bien fait
 „ jusques-là ; lui qui connoissoit assez le Roi,
 „ pour être instruit qu'il falloit pour mériter sa
 „ grace , attendre qu'elle vînt purement de sa bonté.
 La Chevalier montra pour sa justification la
 lettre de Madame de Saint-Chaumont ; & lui dit,
 qu'il se seroit bien passé du soin qu'on avoit pris
 de lui mander une fausse nouvelle, pour le faire
 partir comme un Crayate de bois. „ Autre im-
 „ pudence , lui dit le Maréchal. Et depuis quand
 „ notre Sœur est-elle Secrétaire d'Etat ou des
 „ Commandemens , pour que le Roi se soit sou-
 „ d'elle pour vous signifier ses volontés ? Voulez-
 „ vous savoir le fait ? Il y a quelque tems , qu'il
 „ dit à Madame le refus que vous aviez fait de la
 „ pension que vous offroit le Roi d'Angleterre.
 „ Il parut content de la manière dont Comminges
 „ l'informa que la chose s'étoit faite , & témoigna
 „ qu'il vous en savoit gré. Madame prit avec
 „ cela pour un ordre de rappel. La Saint-Chau-
 „ mont qui n'a pas à beaucoup près le jugement
 „ aussi merveilleux qu'elle se l'imagine , s'est per-
 „ sée de vous expédier ce bel ordre de sa main.
 „ Pour achever , Madame dit hier au dîner du
 „ Roi, que vous seriez incessamment ici ; & le Roi
 „ m'ordonna l'après-dinée de vous renvoyer inces-
 „ samment , d'abord que vous seriez arrivé. Vous
 „ voilà ; retournez vous-en. „

Cet ordre auroit peut-être paru dur au Chevalier
 DE GRAMMONT dans un autre tems ; mais dans
 la disposition présente de son cœur il eut bien-tôt
 pris son parti. Rien ne lui faisoit peine que l'of-
 ficeux avis qui l'avoit obligé de quitter la Cour
 d'Angleterre ; & tout consolé de ne point voir
 celle de France avant son départ , il pria le Ma-
 réchal d'obtenir seulement un délai de quelques
 jours , pour recueillir quelque argent du jeu qu'on
 lui

lui devoit. Il obtint cette grace , à condition qu'il sortiroit de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut-là qu'arriverent certaines Aventures dont il a fait le recit si souvent & d'une maniere si divertissante , que ce seroit fatiguer le Lecteur que de les retoucher. Ce fut-là qu'il rendit le Pain benî d'une maniere si solennelle , que ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la Chapelle, *Var-des* fut obligé d'avouer au Roi, qu'on les avoit envoyez au Chevalier DE GRAMMONT qui rendoit le Pain benî à Vaugirard. Là se passa cette Scene merveilleuse qui donna la premiere atteinte à la reputation du grand *Saucourt*, lorsque dans un tête-à-tête avec la fille du Jardinier, on sonna si souvent du cor, signal dont ils étoient convenus pour empêcher les surprises, que ces fréquentes alarmes desarmèrent les empressemens du renommé *Saucourt*, & rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie Grisetle des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard, qu'il fut voir Mlle de l'*Hopital* à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de Ville ne se trompoit point sur un commerce de Robe dont on l'accusoit. Ce fut-là qu'arrivant à l'improviste, le Président de *Maisons* se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma; tandis que le Chevalier DE GRAMMONT qui s'en aperçut, fit souffrir mort & passion à ces pauvres Amans par une longueur de visites excessive pour le desordre qu'elle causoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidait. *Termes* redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvoient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents & les marées seconderent son impatience dès qu'il en eut besoin, & il re-
vit

vit Londres avec transport. La Cour fut surprise & charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisait de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrâce qui le ramenoit, tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mlle d'*Hamilton* ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissoit au Roi son Maître.

Les affaires de la Cour n'avoient pas eu le tems de changer de face pendant une si courte absence; mais elles en changerent bien-tôt après son retour, c'est-à-dire, les affaires d'une Cour qui jusques là n'en avoit point eu de plus sérieuse que celles de l'amour & des plaisirs.

Le Duc de *Montmouth*, Fils naturels de *CHARLES II.* parut en ce tems-là dans la Cour du Roi son Pere. Ses commencemens ont eu tant d'éclat, son ambition à causé des événemens si considérables, & les particularités de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il seroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractère. Il paroît par-tout tel qu'il étoit dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, & pitoyable dans ses extrémités, où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure & les graces extérieures de sa personne étoient telles, que la Nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage étoit tout charmant. C'étoit un visage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé; cependant chaque trait avoit son agrément & sa délicatesse particulière: une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui; mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur. Il n'avoit de sentimens que ce qu'on lui en inspiroit; & ceux qui d'abord s'in-

finue-

finerent dans la familiarité , prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux. Cet extérieur étouffant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la Cour en furent effacées, & toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chères délices du Roi ; mais il fut la terreur universelle des Epoux & des Amans. Cela ne dura pourtant pas ; la Nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, & le Beau-Sexe s'en aperçut.

Madame de *Cleveland* bouda contre le Roi, de ce que les enfans qu'elle avoit de lui, ne paroissent que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle se vantoit de pouvoir passer pour la Mere des Amours en comparaison de sa Mere. On se moqua de ses reproches, il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire ; & comme cette jalousie paroissoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le Roi ; c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveugloit pour ce Fils, elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges, par mille sortes d'admiration, & par des caresses qui ne faisoient que croître & embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles fussent être sans conséquence ; mais on la connoissoit trop, pour s'y méprendre. Le Roi n'étoit plus jaloux d'elle ; mais, comme le Duc de *Montmouth* n'étoit pas dans un âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle ; il crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue Belle Mere, pour sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet, qu'on le maria de si bonne heure.

Une

Une héritière de cent mille livres de rente en Ecosse s'offrit tout-à-propos. Elle étoit pleine d'agrémens, & son esprit avoit tous ceux qui manquoient au beau *Montmouth*.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire sa Cour qu'en s'y distinguant; & tandis que ces jouissances mettoient en mouvement la magnificence & la galanterie, les anciens engagements en étoient par tout réveillés, & de nouveaux s'établissoient.

La belle *Stewart*, alors au suprême degré de son éclat, attiroit tous les yeux, ou tous les respects. La Duchesse de *Cleveland* voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête; mais ce fut inutilement. Son visage étoit un peu défectueux par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le Roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure, il n'y avoit pas de quoi soutenir l'air & la grace de Mlle *Stewart*.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de sa beauté, qu'elle eût été Reine d'Angleterre, si le Roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main, qu'il ne l'étoit pour donner son cœur. Mais ce fut alors, que le Duc de *Richemont* fit vœu de l'épouser, ou de mourir.

Quelque mois après la célébration de ces noces, *Killegrew* n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame de *Strewsbury*; & comme Madame de *Strewsbury* n'étoit point engagée par un grand hazard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressoit personne; mais *Killegrew* s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoûtoit point d'une possession digne d'envie; mais il s'étonna qu'on

qu'on ne lui en portât point, & trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de Rival.

Il avoit beaucoup d'esprit, & beaucoup plus d'éloquence. C'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive; & c'étoit d'ordinaire, pour peindre en détail les secrètes beautés & les charmes les moins visibles de la *Shrewsbury*, que cette éloquence se donnoit carrière. Plus de la moitié de la Cour en savoit bien autant que lui sur ce sujet.

Le Duc de *Boukingham* étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences, & selon lui les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de *Killegrew* vouloient persuader. Comme cet Amant indiscret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le Duc de *Boukingham*, il avoit tout le tems d'étaler sa Rhétorique sur ce seul sujet; car on se mettoit à table sur les quatre heures du matin, pour en sortir vers l'heure de la Comédie.

Le Duc de *Boukingham* éternellement rebattu des descriptions du mérite de Madame de *Shrewsbury*, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; & s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vû la légèreté de l'un & de l'autre, & la vivacité dont ils avoient commencé. Cependant nul engagement n'a duré si long-tems en Angleterre.

L'imprudent *Killegrew* qui n'avoit pu se passer de Rivaux, fut obligé de se passer de Maîtresse. Il le porta fort impatiemment; mais loin d'écouter ses premières plaintes, la *Shrewsbury* fit semblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; & sans songer qu'il s'étoit attiré

attiré sa disgrâce, toute son éloquence se déchaîna contre Madame de *Sbrewsbury*. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuse de sa conduite; & travestit en défaut les charmes qu'il venoit de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis, poussa sa pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortoit de *St. James* après le coucher du Duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors, qu'il connut le péril où son intemperance de langue le jetoit, après lui avoir ôté la *Sbrewsbury*. Ses assassins s'étoient sauvés à travers le Parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il seroit inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ses blessures? Que s'il faisoit quelques poursuites fondées sur les apparences & les conjectures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi voulant mériter sa grace de ceux qui l'avoient fait assassiner, il mit fin à ses satyres, & ne souffla pas de son aventure. Le Duc de *Boukingham* & la *Sbrewsbury* furent long-tems heureux & tranquilles; jamais elle n'avoit été si long-tems constante, & jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que Mylord *Sbrewsbury* qui ne s'étoit jamais ému des dérèglemens de Madame sa Femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité; mais il paroissoit moins deshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre *Sbrewsbury*, trop honnête homme pour s'en plaindre

à Madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeller le Duc de *Boukingham*; & le Duc de *Boukingham*, pour réparation d'honneur devant tué, demeura paisible possesseur de cette sainteuse *Hélène*. Cela choqua d'abord le Public; mais, le Public s'accoutume à tout; & le temps se fait apprivoiser la bienséance, & même la mort. La Reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public, & un si horrible desordre, & qui se révoltoient contre l'impunité d'une action si triante. Comme la Duchesse de *Boukingham* étoit une petite ragote à peu près de sa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfans, & que son époux abandonnoit pour une autre, cette espece de parallele entre leurs fortunes intéressoit la Reine pour elle; mais, ce fut inutilement: personne n'y fit attention, & les mœurs du siècle allerent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour ennemis la nation sensée des Politiques & des Dévots.

Le sort de cette Princesse avoit d'assez tristes vûes par de certains côtés. Les égards du Roi pour elle avoient de belles apparences; mais, c'étoit tout. Elle sentoit bien que la considération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit. Elle voyoit que le Roi son époux ne se mettroit guères en peine d'enfans légitimes, tant que ses Maîtresses toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, & qu'elle se flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur œil si le Ciel daignoit la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines, & les offrandes n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Tome V.

G

Que

Que n'auroit-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'Archevêque Turpin mit à son doigt, & qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avoit fait après une de ses Concubines, à qui Turpin l'avoit ôté après sa mort; mais, il y a long-tems que les seuls Talismans qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, & que les enchantemens étrangers ne font plus rien. Les Médecins de la Reine, prudents & avisés comme ils le sont par-tout, ayant considéré que les eaux froides de Tunnebrige n'avoient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire, aux Bains qui sont auprès de Bristol. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine; &, dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eut été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eut été nommée des premières pour en être. La Cléveland étant prête alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas. Une bienfaisance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le Public, à la vérité, n'en croyoit ni plus, ni moins, pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher; mais, la présence dans cet état étoit un objet trop insultant pour la Reine. Mlle Stuart, plus belle que jamais, nommée pour le voyage, s'y préparoit hautement. La pauvre Reine n'osoit s'y opposer; mais, elle n'en espéra plus rien. Que pouvoient les Bains, ou la faible vertu des eaux, contre des charmes qui la détruisoient, ou par ses chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles?

Le Chevalier DE GRAMMONT, à qui tous les plaisirs de la vie n'étoient rien sans la présence de Mlle d'Hamilton, ne put se dispenser de suivre la Cour. Il étoit trop nécessaire & trop agréable au Roi dans un voyage comme celui-là, pour n'en pas

pas être ; & , de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une Cour, Mlle d'*Hamilton* n'avoit pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres ; parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire , pour lui mander des nouvelles de la Cour. Il s'en servit de la manière qu'on peut croire , & ce qu'il y disoit de ses propres affaires ne laissoit guères de place dans ses Lettres pour des narrations étrangères durant le séjour qu'on fit aux Bains. Comme l'absence rendoit ce séjour ennuyeux à son égard , il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son impatience , en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avoit beaucoup d'estime pour l'aîné des *Hamiltons* , autant d'estime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de sa passion & de ses sentimens pour sa sœur. Il sçavoit aussi ses premiers engagements avec sa Cousine *Whitnell* ; mais , il ignoroit le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencemens avoient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressemens qu'il marquoit dans toutes les occasions pour Mlle *Stuart*. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs & de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la Maîtresse du Prince. Il y fit attention , & ne fut pas long-tems à découvrir qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques , il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manières ; mais , il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant , tout ce qui pouvoit s'appeler divertissement amusoit la Cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se défendre. Le Jeu de

boule , qui n'est en France que l'occupation des Artisans & des Valets , est toute autre chose en Angleterre : c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art & de l'adresse. Il n'est d'usage que dans les belles saisons , & les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses. On les appelle *Boulingrins*.— Ce sont de petits prés en quarré, dont le gazon n'est gueres moins uni que le tapis d'un Billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu, & les Spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le Chevalier DE GRAMMONT, dès long-tems initié dans les spectacles & les divertissemens Anglois, avoit fait une course de Chevaux, qui n'avoit pas à la vérité réussi; mais, il avoit au moins le plaisir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de Cocqs lui avoient été plus favorables : &, dans tous les paris qu'il avoit faits au *Boulingrin*, le parti qu'il avoit soutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'Assemblées se trouve d'ordinaire une espèce de Cabaret, portant le nom de *Pavillon de Verdure*, de *Salle à Festin*, ou de *Cabinet de Rafraichissement*. Là se vendent toutes sortes de liqueurs à l'Angloise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bière moussante, & du vin d'Espagne. Là les Rouques se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, & pour s'éprouver les uns contre les autres, c'est-à-dire, pour tâcher de s'enlever les profits de la journée. Or, ces Rouques sont proprement ce qu'on appelle *Copons*, ou *Piqueurs* en France : gens, qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les Joueurs, & qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces

Ces Messieurs sont d'une supputation si juste, & d'une prudence si consommée dans toutes sortes de Jeux, que personne n'oseroit se mesurer avec eux, quand même ils joueroient fidèlement. Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, & de s'en contenter : vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces Rouques, qu'*Hamilton* trouva le Chevalier DE GRAMMONT, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils jouoient à la chance à deux dez ; & comme celui qui tient le dez à ce Jeu en a tout l'avantage, les Rouques avoient fait cet honneur au Chevalier DE GRAMMONT par préférence. Il le tenoit encore quand *Hamilton* arriva. Les Rouques, appuyés de leur avantage, pouffoient contre lui comme des furies. Il sautoit par-tout. *Hamilton* pensa tomber de son haut, de voir un homme de son expérience & de ses lumières embarqué dans un combat si peu égal ; mais, il eut beau l'avertir du péril tout haut & tout bas, par signe & en François : il méprisa les avertissemens ; & les dés, qui portoient *Cesar* & la fortune, firent un miracle en sa faveur. Les Rouques furent vaincus pour la première fois ; mais, ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges & toutes les louanges de beau Joieur, qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois : mais, leurs louanges furent perdues, & leurs espérances trompées. Cette épreuve lui suffit.

Hamilton conta au souper du Roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les Rouques, & la manière dont la Providence l'en avoit sauvé : „ Ma foi, Sire, dit le Chevalier DE GRAMMONT, Messieurs les Rouques sont déconfits pour le coup : „ & la-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire ; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le

récit d'une bagatelle, dont il faisoit quelque chose.

Après le souper, Mlle *Stewart*, chez qui l'on jouoit, fit venir *Hamilton* auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le Chevalier DE GRAMMONT crut s'apercevoir qu'on l'écoutoit d'une manière assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures; &, l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours. „ *Georges*, lui dit-il, n'auriez-vous point besoin d'argent? Je sçai que vous aimez le jeu. Peut-être ne vous est-il pas aussi favorable qu'à moi. Nous sommes loin de Londres. Voilà deux-cents guinées. Prenez-les: ce sera pour jouer chez Mlle *Stewart*. „ *Hamilton*, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté. „ Comment! avec Mlle *Stewart*? Oni; chez elle, *Georges*, mon ami, poursuivit le Chevalier DE GRAMMONT. Nous sommes un peu clairvoyans. Vous en êtes amoureux, & si je ne me trompe, elle ne s'en offense pas; mais, dites-moi comment vous avez pu vous résoudre à vous ôter la pauvre *Pekam* de l'esprit, pour vous coëffer d'une Princesse qui ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, & qui ne pourroit être qu'un traine-potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulût. Par ma foi, votre frere, & vous, êtes deux jolis garçons dans vos choix. Quoi! dans toute la Cour vous ne trouvez que les deux Maîtresses du Roi pour en faire les vôtres? Pour le frere aîné, encore passe: il n'avoit pris la *Castelmagne* que quand son Maître n'en vouloit plus, & que la *Chesterfield* ne vouloit plus de lui: mais, pour vous, que diable croyez-vous faire d'une créature, dont le Roi dans ce moment est plus fou que jamais? Est-ce parce que cet ivrogne de *Richemont* s'est nouvellement remis sur les rangs, & qu'il se

„ por-

„ porte pour Amant déclaré? Vous verrez comme
 „ il en fera bon marchand. Je sçai bien ce que le
 „ Roi m'en a dit.

„ Croyez-moi, mon petit ami, point de raille-
 „ rié avec le Maître, c'est-à-dire, point de lora-
 „ guerie avec la Maîtresse. J'ai voulu faire l'a-
 „ gréable en France auprès d'une petite Coquette,
 „ dont le Roi ne se souloit pas; & vous sçavez
 „ comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous
 „ donne beau jeu; mais, ne vous y fiez pas. El-
 „ les sont toutes ravies qu'un homme, dont elles
 „ ne veulent rien faire, devienne leur esclave de pa-
 „ rade, seulement pour grossir l'équipage. Ne
 „ vaut-il pas mieux passer huit jours *incognito* dans
 „ le Château de *Pekam* avec la femme du Philoso-
 „ phe *Whitnell*, que de faire dire à la Gazette
 „ d'Hollande: on nous mande de *Bristol*, qu'un
 „ tel est chassé de la Cour pour Mlle *Stuart*: qu'il
 „ va faire une campagne en Guinée sur la flotte
 „ que l'on prépare pour cette expédition, sous les
 „ ordres du Prince *Robett*.

Hamilton, que toutes les vérités de cette Haran-
 gue frappoient à mesure qu'il y faisoit attention,
 parut comme revenu de quelque songe après y a-
 voir rêvé quelques momens; & s'adressant à lui d'un
 air reconnoissant: „ Vous êtes? lui dit-il, l'hom-
 „ me du monde qui avez l'esprit le plus agréable,
 „ avec la raison la plus droite, pour le bien de
 „ vos Amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux.
 „ Je commençois à me laisser séduire le plus ridi-
 „ culément du monde, entraîné plutôt par de fri-
 „ voles apparences, que par un véritable penchant;
 „ je vous fais obligation de m'avoir arrêté sur le
 „ bord du précipice. Je vous en ai bien d'autres;
 „ mais, pour vous témoigner ma reconnoissance
 „ de celle-ci, je veux suivre vos conseils, & me
 „ mettre en retraite chez la cousine *Whitnell*, pour

m'ôter de la tête le reste de ces visions; mais,
 bien loin d'y aller *incognito*, je veux vous y mē-
 ner au setour du voyage. Mlle d'*Hamilton* sera
 de la partie; car, il est bon de prendre ses pré-
 cautions avec un homme qui a beaucoup de mé-
 rite, & qui dans ces rencontres n'a pas trop de
 bonne-foi, du moins s'il en faut croire votre
 Philosophe. Ne vous avisez pas d'en croire ce
 faquin-là, dit le Chevalier DE GRAMMONT;
 mais, dites-moi, comment vous vous êtes fou-
 ré dans la tête d'en vouloir à cette grande idole
 de *Stuart*? Que diable sçais-je! dit *Hamilton*.
 Vous connoissez toutes les enfances dont elle
 s'occupe. Le vieux *Carlingsford* étoit un soir chez
 elle, qui lui montrait à se mettre une bougie
 toute allumée dans la bouche, & le grand secret
 étoit de l'y tenir long tems par le bout allumé,
 sans qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la
 bouche raisonnablement grande; &, pour ren-
 chérir par-dessus son Maître, j'y en tins deux
 tout à la fois, & fis trois tours de chambre sans
 qu'elles s'éteignissent. Tout le monde m'adju-
 gea le prix de cette illustre épreuve; & *Killegrew*
 soutint, qu'il n'y avoit qu'une lanterne, qui pût
 me le disputer. Elle en pensa mourir de rire.
 Me voilà donc dans la familiarité de ses amusemens.
 On ne peut disconvenir, que ce ne soit une figu-
 re toute charmante que cette créature-là. De-
 puis que la Cour est en campagne, j'ai eu cent
 occasions de la voir, que je n'avois point eu de-
 vant. Vous sçavez, que le deshabilité du Bain est
 d'une grande commodité pour celles, qui, sans of-
 fenser les bienséances, ne sont pas fâchées d'é-
 taler leurs attraits. Mlle *Stuart* est tellement
 persuadée des avantages qu'elle a par-dessus toutes
 les autres, qu'on ne peut si peu louer quelque
 femme de la Cour pour de beaux bras & une
 belle

belle jambe, qu'elle ne soit toute prête à le dis-
 puter par la démonstration; & je crois qu'il ne
 seroit pas difficile de la mettre nue, sans qu'elle
 y fit réflexion, avec un peu d'adresse. Il faut
 droit après tout être bien insensible, pour que
 ces bienheureuses occasions ne fussent d'aucune
 conséquence, & ne fissent aucune impression;
 outre que la bonne opinion qu'on a toujours
 de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme
 est prise, dès qu'elle vous distingue par une ha-
 bitude de familiarité, qui bien souvent ne veut
 rien dire. Voilà le fait à mon égard: ma pré-
 somption, sa beauté, le poste éclatant qui la
 relève, & mille gracieusetés, m'avoient empêché
 de faire des réflexions; mais, il faut vous dire
 aussi, pour excuser mon impertinence, que la fa-
 cilité de lui faire les plus tendres déclarations
 en la louant, & les confidences qu'elle me fai-
 soit sur certaines choses qu'elle n'auroit pas trop
 dû me confier, auroient été capables d'en étour-
 nir un autre.

Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleter-
 re. Vous sçavez la grace infinie dont elle est à
 cheval. Le Roi, qui n'aime gueres les chasses
 que celle de l'oiseau, parce qu'elle est commo-
 de pour les Dames, y étoit ces jours passés en-
 touré de toutes les beautés de sa Cour. Il pa-
 rit après un faucon, & toute la brillante Escadre
 après lui. Les jupes de Mlle Stewart, qui con-
 roit à toute bride, effrayèrent son cheval, par-
 ce qu'il voulut bien attendre celui que je mon-
 tois, qui étoit son compagnon. Je fus donc
 le seul témoin d'un dérangement dans ses habits,
 qui présenta mille beautés nouvelles à mes re-
 gards. J'eus le bonheur de faire des exclama-
 tions assez galantes & assez exagérées sur ce char-
 mant désordre, pour empêcher qu'elle n'en fût

interdite. Au contraire, ce sujet d'admiration
a souvent été depuis un sujet de conversation
qui ne paroissoit pas lui déplaire.
„ Le vieux *Carlingford*, & ce fou de *Crafts* ;
car, il faut bien vous faire ma Confession générale : ces méchans plaisans donc lui faisoient à
tout bout de champ des contes assez éveillés,
qui ne laissoient pas de passer à la faveur de
quelques vieilles turlupinades, ou de quelques
lingerie dans le récit, qui la faisoient rire de
tout son cœur. Pour moi, qui ne sçai point de
contes, & qui n'ai pas le talent de les faire val-
loir, quand j'en sçauois, j'étois fort embarrassé
quelquefois qu'elle s'avisoit de m'en demander.
Je n'en sçai point, Mademoiselle, lui dis-je un
jour qu'elle me tourmentoit. Inventez en un,
me dit-elle. C'est ce que je sçai encore moins
faire, lui dis-je ; mais, je vous conterai, si
vous voulez, un songe, fort extraordinaire, par-
ce qu'il est encore moins vraisemblable que tous
les autres songes n'ont coutume d'être. Cela
lui donna une curiosité qu'il fallut satisfaire dans
le moment. Je me mis donc à lui conter que
la plus belle créature du monde, que j'aimois
passionnément, m'étoit venue voir la nuit. Je
fis alors son portrait à elle-même, en peignant
cette beauté merveilleuse ; mais, je lui dis, que
cette divinité, m'étant venue trouver avec les
plus favorables intentions du monde, ne s'étoit
point démentie par des rigueurs inutiles. Ce ne
fut pas assez pour la curiosité de Mlle *Stewart*,
il fallut presque lui faire le détail des bontés
que ce tendre fantôme avoit eues pour moi,
sans qu'elle en parût surprise ou déconcertée,
tant elle étoit attentive à cette fiction, tant elle
me fit recommencer de fois la description d'une
ne beauté que je peignois autant qu'il m'étoit
„ possi-

possible d'après la figure, & d'après ce que je m'imaginai des beautés qui ne m'étoient pas connues.

Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner la tête. Elle voyoit bien que c'étoit d'elle, que je parlois. Nous étions seuls, comme vous pouvez croire, en lui faisant un tel récit; & mes yeux faisoient tout de leur mieux, pour lui persuader que c'étoit elle que je peignois. Je ne la vis point offensée de cette connoissance, ni se purceut alarmée de la fin d'une aventure faite à plaisir, & qu'il n'eût tenu qu'à moi de finir d'une manière encore moins discrète. Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans tout ce que les conjectures avoient de flatteur pour moi. Je ne songai, ni au Roi, ni à la passion pour elle, ni aux périls d'un tel engagement: enfin, je ne sciai à quoi diable je songeois; mais, je vois bien, que si vous n'y aviez songé pour moi, j'étois capable de me perdre au milieu de ces folles visions.

Quelque temps après, la Cour revint à Londres, & ce fut depuis ce retour, qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui regardoit la tendresse, tout alla de travers dans l'Empire amoureux. Le dépit, les soupçons, ou la jalousie, se mirent en campagne, pour défunir les cœurs. Les faux rapports, l'insulte la médisance, & les tracasseries, acheverent de tout bouleverser.

La Duchesse de Cleveland étoit accouchée pendant le voyage des Bains. Jamais elle n'étoit relevée si belle. Cela lui fit croire, qu'elle étoit en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du Roi si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étoient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition; mais, la veille du jour qu'elle devoit par-

tir, elle vit le jeune *Churchill* *, & fut atteinte d'un mal qui s'étoit déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit formés, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme, qui d'Enseigne aux Gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fond de prudence, quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. *Churchill* se para donc par-tout de sa nouvelle faveur. La *Cleveland*, qui ne lui recommandoit, ni la modération, ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi, ce nouveau commerce faisoit tout l'entretien de la Ville à l'arrivée de la Cour. Chacun en raisonneoit à sa fantaisie. Les uns disoient, qu'elle lui avoit-déjà donné la pension de *Germain*, avec les appointemens de *Jacob Hall*, d'autant que leurs différens mérites se trouvoient réunis dans le sien. D'autres soutenoient, qu'il avoit l'air trop indolent, & la taille trop effilée, pour soutenir long-tems sa faveur. Mais, tous convenoient, qu'un homme qui étoit le favori de la Maîtresse du Roi, & frère de celle du Duc, se produisoit par de beaux endroits, & ne pouvoit manquer d'y faire fortune. En effet, le Duc d'*York* lui donna bien-tôt après une Charge dans sa Maison. Cela étoit dans l'ordre. Mais, le Roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien, parce que Madame de *Cleveland* lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la Cour.

Le bon Prince commençoit à être de mauvaise humeur. Ce n'étoit pas sans raison : il laissoit tout le monde en repos dans leur commerce ; &, cependant, on avoit souvent l'insolence de troubler le sien. Mylord *Dorset*, premier Gentilhomme de la Chambre, venoit de lui débaucher la Comédien-

ne

* *Amour de lui Mylord Marlborough.*

sa *Nellgouyne*. La *Cleveland*, dont il ne se soucioit plus, ne laissoit pas de le deshoner par des inconstances réitérées, par des choix indignes, & le ruinoit par des Amans à gage. Mais, le chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau refroidissement, & les menaces de Mlle *Stewart*. Il y avoit long-tems, qu'il lui proposoit tous les établissemens & tous les titres qu'elle auroit agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le Public; mais, depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt, elle vouloit se retirer de la Cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la Reine; tantôt, c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas encore succombé. Enfin, c'étoit continuellement, ou des allarmes, ou quelque humeur chagrine, qui désoloient la tendresse du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela, qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec Madame de *Cleveland* depuis l'affaire de *Churchill*, il se mit à faire une Saint Barthelemi de tous les autres menus Amusemens qu'il avoit par-ci par-là dans la Ville. Les *Nellgouydes*, les Miss's. *Davis*, & la troupe joyeuse des Chanteuses & des Danseuses des menus Plaisirs de sa Majesté, furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La *Stewart* continuoit à désespérer le Roi; mais, il eut bien-tôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse *Cleveland* prit ce soin. Elle s'étoit déchainée sans réserve depuis sa disgrâce contre Mlle *Stewart*, qu'elle en accusoit par son imperti-

nence, & contre l'imbécillité du Roi, qui pour une idiole rêvêta la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confiance du Roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de Mlle *Stewart* l'avoient réduit; &, dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle se rendit dans le cabinet du Roi par l'appartement d'un de ses Valets de Chambre nommé *Chivins*. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez le *Stewart* de fort mauvaise humeur. La présence de Madame de *Olewenland* le surprit, & ne la diminua pas. Elle s'en aperçut, & l'abordant d'un ton ironique, & d'un sourire d'indignation, „ J'espère, dit-elle, qu'il „ m'est permis de venir vous rendre mes homma- „ ges, quoique la divine *Stewart* vous ait défendu „ de me voir chez moi. Je ne veux point vous „ en faire des reproches, qui seroient trop indi- „ gnes de moi. Je viens encore moins exister „ des faiblesses que rien ne peut justifier, puis- „ que votre constance pour moi ne me laisse rien „ à dire, & que je suis la seule que vous avez ho- „ norée de votre tendresse, & qui s'en soit rendue „ indigne par sa conduite. Je viens donc ici vous „ consoler dans l'abattement où vous ont mis „ les froideurs, ou la nouvelle chasteté, de l'im- „ humaine *Stewart*. „ A ces mots, un éclat de ri- „ re, aussi peu naturel qu'il étoit instant & déme- „ suré, mit le comble à son impatience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivroit ce préambule; mais, il ne crut pas qu'elle dût prendre des airs bruyans, vus les termes où ils en étoient: & comme il se préparoit à lui répondre, „ Non, dit-elle, ne me sachez point „ mauvais gré de la liberté que je prens de me „ moquer un peu de la grossièreté dont on vous „ en

„ en impose. Je ne puis souffrir, qu'une affliction
 „ si marquée vous rende la fable de votre Cour,
 „ tandis qu'on se moque impunément de vous. Je
 „ sçai, que la précieuse *Stewart* vous révoque, sous
 „ prétexte de quelque incommodité, peut-être de
 „ quelque scrupule de conscience. En je viens vous
 „ avertir, que le Duc de *Richemont* sera bien-tôt
 „ avec elle, s'il n'y est déjà. Ne m'en croyez
 „ pas, puisque ce pourroit être le ressentiment,
 „ ou l'envie, qui me le feroient dire. Suivez moi jus-
 „ qu'à son appartement, afin que vous n'ajoutiez
 „ plus de confiance à la calomnie, & que vous
 „ l'honoriez d'une préférence éternelle, si je l'ac-
 „ cuse à faux, ou que vous ne soyez plus la dupe
 „ d'une fausse prude qui vous fait faire un per-
 „ sonnage si ridicule. „

En achevant ce discours, elle le prit par la main,
 comme il étoit encore tout irrésolu, & l'entraîna
 vers le logement de sa rivale. *Chivins* étoit dans
 ses intérêts: ainsi la *Stewart* n'avoit garde d'être a-
 vertie de la visite; & *Babinai*, dont Madame de
Cléveland avoit fait la fortune, & qui la servoit à
 merveille dans cette occasion, lui vint dire que le
 Duc de *Richemont* venoit d'entrer chez la *Stewart*.
 C'étoit au milieu d'une petite galerie, qui con-
 duisoit par un dégagement du cabinet du Roi à
 ceux de ses Maîtresses. La *Cléveland* lui donna le
 bon soir, comme il entroit chez sa rivale, & se
 retira pour attendre l'issue de cette aventure. *Ba-
 binai*, qui suivoit le Roi, fut chargé de lui en ve-
 nir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les Fem-
 mes de Chambre de sa Maîtresse qui se présente-
 rent respectueusement à son passage, & lui dirent
 tout bas, que Mlle *Stewart* avoit été fort mal de-
 puis qu'il l'avoit quittée; mais, que s'étant mise
 au lit, elle reposoit, Dieu merci. *C'est ce qu'il
 faut*

faut voir, dit-il en repoussant celle qui s'étoit plantée sur son passage. Il trouva véritablement la *Stewart* couchée; mais, elle ne dormoit pas. Le Duc de *Richemont* étoit assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormoit encore moins. L'embarras des uns, & la colere de l'autre, furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le Roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au Duc de *Richemont* dans des termes dont il ne s'étoit jamais servi. Il en fut interdit, & quelque chose de plus. Il voyoit son Maître, & son Roi, justement irrité. Les premiers transports que la colere inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de Mlle *Stewart* étoit commode pour une vengeance subite. La *Tamise* couloit au-dessous. Il y jeta les yeux; &, voyant ceux du Roi plus animés de courroux qu'il ne les en avoit cru capables, il fit une profonde révérence, & se retira sans repliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La *Stewart*, un peu revenue de sa premiere surprise, monta sur ses grands chevaux au lieu de se justifier, & dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentimens du Roi; que s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du Duc de *Richemont*, avec des intentions qui lui faisoient honneur, c'étoit être esclave dans un Pays libre; qu'elle ne sçavoit aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main; mais que, si cela n'étoit pas permis dans son Royaume, elle ne croyoit pas qu'il y eut de Puissance capable de l'empêcher de passer en France, & de se jeter dans un Couvent pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit jouir dans sa Cour. Le Roi, tantôt outré de colere, tantôt attendri par quelques larmes; & tantôt effrayé des menaces, étoit

étoit tellement agité, qu'il ne sçavoit que répondre, ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la *Lucrece* à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant, l'amour prêt de triompher de tous ses ressentimens, l'alloit mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faisoit, lorsqu'elle le pria de se retirer, & de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser ceux qui l'avoient accompagné, ou conduit chez elle, par une longue visite. Cette impertinente priere acheva de l'outrec. Il sortit, en la menaçant de ne la plus voir, & fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eut passée depuis son rétablissement.

Le lendemain, le Duc de *Richemont* eut ordre de sortir de la Cour, & de ne se plus présenter devant le Roi; mais, il n'avoit pas attendu cet ordre, & l'on sçut qu'il partit dès le matin pour sa maison de campagne.

Mlle *Stuart*, voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jeter aux pieds de la Reine. Ce fut-là, que, faisant le personnage nouveau d'une *Madelaine* innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pu lui causer; dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la Cour; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc de *Richemont*, qui la recherchoit depuis long-tems; mais, que, puisque cette recherche étoit cause de sa disgrâce, & d'un éclat qui peut-être tourneroit au désavantage de sa réputation, elle conjuroit Sa Majesté de la prendre sous sa protection, & d'obtenir du Roi qu'elle se mît dans un Couvent pour finir tous les troubles que sa présence causoit innocemment à la Cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes. C'est

C'est un spectacle bien agréable, qu'une rivale, qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon, & se justifie en même-tems. Le cœur de la Reine se tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnèrent les siennes. Elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée; lui promit toute sorte de faveurs & de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, & la renvoya, résolue d'abord d'y travailler tout de son mieux; mais, comme elle avoit beaucoup d'esprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement, lui firent changer d'avis.

Elle scavoit, que les penchans du Roi n'étoient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea, que l'absence le consoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le souvenir de *Mlle Stewart*; & que, puisqu'elle ne pouvoit éviter de se voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse & la vertu venoient d'éclater par des preuves si manifestes. D'ailleurs, elle se flatta, que le Roi lui scaurait éternellement gré de s'être opposée à la retraite & au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina. Toute son industrie fut employée à persuader *Mlle Stewart*; & ce qu'il y a de rare dans cette Avanture, après avoir obtenu qu'elle ne songeroit plus au Duc de *Richemont*, ni au Couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux Amans.

C'eut été dommage, qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation. Aussi n'en fut-elle pas à la peine: car, jamais les empressemens du Roi ne furent si vifs, que depuis cette paix, & jamais ils ne furent mieux reçus de la belle *Stewart*.

Mais, Sa Majesté ne goûta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va le voir.

L'Euro-

L'Europe entière jouissoit d'une Paix profonde depuis le Traité des Pyrénées. L'Espagne se flattoit de respirer par la nouvelle Alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ses voisins; mais, elle n'espéroit pas pouvoir soutenir les débris d'une Monarchie sur sa décadence, quand elle considéroit l'âge ou les infirmités du Prince, ou la foiblesse de son successeur. La France, au contraire, gouvernée par un Roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'aggrandir.

Ce fut en ce tems-là, que ce Prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe; se laissa persuader d'allarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réussi; mais, la fortune du Roi, toujours fidelle à sa gloire, voulut depuis faire voir par le peu de succès de l'entreprise de *Gigery*, qu'il n'y avoit que les projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de tems après, le Roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les bords Africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée, dont le Prince *Robert* devoit avoir le commandement. Ceux, qui en sçavoient quelque chose par leur expérience, contoient des merveilles des périls de cette expédition; qu'il faudroit combattre, non seulement les Habitans de la Guinée, Peuple endiable dont les flèches étoient empoisonnées, qui ne faisoient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers; mais, qu'il faudroit essuyer des chaleurs insupportables, ou des pluies, dont chaque goutte se changeoit en un serpent; que si l'on pénétrait plus avant dans le Pays, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables & plus affreux, que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais, ce fut en vain que ces bruits se répandirent :

rent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. *Germain* se présenta tout des premiers ; & , sans songer , que le prétexte de sa convalescence avoit différé la conclusion de son mariage avec *Mlle Jennings* , il demanda la permission du Duc , & l'agrément du Roi , pour y servir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle *Jennings* commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite en sa faveur. Ce n'étoit plus gueres , que les avantages de l'établissement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressements d'un Amant , qui sembloit ne rendre des soins que par habitude , la rebutoit ; & le parti qu'il venoit de prendre sans son aveu , lui parut si ridicule pour lui , & si choquant pour elle , qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui l'avoit éblouie ; & le fameux *Germain* fut reçu comme il le méritoit , lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence , & tant de liberté d'esprit , dans les railleries dont elle lui fit compliment sur ce voyage , qu'il en fut tout déconcerté ; d'autant qu'il avoit préparé toutes les consolations qu'il avoit cru capables de la soutenir , en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit , „ qu'il n'y avoit rien de plus glorieux à „ lui , dont le mérite avoit triomphé de tant de „ libertés en Europe , que d'aller étendre ses conquêtes dans une autre partie du monde ; qu'elle „ lui conseilloit de ramener toutes les captives „ qu'il feroit en Afrique , pour remplacer les beautés que son absence alloit mettre au tombeau. „

Germain trouva fort mauvais , qu'elle eut la force de railler dans l'état où il la croyoit réduite ;
mais ,

mais, il s'aperçut, que c'étoit tout de bon. Elle lui dit, qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusques-là, tout alloit bien pour elle. *Germain*, non seulement étoit confondu d'avoir eu son congé si cavalièrement; mais, il sentit redoubler tout le goût qu'il avoit eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avoit donc le plaisir de le mépriser, & de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal à propos ouvrir la vengeance.

On venoit de mettre au jour les *Épîtres d'Ovide*, traduites par les beaux esprits de la Cour. Elle se mit à faire une Lettre d'une Bergere au désespoir, qui s'adressoit au perfide *Germain*. Elle prit pour modèle l'*Épître d'Ariane à Thésée*. Le commencement de cette Lettre étoient mot pour mot les plaintes & les reproches de cette Amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux tems & aux conjonctures présentes. Elle avoit eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls, & des monstres, qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre Amante abîmée dans la douleur; mais, n'en ayant pas eu le tems, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'une autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, & plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la Cour. Ceux, qui le ramassèrent, connurent son écriture, & en tirèrent plusieurs copies, qui eurent cours par la Ville. Cependant, sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'étoit passée comme on vient de dire. Quelque tems après, l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sçait; & le procédé
de

de Mlle *Fennings* la justifia sur cette Lettre. Car, quelques efforts que fissent le mérite & les nouveaux soins de *Germain* pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais, il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrerie, qui prenoit plaisir à desunir les cœurs, pour les engager bien-tôt après à des objets tous différens. On eut dit que le Dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoissoit son empire aux loix de l'Himen, avoit en même-tems mis son bandeau sur les yeux de ce Dieu, pour marier tout de travers la plupart des Amans dont on a fait mention.

La belle *Stuart* épousa le Duc de *Richemont*; l'invincible *Germain*, une Peque Provinciale; Mylord *Rocheſter*, une triste Héritière; la jeune *Temple*, le sérieux *Littleton*; *Talbot*, sans ſçavoir pourquoi, prit pour femme la languissante *Beinton*; *Georges Hamilton*, sous de meilleurs auspices, épousa la belle *Fennings*; & le Chevalier DE GRAMMONT, pour le prix d'une constance qu'il n'avoit jamais connue devant, & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Himen & l'Amour d'accord en sa faveur, & se vit enfin possesseur de Mademoiselle d'*Hamilton*.

DIA-

DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

Q Uelques jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls : SYLLA, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains ? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire & vos vertus vous donnoient sur tous les hommes ? La fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs,

Eucrate, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, & non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un usurpateur ; mais, pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des loix, cette discipline d'une milice tranquille, mon ame ne sauroit s'en occuper.

Il est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien

bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat & de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent : mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, & de faire rendre, à leur fantaisie, le respect qui n'est dû qu'aux loix.

Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content, que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome; que j'ai regardé autour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux, ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit, quelque jour, que je n'avois châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que, dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? Et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point, après toi, de prince si lâche, que la flatterie ne t'égale, & ne pare de ton nom, de tes titres, & de tes vertus même?

Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire: je voyois bien que votre ame étoit haute; mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût grande: tout dans votre vie, sembloit me montrer un homme dévoré du désir de commander, & qui, plein de, plus funestes passions, se chargeoit, avec plaisir de la honte, des remords, & de la bassesse même attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fut jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit: Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang Romain? Veux-tu ne commander qu'à des murailles? Pour lors, vous publiâtes ces tables qui décidoient de la vie & de la mort de chaque citoyen.

Et

Et c'est tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement ! Mais je me suis démis de la dictature, dans le temps qu'il n'y avoit pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon seul asyle. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens ; & j'ai osé leur dire : je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république ; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur pere, leur fils, ou leur frere. Tous les Romains se sont tus devant moi.

Cette belle action dont vous me parlez me paroît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier, & de prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances ?

Quand toutes vos actions n'auroient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appelez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république ? Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat, pont ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchoit à abolir la magistrature même ?

Le peuple, gêné par les loix & par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un & l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat & les loix, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grece & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peu-

ple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, & à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la république ? Et, sans moi, le sénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui auroit fait espérer l'indépendance ?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quelque doive être le prix de cette noble liberté il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers ; & elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, & que tous les partisans de Marius n'ont pas été pros crits.

Il faut que je l'avoue ; Sylla, vous m'étonnez. Quoi ! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang ? & vous avez eu de l'attachement pour elle ?

Eucrate, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république : & j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme & le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du capitolé. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils : & cet amour tant vanté est une passion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon âme. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, & sur-tout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger,

par

par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les barbares, j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirois ni la fureur, ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, & vous vouliez vivre esclaves ? Non. Mais mourez ; & vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là : & je ne me suis point embarrassé si je serois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli ; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles ; la crainte a suspendu les jalousies ; & Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendoient aux dieux une ame libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang & de sueur.

Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous. Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune ; & vous n'avez fait cas que

de l'ambition qui raisonne. Le désir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité ? Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre ? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu désarmé, & n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé ; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

J'ai un nom, me dit-il ; & il me suffit pour ma sûreté & celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises ; & il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire ; & son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a au-tour de lui Chéronée, Orchomène & Signion ; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique & terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux ; & , dans ses songes même, je lui apparaitrai couvert de sang ; il croira voir les funestes tables & lire son nom à la tête des pros crits. On murmure en secret contre mes loix ; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome ? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchomène, & le bouclier que je portai sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de li cteurs, en suis-je moins Sylla ? J'ai pour moi le sénat, avec la justice & les loix ; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune & ma gloire.

J'avoue, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

Sans

Sans doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes; c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie: vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, & qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Rassez-vous de mes démêlés avec Marius: Je fus indigné de voir un homme sans nom, & de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple; & dans cette situation, je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune, & je me résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire, par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même: j'allai faire la guerre à Mithridate; & je crus détruire Marius, à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliois ses mortifications; & je le forçois tous les jours d'aller au capitolé rendre grâces aux dieux des succès dont je le désespérois. Je lui faisois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisoient au roi barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace; & mes moindres actions, toujours superbes, étoient pour Marius de funestes présages. Enfin, Mithridate demanda la paix; les conditions étoient raisonnables: & si Rome avoit été tranquille, ou si ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte, & qu'il rendît aux rois ses voisins tous les états dont il les avoit dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes peres, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour

cent mille Romains. Mithridate resta immobile; & Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélésinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée: & ce jour, assure ma liberté pour jamais.

Seigneur, lui dis-je, Marius raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis & de celui de Romains, il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, & de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, & non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont pros crit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher, à présent, du cœur de tous les capitaines romains, l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie, & la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, & ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche & trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

Il changea de visage, & se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait éprouver. Je le regarde sans cesse; j'étudie son ame: il y cache des desseins profonds. Mais, s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence.

Fin du dialogue de Sylla & d'Eucrate.

L E

LE TEMPLE DE GNIDE.

... Non musmura vestra columbae,
Brachia non hederæ, non vincant oscula conchæ.

Fragment d'un épithalame de l'empereur Gallien



PREFACE

DU TRADUCTEUR.

UN ambassadeur de France à la Porte ottomane, connu par son goût pour les lettres, ayant acheté plusieurs manuscrits grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuscrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs grecs sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri dans la ruine

H 4

des

des bibliothèques, ou par la négligence des familles qui les possédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pièces de ces trésors. On a trouvé des ouvrages jusques dans les tombeaux de leurs auteurs; &, ce qui est à peu près la même chose, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque grec.

On ne sçait ni le nom de l'auteur, ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage.

Quant à ma traduction, elle est fidelle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur n'étoient point des beautés; & j'ai souvent quitté l'expression la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux sa pensée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le succès qu'a eu celle du Tasse. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carrière que lui. Il s'y est distingué d'une manière à ne rien craindre de ceux-mêmes à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman est une espèce de tableau où l'on a peint, avec choix, les ob-

objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les descriptions, & de la naïveté dans les sentimens.

Il y a trouvé un caractère original, qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modèle; ce qui devient un grand éloge, lorsque l'ouvrage n'est pas méprisable d'ailleurs.

Quelques sçavans n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art. Il n'est point, disent-ils, selon les regles. Mais si l'ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les regles.

Un homme qui se mêle de traduire ne souffre point patiemment que l'on n'estime pas son auteur autant qu'il le fait; & j'avoue que ces messieurs m'ont mis dans une furieuse colere: Mais je les prie de laisser les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs décisions. Il n'y a que des têtes bien frisées & bien poudrées qui connoissent tout le mérite du

TEMPLE DE GNIDE.

A l'égard du beau sexe, à qui je

H 5

dois

dois le peu de momens heureux que je puis compter dans ma vie, je souhaite, de tout mon cœur, que cet ouvrage puisse lui plaire. Je l'adore encore ; & , s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de mes regrets.

Que si les gens graves desiroient de moi quelque ouvrage moins frivole , je suis en état de les satisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous sçavons sur la métaphysique, la politique & la morale , & tout ce que de grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces sciences - là.

LE TEMPLE DE GNIDE.



PREMIER CHANT.

Vénus préfère le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe sans venir parmi les Gnidieus. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La ville est au milieu d'une contrée sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains : On y jouit d'un printemps éternel ; la terre , heureusement fertile , y prévient tous les souhaits ; les troupeaux y paissent sans nombre ; les vents semblent n'y régner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs ; les oiseaux y chantent sans cesse ; vous diriez que les bois sont harmonieux ; les ruisseaux murmurent dans les plaines ; une chaleur douce fait tout éclore ; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville, est le palais de Vénus. Vulcain lui-même en a bâti les fondemens ; il travailla pour son infidèle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce palais ; il n'y a que les Graces qui puissent désirer les choses qu'elles ont faites. L'or , l'azur , les rubis , les diamans y brillent de toutes parts. . . . Mais j'en peins les richesses & non pas les beautés.

H 6

Les

Les jardins en sont enchantés : Flore & Pomone en ont pris soin ; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaiſſent ſous la main qui les cueille ; les fleurs ſuccèdent aux fruits. Quand Vénus ſ'y promene , entourée de ſes Gnidiennes , vous diriez que , dans leurs jeux folâtres , elles vont détruire ces jardins délicieux : mais , par une vertu ſecrete , tout ſe répare en un inſtant.

Vénus aime à voir les danſes naïves des filles de Gnide. Ses nymphes ſe confondent avec elles. La déeſſe prend part à leurs jeux ; elle ſe dépoſe de ſa majeſté , aſſiſe au milieu d'elles , elle voit regner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie , toute pâcée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec ſa bergere ; mais celle qu'elle a trouvée eſt toujours la plus belle , & il croit que Flore l'a faite expreſ.

Le fleuve Céphée arroſe cette prairie , & y fait mille détours. Il arrête les bergeres fugitives : il faut qu'elles donnent le tendre baiſer qu'elles avoient promis.

Lorsque les nymphes approchent de ſes bords , il s'arrête ; & ſes flots , qui fuyoient , trouvent des flots qui ne ſuient plus. Mais , lorsqu'une d'elles ſe baigne , il eſt plus amoureux encore : ſes eaux tournoient au-tour d'elle ; quelquefois il ſe ſouleve pour l'embraffer mieux ; il l'enlève , il ſuit , il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer : mais il la ſoutient ſur ſes flots , & , charmé d'un fardeau ſi cher , il la promène ſur ſa plaine liquide ; enfin , deſeſpéré de la quitter , il la porte lentement ſur le riyage , & conſole ſes compagnes.

A côté de la prairie , eſt un bois de myrthes , dont les routes ſont mille détours. Les amans y viennent ſe conter leurs peines : L'Amour , qui les amuſe , les conduit par des routes toujours plus ſecretes.

Non

Non loin de-là, est un bois antique & sacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chenets, qui semblent immortels, portent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse : vous diriez que c'étoit la demeure des dieux, lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumière du jour, on monte une petite colline, sur laquelle est le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus saint ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit, pour la première fois, Adonis : le poison coula ran cœur de la déesse. Quoi ! dit-elle, j'aimerois un mortel ! Hélas ! je sens que je l'adore. Qu'on ne m'adresse plus de vœux : il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorsque, piquée d'un défi téméraire, elle les consulta. Elle étoit en doute si elle s'exposeroit nue aux regards du berger troyen. Elle cacha sa ceinture sous ses cheveux ; ses nymphes la parfumèrent ; elle monta sur son char traîné par des cygnes, & arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit, & ses regards errèrent & moururent : la pomme d'or tomba aux pieds de la déesse ; il voulut parler, & son désordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Psyché vint avec sa mère, lorsque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut surpris lui-même par un de ses regards. Il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi, dit-il, que je blesse ! Je ne puis soutenir mon arc ni mes fleches. Il tomba sur le sein de Psyché. Ah ! dit-il, je commence à sentir que je suis le dieu des Plaisirs.

Lorsqu'on entre dans ce temple, on sent dans le cœur un charme secret, qu'il est impossible d'ex-

primer : l'ame est saisie de ces ravissements que les dieux ne sentent eux-même que lorsqu'ils sont dans la demeure céleste.

Tout ce que la nature a de riant est joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble & de plus digne des dieux.

Une main , sans doute immortelle , l'a par-tout orné de peintures qui semblent respirer. On y voit la naissance de Vénus ; le ravissement des dieux qui la voient ; son embarras de se voir toute nue ; & cette pudeur , qui est la première des graces.

On y voit les amours de Mars & de la déesse. Le peintre a représenté le dieu sur son char, fier & même terrible ; la Renommée vole au-tour de lui ; la Peur & la Mort marchent devant ses courriers consacrés d'écumee ; il entre dans la mêlée , & une poussière épaisse commence à le dérober. D'un autre côté , on le voit couché languissamment sur un lit de roses ; il sourit à Vénus ; vous ne le reconnoissez qu'à quelques traits divins , qui restent encore. Les Plaisirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans ; leurs yeux semblent se confondre ; ils soupirent ; & , attentifs l'un à l'autre , ils ne regardent pas les Amours qui se jouent au-tour d'eux.

Il y a un appartement séparé , où le peintre a représenté les noces de Vénus & de Vulcain : toute la cour céleste y est assemblée. Le dieu paroît moins sombre , mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La déesse regarde d'un air froid la joie commune ; elle lui donne négligemment une main , qui semble se dérober ; elle retire de dessus lui des regards qui portent à peine , & se tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau , on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe , pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle ; les dieux sourient ; & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De

De l'autre côté, on voit le dieu impatient qui entraîne sa divine épouse; elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enleve pour l'emporter sur le lit nuptial. Les dieux suivent en foule. La déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ses genoux, la toile vole: mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé: il l'enferme dans les rideaux; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire: il est charmé de la voir s'éloigner. Les déesses jouent entr'elles: mais les dieux paroissent tristes; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple, la déesse elle-même y a voulu établir son culte: elle en a réglé les cérémonies, institué les fêtes; & elle y est, en même-temps, la divinité & la prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre, est plutôt une profanation, qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur, & se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va, une fois en sa vie, se donner à celui qui la choisit, & jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisanes de tous les pays, plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a, enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femmes, pour servir dans le sanctuaire, consacrant à la déesse, & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendit des honneurs plus dig-

dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même: car la beauté est aussi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le temple; ils vont embrasser les autels de la Fidélité & de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une cruelle y viennent soupirer: ils sentent diminuer leurs tourmens: ils trouvent dans leur cœur la flatteuse espérance.

La déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa maîtresse, comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus justes, lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines, le feu, les transports de l'amour, & la fureur même: car, moins on est maître de son cœur, plus il est à la déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur sont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le temple: ils adressent de loin leurs vœux à la déesse, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La déesse inspire aux filles de la modestie: cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les trésors qu'elle cache.

Mais jamais, dans ces lieux fortunés, elles n'ont rougi d'une passion sincère, d'un sentiment naif, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel

quel il doit se rendre : mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens : il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une flèche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affaiblit, il le fait soudain renaitre, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels, dont il blessa Phèdre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine, servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le dieu donne le plaisir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le sanctuaire, pour faire leur prière à Vénus. Elles y expriment des sentimens naîfs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flamme pour Thirsis est éteinte ; je ne te demande pas de me rendre mon amour ; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tous bas : Puissante déesse, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude ; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus. J'aime peut-être. Ah ! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de

de Vénus: souvent ils chantaient sa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa maîtresse, chantoit ainsi: Amour, lorsque tu vis Pŷché, tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur: ton bonheur n'étoit pas différent du mien; car tu sentoies mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide; j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimée: je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle; & je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple; & jamais il n'y sera entré un amant si fidèle: nous irons dans le palais de Vénus; & je croirai que c'est le palais de Thémire: j'irai dans la prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai sur son sein: peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage, où tant de routes vont se confondre: & quand elle sera égarée, ... L'Amour, qui m'inspire, me défend de révéler ses mystères.



SECOND CHANT.

IL y a à Gnide un autre sacré que les nymphes habitent, où la déesse rend ses oracles. La terre ne mugit point sous les pieds; les cheveux ne se dressent point sur la tête; il n'y a point de prêtresses, comme à Delphes, où Apollon agit la Pythie: mais Vénus elle-même écoute les mortels, sans se jouer de leurs espérances, ni de leurs craintes.

Une coquette de fille de Crete étoit venue à Gnide: elle marchoit entourée de tous les jeunes Gni-

Gardiens ; elle sourioit à l'un , parloit à l'oreille à l'autre , soutenoit son bras sur un troisième , croisoit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art ; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel ! que d'allarmes ne causa-t-elle point aux vraies amantes ! Elle se présenta à l'oracle , aussi fière que les déesses : mais soudain nous entendîmes une voix , qui sortoit du sanctuaire : Perfide , comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je regne avec la candeur ? Je vais te punir d'une manière cruelle : je t'ôterai tes charmes ; mais je te laisserai le cœur comme il est. Tu appelleras tous les hommes que tu verras , ils te fuiront comme une ombre plaintive ; & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une courtisane de Nocrétis vint ensuite , toute brillante des dépouilles de ses amans. Va , dit la déesse , tu te trompes , si tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs ; mais elle ne les donne pas. Ton cœur est comme le fer ; & , quand tu verrois mon fils même , tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoutent ; va leur montrer des charmes , que l'on voit soudain , & que l'on perd pour toujours. Tu n'es propre qu'à faire mépriser aux puissances.

Quelque temps après , vint un homme riche , qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes , dit la déesse , une chose que je ne sçavois faire ; quoique je sois la déesse de l'amour. Tu achètes des beautés , pour les aimer ; mais tu ne les aime pas , parce que tu les achètes. Tes trésors ne te seront point inutiles ; ils te serviront à te dégouter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride , nommé Aristée , se présenta ensuite : il avoit vu à Gaide la charman-

mante Camille; il en étoit éperduement amoureux: il sentoît tout l'excès de son amour; & il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage. Je connois ton cœur, lui dit la déesse; tu sçais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi; j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde; mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La déesse me dit: Il n'y a point, dans mon empire, de mortel qui me soit plus soumis que toi. Mais que veux-tu que je fasse? Je ne sçaurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah! lui dis-je, grande déesse, j'ai mille grâces à vous demander: faites que Thémire ne pense qu'à moi; qu'elle ne voie que moi; qu'elle se réveille en songeant à moi; qu'elle craigne de me perdre, quand je suis présent; qu'elle m'espère dans mon absence; que, toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.



TROISIEME CHANT.

IL y a à Gnide des jeux sacrés, qui se renouvellent tous les ans; les femmes y viennent, de toutes parts, disputer le prix de la beauté. Là, les bergeres sont confondues avec les filles des rois; car la beauté seule y porte les marques de l'empire. Vénus y préside elle-même. Elle décide sans balancer; elle sçait bien quelle est la mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

Hélène remporta ce prix plusieurs fois: elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam; elle triompha enfin lorsque les dieux l'eurent rendue à Ménélas, après dix ans d'espérances: ainsi ce prince,

ce, au jugement de Vénus même, se vie aussi heureux époux, que Thésée & Paris, avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'île de Lesbos; & elles se disoient l'une à l'autre: je me sens toute émue, il n'y a rien de si charmant que vous: si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits: tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps; & les dieux, qui les formèrent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des grâces.

Il vint cent femmes de l'île de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus; nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même. Nous ne rougissons point de nos charmes: nos manières, quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'alarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone. Leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la manière la plus immodeste; & cependant elles faisoient les prudes, & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mex fameuse par tant de naufrages, vous savez conserver des dépôts précieux. Vous vous calmâtes, lorsque le navire Argo porta la toison d'or sur votre plaine liquide; & lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos, & se sont consacrées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

Je

Je vis aussi Oriane, semblable aux déesses. Toutes les beautés de Lydie entouraient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient présenté à Vénus une offrande de deux cent talens. Candaule étoit venu lui-même, plus distingué par son amour que par la pourpre royale : il passoit les jours & les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane; ses yeux erroient sur son beau corps, & ses yeux ne se laissoient jamais. Hélas ! disoit-il, je suis heureux; mais c'est une chose qui n'est sûre que de Vénus & de moi : Mon bonheur seroit plus grand, s'il donnoit de l'envie. Belle reine, quittez ces vains ornemens; faites tomber cette toile importune; montrez-vous à l'univers; laissez le prix de la beauté, & demandez des autels.

Auprès de-là, étoient vingt Babyloniennes : elles avoient des robes de pourpre brodées d'or; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richesses qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs. Leurs maris étoient auprès d'elles, & ils disoient : Les loix nous soumettent à vous en l'honneur d'Isis : mais votre beauté a sur nous un empire plus fort que celui des loix; nous vous obéissons avec le même plaisir que l'on obéit aux dieux; nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquerriez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maison, auprès d'un mari tranquille, qui, pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre, dans
le

le soin de votre famille, le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante qui envoient ses vaisseaux au bout de l'univers : les ornemens fatiguoient leur tête superbe ; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour : elles étoient filles de l'Aurore ; &, pour la voir , elles se lavoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil , qui faisoit disparaître leur mère ; elles se plaignoient de leur mère , qui ne se montrait à elles que comme au reste des mortels.

Je vis , sous une tente , une reine d'un peuple des Indes. Elle étoit entourée de ses filles , qui déjà faisoient espérer les charmes de leur mère : des eunuques la servoient , & leurs yeux regardoient la terre : car , depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide , ils avoient senti redoubler leur affreux mélancolie.

Les femmes de Cadis , qui sont aux extrémités de la terre , disputèrent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers , où une belle ne reçoive des hommages ; mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite. Belles sans ornemens , elles avoient des grâces , au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore ; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zéphyr. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante , & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés , on ne vit point la jeune Camille. Elle avoit dit : Je ne veux point dis-

pu-

puter le prix de la beauté; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célèbres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix : car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus; je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle: les peuples étoient séparés des peuples; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant jusqu'à l'aurore: il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là, on voyoit la beauté fière de Pallas; ici, la grandeur & la majesté de Junon; plus loin, la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une manière particulière d'exprimer sa pudeur, & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux. Les unes découvroient la gorge, & cachotent leurs épaules; les autres monstroient les épaules, & couvroient la gorge; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes; & là on rougissoit de ce qu'ici on appelloit bienfaisance.

Les dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur ouvrage. De toutes les déesses, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, & que les dieux ne raille point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le temps d'être ses rivales: elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces. Allez la couronner, leur dit-elle; de toutes les beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble.

QUA-

QUATRIÈME CHANT.

Pendant que Thémire étoit occupée avec ses compagnes au culte de la déesse, j'entrai dans un bois solitaire ; j'y trouvai le tendre Aristée. Nous nous étions vus le jour que nous avions été consulter l'oracle ; c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir : car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit ; il sembloit que la tendre Amirié étoit descendue du ciel, pour se placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie. Voici, à peu près, ce que je lui dis :

Je suis né à Sybaris, où mon père Antioque étoit prêtre de Venus. On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés & les besoins ; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille ; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles ; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle ; & les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe & la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint ; ils se frisent avec tant d'art, ils em-

Tome V,

I

ploient

pioient tant de temps à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Les femmes se livrent, au lieu de se rendre; chaque jour voit finir les desirs & les espérances de chaque jour : on ne sçait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé; on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre : & toutes ces circonstances qui les accompagnent, si bien, tous ces riens qui sont d'un si grand prix, ces engagements qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la dernière; tout cela est inconnu à Sybaris.

Encore si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire; mais non; les yeux sont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure; ils quittent un plaisir qui leur déplaît, pour un plaisir qui leur déplaira encore; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût.

Leur âme, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines : un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sauroient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évapourir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instans.

Ils passent leur vie sur des sièges renversés, sur les

lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour, sans s'être fatigués : ils sont brisés, quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je scus penser, j'eus du dégoût pour la malheureuse Sybaris. J'aime la vertu ; & j'ai toujours craint les dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus longtemps cet air empoisonné : tous ces esclaves de la mollesse sont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai, pour la dernière fois, au temple ; & m'approchant des autels où mon père avoit tant de fois Sacrifié : Grande déesse, dis-je à haute voix ; j'abandonne ton temple, & non pas ton culte : en quelque lieu de la terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens ; mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis, & j'arrivai en Crète. Cette île est toute pleine des monumens de l'Amour. On y voit le taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaë ; le labyrinthe, dont l'Amour seul scut éluder l'artifice ; le tombeau de Phèdre, qui étonna le Soleil, comme avoit fait sa mère ; & le temple d'Ariane, qui, désolée dans les déserts, abandonnée par un ingrat, ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines grecs : car ceux qui échappèrent aux dangers d'un élément colère trouverent leur maison plus funeste encore. Vénus irritée leur fit embrasser des épouses perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chère.

Je quittai cette île, si odieuse à une déesse qui

devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai ; & la tempête me jeta à Lesbos. C'est encore une île peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du visage des femmes , la foiblesse de leur corps , & la timidité de leur ame. Grande Vénus , laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant d'horreurs.

Mitylène est la capitale de Lesbos ; c'est la patrie de la tendre Sappho. Immortelle comme les Muses , cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même , trouvant ses ennuis dans ses charmes , elle hait son sexe , & le cherche toujours. Comment , dit-elle , une flamme si vaine peut-elle être si cruelle ? Amour , tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues , que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos ; & le sort me fit trouver une île plus profane encore ; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple : jamais les Lemniens ne lui adressèrent de vœux. Nous rejettons , disent-ils , un culte qui amoilit les cœurs. La déesse les en a souvent punis : mais , sans expier leur crime , ils en portent la peine ; toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer , cherchant toujours quelque terre chérie des dieux ; les vents me portèrent à Délos. Je restai quelques mois dans cette île sacrée. Mais , soit que les dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive ; soit que notre ame retienne de la divinité , dont elle est émanée , quelque foible connoissance de l'avenir ; je sentis que mon destin , que mon bonheur même m'appelloient dans un autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille , où l'ame , plus à elle-même , semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie ; il m'apparut , je ne sçus pas d'abord si c'étoit une mortelle , ou

une

une déesse. Un charme secret étoit répandu sur
 toute sa personne : elle n'étoit point belle comme
 Vénus, mais elle étoit ravissante comme elle : tous
 ses traits n'étoient point réguliers, mais ils en-
 chantent tous ensemble : vous n'y trouviez point
 ce qu'on admire, mais ce qui pique ; ses cheveux
 sembloient négligemment sur les épaules, mais
 cette négligence étoit heureuse : sa taille étoit char-
 mante ; elle avoit cet air que la nature donne seule.
 Je dont elle cache le secret aux peintres même.
 Elle vit mon étonnement ; elle en sourit. Dieux !
 quel souris ! Je suis, me dit-elle d'une voix qui
 pénétrait le cœur, la seconde des Graces : Vénus,
 qui m'envoie, veut te rendre heureux ; mais il faut
 que tu ailles l'adorer dans son temple de Gnide.
 Elle fuit ; mes bras la suivirent : mon songe s'en-
 vola avec elle ; & il ne me resta qu'un doux regret
 de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vue.
 Je quitrai donc l'île de Délos : j'arrivai à Gni-
 de. Je puis dire que d'abord je respirai l'amour.
 Je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je
 sentis. Je n'aimois pas encore, mais je cherchois
 à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la
 présence de quelque beauté divine. J'avançai ; &
 je vis, de loin, de jeunes filles qui jouoient dans
 la prairie : je fus d'abord entraîné vers elles. In-
 senté que je suis ! disois-je : j'ai, sans aimer, tous
 les égaremens de l'amour : mon cœur vole déjà
 vers des objets inconnus ; & ces objets lui donnent
 de l'inquiétude. J'approchai : je vis la charmante
 Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un
 pour l'autre. Je ne regardai qu'elle ; & je crois
 que je serois mort de douleur, si elle n'avoit tour-
 né sur moi quelques regards. Grande Vénus, m'é-
 criai-je, puisque vous devez me rendre heureux,
 faites que ce soit avec cette bergère : je renonce à
 toutes les autres beautés ; elle seule peut remplir
 vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.

CINQUIÈME CHANT.

JE parlois encore au jeune Aristée de mes tendres amours, ils lui firent soupirer les tiens; je soulagai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit: je n'oublierai rien; car je suis inspiré par le même dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-simple: mes aventures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; &, comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide; elle est belle; elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs: les femmes qui font des souhaits demandent aux dieux les grâces de Camille; les hommes qui la voient veulent la voir toujours, on craignoit de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble, mais modeste, des yeux vifs & tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à se parer, mais elle est mieux parée que les autres femmes.

Elle a un esprit que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également au sérieux & à l'enjouement. Si vous voulez, elle pensera sensément; si vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'esprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf, qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle

qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, à les charmes de la simplicité; vous trouvez toujours une bergère naïve. Des graces si légères, si fines, si délicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela, Camille m'aime: elle est ravie quand elle me voit, elle est fâchée quand je la quitte; & , comme si je pouvois vivre sans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis tous jours que je l'aime, elle me croit: je lui dis que je l'adore, elle le sçait; mais elle est ravie, comme si elle ne le sçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la sienna. Enfin elle m'aime tant; qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, sans oser lui dire que je l'aimois, & sans oser presque me le dire à moi-même: plus je la trouvois aimable, moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille; tes charmes me touchoient; mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image. Que je suis heureux! je n'ai pu y réussir; cette image y est restée, & elle y vivra toujours.

Je dis à Camille: J'aimois le bruit du monde, & je cherche la solitude; j'avois des vues d'ambition, & je ne desire plus que ta présence; je voulois errer sous des climats reculés, & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respîres; tout ce qui n'est point toi s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon

cœur : bien-tôt regne entre nous ce doux silence , qui est le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camillo , je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu , me dit-elle ? parle-moi de nos amours : ou , si tu n'as rien pensé , si tu n'as rien à me dire , cruel , laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embrassant , Tu es triste. Il est vrai , lui dis-je : mais la tristesse des amans est délicieuse ; je sens couler mes larmes , & je ne sçais pourquoi , car tu m'aimes ; je n'ai point de sujet de me plaindre , & je me plains. Ne me retire point de la langueur où je suis ; laisse-moi soupirer en même-temps mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour , mon ame est trop agitée ; elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir : au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même. N'essuie point mes larmes : qu'importe que je pleure , puisque je suis heureux ?

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui , je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Hélas ! lui dis-je , je t'aime comme je t'aimois : car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi , qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent : ces louanges me touchent , comme si elles m'étoient personnelles ; & j'en suis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous , elle parle avec tant d'esprit , que je suis enchanté de ses moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dit rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un , je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés , quand , tout à coup , je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde , Camille , aux impostures des amans.

mans. Ils te diront qu'ils t'aiment , & ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi ; mais je jure , par les dieux , que je t'aime davantage.

Quand je l'aperçois de loin , mon esprit s'égarre : elle approche , & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle , & il semble que mon âme veut me quitter , que cette âme est à Camille , & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse , & , dans un instant , elle m'en accorde une autre. Ce n'est point un artifice : combattue par sa pudeur & son amour , elle voudroit me tout refuser , elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit , Ne vous suffit-il pas que je vous aime ? que pouvez-vous désirer après mon cœur ? Je désire , lui dis-je , que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire , & que le grand amour justifie.

Camille ; si je cesse un jour de t'aimer , puisse la Parque se tromper , & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie que je trouverois déplorable , quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant.

Aristée soupira , & se tut ; & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille , que pour penser à elle.



SIXIÈME CHANT.

Pendant que nous passions de nos amours , nous nous égarâmes ; & , après avoir erré longtemps , nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits , par un chemin de fleurs ,
1 5
an

au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obscur ; nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh dieux ! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste ! A peine y eus-je mis le pied , que tout mon corps frémis, mes cheveux se dressèrent sur la tête. Une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour : à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra, & que les vents n'agitèrent jamais. J'y vis la Jalousie ; son aspect étoit plus sombre que terrible. La Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouroient, & les Enemis voloient au-tour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête ; & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels ; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité, à la lueur des langues enflammées des serpens qui sifflaient sur sa tête ; c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens, & le jeta sur moi : je voulus le prendre ; déjà, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide : mais, dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embrasée, & dans sa violence, tout mon corps la contenoit à peine : j'étois si agité, qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos transports ; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable : nous allions de la Jalousie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalousie : nous criions, Thémire ! nous criions, Camille ! Si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

En-

Enfin, nous trouvâmes la lumière du jour; elle nous parut importante, & nous regretâmes presque l'autre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes de lassitude; & ce repos même nous parut insupportable. Nos yeux nous refusèrent des larmes, & notre cœur ne put plus former de soupir.

Je fus pourtant un moment tranquille: le Sommeil commençoit à verser sur moi les doux pavots. Oh dieux! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres: je me réveillais, à chaque instant, sur une infidélité de Thémire; je la voyois. . . Non, je n'ose encore le dire; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudroit donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténèbres & la lumière! Thémire, la cruelle Thémire m'agite, comme les Furies. Qu'à l'êtr' éternel que mon bonheur seroit, de l'oublier pour jamais!

Un accès de fureur me repait: Ami, m'écriai-je, leve-toi. Allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie: poursuivons ces bergers dont les amours sont si paisibles. Mais non: je vois de loin un temple; c'est peut-être celui de l'Amour: allons, le détruire, allons briser sa statue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes, & il sembloit que l'ardeur de complot, & un crime nous donnât des forces nouvelles: nous traversâmes les bois, les prés, les guérets; nous ne fûmes pas arrêtés un instant: une colline s'élevait en vain, nous y montâmes; nous entrâmes dans le temple: il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des dieux est grande! Notre fureur fut aussitôt calmée. Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec surprise la défordre où nous étions.

Grand dieu ! m'écuriai-je, je te rends moins grâces d'avoir apaisé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. Et, m'approchant de la prêtresse : Nous sommes aimés du dieu que vous servez, il vient de calmer les transports dont nous étions agités ; à peine sommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons senti sa faveur présente : nous voulons lui faire un sacrifice. Daignez l'offrir pour nous, divine prêtresse. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la prêtresse se préparoit à donner le coup mortel, Aristée prononça ces paroles : Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes : nos plaisirs sont un culte pour toi ; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raison : mais, quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puisses nous la rendre.

La noire Jalousie tient l'Amour sous son esclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs ; & tu la fais rentrer dans sa demeure assoupie.

Après que le sacrifice fut fait, tout le peuple s'assembla au tour de nous ; & je racontai à la prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie. Et, tout à coup, nous entendîmes un grand bruit, & un mélange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du temple ; & nous vîmes arriver une troupe de bacchantes ; qui frappoient la terre de leurs thyrses, criant à haute voix, Euphoë ! Le vieux Siron suivait ; monté sur son âne, & sa tête sembloit chercher la terre ; &, si-tôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure. La troupe avoit le visage barbouillé de lie. Paroissoient ensuite avec sa flûte ; & les Satyres en-
 souvoient leur roi. La joie régnoit avec le désor-
 dre ;

dre; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons. Enfin, je vis Bacchus: il étoit sur son char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ses côtés, étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée, lorsque le dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel. Il essuya vos larmes. Si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit: Aimez-moi. Thésée fuit; ne vous souvenez plus de son amour, oubliez jusqu'à sa perfidie. Je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char; je vis descendre Ariane; elle entra dans le temple. Aimable dieu, s'écria-t-elle, restons dans ces lieux, & soupirons-y nos amours. Faisons d'un climat d'une joie éternelle. C'est auprès de ces lieux que la reine des cœurs a posé son empire; que le dieu de la joie regne auprès d'elle; & augmente le bonheur de ces peuples déjà si fortunés.

Pour moi, grand dieu, je sens déjà que je t'aime davantage. Quoi! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable! Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espèrent, & qui sont plus contents quand ils délirent, que quand ils jouissent.

Tu seras ici, nous étendrons nos amours. Dans le ciel, on n'est occupé que de la gloire; ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres, que l'on sçait aimer. Et, pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée, ma joie, mes soupirs & mes larmes même, se rediront sans cesse mes amours.

Le dieu sourit à Ariane; il la mena dans le sanctuaire.

taire. La joie s'empara de nos cœurs; nous sentîmes une émotion divine. Saisis des égaremens de Silène, & des transports des bacchantes, nous prîmes un thyrsé, & nous nous mêlâmes dans les danses & dans les concerts.



SEPTIÈME CHANT.

Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus; mais bientôt nous crûmes sentir que nos vœux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités; mais la sombre Tristesse avoit saisi notre ame & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes. Il nous sembloit que les cruelles déesses ne nous avoient agités, que pour nous faire pressentir des malheurs auxquels nous étions destinées.

Quelquesfois nous regrettions le temple de Bacchus; bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnyde: nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puissans de notre amour & de notre jaloufie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de sentir lorsque, sur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déjà ravie, & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Pour être, dis-je, que je trouverai le berger Lycas avec Camille; que fais-je s'il ne lui parle pas dans ce moment? O dieux! l'infidelle prend plaisir à l'entendre!

On disoit l'autre jour, repris-je, que Thyrsis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnyde; il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore; il fan-

faudra que je dispute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour, Lycas chançoit ma Camille : que j'étois insensé ! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Thyrsis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles : Malheureux que je suis ! elle les a mises sur son sein ! C'est un présent de Thyrsis, disoit-elle. Ah ! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas longtemps que j'allois, avec Camille, faire à Vénus un sacrifice de deux tourterelles ; elles meéchapperent, & s'envolèrent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Thémire ; j'avois écrit mes amours : je les lisois & relisois sans cesse : un matin, je les trouvai effacées.

Camille, ne désespère point un malheureux qui t'aime ; l'amour, qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gaidien qui regardera ma Thémire, je le poursuivrai jusque dans le temple ; & je le punirai, s'il n'est aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'autre sacré où la déesse rend ses oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée : ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule ; je perdus l'heureux Aristée : déjà il avoit embrassé sa Camille ; & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je sentis ma jalousie redoubler à sa vue ; je sentis renaître mes premières fureurs. Mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'est ainsi que les dieux renvoient les furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O dieux ! me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes ! Trois fois le soleil a parcouru sa carrière ; je craignois de t'avoir perdu pour jamais : cette pa-

role

role me fait trembler, J'ai été consulter l'oracle. Je n'ai point demandé si tu m'aimois ; hélas ! je ne voulois que savoir si tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuse, lui dis-je, un infortuné qui auroit haï, si son ame en étoit capable. Les dieux, dans les mains desquels je suis, peuvent me faire perdre la raison : ces dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalousie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet avantage, que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuse simulation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois solitaire : il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'est un grand crime, Thémire, de te croire infidèle.

Jamais les bois de l'Elysée, que les dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres, qu'ils chérissent ; jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future ; ni les jardins des Hespérides, dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un satyre, qui suivoit une nymphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans ! s'écria-t-il ; vos yeux savent s'entendre & se répondre ; vos soupirs sont payés par des soupirs ! Mais moi, je passe ma vie sur les traces d'une bergère farouche ; malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe, seule dans ce bois, nous aperçut & soupira. Non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant si tardre.

Nous

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine. Il avoit suivi Diane, qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit au-tour de lui. Il accorderoit sa lyre; elle attire les rochers; les arbres la suivent, les lions restent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appelés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire; je le trouvai ensuite sur son sein: il s'étoit sauvé à ses pieds; je l'y trouvai encore: il se cacha sous ses genoux; je le suivis; & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté. Il étoit à sa dernière retraite: elle est si charmante, qu'il ne sçauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis! Thémire écoute mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie: elle entendit mes prières, & elle devint plus sévère. Enfin je fus téméraire: elle s'indigna, je tremblai; elle me parut fâchée, je pleurai; elle me rebuta, je tombai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eût rappelé la vie.

Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi; car je n'a jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa: je reçus ma grâce, hélas! sans espérance de devenir coupable.

Fin du temple de Gnide.

Com-

Comme la pièce suivante m'a paru être du même auteur, j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.

UN jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour qui demouroit caché sur des fleurs, & couvert par quelques branches de myrthe qui, cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris, qui le suivent toujours, étoient allé folâtrer loin de lui; il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; son arc & son carquois étoient à ses côtés; &, si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise pris l'arc du plus grand des deux; elle y mit un trait, sans que je m'en apperçusse, & le lança contre moi. Je lui dis en souriant: Prends-en un second; fais-moi une autre blessure; celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait; il lui tomba sur le pied; & elle cria doucement: C'étoit le trait le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour! Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baissai: Ah! Céphise, tu veux donc me faire mourir? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément, dit-elle; il s'est fatigué à lancer ses traits. Il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah! je n'y puis consentir; car il nous a toujours favorisés. Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, & lui tirer une flèche de toute ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Ah bien! qu'il se réveille: que pourra-t-il faire que nous blessier davantage? Non, non; laissons-le dormir; nous resterons auprès de lui; & nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de myrthe & de roses.

restes. Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jeta sur lui; & elle rioit de voir le petit dieu presque enseveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit-elle? Il faut lui couper les ailes, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages, car ce dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit; & tenant d'une main le bout des ailes dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphise. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le sommet des ailes de l'Amour, laissa ses ciseaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler; & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas. Il vit sur les fleurs le bout de ses ailes; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'aperçut du haut de l'Oympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, & le posa sur le sein de Vénus. Ma mère, dit-il, je battois de mes ailes sur votre sein; on m'a les ailes coupées: que vais-je devenir? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; restez sur mon sein; ne bougez pas; la chaleur va les faire renaitre. Ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes? Embrassez-moi: elles croissent: vous les aurez bientôt comme vous les aviez; j'en vois déjà le sommet qui se dore: dans un moment. . . . C'est assez: volez, volez, mon fils. Qui, dit-il, je vais me hasarder! Il s'envola; il se reposa auprès de Vénus, & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'effort; il alla se reposer un peu plus loin, & revint encore sur le sein de Vénus. Il l'embrassa; elle lui sourit: il l'embrassa encore; & badina avec elle; & enfin il s'éleva dans les airs; d'où il règne sur toute la nature.

L'Amour, pour se venger de Céphise, l'a rendu la plus volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a
aimé;

aimé; elle a aimé Daphnis; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'est moi que vous punissez! Je veux bien porter la peine de son crime: mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire souffrir?

F I N.

ESSAI SUR LE GOUT

DANS LES CHOSES
DE LA NATURE ET DE L'ART.

FRAGMENT.

DAns notre manière d'être actuelle, notre ame goûte trois sortes de plaisirs: il y en a qu'elle tire du fond de son existence même; d'autres qui résultent de son union avec le corps; d'autres enfin qui sont fondés sur les lois & les préjugés que de certaines institutions, de certains usages, de certaines habitudes lui ont fait prendre.

Ce sont ces différens plaisirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le je ne sais quoi, le noble, le grand, le sublime, le majestueux, &c. Par exemple, lorsque nous trouvons du plaisir à voir une chose avec

une

une utilité pour nous, nous disons qu'elle est bonne; lorsque nous trouvons du plaisir à la voir, sans que nous y démêlions une utilité présente, nous l'appellons belle.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci; ils regardoient comme des qualités positives toutes les qualités relatives de notre ame; ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raisonner Socrate, ces dialogues si admirés des anciens, sont aujourd'hui insoutenables, parce qu'ils sont fondés sur une philosophie fautive: car tous ces raisonnemens tirés sur le bon, le beau, le parfait, le sage, le bon, le dur, le mou, le sec, l'humide, traités comme des choses positives, ne signifient plus rien.

Les sources du beau, du bon, de l'agréable, &c. sont donc dans nous-même; & en chercher les raisons, c'est chercher les causes des plaisirs de notre ame.

Examinons donc notre ame, étudions-la dans ses actions & dans ses passions; cherchons-la dans ses plaisirs; c'est là où elle se manifeste d'avantage. La poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, les différentes sortes de jeux, enfin les ouvrages de la nature & de l'art, peuvent lui donner du plaisir; voyons pourquoi, comment & quand ils le lui donnent; rendons raison de nos sentimens: cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse & avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.

DES

DES PLAISIRS DE NOTRE AME.

L'Âme, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux & qui lui sont propres; tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence opposée au sentiment de la nuit, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale; celui de voir un grand nombre de choses; &c. celui de comparer, de joindre & de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'âme, indépendamment des sens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui pense: & il est fort indifférent d'examiner ici si notre âme a ces plaisirs comme substance unie avec le corps, ou comme séparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils sont les objets du goût: ainsi nous ne distinguerons point ici les plaisirs qui viennent à l'âme de sa nature, d'avec ceux qui lui viennent de son union avec le corps; nous appellerons tout cela plaisirs naturels, que nous distinguerons des plaisirs acquis que l'âme se fait par de certaines liaisons avec les plaisirs naturels; & de la même manière & par la même raison; nous distinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure, la connoissance des plaisirs naturels & acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, & connoître quels sont ses plaisirs, pour parvenir à mesurer ses plaisirs, & même quelquefois à sentir ses plaisirs.

Si notre âme n'avoit point été unie au corps, elle

elle auroit connu ; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

Notre manière d'être est entièrement arbitraire ; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement. Mais, si nous avions été faits autrement, nous aurions senti autrement ; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poésie ; une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poésie : par exemple, si la constitution de nos organes nous avoit rendu capables d'une plus longue attention, toutes les règles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention, ne seroient plus ; si nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les règles qui sont fondées sur la mesure de notre pénétration, tomberoient de même ; enfin toutes les loix établies sur ce que notre machine est d'une certaine façon, seroient différentes, si notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuse, il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture : si notre vue avoit été plus distincte, & notre ame capable d'embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens ; si nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos instrumens de musique. Je sçais bien que les rapports que les choses ont entre elles auroient subsisté ; mais, le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choses qui, dans l'état présent, font un certain effet sur nous, ne le feroient plus : & comme la perfection des arts est de nous présenter les choses telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir qu'il est possible, il faudroit qu'il y eût du changement

ment dans les arts, puisqu'il y en auroit dans la manière la plus propre à nous donner du plaisir.

On croit d'abord qu'il suffiroit de connoître les diverses sources de nos plaisirs, pour avoir le goût; & que, quand on a lu ce que la philosophie nous dit là-dessus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'est pas une connoissance de théorie; c'est une application prompte & exquise des règles même que l'on ne connoît pas. Il n'est pas nécessaire de savoir que le plaisir que nous donne une certaine chose que nous trouvons belle, vient de la surprise; il suffit qu'elle nous surprenne, & qu'elle nous surprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainsi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût acquis, c'est-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel: car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel; comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, sans considérer s'il est bon ou mauvais, juste ou non, est ce qui nous attache à une chose par le sentiment; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse s'appliquer aux choses intellectuelles, dont la connoissance fait tant de plaisir à l'ame, qu'elle étoit la seule félicité que de certains philosophes pussent comprendre. L'ame connoît par ses idées & par ses sentimens; elle reçoit des plaisirs par ces idées & par ces sentimens: car, quoique nous opposions l'idée au sentiment, cependant, lorsqu'elle voit une chose, elle la sent; & il n'y a point de choses si intellectuelles, qu'elle ne voie ou qu'elle ne croie voir, & par conséquent qu'elle ne sente.

DE

DE L'ESPRIT EN GENERAL.

L'Esprit est le genre qui a sous lui plusieurs espèces, le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent, le goût.

L'esprit consiste à avoir les organes bien constitués, relativement aux choses où il s'applique. Si la chose est extrêmement particulière, il se nomme talent ; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délicat des gens du monde, il se nomme goût ; si la chose particulière est unique chez un peuple, le talent se nomme esprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chasse chez les sauvages, &c.

DE LA CURIOSITE.

Notre ame est faite pour penser, c'est-à-dire pour appercevoir ; or un tel être doit avoir de la curiosité : car, comme toutes les choses sont dans une chaîne où chaque idée en précède une & en suit une autre, on ne peut aimer à voir une chose sans désirer d'en voir une autre ; & , si nous n'avions pas ce desir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. Ainsi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhaitons de voir la partie qu'en nous cache ; à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'est donc le plaisir que nous donne un objet qui nous porte vers un autre ; c'est pour cela que l'ame cherche toujours des choses nouvelles, & ne se repose jamais.

Tome V.

K

Ainsi

Ainsi on fera toujours sûr de plaire à l'ame, lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raison pourquoi nous avons du plaisir lorsque nous voyons un jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorsque nous voyons un lieu brut & champêtre: c'est la même cause qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espace: enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphere de sa présence; ainsi c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. Mais comment le faire? dans les villes, notre vue est bornée par des maisons: dans les campagnes, elle l'est par mille obstacles, à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre secours, & nous découvre la nature qui se cache elle-même; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la nature, c'est-à-dire la nature dérobée à nos yeux: mais, quand nous trouvons de belles situations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruisseaux, des collines, & ces dispositions qui sont, pour ainsi dire, créées exprès, elle est bien autrement enchantée que lorsqu'elle voit les jardins de la Nature; parce que la nature ne se copie pas, au lieu que l'art se ressemble toujours. C'est pour cela que, dans la peinture, nous aimons mieux un paysage que le plan du plus beau jardin du monde; c'est que la peinture ne prend la nature que là où elle est belle, là où la vue se peut porter au loin & dans toute son étendue, là où elle est variée, là où elle peut être vue avec plaisir.

Ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait décou-

vrir

voir tout-d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal : „ Lorsqu'il pouvoit, dit-il, „ se servir de la victoire, il aima mieux en jouir “ ; *cum victoriam posset uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit : „ Ce fut vaincre que d'y „ entrer “ ; *introisse victoria fuit.*

Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse : „ C'est le Scipion qui croit pour la destruction de l'Afrique “ ; *hic erit Scipio, qui in exitium Africa crescit.* Vous croyez voir un enfant qui croît & s'élève comme un géant.

Enfin, il nous fait voir le grand caractère d'Annibal, la situation de l'univers, & toute la grandeur du peuple romain, lorsqu'il dit : „ Annibal „ fugitif cherchoit au peuple romain un ennemi „ par tout l'univers “ ; *qui, profugus ex Africa, hostem populo romano toto orbe quarebat.*



DES PLAISIRS DE L'ORDRE.

IL ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choses ; il faut les lui montrer avec ordre : car, pour lors, nous nous ressouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons ; notre ame se félicite de son étendue & de sa pénétration : mais, dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame sent à chaque instant troubler celui qu'elle y veut mettre. La suite que l'auteur s'est faite, & celle que nous nous faisons, se confondent ; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien ; elle est humiliée par la confusion de ses idées,

par l'inanité. qui lui reste; elle est vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaisir: c'est pour cela que, quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion, on met toujours de l'ordre dans la confusion même. Ainsi les peintres groupent leurs figures; ainsi ceux qui peignent les batailles mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les choses que l'œil doit distinguer, & la confusion dans le fond & le lointain.



DES PLAISIRS DE LA VARIE'TÉ.

MAIS, s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété; sans cela l'âme languit; car les choses semblables lui paroissent les mêmes; & si une partie d'un tableau qu'on nous découvre ressembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet seroit nouveau sans le paroître, & ne feroit aucun plaisir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art, semblables à celles de la nature, ne consistent que dans les plaisirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres, le plus que l'on peut, à varier ces plaisirs; si faut faire voir à l'âme des choses qu'elle n'a pas vues; il faut que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'est ainsi que les histoires nous plaisent par la variété des récits, les romans par la variété des prodiges, les pièces de théâtre par la variété des passions, & que ceux qui savent instruire modifient, le plus qu'ils peuvent, le ton uniforme de l'instruction.

Une longue uniformité rend tout insupportable; le même ordre des périodes, longtemps continué, accable dans une harangue: les mêmes nombres & les

Les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il est vrai que l'on ait fait cette fameuse allée de Moscou à Pétersbourg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée ; & celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en descendra dégoûté des situations les plus heureuses & des points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété ; mais elle ne l'aime, a-vons nous dit, que parce qu'elle est faite pour connoître & pour voir : il faut donc qu'elle puisse voir, & que la variété le lui permette ; c'est-à-dire, il faut qu'une chose soit assez simple pour être apperçue, & assez variée pour être apperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées & ne le sont point, d'autres qui paroissent uniformes & sont très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confusion des ornemens fatigue par leur petitesse ; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur lequel l'œil puisse s'arrêter : de manière qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique est une espece d'énigme pour l'œil qui le voit ; & l'ame est embarrassée, comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture grecque, au contraire, paroît uniforme : mais, comme elle a les divisions qu'il faut & autant qu'il en faut pour que l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle en voie assez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses aient de grandes parties ; les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes

montagnes sont composées d'autres montagnes qui sont au-dessus & au dessous ; c'est la nature des choses qui fait cela.

L'architecture grecque , qui a peu de divisions & de grandes divisions , imite les grandes choses ; l'ame sent une certaine majesté qui y regne partout.

C'est ainsi que la peinture divise en groupes de trois ou quatre figures celles qu'elle représente dans un tableau ; elle imite la nature , une nombreuse troupe se divise toujours en pelotons ; & c'est encore ainsi que la peinture divise en grande masse ses clairs & ses obscurs.



DES PLAISIRS DE LA SYMMETRIE.

J'Ai dit que l'ame aime la variété ; cependant , dans la plupart des choses , elle aime à voir une espèce de symmétrie. Il semble que cela renferme quelque contradiction : voici comment j'explique cela.

Une des principales causes des plaisirs de notre ame , lorsqu'elle voit des objets , c'est la facilité qu'elle a à les appercevoir ; & la raison qui fait que la symmétrie plaît à l'ame , c'est qu'elle lui épargne de la peine , qu'elle la soulage , & qu'elle coupe , pour ainsi dire , l'ouvrage par la moitié.

De-là suit une règle générale : par-tout où la symmétrie est utile à l'ame & peut aider ses fonctions , elle lui est agréable ; mais , par-tout où elle est inutile , elle est fade , parce qu'elle ôte la variété. Or les choses que nous voyons successivement doivent avoir de la variété ; car notre ame

n'a

n'a aucune difficulté à les voir : celles, au contraire, que nous appercevons d'un coup d'œil, doivent avoir de la symmétrie. Ainsi, comme nous appercevons d'un coup d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la symmétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embrasser d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil soit simple, il faut qu'il soit unique, & que les parties se rapportent toutes à l'objet principal ; c'est pour cela encore qu'on aime la symmétrie, elle fait un tout ensemble.

Il est dans la nature qu'un tout soit achevé ; & l'ame, qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'est encore pour cela qu'on aime la symmétrie ; il faut une espece de pondération ou de balancement : & un bâtiment avec une aile, ou une aile plus courte qu'une autre, est aussi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court.

DÉS CONTRASTES.

L'Amé aime la symmétrie, mais elle aime aussi les contrastes ; ceci demande bien des explications. Par exemple :

Si la nature demande, des peintres & des sculpteurs, qu'ils mettent de la symmétrie dans les parties de leurs figures, elle veut, au contraire, qu'ils mettent des contrastes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre sont insupportables ; la raison en est que cette symmétrie fait que les attitudes sont presque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui se ressemblent

toutes par-là. Ainsi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la nature ne nous a pas situés ainsi; &, comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajustés, dans nos actions & dans nos manières, comme des pagodes; &, si les hommes gênés & ainsi contraints sont insupportables, que sera-ce des productions de l'art?

Il faut donc mettre des contrastes dans les attitudes, sur-tout dans les ouvrages de sculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraste & de la situation.

Mais, comme nous avons dit, que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il est souvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contrastes, est devenue une symmétrie & une vicieuse uniformité.

Ceci ne se sent pas seulement dans de certains ouvrages de sculpture & de peinture, mais aussi dans le style de quelques écrivains, qui, dans chaque phrase, mettent toujours le commencement en contraste avec la fin par des antithèses continuelles, tels que saint Augustin & autres auteurs de la basse latinité; & quelques-uns de nos modernes, comme saint Evremont. Le tour de phrase toujours le même & toujours uniforme déplaît extrêmement; ce contraste perpétuel devient symmétrie, & cette opposition toujours recherchée devient uniformité.

L'esprit y trouve si peu de variété, que, lorsque vous avez vu une partie de la phrase, vous devinez toujours l'autre: vous voyez des mots opposés, mais opposés de la même manière; vous voyez un tour dans la phrase, mais c'est toujours le même.

Bien des peintres sont tombés dans le défaut de mettre des contrastes par-tout & sans ménagement; de sorte que, lorsqu'on voit une figure, on devine d'abord

d'abord la disposition de celles d'à côté : cette continuelle diversité dément quelque chose de semblable. D'ailleurs, la nature, qui jette les choses dans le désordre, ne montre pas l'affectation d'un contraste continu ; sans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement, & dans un mouvement forcé. Elle est plus variée que cela ; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes sortes de mouvement.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété celle qui sent ne la cherche pas moins ; car l'ame ne peut pas soutenir long-temps les mêmes situations, parce qu'elle est liée à un corps qui ne peut les souffrir. Pour que notre ame soit excitée, il faut que les esprits coulent dans les nerfs : Or il y a là deux choses, une lassitude dans les nerfs, une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus, ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi tout nous fatigue à la longue, & sur-tout les grands plaisirs : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris ; car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos ; il faut en employer d'autres plus propres à nous servir, & distribuer, pour ainsi dire, le travail.

Notre ame est lasse de sentir, mais ne pas sentir, c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable. On remédie à tout, en variant les modifications : elle sent, & elle ne se lasse pas.



DES PLAISIRS DE LA SURPRISE.

Cette disposition de l'ame, qui la porte toujours vers différens objets, fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viennent de la surprise ; sentiment qui plaît à l'ame par le spectacle & par la promp-

K ;

titu-

ritude de l'action : car elle apperçoit ou sent une chose qu'elle n'attend pas, ou d'une manière qu'elle n'attendoit pas.

Une chose peut nous surprendre comme merveilleuse, mais aussi comme nouvelle, & encore comme inattendue ; & , dans ces derniers cas , le sentiment principal se lie à un sentiment accessoire fondé sur ce que la chose est nouvelle ou inattendue.

C'est par-là que les jeux de hasard nous piquent ; ils nous font voir une suite continuelle d'événemens non attendus : c'est par-là que les jeux de société nous plaisent ; ils sont encore une suite d'événemens imprévus , qui ont pour cause l'adresse jointe au hasard.

C'est encore par-là que les pièces de théâtre nous plaisent : elles se développent par degrés, cachent les événemens jusqu'à ce qu'ils arrivent ; nous préparent toujours de nouveaux sujets de surprise, & souvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'esprit ne sont ordinairement lus que parce qu'ils nous ménagent des surprises agréables, & suppléent à l'insipidité des conversations presque toujours languissantes, & qui ne font point cet effet.

La surprise peut être produite par la chose, ou par la manière de l'appercevoir : car nous voyons une chose plus grande ou plus petite qu'elle n'est en effet, ou différente de ce qu'elle est ; ou bien nous voyons la chose même, mais avec une idée accessoire qui nous surprend. Telle est, dans une chose, l'idée accessoire de la difficulté de l'avoir faite, ou de la personne qui l'a faite, ou du temps où elle a été faite ; ou de la manière dont elle a été faite ; ou de quelque autre circonstance qui s'y joint.

Séneque nous décrit les crimes de Néron avec un sang-

sangfroid qui nous surprend , en nous faisant presque croire qu'il ne sent point l'horreur de ce qu'il décrit ; il change de ton tout à coup. & dit : L'univers ayant souffert ce monstre pendant quatorze ans, enfin il l'abandonna : *tale monstrum per quatuordecim annos perpeffus, terrarum orbis tandem destituit.* Ceci produit dans l'esprit différentes sortes de surprises ; nous sommes surpris du changement de style de l'auteur , de la découverte de sa différente manière de penser , de la façon de rendre en aussi peu de mots une des grandes révolutions qui soit arrivée : ainsi l'ame trouve un très-grand nombre de sentimens différens, qui concourent à l'ébranler & à lui composer un plaisir.



DES DIVERSES CAUSES

Qui peuvent produire un sentiment.

IL faut bien remarquer qu'un sentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cause unique. C'est, si j'ose me servir de ce terme, une certaine chose qui en produit la force & la variété. L'esprit consiste à savoir frapper plusieurs organes à la fois ; & , si l'on examine les divers écrans, on verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plu davantage sont ceux qui ont excité dans l'ame plus de sensations en même temps.

Voyez , je vous prie , la multiplicité des causes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé , qu'une confusion d'arbres : 10. parce que notre vue, qui seroit arrêtée , ne l'est pas : 20. chaque allée est une , & forme une grande chose ; au lieu que , dans la confusion , chaque arbre est une chose & une petite chose : 30. nous voyons un arrangement

que

que nous n'avons pas coutume de voir : 40. nous sçavons bon gré de la peine que l'on a prise : 50. nous admirons le soin que l'on a de combattre sans cesse la nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre ; ce qui est si vrai, qu'un jardin négligé nous est insupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît, quelquefois c'est la facilité ; &, comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépense du maître, nous voyons quelquefois avec plaisir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépense & de travail.

Le jeu nous plaît, parce qu'il satisfait notre avarice, c'est-à-dire, l'espérance d'avoir plus ; il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont sur notre bonheur : il satisfait notre curiosité, en nous donnant un spectacle ; enfin il nous donne les différens plaisirs de la surprise.

La danse nous plaît par la légèreté, par une certaine grâce ; par la beauté & la variété des attitudes, par sa liaison avec la musique, la personne qui danse étant comme un instrument qui accompagne ; mais sur-tout elle plaît par une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramène en secret l'idée de tous les mouvemens à de certains mouvemens, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.



DE LA SENSIBILITE.

Presque toujours les choses nous plaisent & déplaisent à différens égards : par exemple, les *virtuosi* d'Italie nous doivent faire peu de plaisir : 10. parce qu'il n'est pas étonnant qu'accommodés com-

comme ils sont, ils chantent bien; ils sont comme un instrument dans l'ouïe à retranché du bois pour lui faire produire des sons: 10. parce que les passions qu'ils jouent sont propres à l'âme de fausseté: 30. parce qu'ils ne sont ni du Texte que nous aimons, ni de celui que nous estimons. D'un autre côté, ils peuvent nous plaire, parce qu'ils conservent longtemps un air de jeunesse, & de plus parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur est particulière. Ainsi chaque chose nous donne un sentiment, qui est composé de beaucoup d'autres, lesquels s'affoiblissent & se choquent quelquefois.

Souvent notre âme se compose elle-même des raisons de plaisir, & elle y réussit sur-tout par les liaisons qu'elle met aux choses. Ainsi une chose qui nous a plu nous plaît encore, par la seule raison qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle: ainsi une actrice, qui nous a plu sur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre; sa voix, sa déclamation, le souvenir de l'avoir vue admirer, que dis-je? l'idée de la princesse jointe à la sienne, tout cela fait une espèce de mélange qui forme & produit un plaisir.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoires. Une femme, qui aura une grande réputation & un Eger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévenance sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs ou l'estime de certaines gens.

DE LA DELICATESSE.

L Es gens délicats sont ceux qui, à chaque idée ou à chaque goût, joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts accessoires. Les gens grossiers n'ont qu'une sensation; leur ame ne sait composer ni décomposer; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne; au lieu que les gens délicats dans l'amour se composent la plupart des plaisirs de l'amour. Polixène & Apicius porteroient à la table bien des sensations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit ont & se sont fait une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

DU JE NE SCAIS QUOI.

I L y a quelquefois, dans les personnes, ou dans les choses, un charme invisible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeller le je ne sais quoi. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; & nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a su vaincre des défauts que nos yeux nous montrent, & que le cœur ne croit plus: voilà pourquoi les femmes laides ont très-souvent des graces, & qu'il est rare que les belles en aient. Car une belle personne fait ordinairement le contraire

taire de ce que nous avions attendu ; elle parvient à nous paroître moins aimable ; après nous avoir surpris en bien , elle nous surprend en mal ; mais l'impression du bien est ancienne ; celle du mal nouvelle ; aussi les belles personnes sont-elles rarement les grandes passions , presque toujours réservées à celles qui ont des graces , c'est-à-dire , des agrémens que nous n'attendions point , & que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace , & souvent l'habillement des bergères en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronèse ; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël , & de la pureté du Corrège. Paul Véronèse promet beaucoup , & paie ce qu'il promet : Raphaël & le Corrège promettent peu & paient beaucoup , & cela nous plaît davantage.

Les graces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage ; car un beau visage paroît d'abord & ne cache presque rien ; mais l'esprit ne se montre que peu à peu , que quand il veut , & autant qu'il veut ; il peut se cacher pour paroître , & donner cette espèce de surprise qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manières ; car les manières naissent à chaque instant , & peuvent à tous les momens créer des surprises : en un mot , une femme ne peut guère être belle que d'une façon ; mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi , parmi les nations policées & sauvages , que les hommes demandent , & que les femmes ne feroient qu'accorder ; de-là il arrive que les graces sont plus particulièrement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre , elles ont tout à cacher ; la moindre parole , le moindre geste , tout ce qui , sans choquer le premier devoir , se montre en ci-
les,

les, tout ce qui se met en liberté, devient une grâce : & celle est la sagesse de la nature, que, ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne scauroient nous surprendre, les graces ne se trouvent ni dans les manieres gênées, ni dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui est entre les deux extrémités ; & l'ame est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils.

Il sembleroit que les manieres naturelles devroient être les plus aisées ; ce sont celles qui le sont le moins ; car l'éducation, qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel : or nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure, que lorsqu'elle est dans cette négligence, ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins que la propreté n'a pas exigés, & que la seule vanité auroit fait prendre ; & l'on n'a jamais de graces dans l'esprit, que lorsque ce que l'on dit paroît trouvé ; & non pas recherché.

Lorsque vous dites des choses qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, & non pas des graces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf & de simple en vous ne promettoit rien de cela, soient doucement surpris de s'en appercevoir.

Ainsi les graces ne s'acquierent point ; pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf ?

Une des plus belles fictions d'Homère, c'est celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette

cette magie & ce pouvoir des graces, qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, & qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majestueuse de Junon; car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire, une contrainte opposée à l'ingénuité des graces: elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas; car la fierté est opposée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.



PROGRESSION DE LA SURPRISE.

C E qui fait les grandes beautés, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se soutient, augmente, & nous mène ensuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil: il imite si bien la nature, que l'on n'en est d'abord pas plus étonné que si l'on voyoit l'objet même, lequel ne causeroit point de surprise: mais une expression extraordinaire, un coloris plus fort, une attitude bizarre d'un peintre moins bon, nous fait du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile; & les peintres de Venise, avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile plus naturel frappe d'abord moins, pour frapper ensuite plus: Lucain frappe d'abord plus, pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de la fameuse église de saint Pierre fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est; car nous ne savons d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur. Si elle étoit

étoit moins large, nous serions frappés de sa longueur; si elle étoit moins longue, nous le serions de sa largeur. Mais, à mesure que l'on examine, l'œil la voit s'aggrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrénées, où l'œil, qui croyoit d'abord les mesurer, découvre des montagnes derrière les montagnes, & se perd toujours davantage.

Il arrive souvent que notre ame sent du plaisir lorsqu'elle a un sentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, & qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle sait être; ce qui lui donne un sentiment de surprise dont elle ne peut pas sortir. En voici un exemple: Le dôme de saint Pierre est immense; on sait que Michel-Ange voyant le parthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc sur ce modèle le dôme de saint Pierre: mais il fit les piliers si massifs, que ce dôme, qui est comme une montagne que l'on a sur la tête, paroît léger à l'œil qui le considère. L'ame reste donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle sait, & elle reste surprise de voir une masse en même-temps si énorme & si légère.



DES BEAUTES

Qui résultent d'un certain embarras de l'ame.

Souvent la surprise vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac, qu'on appelle le lac majeur; c'est une petite mer dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A
quinze

quinze milles dans le lac, sont deux îles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui est, à mon avis, le séjour du monde le plus enchante. L'ame est étonnée de ce contraste romanesque, de rappeler avec plaisir les merveilles des romans, où, après avoir passé par des rochers & des pays arides, on se trouve dans un lieu fait pour les fées.

Tous les contrastes nous frappent, parce que les choses en opposition se relevent toutes les deux; ainsi, lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paraître l'autre plus grand, & le grand fait paraître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprises font le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antithèses & figures pareilles. Quand Florus dit : „ Sore & Algide, qui le croiroit „ nous ont été formidables, Satrique & Corniculæ „ étoient des provinces : nous rougissons des Borroméens & des Véruliens ; mais nous en avons „ triomphé : enfin Tibur notre faubourg, Præneste où sont nos maisons de plaisance, étoient „ le sujet des vœux que nous allions faire au carpitole „ ; être auteur, dis-je, nous montre en même-temps la grandeur de Rome & la petitesse de ses commencemens, & l'étonnement porte sur ces deux choses.

On peut remarquer ici combien est grande la différence des antithèses d'idées, d'avec les antithèses d'expression. L'antithèse d'expression n'est pas cachée, celle d'idées l'est : l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut : l'une est variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il est difficile de trouver à présent le sujet devingt-quatre triomphes; *ut non facile appareat materia quatuor & viginti triumphorum, sed* „ par les mêmes

mes paroles qui marquent la destruction d'un peuple, il fait voir la grandeur de son courage & de son opiniâtreté.

Lorsque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cause du contraste qui est entre la situation où nous sommes & celle où nous devrions être : de même, lorsque nous voyons dans un visage un grand défaut, comme, par exemple, un très-grand nez, nous rions, à cause que nous voyons que ce contraste avec les autres traits du visage ne doit pas être. Ainsi les contrastes sont cause des défauts, aussi bien que des beautés. Lorsque nous voyons qu'ils sont sans raison, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils sont les grands instrumens de la laideur, laquelle, lorsqu'elle nous frappe subitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame, & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la personne qui la possède, elle peut exciter la pitié : si elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire, & avec une idée de comparaison avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exécuter nos desirs, elle la regarde avec un sentiment d'aversion.

De même dans nos pensées, lorsqu'elles contiennent une opposition qui est contre le bon sens, lorsque cette opposition est commune & aisée à trouver, elles ne plaisent point & sont un défaut, parce qu'elles ne causent point de surprise ; & si, au contraire, elles sont trop recherchées, elles ne plaisent pas non plus. Il faut que, dans un ouvrage, on les sente parce qu'elles y sont, & non pas parce qu'on a voulu les montrer ; car pour les la surprise ne tombe que sur la sottise de l'auteur.

Une des choses qui nous plaît le plus, c'est le naïf ; mais c'est aussi le style le plus difficile à attraper : la raison en est qu'il est précisément entre le noble & le bas ; & il est si près du bas, qu'il est

est très-difficile de le côtoyer toujours sans y tomber.

Les musiciens ont reconnu que la musique qui se chante le plus facilement est la plus difficile à composer : preuve certaine que nos plaisirs, & l'art qui nous les donne, sont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille si pompeux, & ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas est le sublime du peuple, qui aime à voir une chose faite pour lui & qui est à sa portée.

Les idées qui se présentent aux gens qui sont bien élevés & qui ont un grand esprit, sont ou naïves, ou nobles, ou sublimes.

Lorsqu'une chose nous est montrée avec des circonstances ou des accessoires qui l'aggrandissent, cela nous paroît noble : cela se sent sur-tout dans les comparaisons, où l'esprit doit toujours gagner & jamais perdre; car elles doivent toujours ajouter quelque chose, faire voir la chose plus grande; ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate : mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas; car elle se le feroit caché, si elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer des choses fines, l'ame aime mieux voir comparer une manière à une manière, une action à une action, qu'une chose à une chose, comme un héros à un lion, une femme à un astre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous ses sujets. Dans son fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui est, pour ainsi dire, en l'air. Cela seroit indigne de la majesté d'un dieu. Il le peint ferme sur ses jambes; mais il lui donne si bien la gaieté de

de l'ivresse, & le plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe, qu'il n'y a rien de si admirable.

Dans la passion qui est dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout qui regarde son fils crucifié, sans douleur, sans pitié, sans regret, sans larmes. Il la suppose instruite de ce grand mystère, & par-là lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait, mais quelque chose de noble. On trouve du grand dans ses ébauches même, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans sa chambre des géants à Mantoue, où il a représenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les dieux effrayés; mais Junon est auprès de Jupiter, elle lui montre, d'un air assuré, un géant sur lequel il faut qu'il lance la foudre; par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres dieux: plus ils sont près de Jupiter, plus ils sont rassurés: & cela est bien naturel; car, dans une bataille, la frayeur cesse auprès de celui qui a de l'avantage

LE KALIFE ET ZOROÏNE, CONTE ORIENTAL.

IL y avoit en Orient une fille sage, & si sage, qu'elle résistoit aux desirs d'un riche & puissant Kalife; & ce Kalife étoit si bon, qu'il souffroit patiemment, qu'une fille lui résistât. Cette fille s'appelloit Zoroïne, & comme elle étoit au service de la femme du Kalife, il la voyoit souvent; leurs conversations étoient mêlées de maximes & de vers Arabes, car c'est l'excellence des conversations Orientales.

Un jour, dans une dispute sur l'amour, le Kalife soutenoit à Zoroïne, qu'elle devoit répondre à sa passion; & s'obstinoit un peu trop à vouloir qu'elle fût de son sentiment. Voici comment cette fille vertueuse reprima l'ardeur du Kalife dans la dispute.

Il faut sçavoir que le Kalife avoit pour le Soleil une vénération superstitieuse, en sorte qu'il suffisoit de lui nommer seulement cet Astre, pour lui inspirer du respect. Zoroïne, le prenant par son foible, s'écria :

Par ce Soleil je te jure,

Que ma vertu, toujours pure,

Jamais ne s'éclipsera,

Tant qu'il nous éclairera.

Le

Le Kalife crut entrevoir dans ce serment, que Zoroïne seroit moins vertueuse la nuit que le jour. Ton serment, lui dit-il, --

*C'est un serment de femme : il sied bien dans ta bouche.
Contre moi ta vertu tiendra,
Tant que le Soleil paroitra ;
Mais, le soir le Soleil se couche.*

Sans doute, répondit, Zoroïne en quittant brusquement le Kalife, qui l'avoit fait asseoir près de lui sur un Sofa ; mais, tu vois que je sçai me lever avant que le Soleil se couche.

Le Kalife se flatta encore, que Zoroïne ne l'avoit quitté, que parce qu'elle avoit vu de loin la Maîtresse, qui venoit de ce côté-là : il chercha l'occasion de la rejoindre, & l'ayant surprise sur le soir dans un jardin rempli de plantes curieuses, il l'aborde ; & pendant qu'elle rêve à la manière dont elle se pourra tirer d'affaire, voici ce que lui dit le Kalife.

Le Soleil ne luit plus, belle Zoroïne, & nos Poëtes Arabes comparent les femmes à certaines Plantes, dont la vertu n'est forte que pendant l'ardeur du Soleil ; ainsi les femmes étant moins fortes la nuit que le jour, il leur est pardonnable d'être moins vertueuses.

*Leur force soutient leur sagesse :
Ainsi, tel sentiment d'amour,
Qui seroit un crime en plein jour ;
La nuit n'est que simple faiblesse.*

Il te seroit honteux, reprit Zoroïne, de devoir mon amour à la nuit & à ma faiblesse ; croi que je ferois gloire de t'aimer, si je n'avois pas juré

le contraire en présence du Soleil. Puisque tu le crains, repliqua le Kalife:

*Profite donc de son absence ,
Il ne verra point ton amour :
Dans ton sexe la nuit dispense
Des sermens qu'on a fait le jour.*

S'il faut enfin t'aimer, reprit Zoroïne en fuyant, je ne veux t'aimer qu'en plein jour. Arrête-donc, lui cria le Kalife: faut-il me renvoyer ainsi de la nuit au jour, & du jour à la nuit. Zoroïne fuyoit toujours, & le Kalife ne la pût rejoindre que le lendemain; mais, il la pressa tant que pour s'en débarasser, elle lui promit qu'elle iroit le trouver dans son appartement; &, pour le prendre toujours par sa superstition, lui dit: *Où, je te jure par le Soleil, qu'il sera témoin de l'exécution de ma promesse.*

La Kalife ne fit point d'attention au vrai sens de ces paroles, tant il étoit transporté de joie; & la voilà encore débarassée de lui: mais, le soir, craignant qu'elle ne lui manquât de parole, il fut l'attendre secrètement dans la chambre où elle couchoit: elle fut fort surprise, en y rentrant à minuit, d'y trouver celui qu'elle fuyoit; elle demeura immobile. *Te souviens-tu de tes dernières paroles?* lui dit le Kalife. *Je me souviens des tiennes* lui répond-elle en tremblant:

*Dans mon sexe la nuit dispense
Des sermens qu'on a fait le jour.*

Moi, j'ai juré que le Soleil seroit témoin de l'exécution de ma promesse. Ensuite, elle ouvrit la fenêtre, & regardant le Ciel obscur, elle s'é-

Tome V.

L

cria :

*cria : Parais , Soleil , parais , viens éclairer un crime
que veut commettre ce Kalife si vertueux & si bon.
Si tu approuves son crime , viens en être témoin.*

Ces paroles , prononcées dans l'horreur de la nuit , firent impression sur le Kalife. Il demeura muet , & Zoroïne continua d'appeller le Soleil : *Viens-donc , s'écria-t-elle , viens-donc : mais , continua-t-elle , en regardant le Kalife intimidé : le Soleil ne paroît point ; au contraire , le ciel s'obscurcit de plus en plus.*

*Le Soleil ne vient point : ce n'est qu'en sa présence ,
Que je t'avois promis d'écouter ton amour.*

*C'est ainsi que la nuit dispense
Des sermens qu'on a faits le jour.*



LA
PRINCESSE
DE
CLEVES.

La

1911

1912

LA
PRINCESSE
DE
CLEVES.



PREMIERE PARTIE.

LA magnificence & la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat, que dans les dernières années du règne de Henri second. Ce Prince étoit galant, bien fait, & amoureux : quoique sa passion pour Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, eût commencé il y avoit plus de vingt ans, elle n'en étoit pas moins violente, & il n'en donnoit pas des témoignages moins éclatans.

Comme il réussissoit admirablement dans tous les exercices du corps, il en faisoit une de ses plus grandes occupations. C'étoit tous les jours des parties de chaille & de paume, des balets, des courses de bagues, ou de semblables divertissemens ; les couleurs & les chiffres de Madame de Valentinois paroissoient par-tout, & elle paroissoit

L 3

soit elle-même avec tous les ajustemens que pouvoit avoir Mademoiselle de la Marck, la petite-fille, qui étoit alors à marier.

La présence de la Reine autorisoit la sienne. Cette Princesse étoit belle, quoiqu'elle eût passé la première jeunesse; elle aimoit la grandeur, la magnificence, & les plaisirs. Le Roi l'avoit épousée, lorsqu'il étoit encore Duc d'Orléans, & qu'il avoit pour aîné le Dauphin, qui mourut à Tournon, Prince, que sa naissance & ses grandes qualités destinoient à remplir dignement la place du Roi François premier son père.

L'humeur ambitieuse de la Reine lui faisoit trouver une grande douceur à régner: il sembloit qu'elle souffrît sans peine l'attachement du Roi pour la Duchesse de Valentinois, & elle n'en témoignoit aucune jalousie; mais, elle avoit une si profonde dissimulation, qu'il étoit difficile de juger de ses sentimens, & la politique l'obligeoit d'approcher cette Duchesse de sa personne, afin d'en approcher aussi le Roi. Ce Prince aimoit le commerce des femmes, même de celles dont il n'étoit pas amoureux. Il demouroit tous les jours chez la Reine à l'heure du Cercle, où tout ce qu'il y avoit de plus beau, & de mieux fait, de l'un & de l'autre sexe, ne manquoit pas de se trouver.

Jamais Cour n'a eu tant de belles personnes, & d'hommes admirablement bien faits; & il sembloit que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau, dans les plus grandes Princesses, & dans les plus grands Princes. Madame Elisabeth de France, qui fut depuis Reine d'Espagne, commençoit à faire paroître un esprit surprenant, & cette incomparable beauté qui lui a été si funeste. Marie Stuart, Reine d'Ecosse, qui venoit d'épouser M. le Dauphin, & qu'on appelloit la Reine-Dauphine, étoit une personne parfaite, pour l'esprit, & pour le corps. Elle avoit
été

Étée élevée à la Cour de France, elle en avoit pris toute la politesse, & elle étoit née avec tant de disposition pour toutes les belles choses, que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimoit; & s'y connoissoit mieux que personne. La Reine sa belle-mère, & Madame sœur du Roi, aimoient aussi les Vers, la Comédie, & la Musique. Le goût, que le Roi François premier avoit eu pour la Poésie & pour les Lettres, régnoit encore en France; & le Roi son fils aimant les exercices du corps, tous les plaisirs étoient à la Cour. Mais, ce qui rendoit cette Cour belle & majestueuse, étoit le nombre infini de Princes & de grands Seigneurs d'un mérite extraordinaire. Ceux, que je vais nommer, étoient, en des manières différentes, l'ornement & l'admiration de leur siècle.

Le Roi de Navarre attiroit le respect de tout le monde par la grandeur de son rang, & par celle qui paroissoit en sa personne. Il excelloit dans la guerre, & le Duc de Guise lui donnoit une émulation qui l'avoit porté plusieurs fois à quitter sa place de Général, pour aller combattre auprès de lui comme un simple soldat, dans les lieux les plus périlleux. Il est vrai aussi, que ce Duc avoit donné des marques d'une valeur si admirable, & avoit eu de si heureux succès, qu'il n'y avoit point de grand Capitaine qui ne dût le regarder avec envie. Sa valeur étoit soutenue de toutes les autres grandes qualités: il avoit un esprit vaste & profond, une ame noble & élevée; & une égale capacité pour la guerre, & pour les affaires. Le Cardinal de Lorraine son frère, étoit né avec une ambition démesurée, avec un esprit vif, & une éloquence admirable; & il avoit acquis une science profonde, dont il se servoit pour se rendre considérable en défendant la Religion Catholique, qui commençoit d'être attaquée. Le Chevalier de Guise, que l'on appella depuis le Grand-Prieur, étoit

un Prince aimé de tout le monde , bien fait , plein d'esprit , plein d'adresse , & d'une valeur célèbre par toute l'Europe. Le Prince de Condé , dans un petit corps peu favorisé de la nature , avoit une ame grande & hautaine , & un esprit qui se rendoit aimable aux yeux même des plus belles femmes. Le Duc de Nevers , dont la vie étoit glorieuse par la guerre & par les grands emplois qu'il avoit eus , quoique dans un âge un peu avancé , faisoit les délices de la Cour. Il avoit trois fils parfaitement bien faits : le second , que l'on appelloit le Prince de Cleves , étoit digne de soutenir la gloire de son nom ; il étoit brave & magnifique , & il avoit une prudence qui ne se trouve gueres avec la jeunesse. Le Vidame de Chartres , descendu de cette ancienne Maison de Vendôme , dont les Princes du Sang n'ont point dédaigné de porter le nom , étoit également distingué dans la galanterie. Il étoit beau , de bonne mine , vaillant , hardi , libéral. Toutes ces bonnes qualités étoient vives & éclatantes : enfin , il étoit seul digne d'être comparé au Duc de Nemours , si quelqu'un lui eût pu être comparable. Mais , ce Prince étoit un chef d'œuvre de la nature ; ce qu'il avoit de moins admirable , c'étoit d'être l'homme du monde le mieux fait & le plus beau. Ce qui le mettoit au-dessus des autres étoit une valeur incomparable , & un agrément dans son esprit , dans son visage , & dans ses actions que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul ; il avoit un enjouement qui plaisoit également aux hommes , & aux femmes ; une adresse extraordinaire dans tous les exercices ; une manière de s'habiller , qui étoit toujours suivie de tout le monde , sans pouvoir être imitée ; & enfin un air dans toute sa personne , qui faisoit qu'on ne pouvoit regarder que lui dans tous les lieux où il paroissoit. Il n'y avoit aucune Dame dans la Cour ,
dont

dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle; peu de celles, à qui il s'étoit attaché, se pouvoient vanter de lui avoir résisté; & même plusieurs, à qui il n'avoit point témoigné de passion, n'avoient pas laissé d'en avoir pour lui. Il avoit tant de douceur & tant de disposition à la galanterie, qu'il ne pouvoit refuser quelques soins à celles qui tâchoient de lui plaire. Ainsi, il avoit plusieurs Maîtresses; mais, il étoit difficile de deviner celle qu'il aimoit véritablement. Il alloit souvent chez la Reine-Dauphine: la beauté de cette Princeesse, sa douceur, le soin qu'elle avoit de plaire à tout le monde, & l'estime particulière qu'elle témoignoit à ce Prince, avoit souvent donné lieu de croire qu'il levoit les yeux jusqu'à elle. Messieurs de Guise, dont elle étoit niece, avoient beaucoup augmenté leur crédit & leur considération par son mariage; leur ambition les faisoit aspirer à s'égalier aux Princes du Sang, & partager le pouvoir du Connétable de Montmorenci. Le Roi se reposoit sur lui de la plus grande partie du gouvernement des affaires, & traitoit le Duc de Guise, & le Maréchal de S. André, comme ses Favoris. Mais ceux, que la faveur, ou les affaires, approchoient de sa personne, ne s'y pouvoient maintenir, qu'en se soumettant à la Duchesse de Valentinois; & quoiqu'elle n'eût plus de jeunesse, ni de beauté, elle le gouvernoit avec un empire si absolu que l'on peut dire qu'elle étoit maîtresse de sa Personne & de l'Etat.

Le Roi avoit toujours aimé le Connétable, & si-tôt qu'il avoit commencé à régner, il l'avoit rappelé de l'exil où le Roi François I. l'avoit envoyé. La Cour étoit partagée entre Messieurs de Guise, & le Connétable, qui étoit soutenu des Princes du Sang. L'un & l'autre parti avoit toujours songé à gagner la Duchesse de Valentinois. Le Duc d'Aumale, Frere du Duc de Guise, avoit

L 5

éponzé

épousé une de ses filles : le Connétable aspirait à la même alliance. Il ne se contentoit pas d'avoir marié son fils aîné avec Madame Diane, fille du Roi & d'une Dame de Piémont, qui se fit Religieuse aussi-tôt qu'elle fut accouchée. Ce mariage avoit eu beaucoup d'obstacles, par les promesses que M. de Montmorenci avoit faites à Mademoiselle de Piennes, une des filles d'honneur de la Reine. Et, bien que le Roi les eût surmontés avec une patience & une bonté extrême, ce Connétable ne se trouvoit pas encore assez appuyé, s'il ne s'assuroit de Madame de Valentinois, & s'il ne la separoit de Messieurs de Guise, dont la grandeur commençoit à donner de l'inquiétude à cette Duchesse. Elle avoit retardé autant qu'elle avoit pu le mariage du Dauphin avec la Reine d'Ecosse. La beauté & l'esprit capable & avancé de cette jeune Reine, & l'élévation que ce mariage donnoit à Messieurs de Guise, lui étoient insupportables. Elle haïssoit particulièrement le Cardinal de Lorraine ; il lui avoit parlé avec aigreur, & même avec mépris ; elle voyoit qu'il prenoit des liaisons avec la Reine ; de sorte que le Connétable la trouva disposée à s'unir avec lui, & à entrer dans son alliance, par le mariage de Mademoiselle de la Marck sa petite fille, avec M. d'Anville son second fils, qui succéda depuis à sa Charge sous le regne de Charles IX. Le Connétable ne crut pas trouver d'obstacles dans l'esprit de M. d'Anville pour un Mariage, comme il en avoit trouvé dans l'esprit de M. de Montmorenci ; mais, quoique les raisons lui en fussent cachées, les difficultés n'en furent gueres moindres. M. d'Anville étoit éperdument amoureux de la Reine-Dauphine ; & , quelque peu d'espérance qu'il eût dans cette passion, il ne pouvoit se résoudre à prendre un engagement qui partageroit ses soins. Le Maréchal de Saint André étoit le seul dans la Cour qui n'eût point pris

pris de parti : Il étoit un des Favoris, & sa faveur ne tenoit qu'à sa personne : Le Roi l'avoit aimé dès le tems qu'il étoit Dauphin ; & depuis il l'avoit fait Maréchal de France dans un âge où l'on n'a pas encore accoutumé de prétendre aux moindres dignités. Sa faveur lui donnoit un éclat qu'il soutenoit par son mérite & par l'agrément de sa personne, par une grande délicatesse pour sa table & pour ses meubles, & par la plus grande magnificence qu'on eût jamais vûe en un particulier. La libéralité du Roi fournissoit à cette dépense. Ce Prince alloit jusqu'à la prodigalité pour ceux qu'il aimoit ; il n'avoit pas toutes les grandes qualités ; mais, il en avoit plusieurs, & sur-tout celle d'aimer la guerre, & de l'entendre ; aussi avoit-il eu d'heureux succès, & si on excepte la bataille de Saint-Quentin, son règne n'avoit été qu'une suite de victoires. Il avoit gagné en personne la bataille de Renti, le Piémont avoit été conquis, les Anglois avoient été chassés de France ; & l'Empereur Charles-Quint avoit vu finir sa bonne fortune devant la ville de Metz qu'il avoit assiégée inutilement avec toutes les forces de l'Empire & de l'Espagne. Néanmoins, comme le malheur de Saint-Quentin avoit diminué l'espérance de nos Conquêtes, & que depuis la fortune avoit semblé se partager entre les deux Rois, ils se trouverent insensiblement disposés à la paix.

La Duchesse douairière de Lorraine avoit commencé à en faire des propositions dans le tems du mariage de Mr. le Dauphin : il y avoit toujours eu depuis quelque négociation secrète. Enfin Gerstein, dans le pays d'Artois, fut choisi pour le lieu où l'on devoit s'assembler. Le Cardinal de Lorraine, le Connétable de Montmorenci, & le Maréchal de Saint-André, s'y trouveront pour le Roi. Le Duc d'Albe & le Prince d'Orange, pour Philippe II. & le Duc & la Duchesse de Lorraine furent

furent les Médiateurs. Les principaux articles étoient le mariage de Madame Elisabeth de France avec Dom Carlos Infant d'Espagne, & celui de Madame sœur du Roi avec Mr. de Savoie.

Le Roi demeura cependant sur la frontière, & il y reçût la nouvelle de la mort de Marie Reine d'Angleterre. Il envoya le Comte de Randan à Elisabeth, sur son avènement à la Couronne; elle le reçût avec joie. Ses droits étoient si mal établis, qu'ils lui étoit avantageux de se voir reconnue par le Roi. Ce Comte la trouva instruite des intérêts de la Cour de France, & du mérite de ceux qui la composoient; mais, sur-tout il la trouva fort remplie de la réputation du Duc de Nemours. Elle lui parla tant de fois de ce Prince, & avec tant d'empressement, que quand Mr. de Randan fut revenu, & qu'il rendit compte au Roi de son voyage, il lui dit qu'il n'y avoit rien que Mr. de Nemours ne pût prétendre auprès de cette Princesse, & qu'il ne doutoit point qu'elle ne fût capable de l'épouser. Le Roi en parla à ce Prince dès le soir même, il lui fit conter par Mr. de Randan toutes ses conversations avec Elisabeth, & lui conseilla de tenter cette grande fortune. Mr. de Nemours crut d'abord que le Roi ne lui parloit pas sérieusement; mais, comme il vit le contraire: au moins, Sire, lui dit-il, si je m'embarque dans une entreprise chimérique par le conseil & pour le service de votre Majesté, je la supplie de me garder le secret, jusqu'à ce que le succès me justifie vers le public, & de vouloir bien ne me pas faire paroître rempli d'une aussi grande vanité, pour prétendre qu'une Reine, qui ne m'a jamais vû, me veuille épouser par amour. Le Roi lui promit de ne parler qu'au Connétable de ce dessein, & il jugea même le secret nécessaire pour le succès. Mr. de Randan conseilloit à Mr. de Nemours d'aller en Angleterre sur le simple pré-

prétexte de voyager ; mais, ce Prince ne pût s'y résoudre. Il envoya Lignerolles, qui étoit un jeune homme d'esprit, son favori, pour voir les sentimens de la Reine & pour tâcher de conclure quelque liaison. En attendant l'événement de ce voyage, il alla voir le Duc de Savoie qui étoit alors à Bruxelles avec le Roi d'Espagne. La mort de Marie d'Angleterre apporta de grands obstacles à la Paix : l'Assemblée se rompit à la fin de Novembre, & le Roi revint à Paris.

Il parut alors une beauté à la Cour, qui attira les yeux de tout le monde, & l'on doit croire que c'étoit une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on étoit si accoutumé à voir de belles personnes. Elle étoit de la même maison que le Vidame de Chartres, & une des plus grandes héritières de France. Son pere étoit mort jeune, & l'avoit laissée sous la conduite de Madamé de Chartres sa femme, dont le bien, la vertu, & le mérite, étoient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avoit passé plusieurs années sans revenir à la Cour. Pendant cette absence, elle avoit donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais, elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit & sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu, & à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes, pour les en éloigner ; Madame de Chartres avoit une opinion opposée, elle faisoit souvent à sa fille des peintures de l'Amour, elle lui montrait ce qu'il a d'agréable, pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenoit de dangereux. Elle lui contoit le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies & leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagemens ; & elle lui faisoit voir d'un autre côté, quelle tranquillité suivoit la vie d'une honnête femme.

me, & combien la vertu donnoit d'éclat & d'élévation à une personne qui avoit de la beauté & de la naissance. Mais, elle lui faisoit voir aussi combien il étoit difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, & par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari & d'en être aimée.

Cette héritière étoit alors un des grands partis qu'il y eût en France; & quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avoit déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui étoit extrêmement glorieuse, ne trouvoit presque rien digne de sa fille: la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la Cour. Lorsqu'elle arriva, le Vidame alla au devant d'elle. Il fut surpris de la grande beauté de Mademoiselle de Chartres, & il en fût surpris avec raison. La blancheur de son teint & ses cheveux blonds, lui donnoient un éclat que l'on n'a jamais vû qu'à elle; tous ses traits étoient réguliers, & son visage & sa personne étoient pleins de grace, & de charmes.

Le lendemain qu'elle fut arrivée, elle alla pour acheter des pierreries chez un Italien, qui en trafiquoit par tout le monde. Cet homme étoit venu de Florence avec la Reine, & s'étoit tellement enrichi dans son trafic que sa maison paroissoit plutôt celle d'un grand Seigneur, que d'un Marchand. Comme elle y étoit, le Prince de Cleves y arriva. Il fût tellement surpris de sa beauté, qu'il ne pût cacher sa surprise, & Mademoiselle de Chartres ne pût s'empêcher de rougir en voyant l'étonnement qu'elle lui avoit donné. Elle se remémoroit, sans témoigner d'autre attention aux actions de ce Prince, que celle que la civilité lui devoit donner pour un homme tel qu'il paroissoit. Mr. de Cleves la regardoit avec admiration, & il

ne pouvoit comprendre qui étoit cette belle personne qu'il ne connoissoit point. Il voyoit bien par son air, & par tout ce qui étoit à la suite, qu'elle devoit être d'une grande qualité. Sa jeunesse lui faisoit croire que c'étoit une fille; mais, ne lui voyant point de mere, & l'Italien qui ne la connoissoit point l'appellant Madame, il ne savoit que penser, & il la regardoit toujours avec étonnement. Il s'aperçut que ses regards l'embarrassoient, contre l'ordinaire des jeunes personnes, qui voient toujours avec plaisir l'effet de leur beauté. Il lui parut même qu'il étoit cause qu'elle avoit de l'impatience de s'en aller, & en effet elle sortit assez promptement. Mr. de Cleves se consola de la perdre de vue, dans l'espérance de savoir qui elle étoit; mais, il fut bien surpris quand il sut qu'on ne la connoissoit point. Il demeura si touché de sa beauté, & de l'air modeste qu'il avoit remarqué dans ses actions, qu'on peut dire qu'il conçut pour elle dès ce moment une passion & une estime extraordinaires. Il alla le soir chez Madame sœur du Roi.

Cette Princesse étoit dans une grande considération, par le crédit qu'elle avoit sur le Roi son frere; & ce crédit étoit si grand, que le Roi, en faisant la Paix, consentoit à rendre le Piémont, pour lui faire épouser le Duc de Savoie. Quoiqu'elle eût désiré toute sa vie de se marier, elle n'avoit jamais voulu épouser qu'un Souverain, & elle avoit refusé pour cette raison le Roi de Navarre lorsqu'il étoit Duc de Vendôme; & avoit toujours souhaité Mr. de Savoie: elle avoit conservé de l'inclination pour lui, depuis qu'elle l'avoit vu à Nice à l'entrevue du Roi François I. & du Pape Paul-III. Comme elle avoit beaucoup d'esprit, & un grand discernement pour les belles choses, elle attiroit tous les honnêtes gens; & il y avoit de

de certaines heures où toutes la Cour étoit chez elle.

Mr. de Cleves y vint à son ordinaire; il étoit si rempli de l'esprit & de la beauté de Mademoiselle de Chartres, qu'il ne pouvoit parler d'autre chose. Il conta tout haut son aventure, & ne pouvoit se lasser de donner des louanges à cette personne qu'il avoit vûe, & qu'il ne connoissoit point. Madame lui dit, qu'il n'y avoit point de personnes comme celle qu'il dépeignoit, & que s'il y en avoit quelqu'une elle seroit connue de tout le monde. Madame de Dampierre, qui étoit sa Dame d'honneur, & amie de Madame de Chartres, entendait cette conversation, s'approcha de cette Princesse, & lui dit tout bas, que c'étoit sans doute Mademoiselle de Chartres que Mr. de Cleves avoit vûe. Madame se retourna vers lui, & lui dit, que s'il vouloit revenir chez elle le lendemain, elle lui feroit voir cette beauté dont il étoit si touché. Mademoiselle de Chartres parut en effet le jour suivant; elle fut reçue des Reines avec tous les agrémens qu'on peut s'imaginer, & avec une telle admiration de tout le monde, qu'elle n'entendoit autour d'elle que des louanges. Elle les recevoit avec une modestie si noble, qu'il ne sembloit pas qu'elle les entendit; ou du moins qu'elle en fût touchée. Elle alla ensuite chez Madame sœur du Roi. Cette Princesse, après avoir loué sa beauté, lui conta l'étonnement qu'elle avoit donné à Mr. de Cleves. Ce Prince entra un moment après: Venez, lui dit-elle, voyez si je ne vous tiens pas ma parole, & si en vous montrant Mademoiselle de Chartres, je ne vous fais pas voir cette beauté que vous cherchiez: remerciez-moi au moins de lui avoir appris l'admiration que vous aviez déjà pour elle.

Mr. de Cleves sentit de la joie, de voir que cet-

et personne, qu'il avoit trouvée si aimable, étoit d'une qualité proportionné à sa beauté. Il s'approcha d'elle, & il la supplia de se souvenir qu'il avoit été le premier à l'admirer, & que sans la connoître il avoit eu pour elle tous les sentimens de respect & d'estime qui lui étoient dûs.

Le Chevalier de Guise & lui, qui étoient amis, sortirent ensemble de chez Madame. Ils louerent d'abord Mademoiselle de Chartres, sans se contraindre. Ils trouverent enfin qu'ils la louoient trop, & ils cessèrent l'un & l'autre de dire ce qu'ils en pensoient ; mais, ils furent contraints d'en parler les jours suivans par-tout où ils se rencontrèrent. Cette nouvelle beauté fut long-tems le sujet de toutes les conversations. La Reine lui donna de grandes louanges, & eut pour elle une considération extraordinaire. La Reine-Dauphine en fit une de ses Favorites, & pria Madame de Chartres de la mener souvent chez elle. Mesdames, filles du Roi, l'envoyoient chercher pour être de tous leurs divertissemens. Enfin, elle étoit aimée & admirée de toute la Cour, excepté de Madame de Valentinois. Ce n'est pas que cette beauté lui donnât de l'ombrage ; une trop longue expérience lui avoit appris qu'elle n'avoit rien à craindre auprès du Roi ; mais, elle avoit tant de haine pour le Vidame de Chartres qu'elle avoit souhaité d'attacher à elle par le mariage d'une de ses filles, & qui s'étoit attaché à la Reine, qu'elle ne pouvoit regarder favorablement une personne qui portoit son nom, & pour qui il faisoit paroître une grande amitié.

Le Prince de Cleves devint passionnément amoureux de Mademoiselle de Chartres, & souhaitoit ardemment de l'épouser ; mais, il craignoit que l'orgueil de Madame de Chartres ne fût blessé, de donner sa fille à un homme qui n'étoit pas l'aîné de sa maison. Cependant, cette maison étoit

étoit si grande, & le Comte d'Eu, qui en étoit l'aîné, vendoit d'épouser une personne si proche de la Maison Royale, que c'étoit plutôt la timidité que donne l'amour, que de véritables raisons, qui causoient les craintes de Mr. de Cleves. Il avoit un grand nombre de Rivaux: le Chevalier de Guise lui paroissoit le plus redoutable par sa naissance, par son mérite, & par l'éclat que la faveur donnoit à sa Maison. Ce Prince étoit devenu amoureux de Mademoiselle de Chartres le premier jour qu'il l'avoit vûe: il s'étoit apperçu de la passion de Mr. de Cleves, comme Mr. de Cleves s'étoit apperçu de la sienne. Quoiqu'ils fussent amis, l'éloignement que donnent les mêmes prétentions ne leur avoit pas permis de s'expliquer ensemble; & leur amitié s'étoit refroidie, sans qu'ils eussent eu la force de s'éclaircir. L'aventure, qui étoit arrivée à Mr. de Cleves, d'avoir vû le premier Mademoiselle de Chartres, lui paroissoit un heureux présage, & sembloit lui donner quelque avantage sur ses Rivaux; mais, il prévoyoit de grands obstacles par le Duc de Nevers, son pere. Ce Duc avoit d'étroites liaisons avec la Duchesse de Valentinois. Elle étoit ennemie du Vidame, & cette raison étoit suffisante pour empêcher le Duc de Nevers de consentir que son fils pensât à sa niece.

Madame de Chartres, qui avoit eu tant d'application pour inspirer la vertu à sa fille, ne discontinua pas de prendre les mêmes soins dans un lieu où ils étoient si nécessaires, & où il y avoit tant d'exemples si dangereux. L'ambition & la galanterie étoient l'ame de cette Cour, & occupoient également les hommes & les femmes. Il y avoit tant d'intérêts & tant de cabales différentes & les Dames y avoient tant de part que l'Amour étoit toujours mêlé aux affaires, & les affaires à l'Amour. Personne n'étoit tranquille, ni indifférent; on songeoit à s'élever, à plaire, à servir,

ou

ou à nuire ; on ne connoissoit , ni l'ennemi , ni l'oisiveté , & on étoit toujours occupé des plaisirs , ou des intrigues. Les Dames avoient des attachemens particuliers pour la Reine ; pour la Reine-Dauphine , pour la Reine de Navarre , pour Madame sœur du Roi , ou pour la Duchesse de Valentinois. Les inclinations , les raisons de bienfaisance , ou le rapport d'humeur , faisoient ces différens attachemens. Celles , qui avoient passé la première jeunesse & qui faisoient profession d'une vertu plus austère , étoient attachées à la Reine. Celles , qui étoient plus jeunes , & qui cherchoient la joie & la galanterie , faisoient leur Cour à la Reine-Dauphine. La Reine de Navarre avoit ses Favorites , elle étoit jeune , & elle avoit du pouvoir sur le Roi son mari. Il étoit joint au Connétable & avoit par-là beaucoup de crédit. Madame sœur du Roi conservoit encore de la beauté & attiroit plusieurs Dames auprès d'elle. La Duchesse de Valentinois avoit toutes celles qu'elle daignoit regarder : mais peu de femmes lui étoient agréables ; & excepté quelques-unes , qui avoient sa familiarité & sa confiance , & dont l'humeur avoit du rapport avec la sienne , elle n'en recevoit chez elle que les jours où elle prenoit plaisir à avoir une Cour comme celle de la Reine.

Toutes ces différentes cabales avoient de l'émulation & de l'envie les unes contre les autres : les Dames qui les composoient avoient aussi de la jalousie entr'elles , ou pour la faveur , ou pour les amans ; les intérêts de grandeur & d'élévation se trouvoient souvent joints à ces autres intérêts moins importants , mais qui n'étoient pas moins sensibles. Ainsi , il y avoit une sorte d'agitation sans désordre dans cette Cour , qui la rendoit très-agréable , mais aussi très-dangereuse pour une jeune personne. Madame de Chantres voyoit ce peril &

ne

ne songeoit qu'aux moyens d'en garantir sa fille. Elle la pria, non pas comme sa mere, mais comme son amie, de lui faire confidence de toutes les galanteries qu'on lui diroit; & elle lui promit de lui aider à se conduire dans des choses où l'on étoit souvent embarrassée quand on étoit jeune.

Le Chevalier de Guise fit tellement paroître les sentimens & les desseins qu'il avoit pour Mademoiselle de Chartres, qu'ils ne furent ignorés de personne. Il ne voyoit néanmoins que de l'impossibilité dans ce qu'il desiroit; il sçavoit bien qu'il n'étoit point un parti qui convînt à Mademoiselle de Chartres, par le peu de bien qu'il avoit pour soutenir son rang; & il sçavoit bien aussi que ses Freres n'approuveroient pas qu'il se mariât, par la crainte de l'abaissement que les mariages des cadets apportent d'ordinaire dans les grandes Maisons. Le Cardinal de Lorraine lui fit bien-tôt voir qu'il ne se trompoit pas: il condamna l'attachement qu'il témoignoit pour Mademoiselle de Chartres, avec une chaleur extraordinaire; mais, il ne lui en dit pas les véritables raisons. Ce Cardinal avoit une haine pour le Vidame, qui étoit secrète alors, & qui éclata depuis. Il eût plutôt consenti à voir son Frere entrer dans toute autre alliance, que dans celle de ce Vidame; & il déclara si publiquement combien il en étoit éloigné, que Madame de Chartres en fut sensiblement offensée. Elle prit de grands soins de faire voir que le Cardinal de Lorraine n'avoit rien à craindre, & qu'elle ne songeoit pas à ce mariage. Le Vidame prit la même conduite; & sentit, encore plus que Madame de Chartres, celle du Cardinal de Lorraine, parce qu'il en sçavoit mieux la cause.

Le Prince de Cleves n'avoit pas donné des marques moins publiques de sa passion, qu'avoit fait

fait le Chevalier de Guise. Le Duc de Nevers apprit cet attachement avec chagrin. Il crut néanmoins qu'il n'avoit qu'à parler à son fils, pour le faire changer de conduite; mais, il fut bien surpris de trouver en lui le dessein formé d'épouser Mademoiselle de Chartres. Il blâma ce dessein; il s'emporta, & cacha si peu son emportement que le sujet s'en répandit bien-tôt à la Cour, & alla jusqu'à Madame de Chartres. Elle n'avoit pas mis en doute, que Mr. de Nevers ne regardât le mariage de sa fille comme un avantage pour son fils; elle fut bien étonnée que la Maison de Cleves & celle de Guise, craignissent son alliance, au lieu de la souhaiter. Le dépit qu'elle eût lui fit penser à trouver un parti pour sa fille qui la mit au-dessus de ceux qui se croyoient au-dessus d'elle. Après avoir tout examiné, elle s'arrêta au Prince Dauphin fils du Duc de Montpensier. Il étoit alors à marier, & c'étoit ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour. Comme Madame de Chartres avoit beaucoup d'esprit, qu'elle étoit aidée du Vidame qui étoit dans une grande considération, & qu'en effet sa fille étoit un parti considérable, elle agit avec tant d'adresse & tant de succès, que Mr. de Montpensier passa souhaiter ce mariage, & il sembloit qu'il ne s'y pouvoit trouver de difficultés.

Le Vidame, qui savoit l'attachement de Mr. d'Anville pour la Reine-Dauphine, crut néanmoins qu'il falloit employer le pouvoir que cette Princesse avoit sur lui, pour l'engager à servir Mademoiselle de Chartres auprès du Roi & auprès du Prince de Montpensier, dont il étoit ami intime. Il en parla à cette Reine, & elle entra avec joie dans une affaire où il s'agissoit de l'élévation d'une personne qu'elle aimoit beaucoup; elle le témoigna au Vidame, & l'assura, que quoiqu'elle sent bien qu'elle feroit une chose désagréable au Cardinal

nal de Lorraine son oncle, elle passeroit avec joie par dessus cette considération, parce qu'elle avoit sujet de se plaindre de lui, & qu'il promoit tous les jours les intérêts de la Reine contre les siens propres.

Les personnes galantes sont toujours bien aises qu'un prétexte leur donne lieu de parler à ceux qui les aiment. Si-tôt que le Vidame eût quitté Madame la Dauphine, elle ordonna à Châtelart, qui étoit Favori de Mr. d'Anville, & qui savoit la passion qu'il avoit pour elle, de lui aller dire de sa part, de se trouver le soir chez la Reine. Châtelart reçut cette commission avec beaucoup de joie & de respect. Ce Gentilhomme étoit d'une bonne maison de Dauphiné, mais son mérite & son esprit le mettoient au-dessus de sa naissance. Il étoit reçu & bien traité de tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs à la Cour, & la faveur de la Maison de Montmorency l'avoit particulièrement attaché à Mr. d'Anville; il étoit bienfait de sa personne, adroit à toutes sortes d'exercices; il chantoit agréablement, il faisoit des vers; & avoit un esprit galant & passionné, qui plut si fort à Mr. d'Anville, qu'il le fit confident de l'amour qu'il avoit pour la Reine-Dauphine. Cette confiance l'approchoit de cette Princesse; & ce fut en la voyant souvent, qu'il prit le commencement de cette malheureuse passion, qui lui ôta la raison, & qui lui coûta enfin la vie.

Mr. d'Anville ne manqua pas d'être le soir chez la Reine; il se trouva heureux que Madame la Dauphine l'eût choisi pour travailler à une chose qu'elle desiroit, & il lui promit d'obéir exactement à ses ordres: mais, Madame de Valentinois ayant été avertie du dessein de ce mariage, l'avoit traversé avec tant de soin, & avoit tellement prévenu le Roi que, lorsque Mr. d'Anville lui en parla, il lui fit paroître qu'il ne l'approuvoit pas.

Il lui ordonna même de le dire au Prince de Montpensier. L'on peut juger ce que sentit Madame de Chartres par la rupture d'une chose qu'elle avoit tant désirée, dont le mauvais succès donnoit un si grand avantage à ses ennemis, & faisoit un si grand tort à sa fille.

La Reine-Dauphine témoigna à Mademoiselle de Chartres, avec beaucoup d'amitié, le déplaisir qu'elle avoit de lui avoir été inutile: vous voyez, lui dit-elle, que j'ai un médiocre pouvoir. Je suis si haïe de la Reine & de la Duchesse de Valentinois, qu'il est difficile que par elles, ou par ceux qui sont dans leur dépendance, elles ne traversent toujours toutes les choses que je desire: cependant (ajouta-t-elle) je n'ai jamais pensé qu'à leur plaire; aussi elles ne me haïssent qu'à cause de la Reine ma mère, qui leur a donné autrefois de l'inquiétude & de la jalousie. Le Roi en avoit été amoureux, avant qu'il le fût de Madame de Valentinois; & dans les premières années de son mariage, qu'il n'avoit point encore d'enfans, quoiqu'il aimât cette Duchesse, il parut quasi résolu de se démarier pour épouser la Reine ma mère. Madame de Valentinois, qui craignoit une femme, qu'il avoit déjà aimée, & dont la beauté & l'esprit pouvoient diminuer sa faveur, s'unît au Connétable, qui ne souhaitoit pas aussi que le Roi épousât une sœur de Messieurs de Guise: ils mirent le feu Roi dans leurs sentimens, & quoiqu'il haït mortellement la Duchesse de Valentinois, comme il aimoit la Reine, il travailla avec eux pour empêcher le Roi de se démarier: mais, pour lui ôter absolument la pensée d'épouser la Reine ma mère, ils firent son mariage avec le Roi d'Ecosse, qui étoit veuf de Madame Madelaine sœur du Roi; & ils le firent, parce qu'il étoit le plus prêt à conclure, & manquèrent aux engagements qu'on avoit avec le Roi d'Angleterre qui la souhaitoit ardemment.

ment. Il s'en falloit peu même que ce manquement ne fût une rupture entre les deux Rois. Henri VIII. ne pouvoit se consoler de n'avoir pas épousé la Reine ma mere; & , quelque autre Princesse Françoisse qu'on lui proposât , il disoit toujours qu'elle ne remplaceroit jamais celle qu'on lui avoit ôtée. Il est vrai aussi que la Reine ma mere étoit une parfaite beauté; & que c'est une chose remarquable, que, veuve d'un Duc de Longueville, trois Rois aient souhaité de l'épouser; son malheur l'a donnée au moindre, & l'a mise dans un Royaume où elle ne trouva que des peines. On dit que je lui ressemble, je crains de lui ressembler aussi par sa malheureuse destinée, & quelque bonheur qui semble se préparer pour moi, je ne saurois croire que j'en jouisse.

Mademoiselle de Chartres dit à la Reine, que ces tristes pressentimens étoient si mal fondés, qu'elle ne les conserveroit pas long-tems, & qu'elle ne devoit point douter que son bonheur ne répondît aux apparences.

Personne n'osoit plus penser à Mademoiselle de Chartres, par la crainte de déplaire au Roi, ou par la pensée de ne pas réussir auprès d'une personne qui avoit espéré un Prince du Sang. Mr. de Cleves ne fut retenu par aucune de ces considérations. La mort du Duc de Nevers son pere qui arriva alors, le mit dans une entière liberté de suivre son inclination; & si tôt que le tems de la bienfaisance du deuil fut passé, il ne songea plus qu'aux moyens d'épouser Mademoiselle de Chartres. Il se trouvoit heureux d'en faire la proposition dans un tems où ce qui s'étoit passé avoit éloigné les autres partis, & où il étoit quasi assuré qu'on ne la lui refuseroit pas; ce qui troublait sa joie, étoit la crainte de ne lui être plus agréable, & il eût préféré le bonheur de lui plaire, à la certitude de l'épouser sans en être aimé.

Le

Le Chevalier de Guise lui avoit donné quelque sorte de jalousie ; mais, comme elle étoit plutôt fondée sur le mérite de ce Prince, que sur aucune des actions de Mademoiselle de Chartres, il songea seulement à tâcher de découvrir s'il étoit assez heureux pour qu'elle approuvât la pensée qu'il avoit pour elle. Il ne la voyoit que chez les Reines, ou aux assemblées ; il étoit difficile d'avoir une conversation particulière. Il en trouva pourtant les moyens, & il lui parla de son dessein & de sa passion avec tout le respect imaginable ; il la pressa de lui faire connoître quels étoient les sentimens qu'elle avoit pour lui, & il lui dit que ceux qu'il avoit pour elle, étoient d'une nature qui le rendroient éternellement malheureux, si elle n'obéissoit que par devoir aux volontés de Madame sa mere.

Comme Mademoiselle de Chartres avoit le cœur très-noble & très-bien fait, elle fut véritablement touchée de reconnoissance du procédé du Prince de Cleves. Cette reconnoissance donna à ses réponses & à ses paroles un certain air de douceur, qui suffisoit pour donner de l'espérance à un homme aussi éperdument amoureux que l'étoit ce Prince ; de sorte qu'il se flatta d'une partie de ce qu'il souhaitoit.

Elle rendit compte à sa mere de cette conversation, & Madame de Chartres lui dit qu'il y avoit tant de grandeur & de bonnes qualités dans Mr. de Cleves, & qu'il faisoit paroître tant de sagesse pour son âge, que si elle sentoit son inclination portée à l'épouser, elle y consentiroit avec joie. Mademoiselle de Chartres répondit, qu'elle lui remarquoit les mêmes bonnes qualités ; qu'elle l'épouserait même avec moins de répugnance qu'un autre ; mais, qu'elle n'avoit aucune inclination particulière pour sa personne.

Dès le lendemain, ce Prince fit parler à Madame

Tome V.

M

de

de Chartres, elle reçut la proposition qu'on lui faisoit, & elle ne craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer, en lui donnant le Prince de Cleves. Les articles furent conclus; on parla au Roi, & ce mariage fut scû de tout le monde.

Mr. de Cleves se trouvoit heureux, sans être néanmoins entièrement content. Il voyoit avec beaucoup de peine, que les sentimens de Mademoiselle de Chartres ne passioient pas ceux de l'estime & de la reconnaissance: & il ne pouvoit se flatter qu'elle en cachât de plus obligeans, puisque l'état où ils étoient lui permettoit de les faire paroître sans choquer son extrême modestie: Il ne se passoit gueres de jours qu'il ne lui en fît ses plaintes. Est-il possible, lui disoit-il, que je puisse n'être pas heureux en vous épousant? cependant, il est vrai que je ne le suis pas; vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne me peut satisfaire; vous n'avez, ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin; vous n'êtes pas plus touchée de ma passion, que vous le seriez d'un attachement qui ne seroit fondé que sur les avantages de votre fortune, & non pas sur les charmes de votre personne. Il y a de l'injustice à vous plaindre, lui répondit-elle: je ne sçais ce que vous pouvez souhaiter au-delà de ce que je fais; & il me semble que la bienfaisance ne permet pas que j'en fasse davantage. Il est vrai, lui répliqua-t-il, que vous me donnez de certaines apparences dont je serois content, s'il y avoit quelque chose au-delà; mais, au lieu que la bienfaisance vous retienne, c'est elle seule qui vous fait faire ce que vous faites. Je ne touche, ni votre inclination, ni votre cœur; & ma présence ne vous donne, ni de plaisir, ni de trouble. Vous ne sçauriez douter, reprit-elle, que je n'aie de la joie de vous voir; & je rougis si souvent en vous voyant que vous

ne

ne sauriez douter aussi que votre vœu ne me donne du trouble. Je ne me trompe pas à votre retour, répondit-il : c'est un sentiment de modestie, & non pas un mouvement de votre cœur ; & je n'en tire que l'avantage que j'en dois tirer.

Mademoiselle de Chartres ne savoit que répondre, & ces distinctions étoient au-dessus de ses connoissances. Mr. de Cleves ne voyoit que trop combien elle étoit éloignée d'avoir pour lui des sentimens qui le pouvoient satisfaire, puisqu'il lui paroissoit même qu'elle ne les entendoit pas.

Le Chevalier de Guise revint d'un voyage peu de jours avant les nocces ; il avoit vu tant d'obstacles insurmontables au dessein qu'il avoit eu d'épouser Mademoiselle de Chartres, qu'il n'avoit pu se flatter d'y réussir, & néanmoins il fut sensiblement affligé de la voir devenir la femme d'un autre ; cette douleur n'éteignit pas sa passion, & il ne demeura pas moins amoureux. Mademoiselle de Chartres n'avoit pas ignoré les sentimens que ce Prince avoit eus pour elle. Il lui fit connoître à son retour, qu'elle étoit cause de l'extrême tristesse qui paroissoit sur son visage ; & il avoit tant de mérite & tant d'agrément qu'il étoit difficile de le rendre malheureux sans en avoir quelque pitié. Aussi ne se pouvoit-elle défendre d'en avoir ; mais, cette pitié ne la conduisoit pas à d'autres sentimens ; elle connoit à sa mere la peine que lui donnoit l'affection de ce Prince.

Madame de Chartres admiroit la sincérité de sa fille, & elle l'admiroit avec raison ; car, jamais personne n'en a eu une si grande & si naturelle ; mais elle n'admiroit pas moins que son cœur ne fût point touché, & d'autant plus, qu'elle voyoit bien que le Prince de Cleves ne l'avoit pas touché, non plus que les autres. Cela fut cause qu'elle prit de grands soins de l'attacher à son mari, & de lui faire comprendre ce qu'elle devoit

à l'inclination qu'il avoit eue pour elle , avant que de la connoître & à la passion qu'il lui avoit témoignée , en la préférant à tous les autres partis , dans un tems où personne n'osoit plus penser à elle.

Ce mariage s'acheva , la cérémonie s'en fit au Louvre , & le soir , le Roi & les Reines vinrent souper chez Madame de Chartres avec toute la Cour , où ils furent reçûs avec une magnificence admirable. Le Chevalier de Guise n'osa se distinguer des autres , & ne pas assister à cette cérémonie ; mais , il y fut si peu maître de sa tristesse , qu'il étoit aisé de la remarquer.

Mr. de Cleves ne trouva pas que Mademoiselle de Chartres eût changé de sentiment , en changeant de nom. La qualité de mari lui donna de plus grands privilèges ; mais , elle ne lui donna pas une autre place dans le cœur de sa femme. Cela fit aussi que , pour être son mari , il ne laissa pas d'être son amant , parce qu'il avoit toujours quelque chose à souhaiter au-delà de sa possession ; & quoiqu'elle vécût parfaitement bien avec lui , il n'étoit pas entièrement heureux. Il conservoit pour elle une passion violente & inquiète qui troubloit sa joie : la jalousie n'avoit point de part à ce trouble ; jamais mari n'a été si loin d'en prendre , & jamais femme n'a été si loin d'en donner. Elle étoit néanmoins exposée au milieu de la Cour , elle alloit tous les jours chez les Reines , & chez Madame. Tout ce qu'il y avoit d'hommes jeunes & galans la voyoient chez elle , & chez le Duc de Nevers son beau-frere , dont la maison étoit ouverte à tout le monde ; mais , elle avoit un air , qui inspiroit un si grand respect , & qui paroïssoit si éloigné de la galanterie , que le Maréchal de Saint - André , quoiqu'audacieux & soutenu de la faveur du Roi , étoit touché de sa beauté , sans oser le lui faire paroître que par des soins

soins & des-devoirs. Plusieurs autres étoient dans le même état, & Madame de Chartres joignoit à la sagesse de sa fille une conduite si exacte pour toutes les bienséances, qu'elle achevoit de la faire paroître une personne où l'on ne pouvoit atteindre.

La Duchesse de Lorraine, en travaillant à la Paix, avoit aussi travaillé pour le mariage du Duc de Lorraine son fils. Il avoit été conclu avec Madame Claude de France, seconde fille du Roi. Les nœces en furent résolues pour le mois de Février.

Cependant, le Duc de Nemours étoit demeuré à Bruxelles, entièrement rempli & occupé de ses desseins pour l'Angleterre. Il en recevoit ou y envoyoit continuellement des Couriers: ses espérances augmentoient tous les jours, & enfin Lignerolles lui manda, qu'il étoit tems que sa présence vînt achever ce qui étoit si bien commencé. Il reçût cette nouvelle avec toute la joie que peut avoir un jeune homme ambitieux, qui se voit porté au Trône par sa seule réputation. Son esprit s'étoit insensiblement accoutumé à la grandeur de cette fortune; & au lieu qu'il l'avoit rejetée d'abord comme une chose où il ne pouvoit parvenir, les difficultés s'étoient effacées de son imagination, & il ne voyoit plus d'obstacles.

Il envoya en diligence à Paris, donner tous les ordres nécessaires pour faire un équipage magnifique, afin de paroître en Angleterre avec un éclat proportionné au dessein qui l'y conduisoit; & il se hâta lui même de venir à la Cour, pour assister au mariage de Mr. de Lorraine.

Il arriva la veille des Fiançailles; &, dès le même soir qu'il fut arrivé, il alla rendre compte au Roi de l'état de son dessein, & recevoir ses ordres & ses conseils pour ce qui restoit à faire. Il alla ensuite chez les Reines. Madame de Cleves

n'y étoit pas, de sorte qu'elle ne le vit point, & ne sût pas même qu'il fut arrivé. Elle avoit eu parler de ce Prince à tout le monde, comme de ce qu'il y avoit de mieux fait & de plus agréable à la Cour; & sur-tout Madame la Dauphine le lui avoit dépeint d'une sorte, & lui en avoit parlé tant de fois, qu'elle lui avoit donné de la curiosité, & même de l'impatience, de le voir.

Elle passa tout le jour des Fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal & au festin Royal qui se faisoit au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté & sa parure; le bal commença, & comme elle dansoit avec Mr. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la Salle, comme de quelqu'un qui entroit, & à qui on faisoit place. Madame de Cleves acheva de danser; &, pendant qu'elle cherchoit des yeux quelqu'un qu'elle avoit dessein de prendre, le Roi lui cria de prendre celui qui arrivoit. Elle se tourna, & vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que Mr. de Nemours, qui passoit par dessus quelque siège, pour arriver où l'on dansoit. Ce Prince étoit fait d'une sorte, qu'il étoit difficile de n'être pas surpris de le voir quand on ne l'avoit jamais vû, sur-tout ce soir-là, où le soin qu'il avoit pris de se parer augmentoit encore l'air brillant qui étoit dans sa personne; mais, il étoit difficile aussi de voir Madame de Cleves, pour la première fois, sans avoir un grand étonnement.

Mr. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté, que, lorsqu'il fut proche d'elle, & qu'elle lui fit la révérence, il ne pût s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencerent à danser, il s'éleva dans la Salle un murmure de louanges. Le Roi, & les Reines, & souvinrent qu'ils ne s'étoient jamais vûs, & trouverent quelque chose de singulier de les voir dan-

ser

ser ensemble sans se connoître. Ils les appellerent quand ils eurent fini , sans leur donner le loisir de parler à personne , & leur demanderent s'ils n'avoient pas bien envie de sçavoir qui ils étoient , & s'ils ne s'en doutoient point. Pour moi , Madame , dit Mr. de Nemours , je n'ai pas d'incertitude ; mais , comme Madame de Cleves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis , que celles que j'ai pour la reconnaître , je voudrois bien que votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom. Je crois , dit Madame la Dauphine , qu'elle le sçait aussi bien que vous sçavez le sien. Je vous assure , Madame , reprit Madame de Cleves , qu'il paroïssoit un peu embarrassée , que je ne devine pas si bien que vous pensez. Vous devinez fort bien , répondit Madame la Dauphine ; & il y a même quelque chose d'obligant pour Mr. de Nemours , à ne vouloir pas avouer que vous le connoissiez sans l'avoir jamais vû. La Reine les interrompit , pour faire continuer le bal , Mr. de Nemours prit la Reine-Dauphine. Cette Princesse étoit d'une parfaite beauté , & avoit paru telle aux yeux de Mr. de Nemours , avant qu'il allât en Flandres ; mais , de tout le soir , il ne pût admirer que Madame de Cleves.

Le Chevalier de Guise , qui l'adoroit toujours , étoit à ses pieds ; & ce qui se venoit de passer lui avoit donné une douleur sensible. Il le prit comme un présage que la fortune destinoit Mr. de Nemours à être amoureux de Madame de Cleves ; & , soit qu'en effet il eût paru quelque trouble sur son visage , ou que la jalousie fît voir au Chevalier de Guise au-delà de la vérité , il crut qu'elle avoit été touchée de la vue de ce Prince , & il ne pût s'empêcher de lui dire que Mr. de Nemours étoit bien heureux de commencer à être connu

d'elle, par une aventure qui avoit quelque chose de galant & d'extraordinaire.

Madame de Cleves revint chez elle l'esprit si rempli de ce qui s'étoit passé au bal, que, quoi-qu'il fût fort tard, elle alla dans la chambre de sa mere pour lui en rendre compte; &, elle lui loua Mr. de Nemours avec un certain air qui donna à Madame de Chartres la même pensée qu'avoit eue le Chevalier de Guise.

Le lendemain, la cérémonie des nœces se fit. Madame de Cleves y vit le Duc de Nemours avec une mine & une grace si admirables qu'elle en fut encore plus surprise.

Les jours suivans, elle le vit chez la Reine Dauphine, elle le vit jouer à la paume avec le Roi, elle le vit courre la bague, elle l'entendit parler; mais, elle le vit toujours surpasser de si loin tous les autres, & se rendre tellement maître de la conversation dans tous les lieux où il étoit, par l'art de son esprit, qu'il fit en peu de tems une grande impression dans son cœur.

Il est vrai aussi, que comme Mr. de Nemours sentoit pour elle une inclination violente, qui lui donnoit cette douceur & cet enjouement qu'inspirent les premiers desirs de plaire, il étoit encore plus aimable qu'il n'avoit accoustumé de l'être. De sorte que se voyant souvent, & se voyant l'un & l'autre ce qu'il y avoit de plus parfait à la Cour, il étoit difficile qu'ils ne se plussent infiniment.

La Duchesse de Valentinois étoit de toutes les parties de plaisir, & le Roi avoit pour elle la même vivacité & les mêmes soins que dans les commencemens de sa passion. Madame de Cleves, qui étoit dans cet âge, où l'on ne croit pas qu'une femme puisse être aimée quand elle a passé vingt cinq ans, regardoit avec un extrême étonnement l'attachement que le Roi avoit pour cette

Duc

Duchesse, qui étoit grand-mère, & qui venoit de marier sa petite-fille. Elle en parloit souvent à Madame de Chartres. Est-il possible, Madame, lui disoit-elle, qu'il y ait si long-tems que le Roi en soit amoureux? Comment s'est-il pû attacher à une personne qui étoit beaucoup plus âgée que lui, qui avoit été maîtresse de son père, & qui l'est encore de beaucoup d'autres, à ce que j'ai oui dire? Il est vrai, répondit-elle, que ce n'est, ni le mérite, ni la fidélité de Madame de Valentinois, qui a fait naître la passion du Roi, ni qui l'a conservée; & c'est aussi en quoi il n'est pas excusable: car, si cette femme avoit eu de la jeunesse & de la beauté jointe à sa naissance, qu'elle eût eu le mérite de n'avoir jamais rien aimé, qu'elle eût aimé le Roi avec une fidélité exacte, qu'elle l'eût aimé par rapport à sa seule personne, sans intérêt de grandeur ni de fortune, & sans se servir de son pouvoir que pour des choses honnêtes ou agréables au Roi même; il faut avouer, qu'on auroit eu de la peine à s'empêcher de louer ce Prince du grand attachement qu'il a pour elle. Si je ne craignois, continua Madame de Chartres, que vous disiez de moi ce que l'on dit de toutes les femmes de mon âge, qu'elles aiment à conter les Histoires de leur tems, je vous apprendrois le commencement de la passion du Roi pour cette Duchesse, & plusieurs choses de la Cour du feu Roi qui ont même beaucoup de rapport avec celles qui se passent encore présentement. Bien loin de vous accuser, reprit Madame de Cleves, de redire les Histoires passées, je me plains, Madame, que vous ne m'ayez pas instruite des présentes, & que vous ne m'ayez point appris les divers intérêts & les diverses liaisons de la Cour. Je les ignore si entièrement, que je croyois, il y a peu de jours, que Mr. le Connétable étoit fort bien avec la Reine.

M 5

ne.

ne. Vous aviez une opinion bien opposée à la vérité, répondit Madame de Chartres. La Reine hait Mr. le Connétable; & si elle a jamais quelque pouvoir, il ne s'en appercevra que trop. Elle sçait, qu'il a dit plusieurs fois au Roi, que, de tous ses enfans, il n'y avoit que les naturels qui lui ressemblassent. Je n'eusse jamais soupçonné cette haine, interrompit Madame de Cleves, après avoir vû le soin que la Reine avoit d'écrire à Mr. le Connétable pendant sa prison, la joie qu'elle a témoigné à son retour, & comme elle l'appelle toujours mon Compere, aussi-bien que le Roi. Si vous jugez sur les apparences en ce lieu ci, répondit Madame de Chartres, vous serez souvent trompée: ce qui paroît n'est presque jamais la vérité.

Mais, pour revenir à Madame de Valentinois, vous sçavez qu'elle s'appelle Diane de Poitiers: sa Maison est très-illustre, elle vient des anciens Ducs d'Aquitaine, son ayeule étoit fille naturelle de Louis XI. & enfin il n'y a rien que de grand dans sa naissance. Saint-Valier son pere, se trouva embarassé dans l'affaire du Connétable de Bourbon, dont vous avez oui parler. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, & conduit sur l'échafaut. Sa fille, dont la beauté étoit admirable, & qui avoit déjà plu au feu Roi, fit si bien (je ne sçai par quels moyens) qu'elle obtint la vie de son pere. On lui porta sa grace comme il n'attendoit que le coup de la mort: la peur l'avoit tellement saisi qu'il n'avoit plus de connoissance, & il mourut peu de jours après. Sa fille parut à la Cour comme la maîtresse du Roi. Le voyage d'Italie, & la prison de ce Prince, interrompirent cette passion: lorsqu'il revint d'Espagne, & que Madame la Régente alla au devant de lui à Bayonne, elle mena toutes ses filles, parmi lesquelles étoit Mademoiselle de Pisseleu, qui

qui a été depuis la Duchesse d'Etampes. Le Roi en devint amoureux. Elle étoit inférieure, en naissance, en esprit, & en beauté à Madame de Valentinois, & elle n'avoit au-dessus d'elle que l'avantage de la grande jeunesse. Je lui ai ouï dire plusieurs fois, qu'elle étoit née le jour que Diane de Poitiers avoit été mariée; la haine le lui faisoit dire, & non pas la vérité; car, je suis bien trompée, si la Duchesse de Valentinois n'épousa M^r. de Brezé, Grand Sénéchal de Normandie, dans le même tems que le Roi devint amoureux de Madame d'Etampes. Jamais il n'y a eu une si grande haine, que l'a été celle de ces deux femmes. La Duchesse de Valentinois ne pouvoit pardonner à Madame d'Etampes, de lui avoir ôté le titre de maîtresse du Roi. Madame d'Etampes avoit une jalousie violente contre Madame de Valentinois, parce que le Roi conservoit un commerce avec elle. Ce Prince n'avoit pas une fidélité exacte pour ses maîtresses; il y en avoit toujours une qui avoit le titre & les honneurs; mais les Dames que l'on appelloit de la petite bande le partageoient tour à tour. La perte du Dauphin, son fils, qui mourut à Tournon, & que l'on crut empoisonné, lui donna une sensible affliction. Il n'avoit pas la même tendresse, ni le même goût pour son second fils, qui regne présentement; il ne lui trouvoit pas assez de hardiesse, ni assez de vivacité. Il s'en plaignit un jour à Madame de Valentinois, & elle lui dit qu'elle vouloit le faire devenir amoureux d'elle, pour le rendre plus vif & plus agréable. Elle y réussit comme vous le voyez: il y a plus de vingt ans que cette passion dure, sans qu'elle ait été altérée, ni par le tems, ni par les obstacles.

Le feu Roi s'y opposa d'abord; & , soit qu'il eût encore assez d'amour pour Madame de Valentinois pour avoir de la jalousie, ou qu'il fût poussé

par la Duchesse d'Etampes, qui étoit au desespoir que Mr. le Dauphin fut attaché à son ennemie, il est certain qu'il vit cette passion avec une colère & un chagrin dont il donnoit tous les jours des marques. Son fils ne craignit, ni la colère, ni la haine, & rien ne pût l'obliger à diminuer son attachement, ni à le cacher : il fallut que le Roi s'accoutûmât à le souffrir. Aussi cette opposition à ses volontés l'éloigna encore de lui, & l'attacha davantage au Duc d'Orléans, son troisième fils. C'étoit un Prince bienfait, beau, plein de feu & d'ambition, d'une jeunesse fougueuse, qui avoit besoin d'être modéré, mais qui eût fait aussi un Prince d'une grande élévation, si l'âge eût mûri son esprit.

Le rang d'aîné qu'avoit le Dauphin, & la faveur du Roi qu'avoit le Duc d'Orléans, faisoit entr'eux une sorte d'émulation, qui alloit jusqu'à la haine. Cette émulation avoit commencé dès leur enfance, & s'étoit toujours conservée. Lorsque l'Empereur passa en France, il donna une préférence entière au Duc d'Orléans sur Mr. le Dauphin, qui la ressentit si vivement, que, comme cet Empereur étoit à Chantilly, il voulut obliger Mr. le Connétable à l'arrêter, sans attendre le commandement du Roi. Mr. le Connétable ne le voulut pas : le Roi le blâma dans la suite, de n'avoir pas suivi le conseil de son fils ; & lorsqu'il l'éloigna de la Cour, cette raison y eut beaucoup de part.

La division des deux frères donna la pensée à la Duchesse d'Etampes de s'appuyer de Mr. le Duc d'Orléans, pour la soutenir auprès du Roi contre Madame de Valentinois. Elle y réussit : ce Prince, sans être amoureux d'elle, n'entra gueres moins dans ses intérêts que le Dauphin étoit dans ceux de Madame de Valentinois. Cela fit deux caballes dans la Cour, telles que vous

pouvez vous les imaginer ; mais , ces intrigues ne se bornerent pas seulement à ces démêlés de femmes.

L'Empereur , qui avoit conservé de l'amitié pour le Duc d'Orléans , avoit offert plusieurs fois de lui remettre le Duché de Milan. Dans les propositions qui se firent depuis pour la Paix , il faisoit espérer de lui donner les dix sept Provinces , & de lui faire épouser sa fille. Mr. le Dauphin ne souhaitoit , ni la paix , ni ce mariage. Il se servit de Mr. le Connétable , qu'il a toujours aimé , pour faire voir au Roi de quelle importance il étoit , de ne pas donner à son successeur un frere aussi puissant que le seroit un Duc d'Orléans , avec l'Alliance de l'Empereur , & les dix-sept Provinces. Mr. le Connétable entra d'autant mieux dans les sentimens de Mr. le Dauphin , qu'il s'opposoit par-là à ceux de Madame d'Etampes , qui étoit son ennemie déclarée , & qui souhaitoit ardemment l'élévation de Mr. le Duc d'Orléans.

Mr. le Dauphin commandoit alors l'Armée du Roi en Champagne , & avoit réduit celle de l'Empereur en une telle extrémité qu'elle eut péri entièrement , si la Duchesse d'Etampes , craignant que de trop grands avantages ne nous fissent refuser la paix & l'alliance de l'Empereur pour Mr. le Duc d'Orléans , n'eût fait secrètement avertir les ennemis de surprendre Espérai & Château Thierry , qui étoient pleins de vivres. Ils le firent , & sauverent par ce moyen toute leur Armée.

Cette Duchesse ne jouit pas long-tems du succès de sa trahison. Peu après , Mr. le Duc d'Orléans mourut à Farmoutiers , d'une espece de maladie contagieuse. Il aimoit une des plus belles femmes de la Cour , & en étoit aimé. Je ne vous la nommerai pas , parce qu'elle a vécu depuis

avec tant de sagesse, & qu'elle a même caché avec tant de soin la passion qu'elle avoit pour ce Prince, qu'elle a mérité que l'on conserve sa réputation. Le hazard fit qu'elle reçût la nouvelle de la mort de son mari, le même jour qu'elle apprit celle de Mr. d'Orléans; de sorte qu'elle eut ce prétexte pour cacher sa véritable affliction, sans avoir la peine de se contraindre.

Le Roi ne survécut gueres le Prince son fils, il mourut deux ans après. Il recommanda à Mr. le Dauphin de se servir du Cardinal de Tournon & de l'Amiral d'Annebault; & ne parla point de Mr. le Connétable, qui étoit pour lors relegué à Chantilly. Ce fut néanmoins la première chose que fit le Roi son fils, de le rappeler, & de lui donner le gouvernement des affaires.

Madame d'Etampes fut chassée, & reçût tous les mauvais traitemens qu'elle pouvoit attendre d'une ennemie toute puissante: la Duchesse de Valentinois se vengea alors pleinement, & de cette Duchesse, & de tous ceux qui lui avoient déplu. Son pouvoir parut plus absolu sur l'esprit du Roi, qu'il ne paroïssoit encore pendant qu'il étoit Dauphin. Depuis douze ans que ce Prince regne, elle est maîtresse absolue de toutes choses, elle dispose des Charges & des Affaires; elle a fait chasser le Cardinal de Tournon, le Chancelier, & Villeroi. Ceux qui ont voulu éclairer le Roi sur sa conduite, ont péri dans cette entreprise. Le Comte de Taix, grand Maître de l'Artillerie, qui ne l'aimoit pas, ne pût s'empêcher de parler de ses galanteries, & sur-tout de celle du Comte de Brissac, dont le Roi avoit déjà eu beaucoup de jalousie. Néanmoins, elle fit si bien, que le Comte de Taix fut disgracié: on lui ôta sa Charge; &, ce qui est presque incroyable, elle la fit donner au Comte de Brissac, & l'a fait ensuite Maréchal de France. La jalousie du Roi augmenta néanmoins

moins d'une telle sorte, qu'il ne pût souffrir que ce Maréchal demeurât à la Cour : mais, la jalousie, qui est aigre & violente en tous les âges, est douce & modérée en lui par l'extrême respect qu'il a pour sa maîtresse; en sorte qu'il n'osa éloigner son Rival que sur le prétexte de lui donner le Gouvernement de Piémont. Il y a passé plusieurs années; il revint l'Hyver dernier, sur le prétexte de demander des Troupes & d'autres choses nécessaires pour l'Armée qu'il commande. Le desir de revoir Madame de Valentinois, & la crainte d'en être oublié, avoit peut-être beaucoup de part à ce voyage. Le Roi le reçût avec une grande froideur. Messieurs de Guise, qui ne l'aimeient pas, mais qui n'osent le témoigner à cause de Madame de Valentinois, se servirent de Mr. le Vidame, qui est son ennemi déclaré, pour empêcher qu'il n'obtint aucune des choses qu'il étoit venu demander. Il n'étoit pas difficile de lui nuire, Le Roi le haïssoit, & sa présence lui donnoit de l'inquiétude; de sorte qu'il fut contraint de s'en retourner, sans remporter aucun fruit de son voyage, que d'avoir peut-être rallumé dans le cœur de Madame de Valentinois des sentimens que l'absence commençoit à éteindre. Le Roi a bien eu d'autres sujets de jalousie, mais, ou il ne les a pas connus, ou il n'a osé s'en plaindre.

Je ne sçai, ma fille, ajouta Madame de Chartres, si vous ne trouverez point que je vous ai plus appris de choses que vous n'aviez envie d'en sçavoir. Je suis très-éloignée, Madame, de faire cette plainte, répondit Madame de Cleves; & sans la peur de vous importuner, je vous demanderois encore plusieurs circonstances que j'ignore.

La passion de Mr. de Nemours pour Madame de Cleves fut d'abord si violente, qu'elle lui ôta le

le goût, & même le souvenir, de toutes les personnes qu'il avoit aimées, & avec qui il avoit conservé des commerces pendant son absence. Il ne prit pas seulement le soin de chercher des prétextes pour rompre avec elles; il ne pût se donner la patience d'écouter lents plaintes, & de répondre à leurs reproches. Madame la Dauphine, pour qui il avoit eu des sentimens assez passionnés, ne pût tenir dans son cœur contre Madame de Cleves. Son impatience pour le voyage d'Angleterre commença même à se ralentir, & il ne pressa plus avec tant d'ardeur, les choses qui étoient nécessaires pour son départ. Il alloit souvent chez la Reine-Dauphine, parce que Madame de Cleves y alloit souvent; & il n'étoit pas fâché de laisser imaginer ce que l'on avoit cru de ses sentimens pour cette Reine. Madame de Cleves lui paroissoit d'un si grand prix, qu'il se résolut de manquer plutôt à lui donner des marques de sa passion, que de hasarder de la faire connoître au public. Il n'en parla pas même au Vidame de Chartres, qui étoit son ami intime, & pour qui il n'avoit rien de caché. Il prit une conduite si sage, & s'observa avec tant de soin que personne ne le soupçonna d'être amoureux de Madame de Cleves, que le Chevalier de Guise; & elle auroit eu peine à s'en appercevoir elle-même, si l'inclination qu'elle avoit pour lui ne lui eût donné une attention particulière pour ses actions, qui ne lui permit pas d'en douter.

Elle ne se trouva pas la même disposition à dire à sa mère ce qu'elle pensoit des sentimens de ce Prince, qu'elle avoit eue à lui parler de ses autres Amans; sans avoir un dessein formé de le lui tacher, elle ne lui en parla point; mais, Madame de Chartres ne le voyoit que trop, aussi-bien que le penchant que sa fille avoit pour lui. Cette connoissance lui donna une douleur sensible: elle jugeoit

ugeoit bien le péril où étoit cette jeune personne, d'être aimée d'un homme fait comme Mr. le Nemours, pour qui elle avoit de l'inclination. Elle fut entièrement confirmée dans les soupçons qu'elle avoit de cette inclination, par une chose qui arriva peu de jours après.

Le Maréchal de Saint-André, qui cherchoit toutes les occasions de faire éclater sa magnificence, supplia le Roi, sur le prétexte de lui montrer sa maison, qui ne venoit que d'être achevée, de lui vouloir faire l'honneur d'y aller souper avec les Reines. Ce Maréchal étoit bien aise aussi de faire paroître, aux yeux de Madame de Cleves, cette dépense éclatante qui alloit jusqu'à la profusion.

Quelques jours avant celui qui avoit été choisi pour ce souper, le Roi-Dauphin, dont la santé étoit assez mauvaise, s'étoit trouvé mal, & n'avoit vû personne. La Reine sa femme avoit passé tout le jour auprès de lui. Sur le soir, comme il se portoit mieux, il fit entrer toutes les personnes de qualité qui étoient dans son antichambre. La Reine-Dauphine s'en alla chez elle; elle y trouva Madame de Cleves & quelques autres Dames, qui étoient le plus dans sa familiarité.

Comme il étoit déjà assez tard, & qu'elle n'étoit point habillée, elle n'alla pas chez la Reine; elle fit dire qu'on ne la voyoit point & fit apporter ses pierreries afin d'en choisir pour le bal du Maréchal de Saint-André, & pour en donner à Madame de Cleves, à qui elle en avoit promis. Comme elles étoient dans cette occupation, le Prince de Condé arriva. Sa qualité lui rendoit toutes les entrées libres. La Reine-Dauphine lui dit qu'il venoit sans doute de chez le Roi son mari, & lui demanda ce que l'on y faisoit. L'on dispute contre Mr. de Nemours, Madame, répon-

pondit-il, & il défend avec tant de chaleur l'usage qu'il soutient, qu'il faut que ce soit la sienne. Je crois qu'il a quelque maîtresse qui lui donne de l'inquiétude quand elle est au bal, tant il trouve que c'est une chose fâcheuse pour un amant, que d'y voir la personne qu'il aime.

Comment ! reprit Madame la Dauphine, Mr. de Nemours ne veut pas que sa maîtresse aille au bal ? J'avois bien cru que les maris pouvoient souhaiter que leurs femmes n'y allassent pas ; mais, pour les amans, je n'avois jamais pensé qu'ils pussent être de ce sentiment. Mr. de Nemours trouve, repliqua le Prince de Condé, que le bal est ce qu'il y a de plus insupportable pour les amans, soit qu'ils soient aimés, ou qu'ils ne le soient pas. Il dit, que s'ils sont aimés, ils ont le chagrin de l'être moins pendant plusieurs jours ; qu'il n'y a point de femme que le soin de sa parure n'empêche de songer à son amant ; qu'elles en sont entièrement occupées ; que ce soin de se parer est pour tout le monde, aussi-bien que pour celui qu'elles aiment ; que, lorsqu'elles sont au bal, elles veulent plaire à tous ceux qui les regardent ; que, quand elles sont contentes de leur beauté, elles en ont une joie dont leur amant ne fait pas la plus grande partie. Il dit aussi, que, quand on n'est point aimé, on souffre encore davantage de voir sa maîtresse dans une assemblée ; que plus elle est admirée du public, plus on se trouve malheureux de n'en être point aimé ; que l'on craint toujours que sa beauté ne fasse naître quelque amour plus heureux que le sien. Enfin, il trouve, qu'il n'y a point de souffrance pareille à celle de voir sa maîtresse au bal, si ce n'est de savoir qu'elle y est, & de n'y être pas.

Madame de Cleves ne faisoit pas semblant d'entendre ce que disoit le Prince de Condé ; mais, elle l'écoutoit avec attention. Elle jugeoit aisément

savoir quelle part elle avoit à l'opinion que soute-
noit Mr. de Nemours, & sur-tout à ce qu'il di-
soit du chagrin de n'être pas au bal où étoit sa
maîtresse, parce qu'il ne devoit pas être à celui du
Maréchal de Saint-André, & que le Roi l'en-
voyoit au devant du Duc de Ferrare.

La Reine-Dauphine étoit avec le Prince de
Condé, & n'approuvoit pas l'opinion de Mr. de
Nemours. Il n'y a qu'une occasion, Madame,
lui dit le Prince, où Mr. de Nemours consente
que sa maîtresse aille au bal, qu'alors que c'est
lui qui le donne; & il dit que l'année passée qu'il
en donna un à votre Majesté, il trouva que sa
Maîtresse lui faisoit une faveur d'y venir, quoi-
qu'elle ne semblât que vous y suivre; que c'est
toujours faire une grace à un amant que d'aller
prendre sa part à un plaisir qu'il donne; que c'est
aussi une chose agréable pour l'amant, que sa mai-
tresse le voie le maître d'un lieu où est toute la
Cour, & qu'elle le voie se bien acquitter d'en
faire les honneurs. Mr. de Nemours avoit raison,
dit la Reine-Dauphine, en souriant, d'approuver
que sa maîtresse allât au bal. Il y avoit alors un
si grand nombre de femmes à qui il donnoit cette
qualité, que si elles n'y fussent point venues il y
auroit eu peu de monde.

Si-tôt que le Prince de Condé avoit commencé
à conter les sentimens de Mr. de Nemours sur le
bal, Madame de Cleves avoit senti une grande
envie de ne point aller à celui du Maréchal de S.
André. Elle entra aisément dans l'opinion qu'il ne
falloit pas aller chez un homme dont on étoit ai-
mée; & elle fut bien aise d'avoir une raison de
sévérité, pour faire une chose qui étoit une faveur
pour Mr. de Nemours: elle emporta néanmoins
la parure que lui avoit donnée la Reine-Dauphi-
ne; mais, le soir qu'elle la montra à sa mère,
elle lui dit qu'elle n'avoit pas dessein de s'en ser-
vir;

vir ; que le Maréchal de S. André prenoit tant de soin de faire voir qu'il étoit attaché à elle, qu'elle ne doutoit point qu'il ne voulût aussi faire croire qu'elle auroit part au divertissement qu'il devoit donner au Roi ; & , que sous prétexte de faire l'honneur de chez lui , il lui rendroit des soins dont peut-être elle seroit embarrassée.

Madame de Chartres combattit quelque tems l'opinion de sa fille , comme la trouvant particulière ; mais , voyant qu'elle s'y opiniâtroit , elle s'y rendit , & lui dit qu'il falloit donc qu'elle fit la malade , pour avoir un prétexte de n'y pas aller ; parce que les raisons qui l'en empêchoient ne seroient pas approuvées , & qu'il falloit même empêcher qu'on ne les soupçonnât. Madame de Cleves consentit volontiers à passer quelques jours chez elle , pour ne point aller dans un lieu où Mr. de Nemours ne devoit pas être : & il partit sans avoir le plaisir de sçavoir qu'elle n'iroit pas.

Il revint le lendemain du bal , il sçût qu'elle ne s'y étoit pas trouvée ; mais , comme il ne sçavoit pas que l'on eût redit devant elle la conversation de chez le Roi-Dauphin , il étoit bien éloigné de croire qu'il fût assez heureux pour l'avoir empêchée d'y aller.

Le lendemain , comme il étoit chez la Reine , & qu'il parloit à Madame la Dauphine , Madame de Chartres & Madame de Cleves y vinrent , & s'approcherent de cette Princesse. Madame de Cleves étoit un peu négligée , comme une personne qui s'étoit trouvée mal ; mais , son visage ne répondoit pas à son habillement. Vous voilà si belle , lui dit Madame la Dauphine que je ne sçaurois croire que vous ayez été malade. Je pense que Mr. le Prince de Condé , en vous contant l'avis de Mr. de Nemours sur le bal , vous a persuadée que vous feriez une faveur au Maréchal de Saint-André d'aller chez lui , & que c'est ce qui vous a em-

empêché d'y venir. Madame de Cleves rougit de ce que Madame la Dauphine devinoit juste, & de ce qu'elle disoit devant Mr. de Nemours ce qu'elle avoit deviné.

Madame de Chartres vit dans ce moment pour-quoi sa fille n'avoit pas voulu aller au bal ; & , pour empêcher que Mr. de Nemours ne le jugeât aussi-bien qu'elle, elle prit la parole avec un air qui sembloit être appuyé sur la vérité. Je vous assure, Madame, dit-elle à Madame la Dauphine, que votre Majesté fait plus d'honneur à ma fille qu'elle n'en mérite. Elle étoit véritablement malade ; mais, je crois, que si je ne l'en eusse empêchée, elle n'eût pas laissé de vous suivre & de se montrer aussi changée qu'elle étoit, pour avoir le plaisir de voir tout ce qu'il y a eu d'extraordinaire au divertissement d'hier au soir. Madame la Dauphine crut ce que disoit Madame de Chartres, & Mr. de Nemours fut bien fâché d'y trouver de l'apparence ; néanmoins, la rougeur de Madame de Cleves lui fit soupçonner que ce que Madame la Dauphine avoit dit n'étoit pas entièrement éloigné de la vérité. Madame de Cleves avoit d'abord été fâchée que Mr. de Nemours eût eu lieu de croire, que c'étoit lui qui l'avoit empêchée d'aller chez le Maréchal de S. André ; mais, ensuite, elle sentit quelque espèce de chagrin que sa mere lui en eût entièrement ôté l'opinion.

Quoique l'Assemblée de Coreamp eût été rompue, les négociations pour la Paix avoient tous-jours continué, & les choses s'y disposèrent d'une telle sorte que, sur la fin de Février, on se rassembla à Château Cambresis. Les mêmes Députés y retournerent, & l'absence du Maréchal de S. André défit Mr. de Nemours du Rival qui lui étoit plus, redoutable par l'attention qu'il avoit à observer ceux qui approchoient Madame de Cleves,

ves, que par le progrès qu'il pouvoit faire auprès d'elle.

Madame de Chartres n'avoit pas voulu laisser voir à sa fille, qu'elle connoissoit ses sentimens pour ce Prince, de peur de se rendre suspecte sur les choses qu'elle avoit envie de lui dire. Elle se mit un jour à parler de lui : elle lui en dit du bien, & y mêla beaucoup de louanges empoisonnées sur la sagesse qu'il avoit d'être incapable de devenir amoureux, & sur ce qu'il ne se faisoit qu'un plaisir, & non pas un attachement sérieux, du commerce des femmes. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que l'on ne l'ait soupçonné d'avoir une grande passion pour la Reine-Dauphiné : je vois même qu'il y va très-souvent ; & je vous conseille d'éviter autant que vous pourrez de lui parler, & sur-tout en particulier, parce que Madame la Dauphine vous traitant comme elle fait, on diroit bien-tôt que vous êtes leur confidente, & vous savez combien cette réputation est désagréable. Je suis d'avis, si ce bruit continue, que vous alliez un peu moins chez Madame la Dauphine, afin de ne vous pas trouver mêlée dans des aventures de galanterie.

Madame de Cleves n'avoit jamais oui parler de Mr. de Nemours & de Madame la Dauphine : elle fut si surprise de ce que lui dit sa mere, & elle crut si bien voir combien elle s'étoit trompée dans tout ce qu'elle avoit pensé des sentimens de ce Prince, qu'elle en changea de visage. Madame de Chartres s'en aperçût : il vint du monde dans ce moment. Madame de Cleves s'en alla chez elle, & s'enferma dans son cabinet.

L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connoître, par ce que lui venoit de dire sa mere, l'intérêt qu'elle prenoit à Mr. de Nemours. Elle n'avoit encore osé se l'avouer à elle-même. Elle vit alors, que les sentimens, qu'elle avoit pour
lui,

lui, étoient ceux que Mr. de Cleves lui avoit tant demandés; & elle trouva combien il étoit hon-
teux de les avoir pour un autre, que pour un ma-
ri qui les méritoit. Elle se sentit blessée & embar-
raffée de la crainte que Mr. de Nemours ne la
voulut faire servir de prétexte à Madame la Dau-
phine; & cette pensée la détermina à conter à
Madame de Chartres ce qu'elle ne lui avoit point
encore dit.

Elle alla le lendemain matin dans sa chambre
pour exécuter ce qu'elle avoit résolu; mais, elle
trouva que Madame de Chartres avoit un peu de
fièvre, de sorte qu'elle ne voulut pas lui parler.
Ce mal paroissoit néanmoins si peu de chose, que
Madame de Cleves ne laissa pas d'aller l'après di-
née chez Madame la Dauphine. Elle étoit dans
son cabinet avec deux ou trois Dames qui étoient
le plus avant dans sa familiarité. Nous parlions
de Mr. de Nemours, lui dit cette Reine en la
voyant, & nous admirions combien il est chan-
gé depuis son retour de Bruxelles: devant que
d'y aller, il avoit un nombre infini de maîtresses;
& c'étoit même un défaut en lui; car il ména-
geoit également celles qui avoient du mérite, &
celles qui n'en avoient pas: depuis qu'il est reve-
nu, il ne connoît, ni les unes, ni les autres; il
n'y a jamais eu un si grand changement: jетrou-
ve même, qu'il y en a dans son humeur & qu'il
est moins gai que de coutume.

Madame de Cleves ne répondoit rien; & elle
pensoit avec honte qu'elle auroit pris tout ce
que l'on disoit du changement de ce Prince, pour
des marques de sa passion, si elle n'avoit point
été détrompée. Elle se sentoit quelque aigreur
contre Madame la Dauphine, de lui voir chercher
des raisons, & s'étonner d'une chose dont apparem-
ment elle sçavoit mieux la vérité que personne.
Elle ne pût s'empêcher de lui en témoigner quel-
que

que chose; & comme les autres Dames s'éloignèrent, elle s'approcha d'elle, & lui dit tout bas: Est ce aussi pour moi, Madame, que vous venez de parler; & voudriez-vous me cacher que vous fussiez celle qui a fait changer de conduite à Mr. de Nemours? Vous êtes injuste, lui dit Madame la Dauphine: vous sçavez que je n'ai rien de caché pour vous. Il est vrai que Mr. de Nemours, devant que d'aller à Bruxelles, a eu, je crois, intention de me laisser entendre qu'il ne me haïssoit pas; mais, depuis qu'il est revenu, il ne m'a pas même paru qu'il se souvint des choses qu'il avoit faites: & j'avoue que j'ai de la curiosité de sçavoir ce qui l'a fait changer. Il sera bien difficile que je ne le démêle, ajouta-t-elle: le Vidame de Chartres, qui est son ami intime, est amoureux d'une personne sur qui j'ai quelque pouvoir; & je sçaurai par ce moyen ce qui a fait ce changement. Madame la Dauphine parla d'un air qui persuada Madame de Cleves, & elle se trouva malgré elle dans un état plus calme & plus doux, que celui où elle étoit auparavant.

Lorsqu'elle revint chez sa mere, elle sçut qu'elle étoit beaucoup plus mal qu'elle ne l'avoit laissée. La fièvre lui avoit redoublé, & les jours suivans elle augmenta de telle sorte, qu'il parut que ce seroit une maladie considérable. Madame de Cleves étoit dans une affliction extrême, elle ne sortoit point de la chambre de sa mere. Mr. de Cleves y passoit aussi presque tous les jours, & par l'intérêt qu'il prenoit à Madame de Chartres, & pour empêcher sa femme de s'abandonner à la tristesse; mais, pour avoir aussi le plaisir de la voir, sa passion n'étoit point diminuée.

Mr. de Nemours, qui avoit toujours eu beaucoup d'amitié pour lui, n'avoit pas cessé de lui en témoigner depuis son retour de Bruxelles. Pendant

dant la maladie de Madame de Chartres, ce Prince trouva le moyen de voir plusieurs fois Madame de Cleves, en faisant semblant de chercher son mari, ou de le venir prendre pour le mener promener. Il le cherchoit même à des heures où il sçavoit bien qu'il n'y étoit pas & sous le prétexte de l'attendre, il demouroit dans l'antichambre de Madame de Chartres, où il y avoit toujours plusieurs personnes de qualité. Madame de Cleves y venoit souvent; &, pour être affligée, elle n'en paroïssoit pas moins belle à Mr. de Nemours. Il lui faisoit voir combien il prenoit d'intérêt à son affliction, & il lui en parloit avec un air si soumis qu'il la persuadoit aisément que ce n'étoit pas Madame la Dauphine dont il étoit amoureux.

Elle ne pouvoit s'empêcher d'être troublée de sa vûe, & d'avoir pourtant du plaisir à le voir; mais, quand elle ne le voyoit plus, & qu'elle pensoit que ce charme qu'elle trouvoit dans sa vûe étoit le commencement des passions, il s'en falloit peu qu'elle ne crût le haïr par la douleur que lui donnoit cette pensée.

Madame de Chartres empira si considérablement, que l'on commença à desespérer de sa vie: elle reçut ce que les Médecins lui dirent du péril où elle étoit, avec un courage digne de sa vertu & de sa piété. Après qu'ils furent sortis, elle fit retirer tout le monde, & appeller Madame de Cleves.

Il faut nous quitter ma fille, lui dit-elle, en lui tendant la main: le péril où je vous laisse, & le besoin que vous avez de moi, augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour Mr. de Nemours; je ne vous demande point de me l'avouer. Je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité, pour vous

Tome V.

N

con

conduire. Il y a déjà long-tems que je me suis apperçûe de cette inclination ; mais , je ne vous en ai pas voulu parler d'abord , de peur de vous en faire appercevoir vous-même. Vous ne la connoissez que trop présentement ; vous êtes sur le bord du précipice : il faut de grands efforts & de grandes violences , pour vous retenir. Songez à ce que vous devez à votre Mari , songez à ce que vous vous devez à vous-même , & pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise , & que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force & du courage, ma fille ; retirez-vous de la Cour : obligez votre mari de vous emmener : ne craignez point de prendre des partis trop rudes & trop difficiles : quelque affreux qu'ils vous paroissent d'abord , ils seront plus doux dans les suites , que les malheurs d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu & de votre devoir vous pouvoient obliger à ce que je souhaite , je vous dirois que si quelque chose étoit capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde , ce seroit de vous voir tomber comme les autres femmes : mais , si ce malheur vous doit arriver , je reçois la mort avec joie , pour n'en être pas le témoin.

Madame de Cleves fondoit en larmes sur la main de sa mere , qu'elle tenoit serrée entre les siennes : & Madame de Chartres , se sentant touchée elle-même ; Adieu , ma fille , lui dit-elle ; finissons une conversation , qui nous attendrit trop l'une & l'autre , & souvenez-vous , si vous pouvez , de tout ce que je viens de vous dire.

Elle se tourna de l'autre côté en achevant ces paroles , & commanda à sa fille d'appeler ses femmes , sans vouloir l'écouter , ni parler davantage. Madame de Cleves sortit de la Chambre de sa mere en l'état que l'on peut s'imaginer , & Madame

dame de Chartres ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle vécut encore, deux jours, pendant lesquels elle ne voulut plus revoir sa fille, qui étoit la seule chose à quoi elle se sentoit attachée.

Madame de Cleves étoit dans une affliction extrême, son mari ne la quittoit point; & si-tôt que Madame de Chartres fut expirée; il l'emmena à la campagne, pour l'éloigner d'un lieu qui ne faisoit qu'aggraver sa douleur. On n'en a jamais vu de pareille, quoique la tendresse & la reconnoissance y eussent la plus grande part; le besoin, qu'elle sentoit qu'elle avoit de sa mère, pour se défendre contre Mr. de Nemours, ne laissoit pas d'y en avoir beaucoup. Elle se trouvoit malheureuse d'être abandonnée à elle-même, dans un tems où elle étoit si peu maîtresse de ses sentimens, & où elle eût tant souhaité d'avoir quelqu'un qui pût la plaindre & lui donner de la force. La manière dont Mr. de Cleves en usoit pour elle, lui faisoit souhaiter plus fortement que jamais, de ne manquer à rien de ce qu'elle lui devoit. Elle lui témoignoit aussi plus d'amitié & plus de tendresse qu'elle n'avoit encore fait: elle ne vouloit point qu'il la quittât; & il lui sembloit qu'à force de s'attacher à lui, il la défendrait contre Monsieur de Nemours.

Ce Prince vint voir Mr. de Cleves à la campagne: il fit ce qu'il pût pour rendre aussi une visite à Madame de Cleves; mais, elle ne le voulut point recevoir: &, sentant bien qu'elle ne pouvoit s'empêcher de le trouver aimable, elle avoit fait une forte résolution de s'empêcher de le voir, & d'en éviter toutes les occasions qui dépendroient d'elle.

Mr. de Cleves vint à Paris pour faire sa Cour, & promit à sa femme de s'en retourner le lendemain:

main : il ne revint néanmoins que le jour d'après. Je vous attendis tout hier, lui dit Madame de Cleves lorsqu'il arriva ; & je vous dois faire des reproches de n'être pas venu comme vous me l'aviez promis. Vous sçavez que , si je pouvois sentir une nouvelle affliction en l'état où je suis, ce seroit la mort de Madathe de Tournon que j'ai apprise ce matin. J'en aurois été touchée ; quand je ne l'aurois point connue : c'est toujours une chose digne de pitié qu'une femme jeune & belle comme celle-là, soit morte en deux jours ; mais, de plus, c'étoit une des personnes du monde qui me plaisoit davantage, & qui paroïssoit avoir autant de sagesse que de mérite.

Je fus très-fâché de ne pas revenir hier, répondit Mr. de Cleves ; mais j'étois si nécessaire à la consolation d'un malheureux qu'il m'étoit impossible de le quitter. Pour Madame de Tournon, je ne vous conseille pas d'en être affligée, si vous la regrettez comme une femme pleine de sagesse, & digne de votre estime. Vous m'étonnez, reprit Madame de Cleves ; & je vous ai oui dire plusieurs fois, qu'il n'y avoit point de femme à la Cour ; que vous estimassiez davantage. Il est vrai, répondit-il : mais, les femmes sont incompréhensibles ; & , quand je les vois toutes, je me trouve si heureux de vous avoir, que je ne sçaurois assez admirer mon bonheur. Vous m'estimez plus que je ne vaudrais, repliqua Madame de Cleves en soupirant ; & il n'est pas encore tems de me trouver digne de vous. Apprenez-moi, je vous en supplie, ce qui vous a détrompé de Madame de Tournon. Il y a long-tems que je le suis, repliqua-t-il, & que je sçai qu'elle aimoit le Comte de Sancerre, à qui elle donnoit des espérances de l'épouser. Je ne sçaurois croire, interrompit Madame de Cleves, que Madame de Tournon, à
près

près cet éloignement si extraordinaire qu'elle a témoigné pour le mariage depuis qu'elle est veuve, & après les déclarations publiques qu'elle a faites de ne se remarier jamais, ait donné des espérances à Sancerre. Si elle n'en eût donné qu'à lui, repliqua Mr. de Cleves, il ne faudroit pas s'étonner ; mais, ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle en donnoit aussi à Etoutville dans le même tems : & je vais vous apprendre toute cette Histoire.

Fin de la premiere Partie.

L A
P R I N C E S S E
D E
C L E V E S.



SECONDE PARTIE.



Ous sçavez l'amitié qu'il y a entre Sancerre & moi : néanmoins, il devint amoureux de Madame de Tournon il y a environ deux ans, & me le cacha avec beaucoup de soin, aussi-bien qu'à tout le reste du monde ; j'étois bien éloigné de le soupçonner. Madame de Tournon paroissoit encore inconsolable de la mort de son mari, & vivoit dans une retraite austere. La sœur de Sancerre étoit quasi la seule personne qu'elle vit ; & c'étoit chez elle qu'il en étoit devenu amoureux.

Un soir qu'il devoit y avoir une Comédie au Louvre, & que l'on n'attendoit plus que le Roi & Madame de Valentinois pour commencer, l'on vint dire qu'elle s'étoit trouvée mal, & que le Roi ne viendrait pas. On jugea aisément, que le mal
de

de cette Duchesse étoit quelque démêlé avec le Roi : nous savions les jalousies qu'il avoit eues du Maréchal de Brissac pendant qu'il avoit été à la Cour ; mais il étoit retourné en Piémont depuis quelques jours , & nous ne pouvions imaginer le sujet de cette brouillerie.

Comme j'en parlois avec Sancerre , Mr. d'Anville arriva dans la Salle , & me dit tout bas , que le Roi étoit dans une affliction & dans une colère qui faisoit pitié ; qu'en un raccommodement qui s'étoit fait entre lui & Madame de Valentinois , il y avoit quelques jours sur des démêlés qu'ils avoient eus pour le Maréchal de Brissac , le Roi lui avoit donné une bague , & l'avoit priée de la porter ; que , pendant qu'elle s'habilloit pour venir à la Comédie , il avoit remarqué qu'elle n'avoit point cette bague & lui en avoit demandé la raison ; qu'elle avoit paru étonnée de ne la pas avoir , qu'elle l'avoit demandée à ses femmes , lesquelles , par malheur , ou faute d'être bien instruites , avoient répondu qu'il y avoit quatre ou cinq jours qu'elles ne l'avoient vûe.

Ce tems étant précisément celui du départ du Maréchal de Brissac , continua Mr. d'Anville , le Roi n'a point douté qu'elle ne lui ait donné la bague , en lui disant adieu. Cette pensée a réveillé si vivement toute cette jalousie , qui n'étoit pas encore bien éteinte , qu'il s'est emporté contre son ordinaire , & lui a fait mille reproches. Il vient de rentrer chez lui très-affligé ; mais , je ne sçai s'il l'est davantage de l'opinion que Madame de Valentinois a sacrifié sa bague , que de la crainte de lui avoir déplu par sa colère.

Si-tôt que Mr. d'Anville eut achevé de me conter cette nouvelle , je me rapprochai de Sancerre pour la lui apprendre : je la lui dis comme un secret que l'on venoit de me confier , & dont je lui défendois de parler.

Le lendemain matin , j'allai d'assez bonne heure chez ma belle sœur , je trouvai Madame de Tournon au chevet de son lit. Elle n'aimoit pas Madame de Valentinois , & elle sçavoit bien que ma belle-sœur n'avoit pas sujet de s'en louer. Sancerre avoit été chez elle au sortir de la Comédie. Il lui avoit appris la brouillerie du Roi avec cette Duchesse , & Madame de Tournon étoit venue la conter à ma belle-sœur , sans sçavoir , ou sans faire réflexion que c'étoit moi qui l'avoit apprise à son amant.

Si-tôt que je m'approchai de ma belle-sœur , elle dit à Madame de Tournon , que l'on pouvoit me confier ce qu'elle venoit de lui dire , & sans attendre la permission de Madame de Tournon , elle me conta mot pour mot tout ce que j'avois dit à Sancerre le soir précédent. Vous pouvez juger comme j'en fus étonné. Je regardai Madame de Tournon : elle me parut embarrassée. Son embarras me donna du soupçon : je n'avois dit la chose qu'à Sancerre , il m'avoit quitté au sortir de la Comédie sans m'en dire la raison : je me souvins de lui avoir oui extrêmement louer Madame de Tournon. Toutes ces choses m'ouvrirent les yeux ; & je n'eus pas de peine à démêler qu'il avoit une galanterie avec elle , & qu'il l'avoit vûe depuis qu'il m'avoit quitté.

Je fus si piqué de voir qu'il me cachoit cette Avanture que je dis plusieurs choses qui firent connoître à Madame de Tournon l'imprudence qu'elle avoit faite : je la remis à son carosse , & je l'assurai en la quittant , que j'enviois le bonheur de celui qui lui avoit appris la brouillerie du Roi , & de Madame de Valentinois.

Je m'en allai à l'heure même trouver Sancerre : je lui fis des reproches ; & je lui dis , que je sçavois sa passion pour Madame de Tournon , sans lui dire comment je l'avois découverte. Il fut con-

contraint de me l'avouer; je lui contai ensuite ce qui me l'avoit apprise; & il m'apprit aussi le détail de leur aventure: il me dit, que quoiqu'il fût cadet de sa maison, & très-éloigné de pouvoir prétendre à un aussi bon parti, que néanmoins elle étoit résolue de l'épouser. L'on ne peut être plus surpris que je le fus. Je dis à Sancerre de presser la conclusion de son mariage, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne put craindre d'une femme qui avoit l'artifice de soutenir aux yeux du public un personnage si éloigné de la vérité. Il me répondit qu'elle avoit été véritablement affligée; mais que l'inclination qu'elle avoit eue pour lui, avoit surmonté cette affliction, & qu'elle n'avoit pu laisser paroître tout d'un coup un si grand changement. Il me dit encore plusieurs autres raisons pour l'excuser qui me firent voir à quel point il en étoit amoureux. Il m'assura qu'il la feroit consentir que je scüssse la passion qu'il avoit pour elle, puisqu'aussi bien c'étoit elle-même qui me l'avoit apprise. Il l'y obligea en effet, quoiqu'avec beaucoup de peine; & je fus ensuite très-avant dans leur confiance.

Je n'ai jamais vu une femme avoir une conduite si honnête & si agréable à l'égard de son amant: néanmoins, j'étois toujours choqué de son affectation à paroître encore affligée. Sancerre étoit si amoureux & si content de la manière dont elle en usoit pour lui qu'il n'osoit quasi la presser de conclure leur mariage, de peur qu'elle ne crût qu'il le souhaitoit plutôt par intérêt que par une véritable passion. Il lui en parla toutefois, & elle lui parut résolue à l'épouser; elle commença même à quitter cette retraite où elle vivoit, & à se remettre dans le monde. Elle venoit chez ma belle-sœur à des heures où une partie de la Cour s'y trouvoit. Sancerre n'y venoit que rarement;

N 5

mais,

mais ceux qui y étoient tous les soirs & qui l'y voyoient souvent, la trouvoient très aimable.

Peu de tems après qu'elle eût commencé à quitter sa solitude, Sancerre eut voir quelque refroidissement dans la passion qu'elle avoit pour lui. Il m'en parla plusieurs fois, sans que je fisse aucun fondement sur ses plaintes; mais, à la fin, comme il me dit qu'au lieu d'achever leur mariage, elle sembloit l'éloigner, je commençai à croire qu'il n'avoit pas tort d'avoir de l'inquiétude. Je lui répondis que, quand la passion de Madame de Tournon diminueroit après avoir duré deux ans, il ne faudroit pas s'en étonner; que quand même, sans être diminuée, elle ne seroit pas assez forte pour l'obliger à l'épouser, qu'il ne devroit pas s'en plaindre; que ce mariage, à l'égard du public, lui feroit un extrême tort, non seulement parce qu'il n'étoit pas un assez bon parti pour elle, mais par le préjudice qu'il apporteroit à sa réputation; qu'ainsi, tout ce qu'il pouvoit souhaiter étoit qu'elle ne le trompât point, & qu'elle ne lui donnât pas de fausses espérances. Je lui dis encore que si elle n'avoit pas la force de l'épouser, ou qu'elle lui avouât qu'elle en aimoit quelqu'autre, il ne falloit point qu'il s'emportât, ni qu'il se plaignît; mais, qu'il devoit conserver pour elle de l'estime & de la reconnaissance.

Je vous donne, lui dis-je, le conseil que je prendrois pour moi-même; car, la sincérité me touche d'un telle force que je crois que si ma maîtresse, & même ma femme, m'avoüoit que quelqu'un lui plût, j'en serois affligé sans en être aigri. Je quitterois le personnage d'ami ou de mari, pour la conseiller & la plaindre.

Ces paroles firent rougir Madame de Cleves; & elle y trouva un certain rapport avec l'état

tar

rat où elle étoit, qui la surprit, & qui lui donna un trouble dont elle fut long-tems à se remettre.

Sançette parla à Madame de Tournon, continua Mr. de Cleves. Il lui dit tout ce que je lui avois conseillé ; mais elle le rassura avec tant de soin, & parut si offensée de ses soupçons, qu'elle les lui ôta entièrement. Elle remit néanmoins leur mariage après un voyage qu'il alloit faire & qui devoit être assez long ; mais elle se conduisit si bien jusqu'à son départ, & en parut si affligée, que je crus aussi bien que lui qu'elle l'aimoit véritablement. Il partit, il y a environ trois mois. Pendant son absence, j'ai peu vu Madame de Tournon ; vous m'avez entièrement occupé & je savois seulement qu'il devoit bien-tôt revenir.

Avant hier, en arrivant à Paris, j'appris qu'elle étoit morte. J'envoyai savoir chez lui si on n'avoit point eu de ses nouvelles ; on me manda qu'il étoit arrivé dès la veille qui étoit précisément le jour de la mort de Madame de Tournon. J'allai le voir à l'heure même, me doutant bien de l'état où je le trouverois ; mais son affliction passoit de beaucoup ce que je m'en étois imaginé.

Je n'ai jamais vû une douleur si profonde & si tendre. Dès le moment qu'il me vit, il m'embrassa fondant en larmes. Je ne la verrai plus, me dit-il, je ne la verrai plus, elle est morte, je n'en étois pas digne ; mais je la suivrai bientôt.

Après cela il se tût ; & puis de tems en tems redisant toujours elle est morte, & je ne la verrai plus, il revenoit aux cris & aux larmes, & demouroit comme un homme qui n'avoit plus de raison. Il me dit, qu'il n'avoit pas reçu souvent de ses lettres pendant son absence ; mais qu'il ne s'en étoit pas étonné, parce qu'il la connoissoit, & qu'il savoit la peine qu'elle avoit à hazarder de ses lettres. Il ne doutoit point qu'il ne l'eût épou-

sée à son retour ; il la regardoit comme la plus aimable & la plus fidele personne qui eût jamais été ; il s'en croyoit tendrement aimé ; il la perdoit dans le moment qu'il pensoit s'attacher à elle pour jamais. Toutes ces pensées le plongeient dans une affliction violente dont il étoit entièrement accablé ; & j'avoue que je ne pouvois m'empêcher d'en être touché.

Je fus néanmoins contraint de le quitter pour aller chez le Roi ; je lui promis que je revien-drois bien-tôt. Je revins en effet , & je ne fus jamais si surpris que de le trouver tout diffé-rent de ce que je l'avois quitté. Il étoit debout dans sa chambre avec un visage furieux , mar-chant & s'arrêtant comme s'il eût été hors de lui-même. Venez , venez , me dit-il , venez voir l'homme du monde le plus désespéré : je suis plus malheureux mille fois que je n'étois tantôt ; & ce que je viens d'apprendre de Mada-me de Tournon , est pire que sa mort.

Je crus que la douleur le troubloit entièrement ; & je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût quelque-chose de pire que la mort d'une Maîtresse qu'on aime & dont on est aimé. Je lui dis que tant que son affliction avoit eu des bornes, je l'a-vois approuvée , & que j'y étois entré ; mais que je ne le plaindrois plus s'il s'abandonnoit au désespoir , & s'il perdoit la raison. Je serois trop heureux de l'avoir perdue , & la vie , s'écria-t-il. Madame de Tournon m'étoit infidele , & j'apprens son infidélité & sa trahison le lende-main que j'ai appris sa mort , dans un tems où mon ame est remplie & pénétrée de la plus vive douleur & du plus tendre amour qu'on ait jamais senti ; dans un tems où son idée est dans mon cœur comme la plus parfaite chose qui ait jamais été , & la plus parfaite à mon égard. Je trouve que je me suis trompé & qu'elle ne mé-rite

rite pas que je la pleure. Cependant j'ai la même affliction de sa mort que si elle m'étoit fidèle, & je sens son infidélité comme si elle n'étoit point morte. Si j'avois appris son changement devant sa mort, la jalousie, la colere, la rage, m'auroient rempli & m'auroient endurci en quelque sorte contre la douleur de sa perte; mais je suis dans un état où je ne puis, ni m'en consoler, ni la haïr.

Vous pouvez juger si je fus surpris de ce que me disoit Sancerre. Je lui demandai - comment il avoit su ce qu'il venoit de me dire. Il me conta qu'un moment après que j'étois sorti de sa chambre, Etoutville qui est son ami intime, mais qui ne savoit pourtant rien de son amour pour Madame de Tournon, l'étoit venu voir; que d'abord qu'il avoit été assis, il avoit commencé à pleurer, & qu'il lui demandoit pardon de lui avoir caché ce qu'il lui alloit apprendre; qu'il le prioit d'avoir pitié de lui; qu'il venoit lui ouvrir son cœur; & qu'il voyoit l'homme du monde le plus affligé de la mort de Madame de Tournon.

Ce nom, me dit Sancerre, m'a tellement surpris, que, quoique mon premier mouvement ait été de lui dire que j'en étois plus affligé que lui, je n'ai pas eu néanmoins la force de parler. Il a continué, & m'a dit qu'il étoit amoureux d'elle depuis six mois; qu'il avoit toujours voulu me le dire, mais qu'elle le lui avoit défendu expressément, & avec tant d'autorité, qu'il n'avoit osé lui désobéir; qu'il lui avoit plu quasi dans le même tems qu'il l'avoit aimée; qu'ils avoient caché leur passion à tout le monde; qu'il n'avoit jamais été chez elle publiquement; qu'il avoit eu le plaisir de la consoler de la mort de son Mari; & qu'enfin il l'alloit épouser dans le tems qu'elle étoit morte; mais que ce mariage qui étoit un effet de passion,

aurait pu un effet de devoir & d'obéissance ; qu'elle avoit gagné son Pere , pour se faire commander de l'épouser , afin qu'il n'y eût pas un trop grand changement dans sa conduite , qui avoit été si éloignée de se remarier.

Tant qu'Etoutville m'a parlé , me dit Santerre , j'ai ajouté foi à ses paroles , parce que j'y ai trouvé de la vrai-semblance , & que le tems où il m'a dit qu'il avoit commencé à aimer Madame de Tournon , est précisément celui où elle m'a paru changée. Mais un moment après , je l'ai cru un menteur , ou du moins un visionnaire ; j'ai été prêt à le lui dire. J'ai passé ensuite à vouloir m'éclaircir ; je l'ai questionné ; je lui ai fait paroître des doutes. Enfin j'ai tant fait pour m'affranchir de mon malheur , qu'il m'a demandé si je connoissois l'écriture de Madame de Tournon. Il a mis sur mon lit quatre de ses lettres & son portrait. Mon Frere est entré dans ce moment. Etoutville avoit le visage si plein de larmes , qu'il a été contraint de sortir pour ne se pas laisser voir : il m'a dit qu'il reviendrait ce soir requerrir ce qu'il me laissoit ; & moi , je chassai mon Frere , sur le prétexte de me trouver mal ; par l'impatience de voir ces lettres qu'on m'avoit laissées , & espérant d'y trouver quelque chose qui ne me persuaderoit pas tout ce qu'Etoutville venoit de me dire. Mais hélas ! que n'y ai-je point trouvé ? Quelle tendresse , quels sermens , quelles assurances de l'épouser , quelles lettres ! Jamais elle ne m'en a écrit de semblables. Ainsi , ajouta-t-il , j'éprouve à la fois la douleur de la mort , & celle de l'infidélité. Ce sont deux maux qu'on a souvent comparés , mais qui n'ont jamais été sentis en même tems par la même personne. J'avoue à ma honte , que je sens encore plus sa perte que son changement ; je ne puis la trouver assez coupable , pour consentir à sa mort. Si elle vivoit , j'aurais
le

le plaisir de lui faire des reproches, & de me venger d'elle en lui faisant connoître son injustice. Mais je ne la verrai plus, reprenoit-il, je ne la verrai plus; ce mal est le plus grand de tous les maux. Je souhaiterois de lui rendre la vie aux dépens de la mienne. Quel souhait! Si elle revenoit, elle vivroit pour Etouteville. Que j'étois heureux hier, s'écrioit-il, que j'étois heureux! J'étois l'homme du monde le plus affligé; mais mon affliction étoit raisonnable, & je trouvois quelque douceur à penser que je ne devois jamais me consoler. Aujourd'hui tous mes sentimens sont injustes. Je paie à une passion feinte qu'elle a eue pour moi, le même tribut de douleur que je croyois devoir à une passion véritable. Je ne puis, ni haïr, ni aimer sa mémoire; je ne puis me consoler, ni m'affliger. Du moins, me dit-il en se retournant tout d'un coup vers moi, faites, je vous en conjure, que je ne voie jamais Etouteville; son nom seul me fait horreur. Je sais bien que je n'ai nul sujet de m'en plaindre; c'est ma faute de lui avoir caché que j'aimois Madame de Tournon; s'il l'eût su, il ne s'y seroit peut-être pas attaché, elle ne m'auroit pas été infidèle; il est venu me chercher, pour me confier sa douleur, il me fait pitié. Hé! c'est avec raison, s'écrioit-il; il aimoit Madame de Tournon, il en étoit aimé, & il ne la verra jamais. Je sens bien néanmoins que je ne saurois m'empêcher de le haïr; & encore une fois je vous conjure de faire en sorte que je ne le voie point.

Sancerre se remit ensuite à pleurer, à regretter Madame de Tournon, à lui parler, & à lui dire les choses du monde les plus tendres. Il repassa ensuite à la haine, aux plaintes, aux reproches, & aux imprécations contre elle. Comme je le vis dans un état violent, je connus bien qu'il me falloit quelque secours, pour m'aider à

cal,

calmer son esprit. J'envoyai querir son Frere que je venois de quitter chez le Roi. J'allai lui parler dans l'antichambre avant qu'il entrât, & je lui contai l'état où étoit Sancerre. Nous donnâmes des ordres pour empêcher qu'il ne vit Etouteville, & nous employâmes une partie de la nuit à tâcher de le rendre capable de raison. Ce matin, je l'ai encore trouvé plus affligé. Son Frere est demeuré auprès de lui, & je suis revenu auprès de vous.

On ne peut être plus surprise que je le suis, dit alors Madame de Cleves, & je croyois Madame de Tournon incapable d'amour & de tromperie. L'adresse & la dissimulation, reprit Mr. de Cleves, ne peuvent aller plus loin qu'elle les a portées. Remarquez que quand Sancerre crut qu'elle étoit changée pour lui, elle l'étoit véritablement, & qu'elle commençoit à aimer Etouteville. Elle disoit à ce dernier, qu'il la consolait de la mort de son Mari, & que c'étoit lui qui étoit cause qu'elle quittoit cette grande retraite; & il paroïssoit à Sancerre que c'étoit parce que nous avions résolu qu'elle ne témoigneroit plus d'être si affligée. Elle faisoit valoir à Etouteville de cacher leur intelligence, & de paroître obligée à l'épouser par le commandement de son Pere, comme un effet du soin qu'elle avoit de sa réputation; & c'étoit pour abandonner Sancerre, sans qu'il eût sujet de s'en plaindre. Il faut que je m'en retourne, continua Mr. de Cleves, pour voir ce malheureux; & je crois qu'il faut que vous reveniez aussi à Paris. Il est tems que vous voyiez le monde, & que vous receviez ce nombre infini de visites, dont aussi-bien vous ne sauriez vous dispenser.

Madame de Cleves consentit à son retour, & elle revint le lendemain. Elle se trouva plus tranquille sur Mr. de Nemours qu'elle n'avoit été; tout
ce

ce que lui avoit dit Madame de Chartres en mourant, & la douleur de sa mort, avoient fait une suspension à ses sentimens, qui lui faisoit croire qu'ils étoient entierement effacés.

Dès le même soir qu'elle fut arrivée, Madame la Dauphine la vint voir; & après lui avoir témoigné la part qu'elle avoit prise à son affliction, elle lui dit que pour la détourner de ces tristes pensées, elle vouloit l'instruire de tout ce qui s'étoit passé à la Cour en son absence; elle lui conta ensuite plusieurs choses particulieres. Mais ce que j'ai le plus d'envie de vous apprendre, ajouta-t-elle, c'est qu'il est certain que Mr. de Nemours est passionnément amoureux, & que ses amis les plus intimes, non-seulement ne sont point dans sa confidence, mais qu'ils ne peuvent deviner qui est la personne qu'il aime. Cependant cet amour est assez fort pour lui faire négliger, ou abandonner, pour mieux dire, les espérances d'une Couronne.

Madame la Dauphine conta ensuite tout ce qui s'étoit passé sur l'Angleterre. J'ai appris ce que je viens de vous dire, continua-t-elle, de Mr. d'Anville? & il m'a dit ce matin, que le Roi envoya querir hier au soir Mr. de Nemours, sur des lettres de Lignerolles qui demande à revenir, & qui écrit au Roi qu'il ne peut plus soutenir auprès de la Reine d'Angleterre les retardemens de Mr. de Nemours, qu'elle commence à s'en offenser, & qu'encore qu'elle n'eût point donné de parole positive, elle en avoit assez dit pour faire hazarder un voyage. Le Roi lut cette lettre à Mr. de Nemours qui, au lieu de parler sérieusement comme il avoit fait dans les commencemens, ne fit que rire, que badiner, & se moquer des espérances de Lignerolles. Il dit que toute l'Europe condamneroit son imprudence, s'il hazardoit d'aller en Angleterre comme un préten-
du

du Mari de la Reine, sans être assuré du succès. Il me semble aussi, ajouta-t-il, que je prendrois mal mon tems de faire ce voyage, présentement que le Roi d'Espagne fait de si grandes instances pour épouser cette Reine. Ce ne seroit peut-être pas un Rival bien redoutable dans une galanterie; mais je pense que dans un mariage, votre Majesté ne me conseilleroit pas de lui disputer quelque-chose. Je vous le conseillerois, en cette occasion, reprit le Roi. Mais vous n'aurez rien à lui disputer, je fais qu'il a d'autres pensées; & quand il n'en auroit pas, la Reine Marie s'est trop mal trouvée du joug de l'Espagne, pour croire que sa Sœur le veuille reprendre, & qu'elle se laisse éblouir à l'éclat de tant de Couronnes jointes ensemble. Si elle ne s'en laisse pas éblouir, repartit Mr. de Nemours, il y a apparence qu'elle voudra se rendre heureuse par l'amour. Elle a aimé Mylord Courtenai, il y a déjà quelques années. Il étoit aussi aimé de la Reine Marie qui l'auroit épousé du consentement de toute l'Angleterre, sans qu'elle connût que la jeunesse & la beauté de sa Sœur Elisabeth le touchoient davantage que l'esperance de regner. Votre Majesté fait, que les violentes jalousies qu'elle en eut, la portèrent à les mettre l'un & l'autre en prison, à exiler ensuite ce Mylord Courtenai, & la déterminèrent enfin à épouser le Roi d'Espagne. Je crois qu'Elisabeth qui est présentement sur le Trône, rappellera bien-tôt ce Mylord; & qu'elle choisira un homme qu'elle a aimé, qui est fort aimable, qui a tant souffert pour elle, plutôt qu'un autre qu'elle n'a jamais vû. Je serois de votre avis, repartit le Roi, si Courtenai vivoit encore; mais j'ai sù depuis quelques jours, qu'il est mort à Padouë où il étoit relégué. Je vois bien, ajouta-t-il, en quittant Mr. de Nemours, qu'il faudroit faire votre mariage comme on feroit celui
de

de Mr. le Dauphin , & envoyer épouser la Reine d'Angleterre par des Ambassadeurs.

Mr. d'Anville & Mr. le Vidame qui étoient ~~chez~~ le Roi avec Mr. de Nemours, sont persuadés que c'est cette même passion dont il est occupé, qui le détourne d'un si grand dessein. Le Vidame qui le voit de plus près que personne, a dit à Madame de Martignes, que ce Prince est tellement changé qu'il ne le reconnoît plus ; & c'est qui l'étonne davantage, c'est qu'il ne lui voit aucun commerce ; ni aucunes heures particulieres où il se dérobe, en sorte qu'il croit qu'il n'a point d'intelligence avec la personne qu'il aime ; & c'est ce qui fait méconnoître Mr. de Nemours, de lui voir aimer une femme qui ne répond point à son amour.

Quel poison pour Madame de Cleves, que le discours de Madame la Dauphine ! Le moyen de ne se pas reconnoître pour cette personne dont on ne savoit point le nom ; & le moyen de n'être pas pénétrée de reconnoissance & de tendresse, en apprenant pas une voie qui ne lui pouvoit être suspecte, que ce Prince qui touchoit déjà son cœur, cachoit sa passion à tout le monde, & négligeoit pour l'amour d'elle les esperances d'une Couronne ? Aussi ne peut-on représenter ce qu'elle sentit, & le trouble qui s'éleva dans son ame. Si Madame la Dauphine l'eût regardée avec attention, elle eût aisément remarqué que les choses qu'elle venoit de dire, ne lui étoient pas indifferentes ; mais, comme elle n'avoit aucun soupçon de la vérité, elle continua de parler, sans y faire de réflexion. Mr. d'Anville, ajouta-t-elle, qui, comme je viens de vous dire, m'a appris tout ce détail, m'en croit mieux instruite que lui ; & il a une si grande opinion de mes charmes, qu'il est persuadé que je suis la seule personne qui puis-

se faire de si grands changemens en Mr. de Nemours.

Ces dernieres paroles de Madame la Dauphine donnerent une autre sorte de trouble à Madame de Cleves, que celui qu'elle avoit eu quelques momens auparavant. Je serois aisément de l'avis de Mr. d'Anville, répondit-elle; & il y a beaucoup d'apparence, Madame, qu'il ne faut pas moins qu'une Princesse telle que vous, pour faire mépriser la Reine d'Angleterre. Je vous l'avouerois si je le savois, repartit Madame la Dauphine, & je le saurois s'il étoit véritable. Ces sortes de passions n'échappent point à la vue de celles qui les causent, elles s'en apperçoivent les premieres. Mr. de Nemours ne m'a jamais témoigné que de légers complaisances, mais il y a néanmoins une si grande difference de la maniere dont il a vécu avec moi, à celle dont il y vit présentement, que je puis vous répondre que je ne suis pas la cause de l'indifférence qu'il a pour la Couronne d'Angleterre.

Je m'oublie avec vous, interrompit Madame la Dauphine, & je ne me souviens pas qu'il faut que j'aille voir Madame. Vous savez que la Paix est quasi conclue; mais vous ne savez pas, que le Roi d'Espagne n'a voulu passer aucun article, qu'à condition d'épouser cette Princesse, au-lieu du Prince Dom Carlos son fils. Le Roi a eu beaucoup de peine à s'y résoudre; enfin il y a consenti, & il est allé tantôt annoncer cette nouvelle à Madame. Je crois qu'elle sera inconsolable. Ce n'est pas une chose qui puisse plaire, d'épouser un homme de l'âge & de l'humeur du Roi d'Espagne, sur-tout à elle qui a toute la joie que donne la premiere jeunesse jointe à la beauté, & qui attendoit d'épouser un jeune Prince pour qui elle a de l'inclination sans l'avoir vû. Je ne fais si
le

le Roi trouvera en elle toute l'obéissance qu'il desire. Il m'a chargée de la voir, parce qu'il sait qu'elle m'aime, & qu'il croit que j'aurai quelque pouvoir sur son esprit. Je ferai ensuite une autre visite bien différente; j'irai me rejouer avec Madame Sœur du Roi. Tout est arrêté pour son mariage avec Monsieur de Savoye, & il sera ici dans peu de tems. Jamais personne de l'âge de cette Princesse n'a eu une joie si entière de se marier. La Cour va être plus belle & plus grosse qu'on ne l'a jamais vûe; & malgré votre affliction il faut que vous veniez nous aider à faire voir aux Etrangers, que nous n'avons pas de médiocres Beautés.

Après ces paroles Madame la Dauphine quitta Madame de Cleves, & le lendemain le mariage de Madame fut su de tout le monde. Les jours suivans le Roi & les Reines allèrent voir Madame de Cleves. Mr. de Nemours qui avoit attendu son retour avec une extrême impatience, & qui souhaitoit ardemment de lui pouvoir parler sans témoins, attendit pour aller chez elle à l'heure que tout le monde en sortiroit, & qu'apparemment il ne reviendrait plus personne. Il réussit dans son dessein; & il arriva comme les dernières visites en sortoient.

Cette Princesse étoit sur son lit. Il faisoit chaud, & la vûe de Mr. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuoit pas sa beauté. Il s'affit vis-à-vis d'elle; avec cette crainte & cette timidité que donnent les véritables passions. Il demeura quelque tems sans pouvoir parler. Madame de Cleves n'étoit pas moins interdite; de sorte qu'ils garderent assez long-tems le silence. Enfin M. de Nemours prit la parole, & lui fit des complimens sur son affliction, Madame de Cleves étant bien-aisé de continuer la conversation sur ce sujet, parla assez long-tems de la peine qu'elle

qu'elle avoir faite ; & enfin elle dit , que quand le tems auroit dimnué la violence de sa douleur , si lui en demeureroit toujours une si forte impression , que son humeur en seroit changée. Les grandes afflictions & les passions violentes , repartit Mr. de Nemours , font de grands changemens dans l'esprit ; & pour moi , je ne me reconnois pas , depuis que je suis revenu de Flandres. Beaucoup de gens ont remarqué ce changement , & même Madame la Dauphine m'en parloit encore hier. Il est vrai , repartit Madame de Cleves , qu'elle l'a remarqué , & je crois lui en avoir oui dire quelque-chose. Je ne suis pas fâché , Madame , repliqua Mr. de Nemours , qu'elle s'en soit apperçue ; mais je voudrois qu'elle ne fût pas seule à s'en appercevoir. Il y a des personnes à qui on n'ose donner d'autres marques de la passion qu'on a pour elles , que par les choses qui ne les regardent point ; & n'osant leur faire paroître qu'on les aime , on voudroit du moins qu'elles vissent qu'on ne veut être aimé de personne. On voudroit qu'elle fussent qu'il n'y a point de Beauté , dans quelque rang qu'elle pût être , qu'on ne regardât avec indifférence , & qu'il n'y a point de Couronne , qu'on voulût acheter au prix de ne les voir jamais. Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles , continua-t-il , par le soin qu'on prend de leur plaire & de les chercher ; mais ce n'est pas une chose difficile , pour peu qu'elles soient aimables. Ce qui est difficile , c'est de ne s'abandonner pas au plaisir de les suivre ; c'est de les éviter par la peur de laisser paroître au Public , & quasi à elles-mêmes , les sentimens qu'on a pour elles. Et ce qui marque encore mieux un véritable attachement , c'est de devenir entièrement opposé à ce qu'on étoit , & de n'avoir plus d'ambition , ni de plaisirs , après avoir été toute sa vie occupé de l'un , & de l'autre.

Madame

Madame de Cleves entendoit aisément la part qu'elle avoit à ces paroles. Il lui sembloit qu'elle devoit y répondre , & ne les pas souffrir. Il lui sembloit aussi, qu'elle ne devoit pas les entendre, ni témoigner qu'elle les prit pour elle. Elle croyoit devoir parler , & croyoit ne devoir rien dire. Le discours de Mr. de Nemours lui plaisoit & l'offensoit quasi également ; elle y voyoit la confirmation de tout ce que lui avoit fait penser Madame la Dauphine ; elle y trouvoit quelque-chose de galans & de respectueux , mais aussi quelque-chose de hardi & de trop intelligible. L'inclination qu'elle avoit pour ce Prince, lui donnoit un trouble dont elle n'étoit pas maîtresse. Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît, donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. Elle demeurait donc sans répondre , & Mr. de Nemours se fût apperçu de son silence , dont il n'auroit peut-être pas tiré de mauvais présages , si l'arrivée de Mr. de Cleves n'eût fini la conversation & sa visite.

Ce Prince venoit conter à sa Femme des nouvelles de Sancerre ; mais elle n'avoit pas une grande curiosité pour la suite de cette aventure. Elle étoit si occupée de ce qui se venoit de passer , qu'à peine pouvoit-elle cacher la distraction de son esprit. Quand elle fut en liberté de rêver, elle connut bien qu'elle s'étoit trompée, lorsqu'elle avoit cru n'avoir plus que de l'indifférence pour Mr. de Nemours. Ce qu'il lui avoit dit , avoit fait toute l'impression qu'il pouvoit souhaiter , & l'avoit entièrement persuadée de sa passion. Les actions de ce Prince s'accordoient trop bien avec ses paroles pour laisser quelque doute à cette Princesse. Elle ne se flata plus de l'espérance de ne le pas aimer, elle songea seulement à ne lui en donner jamais aucune marque. C'étoit une en-

entreprise difficile , dont elle connoissoit déjà les peines. Elle savoit que le seul moyen d'y réussir étoit d'éviter la présence de ce Prince ; & comme son deuil lui donnoit lieu d'être plus retirée que de coutume , elle se servit de ce prétexte pour n'aller plus dans les lieux où il la pouvoit voir. Elle étoit dans une tristesse profonde ; la mort de sa Mere en paroissoit la cause , & on n'en cherchoit point d'autre.

Mr. de Nemours étoit desespéré de ne la voir presque plus , & sachant qu'il ne la trouveroit dans aucune assemblée , & dans aucun des divertissemens où étoit toute la Cour , il ne pouvoit se résoudre d'y paroître. Il feignit une grande passion pour la chasse , & il en faisoit des parties les mêmes jours qu'il y avoit des assemblées chez les Reines. Une légère maladie lui servit long-tems de prétexte pour demeurer chez lui , & pour éviter d'aller dans tous les lieux où il savoit bien que Madame de Cleves ne seroit pas.

Mr. de Cleves fut malade à peu près dans le même tems. Madame de Cleves ne sortoit point de sa chambre pendant son mal ; mais , quand il se porta mieux , qu'il vit du monde , & entre autres Mr. de Nemours qui sur le prétexte d'être encore foible y passoit la plus grande partie du jour , elle trouva qu'elle n'y pouvoit plus demeurer. Elle n'eut pas néanmoins la force d'en sortir les premières fois qu'il y vint. Il y avoit trop long-tems qu'elle ne l'avoit vû , pour se résoudre à ne le pas voir. Ce Prince trouva le moyen de lui faire entendre par des discours qui ne sembloient que généraux , mais qu'elle entendoit néanmoins , patce qu'ils avoient du rapport à ce qu'il lui avoit dit chez elle , qu'il alloit à la chasse pour rêver , & qu'il n'alloit point aux assemblées , parce qu'elle n'y étoit pas.

Elle exécuta enfin le résolution qu'elle avoit prise

de sortir de chez son Mari , lorsqu'il y seroit ;
 e fut toutefois en se faisant une extrême vio-
 lence. Ce Prince vit bien qu'elle le fuyoit, & en
 fut sensiblement touché.

Mr. de Cleves ne prit pas garde d'abord à la
 conduite de sa Femme ; mais enfin il s'aperçut
 qu'elle ne vouloit pas être dans sa chambre, lors-
 qu'il y avoit du monde. Il lui en parla, & elle
 lui répondit, qu'elle ne croyoit pas que la bienséan-
 ce voulût qu'elle fût tous les soirs avec ce qu'il y
 avoit de plus jeune à la Cour ; qu'elle le supplioit
 de trouver bon qu'elle fit une vie plus retirée
 qu'elle n'avoit accoutumé ; que la vertu & la
 présence de sa Mere autorisoient beaucoup de
 choses qu'une Femme de son âge ne pouvoit sou-
 tenir.

Mr. de Cleves qui avoit naturellement beaucoup
 de douceur & de complaisance pour sa Femme,
 n'en eut pas en cette occasion , & il lui dit qu'il
 ne vouloit pas absolument qu'elle changeât de con-
 duites. Elle fut prête de lui dire, que le bruit é-
 toit dans le monde, que Mr. de Nemours étoit
 amoureux d'elle ; mais elle n'eut pas la force de
 le nommer. Elle sentit aussi de la honte de se
 vouloir servir d'une fausse raison, & de déguiser
 la vérité à un homme qui avoit si bonne opinion
 d'elle.

Quelques jours après le Roi étoit chez la Reine
 à l'heure du cercle. On parla des Horoscopes
 & des Prédications. Les opinions étoient parta-
 gées sur la croyance qu'on y devoit donner. La
 Reine y ajoutoit beaucoup de foi ; elle soutint
 qu'après tant de choses qui avoient été prédites,
 & qu'on avoit vu arriver , on ne pouvoit dou-
 ter qu'il n'y eût quelque certitude dans cette scien-
 ce. D'autres soutenoient que parmi ce nombre
 infini de prédictions, le peu qui se trouvoient vé-
 r.

ritables, faisoit bien voir que ce n'étoit qu'un effet du hazard.

J'ai eu autrefois beaucoup de curiosité pour l'avenir, dit le Roi; mais on m'a dit tant de choses fausses & si peu vraisemblables, que je suis demeuré convaincu, qu'on ne peut rien savoir de véritable. Il y a quelques années; qu'il vint ici un homme d'une grande réputation dans l'Astrologie. Tout le monde l'alla voir, j'y allai comme les autres, mais sans lui dire qui j'étois; & je menai Mr. de Guise & Descars. Je les fis passer les premiers. L'Astrologue néanmoins s'adressa d'abord à moi, comme s'il m'eût jugé le maître des autres; peut-être qu'il me connoissoit. Cependant il me dit une chose qui ne me connoit pas, s'il m'eût connu. Il me prédit, que je serois tué en duel. Il dit ensuite à Mr. de Guise, qu'il seroit tué par derrière; & à Descars, qu'il auroit la tête cassée d'un coup de pied de cheval. Mr. de Guise s'offensa quasi de cette prédiction, comme si on l'eût accusé de devoir fuir. Descars ne fut gueres satisfait de trouver qu'il devoit finir par un accident si malheureux. Enfin nous sortîmes tous très-mal contents de l'Astrologue. Je ne fais ce qui arrivera à Mr. de Guise & à Descars; mais il n'y a gueres d'apparence, que je sois tué en duel. Nous venons de faire la paix, le Roi d'Espagne & moi; quand nous ne l'aurions pas faite, je doute que nous nous battions, & que je le fisse appeller, comme le Roi mon Pere fit appeller Charles-Quint.

Après le malheur que le Roi conta qu'on lui avoit prédit, ceux qui avoient soutenu l'Astrologie, en abandonnerent le parti, & tomberent d'accord qu'il n'y falloit donner aucune croyance. Pour moi, dit tout haut Mr. de Nemours, je suis l'homme du monde qui dois le moins y en avoir;

&

& se tournant vers Madame de Cleves, auprès de qui il étoit : on m'a prédit, lui dit-il tout bas, que je serois heureux par les bontés de la personne du monde pour qui j'aurois la plus violente & la plus respectueuse passion. Vous pouvez juger, Madame, si je dois croire aux prédictions.

Madame la Dauphine qui crut par ce que M. de Nemours avoit dit tout haut, que ce qu'il disoit tout bas, étoit quelque fausse prédiction qu'on lui avoit faite, demanda à ce Prince ce qu'il disoit à Madame de Cleves. S'il eût eu moins d'présence d'esprit, il eût été surpris de cette demande; mais prenant la parole sans hésiter : Je lui disois, Madame, répondit-il, qu'on m'a prédit que je serois élevé à une si haute fortune, que je n'oserois même y prétendre. Si on ne vous a fait que cette prédiction, repartit Madame la Dauphine en souriant & pensant à l'affaire d'Angleterre, je ne vous conseille pas de décrier l'Astrologie, & vous pourriez trouver des raisons pour la soutenir. Madame de Cleves comprit bien ce que vouloit dire Madame la Dauphine; mais elle entendoit bien aussi que la fortune dont Mr. de Nemours vouloit parler, n'étoit pas d'être Roi d'Angleterre.

Comme il y avoit déjà assez long-tems de la mort de sa Mere, il falloit qu'elle commençât à paroître dans le monde, & à faire la cour comme elle avoit accoutumé. Elle voyoit Mr. de Nemours chez Madame la Dauphine; elle le voyoit chez Mr. de Cleves, où il venoit souvent avec d'autres personnes de qualité de son âge, afin de ne se pas faire remarquer; mais elle ne le voyoit plus qu'avec un trouble dont il s'ap-percevoit aisément.

Quelque application qu'elle eût à éviter ses regards, & à lui parler moins qu'à un autre, il lui

échappoit de certaines choses qui parloient d'un premier mouvement, qui faisoient juger à ce Prince qu'il ne lui étoit pas indifférent. Un homme moins pénétrant que lui ne s'en fût peut-être pas apperçu; mais il avoit déjà été aimé tant de fois, qu'il étoit difficile qu'il ne connût pas quand on l'aimoit. Il voyoit bien que le Chevalier de Guise étoit son Rival, & ce Prince connoissoit que Mr. de Nemours étoit le sien. Il étoit le seul homme de la Cour qui eût démêlé cette vérité; son intérêt l'avoit rendu plus clairvoyant que les autres. La connoissance qu'ils avoient de leurs sentimens, leur donnoit une aigreur qui paroissoit en toutes choses, sans éclater néanmoins par aucun démêlé; mais ils étoient opposés en tout. Ils étoient toujours de différent parti dans les courses de bagues, dans les combats à la barrière, & dans tous les divertissemens où le Roi s'occupoit, & leur émulation étoit si grande qu'elle ne se pouvoit cacher.

L'affaire d'Angleterre revenoit souvent dans l'esprit de Madame de Cleves; il lui sembloit, que Mr. de Nemours ne résisteroit point aux conseils du Roi & aux instances de Lignerolles. Elle voyoit avec peine que ce dernier n'étoit point encore de retour, & elle l'attendoit avec impatience. Si elle eût suivi ses mouvemens, elle se seroit informée avec soin de l'état de cette affaire; mais le même sentiment qui lui donnoit de la curiosité, l'obligeoit à la cacher, & elle s'enqueroit seulement de la beauté, de l'esprit, & de l'humeur de la Reine Elisabeth. On apporta un de ses portraits chez le Roi, qu'elle trouva plus beau qu'elle n'avoit envie de le trouver, & elle ne put s'empêcher de dire, qu'il étoit flaté. Je ne le crois pas, reprit Madame la Dauphine qui étoit présente; cette Princesse a la réputation d'être belle, & d'avoir un esprit fort au-dessus du commun;

&

« je fais bien qu'on me l'a proposée toute ma vie pour exemple. Elle doit être aimable, si elle ressemble à Anne de Boulen sa Mere. Jamais femme n'a eu tant de charmes & tant d'agréments dans sa personne & dans son humeur. J'ai oui dire que son visage avoit quelque chose de vif & de singulier, & qu'elle n'avoit aucune ressemblance avec les autres Beautés Angloises. Il me semble aussi, reprit Madame de Cleves, qu'on dit qu'elle étoit née en France. Ceux qui l'ont cru, se sont trompés, répondit Madame la Dauphine; & je vais vous conter son histoire en peu de mots.

Elle étoit d'une bonne maison d'Angleterre. Henri VIII. avoit été amoureux de sa Sœur & de sa Mere, & on a même soupçonné qu'elle étoit sa Fille. Elle vint ici avec la Sœur de Henri VIII. qui épousa le Roi Louis XII. Cette Princesse qui étoit jeune & galante, eut beaucoup de peine à quitter la Cour de France après la mort de son Mari; mais Anne de Boulen qui avoit les mêmes inclinations que sa maîtresse, ne se put résoudre à en partir. Le feu Roi en étoit amoureux; & elle demeura Fille d'honneur de la Reine Claude. Cette Reine mourut & Madame Marguerite, Sœur du Roi, Duchesse d'Alençon, depuis Reine de Navarre, dont vous avez vû les Contes, la prit auprès d'elle, & elle prit auprès de cette Princesse les teintures de la Religion nouvelle. Elle retourna ensuite en Angleterre, & y charma tout le monde. Elle avoit les manieres de France, qui plaisent à toutes les Nations; elle chantoit bien, elle dançoit admirablement. On la mit Fille de la Reine Catherine d'Arragon, & le Roi Henri VIII. en devint éperdument amoureux.

Le Cardinal de Volsey, son Favori & son premier Ministre, avoit prétendu au Pontificat; & mal satisfait de l'Empereur qui ne l'avoit pas

soutenu dans cette prétention, il résolut de s'en venger, & d'unir le Roi son Maître à la France. Il mit dans l'esprit de Henri VIII, que son mariage avec la Tante de l'Empereur étoit nul, & lui proposa d'épouser la Duchesse d'Alençon dont le Mari venoit de mourir. Anne de Boulen qui avoit de l'ambition, regarda ce divorce comme un chemin qui la pouvoit conduire au Trône. Elle commença à donner au Roi d'Angleterre des impressions de la Religion de Luther, engagea le Roi à favoriser à Rome le divorce de Henri, sur l'espérance du mariage de Madame d'Alençon. Le Cardinal de Volsai se fit députer en France sur d'autres prétextes, pour traiter cette affaire; mais son Maître ne put se résoudre à souffrir qu'on en fit seulement la proposition, & il lui envoya un ordre à Calais de ne point parler de ce mariage.

Au retour de France, le Cardinal de Volsai fut reçu avec des honneurs pareils à ceux qu'on rendoit au Roi-même; jamais Favori n'a porté l'orgueil & la vanité à un si haut point. Il ménagea une entrevue entre les deux Rois, qui se fit à Bologne. François I. donna la main à Henri VIII qui ne la vouloit point recevoir. Ils se traitèrent tout à tour avec une magnificence extraordinaire, & se donnèrent des habits pareils à ceux qu'ils avoient fait faire pour eux-mêmes. Je me souviens d'avoir oui dire, que ceux que le Roi envoya au Roi d'Angleterre, étoient de satin cramoisi, chatarré en triangle, avec des perles & des diamans, & la robe de velours blanc brodée d'or. Après avoir été quelques jours à Bologne, ils allèrent encore à Calais. Anne de Boulen étoit logée chez Henri VIII. avec le train d'une Reine; & François I. lui fit les mêmes présens, & lui rendit les mêmes honneurs que si elle l'eût été. Enfin, après une passion de neuf années,

mes, Henri l'épousa sans attendre la dissolution de son premier mariage, qu'il demandoit à Rome depuis long-tems. Le Pape prononça les fulminations contre lui avec précipitation, & Henri en fut tellement irrité, qu'il se déclara Chef de la Religion, & entraîna toute l'Angleterre dans le malheureux changement où vous la voyez.

Anne de Boulon ne jouit pas long-tems de sa grandeur; car, lorsqu'elle la croyoit plus assurée par la mort de Cathérine d'Arragon, un jour qu'elle assistoit avec toute la Cour à des courses de chevaux que faisoit le Vicomte de Rochefort son frère, le Roi en fut frappé d'une telle jalousie, qu'il quitta brusquement le spectacle, s'en vint à Londres, & laissa ordre d'arrêter la Reine, le Vicomte de Rochefort, & plusieurs autres qu'il croyoit Amans ou confidens de cette Princesse. Quoique cette jalousie parût née dans ce moment, il y avoit déjà quelque tems qu'elle lui avoit été inspirée, par la Vicomtesse de Rochefort, qui ne pouvant souffrir la liaison étroite de son Mari avec la Reine, la fit regarder au Roi comme une amitié criminelle; en sorte que ce Prince qui d'ailleurs étoit amoureux de Jeanne Seimer, ne songea qu'à se défaire d'Anne de Boulon. En moins de trois semaines il fit faire le procès à cette Reine & à son Frere, leur fit couper la tête, & épousa Jeanne Seimer. Il eut ensuite plusieurs femmes, qu'il répudia, ou qu'il fit mourir, & entre autre Cathérine Havart, dont la Comtesse de Rochefort étoit confidente, & qui eut la tête coupée avec elle. Elle fut ainsi punie des crimes qu'elle avoit supposés à Anne de Boulon, & Henri VIII. mourut étant devenu d'une grosseur prodigieuse.

Toutes les Dames qui étoient présentes au récit de Madame la Dauphine, la remercièrent de les avoir si bien instruites de la Cour d'Angleterre,

& entre autres Madame de Cleves qui ne put s'empêcher de lui faire encore plusieurs questions sur la Reine Elisabeth.

La Reine Dauphine faisoit faire des portraits en petit de toutes les belles personnes de la Cour, pour les envoyer à la Reine sa Mere. Le jour qu'on achevoit celui de Madame de Cleves, Madame la Dauphine vint passer l'après-dinée chez elle. Mr. de Nemours ne manqua pas de s'y trouver; il ne laissoit échapper aucune occasion de voir Madame de Cleves, sans laisser paroître néanmoins qu'il les cherchât. Elle étoit si belle ce jour-là, qu'il en seroit devenu amoureux quand il ne l'auroit pas été. Il n'osoit pourtant avoir les yeux attachés sur elle pendant qu'on la peignoit, & il craignoit de laisser trop voir le plaisir qu'il avoit à la regarder.

Madame la Dauphine demanda à Mr. de Cleves un petit portrait qu'il avoit de sa Femme, pour le voir auprès de celui qu'on achevoit. Tout le monde dit son sentiment de l'un & de l'autre, & Madame de Cleves ordonna au Peintre de racommoder quelque chose à la coëffure de celui qu'on venoit d'apporter. Le Peintre pour lui obéir ôta le portrait de la boîte où il étoit, & après y avoir travaillé, il le remit sur la table.

Il y avoit long tems que Mr. de Nemours souhaitoit d'avoir le portrait de Madame de Cleves. Lorsqu'il vit celui qui étoit à Mr. de Cleves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un Mari qu'il croyoit tendrement aimé; & il pensa que parmi tant de personnes qui étoient dans ce même lieu, il ne seroit pas soupçonné plutôt qu'un autre.

Madame la Dauphine étoit assise sur le lit, & parloit bas à Madame de Cleves qui étoit debout devant elle. Madame de Cleves aperçut par un des

des rideaux qui n'étoit qu'à demi fermé, Mr. de Nemours le dos contre la table qui étoit au pied du lit, & elle vit que sans tourner la tête, il prenoit adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'étoit son portrait, & elle en fut si troublée que Madame la Dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutoit pas, & lui demanda tout haut ce qu'elle regardoit. Mr. de Nemours se tourna à ces paroles. Il rencontra les yeux de Madame de Cleves qui étoient encore attachés sur lui, & il pensa qu'il n'étoit pas impossible qu'elle eût vû ce qu'il venoit de faire.

Madame de Cleves n'étoit pas peu embarrassée; la raison vouloit qu'elle demandât son portrait; mais en le demandant publiquement, c'étoit apprendre à tout le monde les sentimens que ce Prince avoit pour elle, & en le lui demandant en particulier, c'étoit quasi l'engager à lui parler de sa passion. Enfin elle jugea qu'il valoit mieux le lui laisser, & elle fut bien-aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvoit faire sans qu'il sût même qu'elle la lui faisoit. Mr. de Nemours qui remarquoit son embarras, & qui en devinoit quasi la cause, s'approcha d'elle, & lui dit tout bas. Si vous avez vû ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, Madame, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage; & il se retira après ces paroles, & n'attendit point sa réponse.

Madame la Dauphine sortit pour s'aller promener, suivie de toutes les Dames; & Mr. de Nemours alla se renfermer chez lui; ne pouvant soutenir en public la joie d'avoir un portrait de Madame de Cleves. Il sentoit tout ce que la passion peut faire sentir de plus agréable. Il aimoit la plus aimable personne de la Cour; il s'en faisoit aimer malgré elle, & voyoit dans toutes ses actions

cette sorte de trouble, & d'embarras que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse.

Le soir, on chercha le portrait avec beaucoup de soin. Comme on trouvoit la boîte où il devoit être, on ne soupçonna point qu'il eût été dérobé, & on crut qu'il étoit tombé par hazard. Mr. de Cleves étoit affligé de cette perte; & après qu'on eut encore cherché inutilement, il dit à sa femme, mais d'une manière qui faisoit voir qu'il ne le pensoit pas, qu'elle avoit sans doute quelque Amant caché à qui elle avoit donné ce portrait, ou qui l'avoit dérobé, & qu'un autre qu'un Amant ne se feroit pas contenté de la peinture sans la boîte.

Ces paroles, quoique dites en riant, firent une vive impression dans l'esprit de Madame de Cleves; elles lui donnerent des remords. Elle fit réflexion à la violence de l'inclination qui l'entraînoit vers Mr. de Nemours; elle trouva qu'elle n'étoit plus maîtresse de ses paroles & de son visage; elle pensa que Lignerolles étoit revenu; qu'elle ne craignoit plus l'affaire d'Angleterre; qu'elle n'avoit plus de soupçon sur Madame la Dauphine; qu'enfin il n'y avoit plus rien qui la pût défendre; & qu'il n'y avoit de sûreté pour elle qu'en s'éloignant. Mais, comme elle n'étoit pas maîtresse de s'éloigner, elle se trouvoit dans une grande extrémité, & prête à tomber dans ce qui lui paroissoit le plus grand des malheurs, qui étoit de laisser voir à Mr. de Nemours l'inclination qu'elle avoit pour lui. Elle se souvenoit de tout ce que Madame de Chartres lui avoit dit en mourant, & des conseils qu'elle lui avoit donnés de prendre toutes sortes de partis, quelques difficiles qu'ils pussent être, plutôt que de s'embarquer dans une galanterie. Ce que Mr. de Cleves lui avoit dit sur la sûreté, en parlant de Madame de Tonnou,

non,

pen, lui revint dans l'esprit; il lui sembla qu'elle lui devoit avouer l'inclination qu'elle avoit pour Mr. de Nemours. Cette pensée l'occupa long-temps; ensuite elle fut étonnée de l'avoir eue; elle y trouva de la folie, & retomba dans l'embarras de ne savoir quel parti prendre.

La Paix étoit signée : Madame Elisabeth après beaucoup de répugnance s'étoit résolue à obéir au Roi son Pere. Le Duc d'Albe avoit été nommé pour venir l'épouser au nom du Roi Catholique, & il devoit bien-tôt arriver. On attendoit le Duc de Savoye qui venoit épouser Madame Sœur du Roi, & dont les nœces se devoient faire en même tems. Le Roi ne songeoit qu'à rendre ces nœces célèbres par des divertissemens où il pût faire paroître l'adresse & la magnificence de sa Cour. On proposa tout ce qui se pouvoit faire de plus grand pour des Balets & des Comédies; mais le Roi trouva ces divertissemens trop particuliers, & il en voulut d'un plus grand éclat. Il résolut de faire un Tournoi, où les Etrangers seroient reçus, & dont le Peuple pourroit être spectateur. Tous les Princes & les jeunes Seigneurs entrèrent avec joie dans le dessein du Roi, & surtout le Duc de Ferrare, Mr. de Guise, & Mr. de Nemours, qui surpassoient tous les autres dans ces sortes d'exercices. Le Roi les choisit pour être avec lui les quatre Tenans du Tournoi.

On fit publier par tout le Royaume, qu'en la Ville de Paris le Pas étoit ouvert au quinième Juin; par Sa Majesté très-Chrétienne, & par les Princes Alphonse d'Est Duc de Ferrare, François de Lorraine Duc de Guise, & Jaques de Savoye Duc de Nemours, pour être tenu contre tous vauans, à commencer le premier combat à cheval en lice, en double piece, quatre coups de lance, & un pour les Dames. Le deuxième combat à coups d'épée, un à un, ou deux à deux, à la

volonté des Maîtres du Camp. Le troisieme combat à pied, trois coups de pique & six coups d'épée; que les Tenans fourniroient des lances, des épées & des piques, au choix des Assaillans; & que si en courant on donnoit au cheval, on seroit mis hors des rangs. Qu'il y auroit quatre Maîtres du Camp pour donner les ordres, & que ceux des Assaillans qui auroient le plus rompu & le mieux fait, auroient un prix dont la valeur seroit à la discrétion des Juges; que tous les Assaillans, tant François qu'Etrangers, seroient tenus de venir toucher à l'un des Ecus qui seroient pendus au Perron au haut de la lice, ou à plusieurs, selon leur choix: que là ils trouveroient un Officier d'Armes qui les recevrait pour les enrôler selon leur rang & selon les Ecus qu'ils auroient touchés; que les Assaillans seroient tenus de faire apporter par un Gentilhomme leur Ecu, avec leurs armes, pour le pendre au Perron trois jours avant le commencement du Tournoi; qu'autrement ils n'y seroient point reçus sans le congé des Tenans.

On fit faire une grande lice proche de la Bastille, qui venoit du Chateau des Tournelles, qui traversoit la rue Saint-Antoine, & qui s'alloit rendre aux Ecuries Royales. Il y avoit des deux côtés des Echafauts & des Amphithéâtres qui formoient des espèces de Galeries, qui faisoient un très-bel effet à la vue, & qui pouvoient contenir un nombre infini de personnes. Tous les Princes & Seigneurs ne furent plus occupés que du soin d'ordonner ce qui leur étoit nécessaire pour paroître avec éclat, & pour mêler dans leurs chiffres, ou dans leurs devises, quelque-chose de galant qui eût rapport aux personnes qu'ils aimoient.

Peu de jours avant l'arrivée du Duc d'Albe, le Roi fit une partie de paume avec Mr. de Nemours,

mours, le Chevalier de Guise, & le Vidame de Chartres. Les Reines les allèrent voir jouer, suivies de toutes les Dames, & entre autres de Madame de Cleves. Après que la partie fut finie, comme on sortoit du jeu de paume, Châtelart s'approcha de la Reine-Dauphine, & lui dit que le hazard lui venoit de mettre entre les mains une lettre de galanterie qui étoit tombée de la poche de Mr. de Nemours. Cette Reine qui avoit toujours de la curiosité pour ce qui regardoit ce Prince, dit à Châtelart de la lui donner; elle la prit, & suivit la Reine sa Belle-Mère qui s'en alloit avec le Roi voir travailler à la lice. Après qu'on y eut été quelque tems, le Roi fit amener des chevaux qu'il avoit fait venir depuis peu. Quoiqu'ils ne fussent pas encore dressés, il les voulut monter, & en fit donner à tous ceux qui l'avoient suivi. Le Roi & Mr. de Nemours se trouverent sur les plus fougueux. Ces chevaux se voulurent jeter l'un à l'autre. Mr. de Nemours par la crainte de blesser le Roi, recula brusquement, & porta son cheval contre un pillier du manège, avec tant de violence que la secousse le fit chanceler. On courut à lui, & on le crut considérablement blessé. Madame de Cleves le crut encore plus blessé que les autres. L'intérêt qu'elle y prenoit, lui donna une appréhension & un trouble qu'elle ne songea pas à cacher. Elle s'approcha de lui avec les Reines, & avec un visage si changé, qu'un homme moins intéressé que le Chevalier de Guise s'en fût aperçu. Aussi le remarqua-t-il aisément, & il eut bien plus d'attention à l'état où étoit Madame de Cleves, qu'à celui où étoit Mr. de Nemours. Le coup que ce Prince s'étoit donné, lui causa un si grand éblouissement, qu'il demeura quelque tems la tête panchée sur ceux qui le soutenoient. Quand il la releva, il vit d'abord Madame de Cleves; il connut sur son visage la pitié qu'elle avoit

des

de lui, & il la regarda d'une sorte qui pût lui faire juger combien il en étoit touché. Il fit ensuite des remerciemens aux Reines de la bonté qu'elles lui témoignaient, & des excuses de l'état où il avoit été devant elles. Le Roi lui ordonna de s'aller reposer.

Madame de Cleves après être remise de la frayeur qu'elle avoit eue, fit bien-tôt réflexion aux marques qu'elle en avoit données. Le Chevalier de Guise ne la laissa pas long-tems dans l'espérance que personne ne s'en seroit apperçu. Il lui donna la main pour la conduire hors de la lice. Je suis plus à plaindre que Mr. de Nemours, Madame, lui dit-il. Pardonnez-moi, si je sors de ce profond respect que j'ai toujours eu pour vous, & si je vous fais paroître la vive douleur que je sens de ce que je viens de voir; c'est la première fois que j'ai été assez hardi pour vous parler, & ce sera aussi la dernière. La mort, ou du moins un éloignement éternel, m'ôtera d'un lieu où je ne puis vivre, puisque je viens de perdre la triste consolation de croire que tous ceux qui osent vous regarder, sont aussi malheureux que moi.

Madame de Cleves ne répondit que quelques paroles mal arrangées, comme si elle n'eût pas entendu ce que signifioient celles du Chevalier de Guise. Dans un autre tems elle auroit été offensée qu'il lui eût parlé des sentimens qu'il avoit pour elle; mais dans ce moment elle ne sentit que l'affliction de voir qu'il s'étoit apperçu de ceux qu'elle avoit pour Mr. de Nemours. Le Chevalier de Guise en fut si convaincu & si pénétré de douleur, que dès ce jour il prit la résolution de ne penser jamais à être aimé de Madame de Cleves. Mais pour quitter cette entreprise qui lui avoit paru si difficile & si glorieuse, il en falloit quelque autre dont la grandeur pût l'occuper. Il se mit dans l'esprit de prendre Rhodes, dont il a-
voit

voit déjà en quelque pensée; & quand la mort l'ôta du monde dans la fleur de sa jeunesse, & dans le temps qu'il avoit acquis la réputation d'un des plus grands Princes de son siècle, le seul regret qu'il témoigna de quitter la vie, fut de n'avoir pu exécuter une si belle résolution, dont il croyoit le succès infaillible par tous les soins qu'il en avoit pris.

Madame de Cleves en sortant de la lice alla chez la Reine, l'esprit bien occupé de ce qui s'étoit passé. Mr. de Nemours y vint peu de temps après, habillé magnifiquement, & comme un homme qui ne se sentoit pas de l'accident qui lui étoit arrivé. Il paroissoit même plus gai que de coutume; & la joie de ce qu'il croyoit avoir vu, lui donnoit un air qui augmentoit encore son agrément. Tout le monde fut surpris lorsqu'il entra, & il n'y eut personne qui ne lui demandât de ses nouvelles, excepté Madame de Cleves qui demeura auprès de la cheminée sans faire semblant de le voir. Le Roi sortit d'un cabinet où il étoit, & le voyant parmi les autres, il l'appella pour lui parler de son aventure. Mr. de Nemours passa auprès de Madame de Cleves, & lui dit tout bas. J'ai reçu aujourd'hui des marques de votre pitié, Madame; mais ce n'est pas de celles dont je suis le plus digne. Madame de Cleves s'étoit bien doutée que ce Prince s'étoit aperçu de la sensibilité qu'elle avoit eue pour lui, & ses paroles lui firent voir qu'elle ne s'étoit pas trompée. Ce lui étoit une grande douleur de voir qu'elle n'étoit plus maîtresse de cacher ses sentimens, & de les avoir laissé paroître au Chevalier de Guise. Elle en avoit aussi beaucoup que Mr. de Nemours la connoît; mais cette dernière douleur n'étoit pas si entière, & elle étoit mêlée de quelque sorte de douceur.

La

La Reine-Dauphine qui avoit une extrême impatience de savoir ce qu'il y avoit dans la lettre que Châtelart lui avoit donnée, s'approcha de Madame de Cleves : Allez lire cette lettre, lui dit-elle, elle s'adresse à Mr. de Nemours, & selon les apparences elle est de cette Maîtresse pour qui il a quitté toutes les autres. Si vous ne la pouvez lire présentement, gardez-la, venez au soir à mon coucher pour me la rendre, & pour me dire si vous en connoissez l'écriture. Madame la Dauphine quitta Madame de Cleves après ces paroles, & la laissa si étonnée & dans un si grand saisissement, qu'elle fut quelque tems sans pouvoir sortir de sa place. L'impatience & le trouble où elle étoit, ne lui permirent pas de demeurer chez la Reine, elle s'en alla chez elle, quoiqu'il ne fût pas l'heure où elle avoit accoutumé de se retirer. Elle tenoit cette lettre avec une main tremblante ; ses pensées étoient si confuses qu'elle n'en avoit aucune distincte ; elle se trouvoit dans une sorte de douleur insupportable, qu'elle ne connoissoit point, & qu'elle n'avoit jamais sentie. Sitôt qu'elle fut dans son cabinet, elle ouvrit cette lettre, & la trouva telle :

L E T T R E.

JE vous ai trop aimé pour vous laisser croire que le changement qui vous paroît en moi, soit un effet de ma légèreté ; je veux vous apprendre que votre infidélité en est la cause. Vous êtes bien surpris, que je vous parle de votre infidélité ; vous me l'avez cachée avec tant d'adresse, & j'ai pris tant de soin de vous cacher que je la savois, que vous avez raison d'être donné qu'elle me soit connue. Je suis surprise moi-même, que j'aie pu ne vous en rien faire paroître. Jamais douleur n'a été pareille à la mienne. Je
croyois

crovois que vous aviez pour moi une passion violente ; je ne vous cacheis plus celle que j'avois pour vous ; & dans le tems que je vous la laissois voir toute entiere , j'appris que vous me trompiez , que vous en aimiez une autre , & que selon toutes les apparences vous me sacrifiez à cette nouvelle Maitresse. Je le fis le jour de la course de bague ; c'est ce qui fit que je n'y allai point. Je feignis d'être malade pour cacher le desordre de mon esprit ; mais je le devins en effet , & mon corps ne put supporter une si violente agitation. Quand je commençai à me porter mieux , je feignis encore d'être fort mal , afin d'avoir un prétexte de ne vous point voir & de ne vous point écrire. Je voulus avoir du tems pour résoudre de quelle sorte j'en devois user avec vous. Je pris & quittai vingt fois les mêmes résolutions ; mais enfin je vous trouvai indigne de voir ma douleur , & je résolus de ne vous la point faire paraître. Je voulus blesser votre orgueil , en vous faisant voir que ma passion s'affoiblissoit d'elle-même ; je crus diminuer par-là le prix du sacrifice que vous en faisiez. Je ne voulus pas que vous eussiez le plaisir de montrer combien je vous aimois pour en paroître plus aimable. Je résolus de vous écrire des lettres tièdes & languissantes , pour jeter dans l'esprit de celle à qui vous les donniez , qu'on cessoit de vous aimer. Je ne voulus pas qu'elle eût le plaisir d'apprendre que je savois qu'elle triomphoit de moi , ni augmenter son triomphe par mon desespoir & par mes reproches. Je pensai que je ne vous punirois pas assez en rompant avec vous , & que je ne vous donnerois qu'une légère douleur , si je cessois de vous aimer lorsque vous ne m'aimiez plus. Je trouvai qu'il falloit que vous m'aimassiez pour sentir le mal de n'être point aimé , que j'éprouvois si cruellement. Je crus que si quelque chose pouvoit valiumer les sentimens que vous aviez eus pour moi , c'étoit de vous faire voir que les miens étoient changés ; mais de vous le faire voir en feignant de
vous

vous le cacher, & comme si je n'eusse pas eu la face de vous l'avouer. Je m'arrêtai à cette résolution, bien qu'elle me fût difficile à prendre, & qu'en vous revoyant elle me parût impossible à exécuter. Je fus prête cent fois à éclater par mes reproches & par mes pleurs; l'état où j'étois encore par ma santé, me servoit à vous déguiser mon trouble & mon affliction. Je fus soutenue ensuite par le plaisir de dissimuler avec vous, comme vous dissimuliez avec moi; néanmoins je me faisois une si grande violence pour vous dire & pour vous écrire que je vous aimois, que vous vîtes plutôt que je n'avois eu dessein de vous laisser voir, que mes sentimens étoient changés. Vous en fûtes blessé, vous vous en plaignîtes; je tâchois de vous rassurer; mais c'étoit d'une manière si forcée, que vous en étiez encore mieux persuadé que je ne vous aimois plus. Enfin je fis tout ce que j'avois en intention de faire. La bizarrerie de votre cœur vous fit revenir vers moi à mesure que vous voyiez que je m'éloignois de vous. J'ai joui de tout le plaisir que peut donner la vengeance; il m'a paru que vous m'aimiez mieux que vous n'aviez jamais fait & je vous ai fait voir que je ne vous aimois plus. J'ai eu lieu de croire que vous aviez entièrement abandonné celle pour qui vous m'aviez quitté. J'ai eu aussi des raisons pour être persuadée que vous ne lui aviez jamais parlé de moi; mais votre retour & votre discrétion n'ont pu réparer votre légèreté. Votre cœur a été partagé entre moi & une autre, vous m'avez trompée; cela suffit pour m'ôter le plaisir d'être aimée de vous, comme je croyois mériter de l'être; & pour me laisser dans cette résolution que j'ai prise de ne vous voir jamais, & de ne vous étes si surpris.

Madame de Cleves lût cette lettre & la relût plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avoit lû. Elle voyoit seulement que Mr. de Ne-

mour

toujours ne l'aimoit pas comme elle l'avoit pensé,
 & qu'il en aimoit d'autres qu'il trompoit comme
 elle. Quelle vûe & quelle connoissance pour une
 personne de son humeur, qui avoit une passion
 violente, qui venoit d'en donner des marques à
 un homme qu'elle en jugeoit indigne, & à un au-
 tre qu'elle maltraitoit pour l'amour de lui ! Jamais
 affliction n'a été si piquante & si vive. Il lui sem-
 bloit que ce qui faisoit l'aigreur de cette affliction,
 étoit ce qui s'étoit passé dans cette journée ; &
 que si Mr. de Nemours n'eût point eu lieu de
 croire qu'elle l'aimoit, elle ne se fût pas souciée
 qu'il en eût aimé une autre. Mais elle se trom-
 voit elle-même ; & ce mal qu'elle trouvoit si in-
 supportable, étoit la jalouse avec toutes les hon-
 reurs dont elle peut être accompagnée. Elle voyoit
 par cette lettre, que Mr. de Nemours avoit une
 galanterie depuis long-tems. Elle trouvoit que
 celle qui avoit écrit la lettre, avoit de l'esprit &
 du mérite ; elle lui paroissoit digne d'être aimée ;
 elle lui trouvoit plus de courage qu'elle ne s'en
 pouvoit à elle-même, & elle envioit la force
 qu'elle avoit eue de cacher ses sentimens à Mr. de
 Nemours. Elle voyoit par la fin de la lettre,
 que cette personne se croyoit aimée ; elle pensoit
 que la discrétion que ce Prince lui avoit fait pa-
 roître, & dont elle avoit été si touchée, n'étoit
 peut être que l'effet de la passion qu'il avoit pour
 cette autre personne à qui il craignoit de déplai-
 re. Enfin elle pensoit tout ce qui pouvoit aug-
 menter son affliction & son desespoir. Quels pre-
 tours ne fit-elle point sur elle-même ? Quelles ré-
 flexions sur les conseils que sa Mere lui avoit don-
 nés ? Combien se repentit-elle de ne s'être pas opi-
 niâtrée à se séparer du commerce du monde mal-
 gré Mr. de Cleves, ou de n'avoir pas suivi la pen-
 sée qu'elle avoit eue de lui avouer l'inclination
 qu'elle avoit pour Mr. de Nemours ? Elle trouvoit
 qu'el-

qu'elle auroit mieux fait de la découvrir à un Mari dont elle connoissoit la bonté, & qui auroit eu intérêt à la cacher, que de la laisser voir à un homme qui en étoit indigne, qui la trompoit, qui la sacrifioit peut-être, & qui ne pensoit à être aimé d'elle, que par un sentiment d'orgueil & de vanité. Enfin elle trouva que tous les maux qui lui pouvoient arriver, & toutes les extrémités où elle se pouvoit porter, étoient moindres que d'avoir laissé voir à Mr. de Nemours qu'elle l'aimoit, & de connoître qu'il en aimoit une autre. Tout ce qui la consolait, étoit de penser au moins, qu'après cette connoissance elle n'avoit plus rien à craindre d'elle-même, & qu'elle seroit entièrement guérie de l'inclination qu'elle avoit pour ce Prince.

Elle ne pensa gueres à l'ordre que Madame la Dauphine lui avoit donné de se trouver à son coucher, elle se mit au lit, & feignit de se trouver mal; ensorte que quand Mr. de Cleves revint de chez le Roi, on lui dit qu'elle étoit endormie. Mais elle étoit bien éloignée de la tranquillité qui conduit au sommeil. Elle passa la nuit sans faire autre chose que s'affliger & relire la lettre qu'elle avoit entre les mains.

Madame de Cleves n'étoit pas la seule personne dont cette lettre troublait le repos. Le Vidame de Chartres qui l'avoit perdue, & non pas Mr. de Nemours, en étoit dans une extrême inquiétude. Il avoit passé tout le soir chez Mr. de Guise qui avoit donné un grand souper au Duc de Ferrare son Beau-Frere & à toute la jeunesse de la Cour. Le hazard fit qu'en souper on parla de jolies lettres. Le Vidame de Chartres dit qu'il en avoit une sur lui, plus jolie que toutes celles qui avoient jamais été écrites. On le pressa de la montrer, il s'en défendit. Mr. de Nemours lui soutint, qu'il n'en avoit point, & qu'il ne parloit que par vanité.

té. Le Vidame lui répondit; qu'il pouffoit sa discrétion à bout; que néanmoins il ne montreroit pas la lettre; mais qu'il en liroit quelques endroits qui feroient juger que peu d'hommes en recevoient de pareilles. En même tems il voulut prendre cette lettre, & ne la trouva point. Il la chercha inutilement, on lui en fit la guerre; mais il parut si inquiet, qu'on cessa de lui en parler. Il se retira plutôt que les autres, & s'en alla chez lui avec impatience, pour voir s'il n'y avoit point laissé la lettre qui lui manquoit. Comme il la cherchoit encore; un premier Valet-de-chambre de la Reine le vint trouver, pour lui dire que la Vicomtesse d'Uzé avoit cru nécessaire de l'avertir en diligence, qu'on avoit dit chez la Reine qu'il étoit tombé une lettre de galanterie de sa poche pendant qu'il étoit au jeu de paume; qu'on avoit raconté une grande partie de ce qui étoit dans la lettre; que la Reine avoit témoigné beaucoup de curiosité de la voir; qu'elle l'avoit envoyé demander à un de ses Gentilshommes servans; mais qu'il avoit répondu qu'il l'avoit laissée entre les mains de Châtelart.

Le premier Valet-de-chambre dit encore beaucoup d'autres choses au Vidame de Chartres, qui acheverent de lui donner un grand trouble. Il sortit à l'heure-même, pour aller chez un Gentilhomme qui étoit ami intime de Châtelart. Il le fit lever, quoique l'heure fût extraordinaire, pour aller demander cette lettre, sans dire qui étoit celui qui la demandoit, & qui l'avoit perdue. Châtelart qui avoit l'esprit prévenu qu'elle étoit à Mr. de Nemours, & que ce Prince étoit amoureux de Madame la Dauphine, ne douta point que ce ne fût lui qui la faisoit redemander. Il répondit avec une maligne joie qu'il avoit remis la lettre entre les mains de la Reine-Dauphine. Le Gentilhomme vint faire cette réponse au Vidame de Char-

Chartres. Elle augmenta l'inquiétude qu'il avoit déjà, & y en joignit encore de nouvelles. Après avoir été long-tems irrésolu sur ce qu'il devoit faire, il trouva qu'il n'y avoit que Mr. de Nemours qui pût lui aider à sortir de l'embarras où il étoit.

Il s'en alla chez lui, & entra dans sa chambre quand le jour ne commençoit qu'à paroître. Ce Prince dormoit d'un sommeil tranquille ; ce qu'il avoit vû le jour précédent de Madame de Cleves, ne lui avoit donné que des idées agréables. Il fut bien surpris de se voir éveillé par le Vidame de Chartres, & il lui demanda si c'étoit pour se venger de ce qu'il lui avoit dit pendant le souper, qu'il venoit troubler son repos. Le Vidame lui fit bien juger par son visage, qu'il n'y avoit rien que de sérieux au sujet qui l'amenoit. Je viens vous confier la plus importante affaire de ma vie, lui dit-il. Je fais bien que vous ne m'en devez pas être obligé, puisque c'est dans un tems où j'ai besoin de votre secours ; mais je fais bien aussi, que j'aurois perdu de votre estime, si je vous avois appris tout ce que je vais vous dire, sans que la nécessité m'y eut contraint. J'ai laissé tomber cette lettre dont je parlois hier au soir ; il m'est d'une conséquence extrême que personne ne sache qu'elle s'adresse à moi. Elle a été vûe de beaucoup de gens qui étoient dans le jeu de paume où elle tomba hier. Vous y étiez aussi ; & je vous demande en grace de vouloir bien dire que c'est vous qui l'avez perdue. Il faut que vous croyiez que je n'ai point de Maîtresse, reprit Mr. de Nemours en souriant, pour me faire une pareille proposition, & pour vous imaginer qu'il n'y ait personne avec qui je me puisse brouiller, en laissant croire que je reçois de pareilles lettres. Je vous prie, dit le Vidame, écoutez-moi sérieusement, si vous avez une Maîtresse, comme je

m'en

n'en doute point, quoique je ne sache pas qui elle est, il vous sera aisé de vous justifier, & je vous en donnerai les moyens infailibles. Quand vous ne vous justifieriez pas auprès d'elle, il ne vous en peut coûter que d'être brouillé pour quelques momens. Mais moi, par cette aventure, je deshonne une personne qui m'a passionnément aimé, & qui est une des plus estimables femmes du monde; & d'un autre côté je m'attire une haine implacable qui me coûtera ma fortune, & peut-être quelque-chose de plus. Je ne puis entendre tout ce que vous me dites, répondit Mr. de Nemours; mais vous me faites entrevoir que les bruits qui ont couru de l'intérêt qu'une grande Princesse prenoit à vous, ne sont pas entièrement faux. Ils ne le sont pas aussi, repartit le Vidame de Chartres; & plutôt à Dieu qu'ils le fussent, je ne me trouverois pas dans l'embarras où je me trouve; mais il faut vous raconter tout ce qui s'est passé, pour vous faire voir tout ce que j'ai à craindre.

Depuis que je suis à la Cour, la Reine m'a toujours traité avec beaucoup de distinction & d'agrément, & j'avois eu lieu de croire qu'elle avoit de la bonté pour moi; néanmoins il n'y avoit rien de particulier, & je n'avois jamais songé à avoir d'autres sentimens pour elle, que ceux du respect. J'étois même fort amoureux de Madame de Théminez, il est aisé de juger en la voyant, qu'on peut avoir beaucoup d'amour pour elle quand on en est aimé; & je l'étois. Il y a près de deux ans que, comme la Cour étoit à Fontainebleau, je me trouvai deux ou trois fois en conversation avec la Reine à des heures où il y avoit très-peu de monde. Il me parut que mon esprit lui plaisoit; & qu'elle entroit dans tout ce que je disois. Un jour entre autres on se mit à parler de la confiance. Je dis qu'il n'y avoit personne en qui j'en eusse une

entière ; que je trouvois qu'on se repentoit toujours d'en avoir ; & que je savois beaucoup de choses dont je n'avois jamais parlé. La Reine me dit, qu'elle m'en estimoit davantage ; qu'elle n'avoit trouvé personne en France qui eût du secret, & que c'étoit ce qui l'avoit le plus embarrassée, parce que cela lui avoit ôté le plaisir de donner sa confiance. Que c'étoit une chose nécessaire dans la vie, que d'avoir quelqu'un à qui on pût parler, & sur-tout pour les personnes de son rang. Les jours suivans elle reprit encore plusieurs fois la même conversation ; elle m'apprit même des choses assez particulières qui se passaient. Enfin il me sembla, qu'elle souhaitoit de s'assurer de mon secret, & qu'elle avoit envie de me confier les siens. Cette pensée m'attacha à elle, je fus touché de cette distinction, & je lui fis ma cour avec beaucoup plus d'assiduité, que je n'avois accoutumé. Un soir que le Roi & toutes les Dames s'étoient allé promener à cheval dans la Forêt où elle n'avoit pas voulu aller, parce qu'elle s'étoit trouvée un peu mal, je demeurai auprès d'elle ; elle descendit au bord de l'étang, & quitta la main de ses Ecuyers pour marcher avec plus de liberté. Après qu'elle eut fait quelques tours, elle s'approcha de moi, & m'ordonna de la suivre. Je veux vous parler, me dit-elle, & vous verrez par ce que je veux vous dire, que je suis de vos amis. Elle s'arrêta à ces paroles, & me regardant fixement : vous êtes amoureux, continua-t-elle, parce que vous ne vous fiez peut-être à personne, vous croyez que votre amour n'est pas su ; mais il est connu, & même à des personnes intéressées. On vous observe ; on fait les lieux où vous voyez votre Maîtresse, on a dessein de vous y surprendre. Je ne sais qui elle est, je ne vous le demande point, & je veux seulement vous garantir des malheurs où vous pouvez tomber.

ber. Voyez, je vous prie, quel pléage me tenoit la Reine, & combien il étoit difficile de n'y pas tomber. Elle voulut savoir si j'étois amoureux; & en ne me demandant point de qui je l'étois, & en ne me laissant voir que la seule intention de me faire plaisir, elle m'ôtoit la pensée qu'elle me parlât par curiosité ou par dessein.

Cependant contre toutes sortes d'apparences je démêlai la vérité. J'étois amoureux de Madame de Thémynes; mais, quoiqu'elle m'aimât, je n'étois pas assez heureux pour avoir des lieux particuliers à la voir, sans craindre d'y être surpris; & ainsi je vis bien, que ce ne pouvoit être elle dont la Reine vouloit parler. Je savois bien aussi, que j'avois un commerce de galanterie avec une autre femme moins belle & moins sévère que Madame de Thémynes, & qu'il n'étoit pas impossible qu'on eût découvert le lieu où je la voyois; mais, comme je m'en souciois peu, il m'étoit aisé de me mettre à couvert de toutes sortes de périls en cessant de la voir. Ainsi je pris le parti de ne rien avouer à la Reine, & de l'assurer au contraire, qu'il y avoit très-long-tems que j'avois abandonné le desir de me faire aimer des femmes dont je pouvois espérer de l'être, parce que je les trouvois quasi toutes indignes d'attacher un honnête-homme, & qu'il n'y avoit que quelque-chose fort au dessus d'elles qui pût m'engager. Vous ne me répondez pas sincèrement, répliqua la Reine; je fais le contraire de ce que vous me dites. La manière dont je vous parle, vous doit obliger à ne me rien cacher. Je veux que vous soyez de mes amis, continua-t-elle; mais je ne veux pas, qu'en vous donnant cette place, ignorer quels sont vos attachemens. Voyez si vous la voulez acheter au prix de me les apprendre. Je vous donne deux jours pour y penser; mais après ce tems-là son-

Tomé V.

P

gez

gêz bien à ce que vous me direz , & souvenez-vous que si dans la suite je trouve que vous m'ayez trompée, je ne vous le pardonnerai de ma vie.

La Reine me quitta après m'avoir dit ces paroles, sans attendre ma réponse. Vous pouvez croire, que je demeurai l'esprit bien rempli de ce qu'elle me venoit de dire. Les deux jours qu'elle m'avoit donnez pour y penser, ne me parurent pas trop longs pour me déterminer. Je voyois qu'elle vouloit savoir si j'étois amoureux, & qu'elle ne souhaitoit pas que je le fusse. Je voyois les suites & les conséquences du parti que j'allois prendre; ma vanité n'étoit pas peu flatée d'une liaison particulière avec une Reine, & une Reine dont la personne est encore extrêmement aimable. D'un autre côté, j'aimois Madame de Thémînes; & quoique je lui fisse une espèce d'infidélité pour cette autre femme dont je vous ai parlé, je ne me pouvois résoudre à rompre avec'elle. Je voyois aussi le péril où je m'exposois en trompant la Reine, & combien il étoit difficile de la tromper. Néanmoins je ne pus me résoudre à refuser ce que la fortune m'offroit, & je pris le hazard de tout ce que ma mauvaise conduite pouvoit m'attirer. Je rompis avec cette femme dont on pouvoit découvrir le commerce; & j'espérai de cacher celui que j'avois avec Madame de Thémînes.

Au bout des deux jours que la Reine m'avoit donnez, comme j'éntrois dans la chambre où toutes les Dames étoient au Cercle, elle me dit tout haut, avec un air grave, qui me surprit: Avez-vous pensé à cette affaire dont je vous ai chargé; & en savez-vous la vérité? Oui, Madame, lui répondis-je, & elle est comme je l'ai dite à Votre Majesté. Venez ce soir à l'heure que je dois écrire, repliqua-t-elle, & j'achèverai de vous donner mes ordres. Je fis une profonde révérence sans rien répondre, & ne manquai pas de me trou-

ver à l'heure qu'elle m'avoit marquée. Je la trouvai dans la Galerie où étoit son Secrétaire & quelqu'une de ses femmes. Si-tôt qu'elle me vit, elle vint à moi, me mena à l'autre bout de la Galerie. Hé bien, me dit-elle, est-ce après y avoir bien pensé, que vous n'avez rien à me dire, & la manière dont j'en use avec vous, ne mérite-t-elle pas que vous me parliez sincèrement ? C'est parce que je vous parle sincèrement, Madame, lui répondis-je, que je n'ai rien à vous dire ; & je jure à Votre Majesté, avec tout le respect que je lui dois, que je n'ai d'attachement pour aucune femme de la Cour. Je le veux croire, répartit la Reine, parce que je le souhaite ; & je le souhaite, parce que je desirerois que vous soyez entièrement attaché à moi, & qu'il seroit impossible que je fusse contente de votre amitié, si vous étiez amoureux. On ne peut se fier à ceux qui le sont ; on ne peut s'assurer de leur secret ; ils sont trop distraits & trop partagés ; & leur Maîtresse leur fait une première occupation qui ne s'accorde point avec la manière dont je veux que vous soyez attaché à moi. Souvenez-vous donc, que c'est sur la parole que vous me donnez que vous n'avez aucun engagement, que je vous choisis pour vous donner toute ma confiance. Souvenez-vous, que je veux la vôtre toute entière ; que je veux que vous n'ayez, ni ami, ni amie, que ceux qui me seront agréables & que vous abandonniez tout autre soin que celui de me plaire. Je ne vous ferai pas perdre celui de votre fortune, je la conduirai avec plus d'application que vous-même ; & quoi que je fasse pour vous, je m'en tiendrai trop bien récompensée, si je vous trouve pour moi tel que je l'espère. Je vous choisis pour vous confier tous mes chagrins, & pour m'aider à les adoucir. Vous pouvez juger qu'ils ne sont pas médiocres. Je souffre en apparence sans beaucoup de peine l'attachement que

le Roi a pour la Duchesse de Valentinois ; mais il m'est insupportable. Elle gouverne le Roi, elle le trompe, elle me méprise, tous mes gens sont à elle. La Reine ma Belle-Fille, fière de sa beauté & du crédit de ses Oncles, ne me rend aucun devoir. Le Connétable de Montmorenci est maître du Roi & du Royaume ; il me hait, & m'a donné des marques de sa haine, que je ne puis oublier. Le Maréchal de Saint-André est un jeune Favori audacieux qui n'en use pas mieux avec moi que les autres. Le détail de mes malheurs vous feroit pitié. Je n'ai osé jusqu'ici me fier à personne ; je me fie à vous, faites que je ne m'en repente point, & soyez ma seule consolation. Les yeux de la Reine rougirent en achevant ces paroles ; je pensai me jeter à ses pieds, tant je fus véritablement touché de la bonté qu'elle me témoignoit. Depuis ce jour-là elle eut en moi une entière confiance, elle ne fit plus rien sans m'en parler ; & j'ai conservé une liaison qui dure encore.

Fin de la seconde Partie,

LA
PRINCESSE
DE
CLEVES.

TROISIEME PARTIE.

 Ependant quelque rempli & quelque occupé que je fusse de cette nouvelle liaison avec la Reine, je tenois à Madame de Thémynes par une inclination naturelle que je ne pouvois vaincre. Il me parut qu'elle cessoit de m'aimer ; & au lieu que si j'eusse été sage, je me fusse servi du changement qui paroïssoit en elle, pour aider à me guerir, mon amour en redoubla ; & je me conduisois si mal, que la Reine eut quelque connoissance de cet attachement. La jalousie est naturelle aux personnes de sa nation, & peut-être que cette Princesse a pour moi des sentimens plus vifs qu'elle ne pense elle-même. Mais enfin le bruit que j'étois amoureux, lui donna de si grandes inquiétudes & de si grands chagrins, que je me crus cent fois perdu auprès d'elle. Je la rassurai
cassia

enfin à force de soins, de soumissions, & de faux sermens; mais je n'aurois pu la tromper long-temps, si le changement de Madame de Thémis ne m'avoit détaché d'elle malgré moi. Elle me fit voir, qu'elle ne m'aimoit plus, & j'en fus si persuadé, que je fus contraint de ne la pas tourmenter davantage, & de la laisser en repos. Quelque temps après elle m'écrivit cette lettre que j'ai perdue. J'appris par-là, qu'elle avoit su le commerce que j'avois eu avec cette autre femme dont je vous ai parlé, & que c'étoit la cause de son changement. Comme je n'avois plus rien alors qui me partageât, la Reine étoit assez contente de moi; mais, comme les sentimens que j'ai pour elle, ne sont pas d'une nature à me rendre insensible de tout autre attachement, & qu'en n'est pas amoureux par sa volonté, je le suis devenu de Madame de Martignes, pour qui j'avois déjà eu beaucoup d'inclination pendant qu'elle étoit Villemontois, fille de la Reine-Dauphine. J'ai lieu de croire que je n'en suis pas hâ; la discrétion que je lui fais paroître, & dont elle ne fait pas toutes les raisons, lui est agréable. La Reine n'a aucun soupçon sur son sujet, mais elle en a un autre qui n'est gueres moins fâcheux. Comme Madame de Martignes est toujours chez la Reine-Dauphine, j'y vais aussi beaucoup plus souvent que de coutume. La Reine s'est imaginée, que c'est de cette Princeesse que je suis amoureux. Le rang de la Reine-Dauphine qui est égal au sien, & la beauté & la jeunesse qu'elle a au-dessus d'elle, lui donnent une jalousie qui va jusques à la fureur, & une haine contre sa Belle-Fille qu'elle ne sauroit plus cacher. Le Cardinal de Lorraine qui me paroît depuis long-temps aspirer aux bonnes grâces de la Reine, & qui voit bien que j'occupe une place qu'il voudroit remplir, sous prétexte de l'accommoder Madame la Dauphine avec elle, est entré dans les différends qu'elles ont ensemble.

semble. Je ne doute pas qu'il n'ait démêlé le véritable sujet de l'aigreur de la Reine, & je crois qu'il me rend toutes sortes de mauvais offices, sans lui laisser voir qu'il a dessein de me les rendre. Voilà l'état où sont les choses, à l'heure que je vous parle. Jugez quel effet peut produire la lettre que j'ai perdue, & que mon malheur m'a fait mettre dans ma poche, pour la rendre à Madame de Thémynes. Si la Reine voit cette lettre, elle connoitra que je l'ai trompée, & que presque dans le tems que je la trompois pour Madame de Thémynes, je trompois Madame de Thémynes pour une autre. Jugez quelle idée cela lui peut donner de moi, & si elle peut jamais se fier à mes paroles. Si elle ne voit point cette lettre, que lui dira-t-elle ? Elle sait qu'on l'a remise entre les mains de Madame la Dauphine; elle croira que Châtelart a reconnu l'écriture de cette Reine, & que la lettre est d'elle; elle s'imaginera, que la personne dont on témoigne de la jalousie, est peut-être elle-même. Enfin il n'y a rien qu'elle n'ait lieu de penser, & il n'y a rien que je ne doive craindre de ses pensées. Ajoutez à cela, que je suis vivement touché de Madame de Martigues; qu'assurément Madame la Dauphine lui montrera cette lettre qu'elle croira écrite depuis peu. Ainsi je serai également brouillé, & avec la personne du monde que j'aime le plus, & avec la personne du monde que je dois le plus craindre. Voyez après cela, si je n'ai pas raison de vous conjurer de dire que la lettre est à vous, & de vous demander en grâce de l'aller retirer des mains de Madame la Dauphine.

Je voit bien, dit Monsieur de Nemours, qu'on ne peut être dans un plus grand embarras que celui où vous êtes; & il faut avouer que vous le méritez. On m'a accusé de n'être pas un Amant fidèle, & d'avoir plusieurs galanteries à la fois:

mais vous me passez de si loin, que je n'aurois seulement osé imaginer les choses que vous avez entreprises. Pouviez-vous prétendre de conserver Madame de Thémises, en vous engageant avec la Reine; & esperiez-vous de vous engager avec la Reine, & de la pouvoir tromper? Elle est Italienne & Reine, & par conséquent pleine de soupçons, de jalousie, & d'orgueil. Quand votre bonne fortune, plutôt que votre bonne conduite, vous a été des engagemens où vous étiez, vous en avez pris de nouveaux, & vous vous êtes imaginé qu'au milieu de la Cour vous pouviez aimer Madame de Martignes, sans que la Reine s'en aperçût. Vous ne pouviez prendre trop de soins de lui ôter la honte d'avoir fait les premiers pas. Elle a pour vous une passion violente; votre discrétion vous empêche de me le dire, & la mienne de vous le demander: mais enfin elle a de la défiance, & la vérité est contre vous. Est-ce à vous à m'accabler de réprimandes, interrompre le Vidame, & votre expérience ne vous doit-elle pas donner de l'indulgence pour mes fautes? Je veux pourtant bien convenir que j'ai tort; mais songez, je vous conjure, à me tirer de l'abîme où je suis. Il me paroît qu'il faudroit que vous visiez la Reine-Dauphine, si-tôt qu'elle sera éveillée, pour lui redemander cette lettre, comme l'ayant perdue. Je vous ai déjà dit, reprit Monsieur de Nemours, que la proposition que vous me faites, est un peu extraordinaire, & que mon intérêt particulier m'y peut faire trouver des difficultés; mais de plus, si on a vû tomber cette lettre de votre poche, il me paroît difficile de persuader qu'elle soit tombée de la mienne. Je croyois vous avoir appris, répondit le Vidame, qu'on a dit à la Reine-Dauphine, que c'étoit de la vôtre qu'elle étoit tombée. Comment! reprit brusquement Monsieur de Nemours qui vit dans ce moment
les

les mauvais officiers que cette méprise lui pouvoit faire auprès de Madame de Cleves, on a dit à la Reine-Dauphine, que c'est moi qui ai laissé tomber cette lettre ? Oui, reprit la Vidame, on le lui a dit. Et ce qui a fait cette méprise, c'est qu'il y avoit plusieurs Gentilshommes des Reines dans une des chambres du jeu de paume où étoient nos habits, & que vos gens & les miens les ont été querir. En même tems la lettre est tombée ; ces Gentilshommes l'ont ramassée, & l'ont lûe tout haut. Les uns ont cru qu'elle étoit à vous, & les autres à moi. Châtelart qui l'a prise, & à qui je viens de la faire demander, a dit qu'il l'avoit donnée à la Reine-Dauphine comme une lettre qui étoit à vous ; & ceux qui en ont parlé à la Reine, ont dit par malheur qu'elle étoit à moi. Ainsi vous pouvez faire aisément ce que je souhaite, & m'ôter de l'embarras où je suis.

Monsieur de Nemours avoit toujours fort aimé le Vidame de Chartres, & ce qu'il étoit à Madame de Cleves, le lui rendoit encore plus cher. Néanmoins il ne pouvoit se résoudre à prendre le hazard qu'elle entendît parler de cette lettre, comme d'une chose où il avoit intérêt. Il se mit à rêver profondément, & le Vidame se doutant à peu près du sujet de sa rêverie. Je crois bien, lui dit-il, que vous craignez de vous brouiller avec votre Maîtresse : & même vous ne donneriez lieu de croire que c'est avec la Reine-Dauphine, si le peu de jalousie que je vous vois de Monsieur d'Anville, ne m'en ôtoit la pensée. Mais quoiqu'il en soit, il est juste que vous ne sacrifiez pas votre repos au mien, & je veux bien vous donner les moyens de faire voir à celle que vous aimez, que cette lettre s'adresse à moi, & non pas à vous. Voilà un billet de Madame d'Amboise qui est a-

mie de Madame de Thémis, & à qui elle s'est fiée de tous les sentimens qu'elle a eus pour moi. Par ce billet elle me redemande cette lettre de son amie que j'ai perdue; mon nom est sur le billet; & ce qui est dedans, prouve sans aucun doute de qui est la lettre qu'on a trouvée. Je vous remets ce billet entre les mains, & je consens que vous le montriez à votre Maîtresse pour vous justifier. Je vous conjure de ne perdre pas un moment, & d'aller dès ce matin chez Madame la Dauphine.

Monsieur de Nemours le promit au Vidame de Chartres, & prit le billet de Madame d'Amboise. Néanmoins son dessein n'étoit pas de voir la Reine-Dauphine, & il trouvoit qu'il avoit quelque-chose de plus pressé à faire. Il ne doutoit pas qu'elle n'eût déjà parlé de la lettre à Madame de Cleves, & il ne pouvoit supporter qu'une personne qu'il aimoit si éperdûment, eût lieu de croire qu'il eût quelque attachement pour une autre.

Il alla chez elle à l'heure qu'il crut qu'elle pouvoit être éveillée, & lui fit dire qu'il ne demanderoit pas à avoir l'honneur de la voir de une heure si extraordinaire, si une affaire de conséquence ne l'y obligeoit. Madame de Cleves étoit encore au lit, l'esprit aigri & agité des tristes pensées qu'elle avoit eues pendant la nuit. Elle fut extrêmement surprise, lorsqu'on lui dit que Monsieur de Nemours la demandoit; l'aigreur où elle étoit, ne la fit pas balancer à répondre qu'elle étoit malade, & qu'elle ne pouvoit lui parler.

Ce Prince ne fut pas blessé de ce refus, une marque de froideur dans un tems où elle pouvoit avoir de la jalousie, n'étoit pas un mauvais augure. Il alla à l'appartement de Monsieur de Cleves, & lui dit, qu'il venoit de celui de Madame sa Femme; qu'il étoit bien fâché de ne la pouvoir entretenir, parce qu'il avoit à lui parler d'une affaire im-

importante pour le Vidame de Chartres. Il fit entendre en peu de mots à Monsieur de Cleves la conséquence de cette affaire; & Monsieur de Cleves le mena à l'heure même dans la chambre de sa Femme. Si elle n'eût point été dans l'obscurité, elle eût eu peine à cacher son trouble & son étonnement de voir entrer Monsieur de Nemours conduit par son Mari. Monsieur de Cleves lui dit, qu'il s'agissoit d'une lettre, où on avoit besoin de son secours pour les intérêts du Vidame; qu'elle viroït avec Monsieur de Nemours ce qu'il y avoit à faire; & que pour lui il s'en alloit chez le Roi qui venoit de l'envoyer querir.

Monsieur de Nemours demeura seul auprès de Madame de Cleves, comme il pouvoit souhaiter. Je viens vous demander, Madame, lui dit-il, si Madame la Dauphine ne vous a point parlé d'une lettre que Chârelart lui remit hier entre les mains? Elle m'en a dit quelque chose, répondit Madame de Cleves; mais je ne vois pas ce que cette lettre a de commun avec les intérêts de mon Oncle, & je vous puis assurer qu'il n'y est pas nommé. Il est vrai Madame, repliqua Monsieur de Nemours, il n'y est pas nommé; néanmoins elle s'adresse à lui, & il lui est très-important que vous la retiriez des mains de Madame la Dauphine. J'ai peine à comprendre, reprit Madame de Cleves, pourquoi il lui importe que cette lettre soit vôt, & pourquoi il faut la redemander sous son nom? Si vous voulez vous donner le loisir de m'écouter, Madame, dit Monsieur de Nemours, je vous ferai bientôt voir la vérité, & vous apprendrez des choses si importantes pour Monsieur le Vidame, que je ne les aurois pas même confiées à Monsieur le prince de Cleves, si je n'avois en besoin de son secours pour avoir l'honneur de vous voir. Je pense que tout ce que vous prendriez la peine de me dire, seroit inutile, répondit Madame de Cle-

ves avec un air assez sec ; & il vaut mieux que vous alliez trouver la Reine-Dauphine , & que sans chercher de détours , vous lui disiez l'intérêt que vous avez à cette lettre ; puisqu'aussi-bien on lui a dit qu'elle vient de vous.

L'aigreur que Monsieur de Nemours voyoit dans l'esprit de Madame de Cleves , lui donnoit le plus sensible plaisir qu'il eût jamais eu , & balançoit son impatience de se justifier. Je ne fais , Madame , reprit-il , ce qu'on peut avoir dit à Madame la Dauphine ; mais je n'ai aucun intérêt à cette lettre , & elle s'adresse à Monsieur le Vidame. Je le crois , repliqua Madame de Cleves , mais on a dit le contraire à la Reine-Dauphine ; & il ne lui paroitra pas vrai-semblable , que les lettres de Monsieur le Vidame tombent de vos poches. C'est pourquoi , à moins que vous n'ayez quelque raison que je ne fais point , pour cacher la vérité à la Reine-Dauphine , je vous conseille de la lui avouer. Je n'ai rien à lui avouer , reprit-il , la lettre ne s'adresse pas à moi ; & s'il y a quelqu'un que je souhaite d'en persuader , ce n'est pas Madame la Dauphine. Mais , Madame , comme il s'agit en ceci de la fortune de Monsieur le Vidame , trouvez bon que je vous apprenne des choses qui sont même dignes de votre curiosité. Madame de Cleves témoigna par son silence ; qu'elle étoit prête à l'écouter ; & Monsieur de Nemours lui conta le plus succinctement qu'il lui fut possible , tout ce qu'il venoit d'apprendre du Vidame. Quoique ce fussent des choses propres à donner de l'étonnement , & à être écoutées avec attention , Madame de Cleves les entendit avec une froideur si grande qu'il sembloit qu'elle ne les eût pas véritables , ou qu'elles lui fussent indifférentes. Son esprit demeura dans cette situation jusqu'à ce que Monsieur de Nemours lui parla du billet de Madame d'Amboise , qui s'adressoit au Vidame de Chartres , qui étoit la pren-

ve de tout ce qu'il lui venoit de dire. Comme Madame de Cleves savoit que cette femme étoit amie de Madame de Thémynes, elle trouva une apparence de vérité à ce que lui disoit Monsieur de Nemours, qui lui fit penser que la lettre ne s'adressoit peut-être pas à lui. Cette pensée la tira tout d'un coup, & malgré elle, de la froideur qu'elle avoit eue jusqu'alors. Ce Prince, après lui avoir lu ce billet qui faisoit sa justification, le lui présenta pour le lire, & lui dit qu'elle en pouvoit connoître l'écriture. Elle ne put s'empêcher de le prendre, de regarder le dessus pour voir s'il s'adressoit au Vidame de Chartres, & de le lire tout entier, pour juger si la lettre qu'on redemandoit, étoit la-même qu'elle avoit entre les mains. Monsieur de Nemours lui dit encore tout ce qu'il crut propre à la persuader. Et comme on persuade aisément une vérité agréable, il convainquit Madame de Cleves, qu'il n'avoit point de part à cette lettre.

Elle commença alors à raisonner avec lui sur l'embarras & le péril où étoit le Vidame, à le blâmer de sa méchante conduite, & à chercher les moyens de le secourir. Elle s'étonna du procédé de la Reine. Elle avoua à Monsieur de Nemours, qu'elle avoit la lettre. Enfin si-tôt qu'elle le crut innocent, elle entra avec un esprit ouvert & tranquille dans les mêmes choses qu'elle sembloit d'abord ne daigner pas entendre. Ils convinrent qu'il ne falloit point rendre la lettre à la Reine-Dauphine, de peur qu'elle ne la montrât à Madame de Martigues, qui connoissoit l'écriture de Madame de Thémynes, & qui auroit aisément deviné, par l'intérêt qu'elle prenoit au Vidame, qu'elle s'adressoit à lui. Ils trouvèrent aussi, qu'il ne falloit pas confier à la Reine-Dauphine tout ce qui regardoit la Reine sa Belle-Mère. Madame de Cleves sous le prétexte des affaires de son On-

cle, entroit avec plaisir à garder tous les secrets que Monsieur de Nemours lui confioit.

Ce Prince ne lui eût pas toujours parlé des intérêts du Vidame, & la liberté où il se trouvoit de l'entretenir, lui eût donné une hardiesse qu'il n'avoit encore osé prendre, si on ne fût venu dire à Madame de Cleves, que la Reine-Dauphine lui ordonnoit de l'aller trouver. Monsieur de Nemours fut contraint de se retirer. Il alla trouver le Vidame pour lui dire qu'après l'avoir quitté, il avoit pensé qu'il étoit plus à propos de s'adresser à Madame de Cleves qui étoit sa Niece, que d'aller droit à Madame la Dauphine. Il ne manqua pas de raisons pour faire approuver ce qu'il avoit fait, & pour en faire espérer un bon succès.

Cependant Madame de Cleves s'habilla en diligence pour aller chez la Reine. A peine parut-elle dans sa chambre que cette Princesse la fit approcher, & lui dit tout bas. Il y a deux heures que je vous attens, & jamais je n'ai été si embarrassée à déguiser la vérité, que je l'ai été ce matin. La Reine a entendu parler de la lettre que je vous donnai hier. Elle croit que c'est le Vidame de Chartres qui l'a laissée tomber; vous savez qu'elle y prend quelque intérêt. Elle a fait chercher cette lettre; elle l'a fait demander à Châtelart, il a dit qu'il me l'avoit donnée. On me l'est venu demander, sur le prétexte que c'étoit une jolie lettre qui donnoit de la curiosité à la Reine. Je n'ai osé dire que vous l'aviez; je crus qu'elle s'imagineroit, que je vous l'avois mise entre les mains, à cause du Vidame votre Oncle, & qu'il y auroit une grande intelligence entre lui & moi; il m'a déjà paru, qu'elle souffroit avec peine qu'il me vit souvent. De sorte que j'ai dit que la lettre étoit dans les habits que j'avois hier, & que ceux qui en avoient la clef, étoient fortis. Donnez-moi promptement cette lettre; ajoutez-y elle, afin que

Je la lui envoie, & que je la lise avant que de l'envoyer; pour voir si je n'en connoîtrai point l'écriture.

Madame de Cleves se trouva encore plus embarrassée qu'elle n'avoit pensé. Je ne fais, Madame, comment vous ferez, répondit-elle; car Monsieur de Cleves à qui je l'avois donnée à lire, l'a rendue à Monsieur de Nemours, qui est venu des ce matin le prier de vous la redemander. Monsieur de Cleves a eu l'imprudence de lui dire qu'il l'avoit, & il a eu la foiblesse de céder aux prières que Monsieur de Nemours lui a faites de la lui rendre. Vous me mettez dans le plus grand embarras où je puisse jamais être, repartit Madame la Dauphine; & vous avez donné cette lettre à Monsieur de Nemours? Puisque c'étoit moi qui vous l'avois donnée, vous ne deviez point la rendre sans ma permission. Que voulez-vous que je dise à la Reine, & que pourra-t-elle s'imaginer? Elle croira, & avec apparence, que cette lettre me regarde, & qu'il y a quelque-chose entre le Vidame & moi. Jamais on ne lui persuadera que cette lettre soit à Monsieur de Nemours. Je suis très affligée, répondit Madame de Cleves, de l'embarras que je vous cause, je le crois aussi grand qu'il est; mais c'est la faute de Monsieur de Cleves, & non pas la mienne. C'est la vôtre, repliqua Madame la Dauphine, de lui avoir donné la lettre; & il n'y a que vous de Femme au monde qui fasse confiance à son Mari de toutes les choses qu'elle fait. Je crois que j'ai tort, Madame, repliqua Madame de Cleves; mais songez à réparer ma faute, & non pas à l'examiner. Ne vous souvenez-vous point à peu près de ce qui est dans cette lettre? dit alors la Reine-Dauphine. Oui, Madame, répondit-elle, je m'en souviens, & l'ai relu plus d'une fois. Si cela est, reprit Madame la Dauphine, il faut que vous alliez tout à l'heu-

re la faire écrire d'une main inconnue, & l'enverrai à la Reine. Elle ne la montrera pas à ceux qui l'ont vûe; quand elle le seroit, je soutiendrai toujours que c'est celle que Châtelart m'a donnée, & il n'oseroit dire le contraire.

Madame de Cleves entra dans cet expédient, & d'autant plus qu'elle pensa qu'elle enverroit querir Monsieur de Nemours, pour ravoir la lettre-même, afin de la faire copier mot à mot, & d'en faire à peu près imiter l'écriture, & elle crut que la Reine y seroit infailliblement trompée. Si-tôt qu'elle fut chez elle, elle conta à son Mari l'embarras de Madame la Dauphine, & le pria d'envoyer chercher Monsieur de Nemours. On le chercha; il vint en diligence. Madame de Cleves lui dit tout ce qu'elle avoit déjà appris à son Mari, & lui demanda la lettre; mais Monsieur de Nemours répondit, qu'il l'avoit déjà rendue au Vidame de Chartres qui avoit eu tant de joie de la ravoir, & de se trouver hors du péril qu'il auroit couru, qu'il l'avoit renvoyée à l'heure même à l'amie de Madame de Thémînes. Madame de Cleves se retrouva dans un nouvel embarras; & enfin après avoir bien consulté, ils résolurent de faire la lettre de mémoire. Ils s'enfermerent pour y travailler. On donna ordre à la porte de ne laisser entrer personne, & on renvoya tous les gens de Monsieur de Nemours. Cet air de mystère & de confidence n'étoit pas d'un médiocre charme pour ce Prince, & même pour Madame de Cleves. La présence de son Mari, & les intérêts du Vidame de Chartres, la rassuroient en quelque sorte sur ses scrupules. Elle ne sentoît que le plaisir de voir Monsieur de Nemours; elle en avoit une joie pure & sans mélange qu'elle n'avoit jamais sentie. Cette joie lui donnoit une liberté & un enjouement dans l'esprit, que Monsieur de Nemours ne lui avoit jamais vû, & qui redoubloit son amour.

Com-

Comme il n'avoit point eu encore de si agréables momens, sa vivacité en étoit augmentée; & quand Madame de Cleves voulut commencer à se souvenir de la lettre & à l'écrire, ce Prince au lieu de lui aider sérieusement, ne faisoit que l'interrompre, & lui dire des choses plaisantes. Madame de Cleves entra dans le même esprit de gaieté; de sorte qu'il y avoit déjà long-tems qu'ils étoient enfermés, & on étoit déjà venu deux fois de la part de la Reine-Dauphine, pour dire à Madame de Cleves de se dépêcher, qu'ils n'avoient pas encore fait la moitié de la lettre.

Monsieur de Nemours étoit bien-aîsé de faire durer un tems qui lui étoit si agréable, & oublioit les intérêts de son ami. Madame de Cleves ne s'ennuyoit pas, & oublioit aussi les intérêts de son Oncle. Enfin, à peine à quatre heures la lettre étoit-elle achevée; & elle étoit si mal, & l'écriture dont on la fit copier, ressembloit si peu à celle qu'on avoit eu dessein d'imiter, qu'il eût fallu que la Reine n'eût gueres pris de soin d'éclaircir la vérité, pour ne la pas connoître. Aussi n'y fut-elle pas trompée; quelque soin qu'on prit de lui persuader que cette lettre s'adressoit à Monsieur de Nemours, elle demeura convaincue, non seulement qu'elle étoit au Vidame de Chartres, mais elle crut que la Reine-Dauphine y avoit part, & qu'il y avoit quelque intelligence entre eux. Cette pensée augmenta tellement la haine qu'elle avoit pour cette Princesse, qu'elle ne lui pardonna jamais, & qu'elle la persécuta jusqu'à ce qu'elle l'eût fait sortir de France.

Pour le Vidame de Chartres, il fut ruiné auprès d'elle; & soit que le Cardinal de Lorraine se fût déjà rendu maître de son esprit, ou que l'aventure de cette lettre qui lui fit voir qu'elle étoit trompée, lui aidât à démêler les autres tromperies

ries que le Vidame lui avoit déjà faites ; il est certain , qu'il ne put jamais se raccommoder sincèrement avec elle. Leur liaison se rompit ; & elle le perdit ensuite à la conjuration d'Amboise où il se trouva embarrassé.

Après qu'on eut envoyé la lettre à Madame la Dauphine, Monsieur de Cleves & Monsieur de Nemours s'en allèrent. Madame de Cleves demeura seule, & si-tôt qu'elle ne fut plus soutenue par cette joie que donne la présence de ce qu'on aime, elle revint comme d'un songe. Elle regarda avec étonnement la prodigieuse différence de l'état où elle étoit le soir, d'avec celui où elle se trouvoit alors. Elle se remit devant les yeux l'aigreur & la froideur qu'elle avoit fait paroître à Monsieur de Nemours, tant qu'elle avoit cru que la lettre de Madame de Thémises s'adressoit à lui ; quel calme & quelle douceur avoit succédé à cette aigreur, si-tôt qu'il l'avoit persuadée que cette lettre ne le regardoit pas. Quand elle pensoit, qu'elle s'étoit reprochée, comme un crime le jour précédent de lui avoir donné des marques de sensibilité, que la seule compassion pouvoit faire naître, & que par son aigreur elle lui avoit fait paroître des sentimens de jalousie qui étoient des preuves certaines de passion, elle ne se reconnoissoit plus elle-même. Quand elle pensoit encore que Monsieur de Nemours voyoit bien qu'elle connoissoit son amour ; qu'il voyoit bien aussi que malgré cette connoissance elle ne l'en traitoit pas plus mal en présence-même de son Mari ; qu'au contraire elle ne l'avoit jamais regardé si favorablement ; qu'elle étoit causé que Monsieur de Cleves l'avoit envoyé querir, & qu'ils venoient de passer une après-dîner ensemble en particulier ; elle trouvoit qu'elle étoit d'intelligence avec Monsieur de Nemours, & qu'elle trompoit le Mari du monde qui méritoit le moins d'être trompé ; & elle étoit hon-

honteuse de paroître si peu digne d'estime aux yeux-mêmes de son Amant. Mais ce qu'elle pouvoit moins supporter que tout le reste, étoit le souvenir de l'état où elle avoit passé la nuit, & les cruelles douleurs que lui avoit causé la pensée que Monsieur de Nemours aimoit ailleurs, & qu'elle étoit trompée.

Elle avoit ignoré jusqu'alors les inquiétudes mortelles de la défiance & de la jalousie. Elle n'avoit pensé qu'à se défendre d'aimer Monsieur de Nemours ; & elle n'avoit point encore commencé à craindre qu'il en aimât une autre. Quoique les soupçons que lui avoit donné cette lettre, fussent effacés, ils ne laissèrent pas de lui ouvrir les yeux sur le hazard d'être trompée, & de lui donner des impressions de défiance & de jalousie qu'elle n'avoit jamais eues. Elle fut étonnée de n'avoir point encore pensé, combien il étoit peu vraisemblable, qu'un homme comme Monsieur de Nemours qui avoit toujours fait paroître tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère & durable. Elle trouva, qu'il étoit presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion. Mais, quand je le pourrois être, disbit-elle, qu'en veux-je faire? Veux-je la souffrir, veux-je y répondre; veux-je m'engager dans une galanterie; veux-je manquer à Monsieur de Cleves; veux-je me manquer à moi-même; & veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs & aux mortelles douleurs que donne l'amour? Je suis vaincue & surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi; toutes mes résolutions sont inutiles. Je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui, & je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier. Il faut m'arracher de la présence de Monsieur de Nemours, il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paroître mon voyage; & si Monsieur de Cleves

s'o-

s'opiniâtre à l'empêcher , ou à en vouloir savoir les raisons , peut-être lui ferai-je le mal , & à moi-même aussi , de les lui apprendre. Elle demeura dans cette résolution , & passa tout le soir chez elle , sans aller savoir de Madame la Dauphine ce qui étoit arrivé de la fautive lettre du Vidame.

Quand Monsieur de Cleves fut revenu, elle lui dit qu'elle vouloit aller à la campagne, qu'elle se trouvoit mal , & qu'elle avoit besoin de prendre l'air. Monsieur de Cleves à qui elle paroissoit d'une beauté qui ne lui persuadoit pas que les maux fussent considérables, se moqua d'abord de la proposition de ce voyage, & lui répondit, qu'elle oubloit que les nœces des Princesses & le tournoi s'alloient faire , & qu'elle n'avoit pas trop de tems pour se préparer à y paroître avec la même magnificence que les autres femmes. Les raisons de son Mari ne la firent pas changer de dessein; elle le pria de trouver bon , que pendant qu'il iroit à Compiègne avec le Roi, elle allât à Colomiers, qui étoit une belle maison à une journée de Paris , qu'ils faisoient bâtir avec soin. Monsieur de Cleves y consentit. Elle y alla, dans le dessein de n'en pas revenir si-tôt; & le Roi partit pour Compiègne, où il ne devoit être que peu de jours.

Monsieur de Nemours avoit eu bien de la douleur de n'avoir point revû Madame de Cleves depuis cette après-dinée qu'il avoit passé avec elle si agréablement, & qui avoit augmenté ses esperances. Il avoit une impatience de la revoir , qui ne lui donnoit point de repos; de-sorte que quand le Roi revint à Paris, il résolut d'aller chez sa Sœur la Duchesse de Mercœur qui étoit à la campagne assez près de Colomiers. Il proposa au Vidame d'y aller avec lui, qui accepta aisément cette proposition; & Monsieur de Nemours la fit dans l'es-

perance

perance de voir Madame de Cleves, & d'aller chez elle avec le Vidame.

Madame de Mercœur les reçut avec beaucoup de joie, & ne pensa qu'à les divertir & à leur donner tous les plaisirs de la campagne. Comme ils étoient à la chasse à courir le cerf, Monsieur de Nemours s'égara dans la forêt. En s'enquérant du chemin qu'il devoit tenir pour s'en retourner, il sût qu'il étoit proche de Colomiers. A ce mot de Colomiers, sans faire aucune reflexion, & sans savoir quel étoit son dessein, il alla à toute bride du côté qu'on le lui montrait. Il arriva dans la forêt, & se laissa conduire au hazard par des routes faites avec soin, qu'il jugea bien qui conduisoient vers le Château. Il trouva au bout de ces routes un Pavillon dont le dessous étoit un grand salon accompagné de deux cabinets, dont l'un étoit ouvert sur un Jardin de fleurs qui n'étoit séparé de la forêt que par des palissades; & le second donnoit sur une grande allée du Parc. Il entra dans le pavillon, & il se seroit arrêté à en regarder la beauté, sans qu'il vit venir par cette allée du Parc Monsieur & Madame de Cleves accompagnés d'un grand nombre de domestiques. Comme il ne s'étoit pas attendu à trouver Monsieur de Cleves qu'il avoit laissé auprès du Roi, son premier mouvement le porta à se cacher. Il entra dans le Cabinet qui donnoit sur le Jardin de fleurs, dans la pensée d'en ressortir par une porte qui étoit ouverte sur la forêt. Mais voyant que Madame de Cleves & son Mari s'étoient assis sous le Pavillon, que leurs domestiques demeuroient dans le Parc, & qu'ils ne pouvoient venir à lui, sans passer dans le lui où étoient Monsieur & Madame de Cleves, il ne put se refuser le plaisir de voir cette Princesse, ni résister à la curiosité d'écouter sa conversation avec un Mari qui lui donnoit plus de jalousie qu'aucun de ses Rivaux.

Il entendit que Monsieur de Cleves disoit à sa Femme : Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris ? Qui vous peut retenir à la campagne ? Vous avez depuis quelque tems un goût pour la solitude qui m'étonne, & qui m'afflige, parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, & je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé ; mais le tumulte de la Cour est si grand, & il y a toujours un si grand monde chez vous ; qu'il est impossible que le corps & l'esprit ne se lassent, & qu'on ne cherche du repos. Le repos, répliqua-t-il, n'est gueres propre pour une personne de votre âge. Vous êtes chez vous, & dans la Cour, d'une sorte à ne vous pas donner de lassitude ; & je craindrois plutôt, que vous ne fussiez bien-aise d'être séparée de moi. Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentoit toujours ; mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous y pouviez demeurer, j'en aurois beaucoup de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul, & que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent quasi jamais. Ah ! Madame, s'écria Monsieur de Cleves, votre air & vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule, que je ne sais point, & je vous conjure de me les dire. Il la pressa long-tems de les lui apprendre, sans pouvoir l'y obliger ; & après qu'elle se fut défendue d'une manière qui augmentoit toujours la curiosité de son Mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés ; puis tout d'un coup prenant la parole & le regardant : Ne me contraindez point, lui dit elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. Son-

gez seulement, que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, & maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la Cour. Que me faites-vous envisager, Madame? s'écria Monsieur de Cleves; je n'oserois vous le dire, de peur de vous offenser. Madame de Cleves ne répondit point, & son silence achevant de confirmer son Mari dans ce qu'il avoit pensé. Vous ne me dites rien, reprit-il; & c'est me dire que je ne me trompe pas. Hé bien, Monsieur, lui répondit-elle en se jettant à ses genoux, je vais vous faire un aveu qu'on n'a jamais fait à son Mari; mais l'innocence de ma conduite & de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la Cour, & que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné, nulle marque de faiblesse, & je ne craindrois pas, d'en laisser paroître, si vous me laissiez la liberté, de me retirer de la Cour, où, si j'avois encore Madame de Chartres pour m'aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentimens qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié & plus d'estime pour un Mari qu'on n'en a jamais eu. Conduisez-moi, ayez pitié de moi, & aimez-moi encore, si vous pouvez.

Monsieur de Cleves étoit demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, & il n'avoit pas songé à faire relever sa Femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il jeta les yeux sur elle; qu'il la vit à ses genoux le visage couvert de larmes, & d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur; & l'embras-

sant

sant en la relevant : ayez pitié de moi vous-même , Madame , lui dit-il , j'en suis digne ; & pardonnez , si dans les premiers momens d'une affliction aussi violente qu'est la mienne , je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous me paroissez plus digne d'estime & d'admiration , que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde ; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais été. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue , vos rigueurs & votre possession n'ont pu l'éteindre , elle dure encore ; je n'ai jamais pu vous donner de l'amour , & je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il , Madame , cet homme heureux qui vous donne cette crainte ; depuis quand vous plaît-il ; qu'a-t-il fait pour vous plaire ; quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur ? Je m'étois consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché , par la pensée qu'il étoit incapable de l'être. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire. J'ai tout ensemble la jalousie d'un Mari & celle d'un Amant. Mais il est impossible d'avoir celle d'un Mari , après un procédé comme le vôtre ; il est trop beau pour ne me pas donner une sûreté entière ; il me console même comme votre Amant. La confiance & la sincérité que vous avez pour moi , sont d'un prix infini ; vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison , Madame , je n'en abuserai pas ; & je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une Femme ait donnée à son Mari. Mais , Madame , achevez , & apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter. Je vous supplie de ne me le point demander ; répondit-elle , je suis résolue de ne vous le pas dire ; & je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme. Ne craignez point,

point, Madame, reprit Monsieur de Cleves; je connois trop le monde, pour ignorer que la considération d'un Mari n'empêche pas qu'on ne soit amoureux de sa Femme. On doit hair ceux qui le sont, & non pas s'en plaindre; & encore une fois, Madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. Vous m'en presseriez inutilement, ripliqua-t-elle; j'ai de la force pour taire ce que je crois ne pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait, n'a pas été par foiblesse; & il faut plus de courage pour avouer cette vérité, que pour entreprendre de la cacher.

Monsieur de Nemours ne perdoit pas une parole de cette conversation; & ce que venoit de dire Madame de Cleves, ne lui donnoit gueres moins de jalousie qu'à son Mari. Il étoit si éperdûment amoureux d'elle, qu'il croyoit que tout le monde avoit les mêmes sentimens. Il étoit véritable aussi, qu'il avoit plusieurs Rivaux; mais il s'en imaginoit encore davantage, & son esprit s'égaroit à chercher celui dont Madame de Cleves vouloit parler. Il avoit cru bien des fois, qu'il ne lui étoit pas désagréable, & il avoit fait ce jugement sur des choses qui lui parurent si légères dans ce moment, qu'il ne put s'imaginer qu'il eût donné une passion qui devoit être bien violente, pour avoir recours à un remède si extraordinaire. Il étoit si transporté, qu'il ne savoit quasi ce qu'il voyoit; & il ne pouvoit pardonner à Monsieur de Cleves de ne pas assez presser sa Femme de lui dire ce nom qu'elle lui cachoit.

Monsieur de Cleves faisoit néanmoins tous ses efforts pour le savoir; & après qu'il l'en eût pressée inutilement: Il me semble, répondit-elle, que vous devez être content de ma sincérité; ne m'en demandez pas davantage, & ne me donnez point lieu de me repentir de ce que je viens de

Tome V,

Q

faire:

faire : contentez-vous de l'assurance que je vous donne encore, qu'aucune de mes actions n'a fait paroître mes sentimens. & qu'on ne m'a jamais rien dit dont j'aie pu m'offenser. Ah ! Madame, reprit tout d'un coup Monsieur de Cleves, je ne vous saurois croire. Je me souviens de l'embarras où vous fûtes le jour que votre portrait se perdit. Vous avez donné, Madame, vous avez donné ce portrait qui m'étoit si cher, & qui m'appartenoit si légitimement. Vous n'avez pu cacher vos sentimens, vous aimez, on le voit, votre mari vous a jusqu'ici garantie du reste. Est-il possible, s'écria cette Princesse, que vous puissiez penser qu'il y ait quelque déguisement dans un aveu comme le mien, qu'aucune raison ne m'obligeoit à vous faire ? Fiez-vous à mes paroles ; c'est par un assez grand prix, que j'achèterai la confiance que je vous demande. Croyez, je vous en conjure, que je n'ai point donné mon portrait : il est vrai que je le vis prendre ; mais je ne voulais pas faire paroître que je le voyois, de peur de m'exposer à me faire dire des choses qu'on ne m'a encore osé dire. Par où vous a-t-on donc fait voir qu'on vous aimoit, reprit Monsieur de Cleves, & quelles marques de passion vous a-t-on données ? Epargnez-moi la peine, repliqua-t-elle, de vous redire des détails qui me font honte à moi-même de les avoir remarqués, & qui ne m'ont que trop persuadés de ma foiblesse. Vous avez raison, Madame, reprit-il, je suis injuste ; refusez-moi toutes les fois que je vous demanderai de pareilles choses ; mais ne vous offendez pourtant pas, si je vous les demande.

Dans ce moment, plusieurs de leurs gens qui étoient demeurés dans les allées, vinrent avertir Monsieur de Cleves, qu'un Gentilhomme venoit le chercher de la part du Roi, pour lui ordonner de se trouver le soir à Paris. Monsieur de Cleves fut

fut contraint de s'en aller ; & il ne put rien dire à sa Femme , si-non qu'il la supplioit de venir le lendemain , & qu'il la conjuroit de croire , que quoiqu'il fût affligé , il avoit pour elle une tendresse & une estime dont elle devoit être satisfaite.

Lorsque ce Prince fut parti , que Madame de Cleves demeura seule , & qu'elle regarda ce qu'elle venoit de faire , elle en fut si égouvantée , qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva , qu'elle s'étoit ôtée elle-même le cœur & l'estime de son Mari , & qu'elle s'étoit creusé un abîme dont elle ne sortiroit jamais. Elle se demandoit pourquoi elle avoit fait une chose si dangereuse ; & elle trouvoit , qu'elle s'y étoit engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu dont elle ne trouvoit point d'exemple , lui en faisoit voir tout le péril.

Mais quand elle venoit à penser que ce remède , quelque violent qu'il fût , étoit le seul qui la pouvoit défendre contre Monsieur de Nemours , elle trouvoit qu'elle ne devoit point se repentir , & qu'elle n'avoit point trop hazardé. Elle passa toute la nuit pleine d'incertitude , de trouble , & de crainte ; mais enfin le calme revint dans son esprit. Elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari qui le méritoit si bien , qui avoit tant d'estime & tant d'amitié pour elle , & qui venoit de lui en donner encore des marques , par la manière dont il avoit reçu ce qu'elle lui avoit avoué.

Cependant Monsieur de Nemours étoit sorti du lieu où il avoit entendu une conversation qui le touchoit si sensiblement , & s'étoit enfoncé dans la forêt. Ce qu'avoit dit Madame de Cleves de son portrait , lui avoit redonné la vie , en lui faisant connoître que c'étoit lui qu'elle ne haïssoit pas. Il s'abandonna d'abord à cette joie ; mais

elle ne fut pas longue ; quand il fit réflexion , que la même chose qui lui venoit d'apprendre qu'il avoit touché le cœur de Madame de Cleves , le devoit persuader aussi qu'il n'en recevroit jamais nulle marque , & qu'il étoit impossible d'engager une personne qui avoit recours à un remède si extraordinaire. Il sentit pourtant un plaisir sensible de l'avoir réduite à cette extrémité. Il trouva de la gloire à s'être fait aimer d'une femme si différente de toutes celles de son sexe. Enfin , il se trouva cent fois heureux & malheureux tout ensemble. La nuit le surprit dans la forêt , & il eut beaucoup de peine à retrouver le chemin de chez Madame de Mercœur. Il y arriva à la pointe du jour. Il fut assez embarrassé de rendre compte de ce qui l'avoit retenu. Il s'en démêla le mieux qu'il lui fut possible , & revint ce jour-même à Paris avec le Vidame.

Ce Prince étoit si rempli de sa passion , & si surpris de ce qu'il avoit entendu , qu'il tomba dans une imprudence assez ordinaire , qui est de parler en termes généraux de ses sentimens particuliers , & de conter ses propres aventures sous des noms empruntez. En revenant il tourna la conversation sur l'amour ; il exagéra le plaisir d'être amoureux d'une personne digne d'être aimée ; il parla des effets bizarres de cette passion ; & enfin ne pouvant renfermer en lui-même l'étonnement que lui donnoit l'action de Madame de Cleves , il la conta au Vidame , sans lui nommer la personne , & sans lui dire qu'il y eût aucune part ; mais il la conta avec tant de chaleur & avec tant d'admiration , que le Vidame soupçonna aisément que cette histoire regardoit ce Prince. Il le pressa extrêmement de le lui avouer. Il lui dit , qu'il connoissoit depuis long-tems qu'il avoit quelque passion violente , & qu'il y avoit de l'injustice de se délier d'un homme qui lui avoit confié le secret de sa

vie. Monsieur de Nemours étoit trop amoureux pour avouer son amour. Il l'avoit toujours caché au Vidame, quoique ce fût l'homme de la Cour qu'il aimoit le mieux. Il lui répondit, qu'un de ses amis lui avoit conté cette aventure, & lui avoit fait promettre de n'en point parler, & qu'il le conjuroit aussi de garder ce secret. Le Vidame l'assura, qu'il n'en parleroit point; néanmoins Monsieur de Nemours se repentit de lui en avoir tant appris.

Cependant Monsieur de Cleves étoit allé trouver le Roi, le cœur pénétré d'une douleur mortelle. Jamais Mari n'avoit eu une passion si violente pour sa Femme, & ne l'avoit tant estimée. Ce qu'il venoit d'apprendre, ne lui ôtoit pas l'estime; mais elle lui en donnoit d'une espece différente de celle qu'il avoit eue jusqu'alors. Ce qui l'occupoit le plus, étoit l'envie de deviner celui qui avoit su lui plaire. Monsieur de Nemours lui vint d'abord dans l'esprit, comme ce qu'il y avoit de plus aimable à la Cour; & la Chevalier de Guise, & le Maréchal de Saint-André, comme deux hommes qui avoient pensé à lui plaire, & qui lui rendoient encore beaucoup de soins; de sorte qu'il s'arrêta à croire qu'il falloit que ce fût l'un des trois. Il arriva au Louvre, & le Roi le mena dans son Cabinet, pour lui dire qu'il l'avoit choisi pour conduire Madame en Espagne; qu'il avoit cru, que personne ne s'acquitteroit mieux que lui de cette commission, & que personne aussi ne feroit tant d'honneur à la France que Madame de Cleves. Monsieur de Cleves reçut l'honneur de ce choix comme il devoit, & le regarda même comme une chose qui éloigneroit sa Femme de la Cour, sans qu'il parût du changement dans sa conduite. Néanmoins le tems de ce départ étoit encore trop éloigné, pour être un remède à l'embarras où il se trouvoit. Il écrivit à l'heure-mê-

me à Madame de Cleves, pour lui apprendre ce que le Roi venoit de lui dire; & lui manda encore, qu'il vouloit absolument qu'elle revint à Paris. Elle revint comme il l'ordonnoit; & lorsqu'ils se virent, ils se trouvèrent tous deux dans une tristesse extraordinaire,

Monsieur de Cleves lui parla comme le plus honnête homme du monde, & le plus digne de ce qu'elle avoit fait. Je n'ai nulle inquiétude de votre conduite, lui dit-il; vous avez plus de force & plus de vertu que vous ne pensez. Ce n'est point aussi la crainte de l'avenir qui m'afflige; je ne suis affligé que de vous voir pour un autre des sentimens que je n'ai pu vous donner. Je ne fais que vous répondre, lui dit-elle, je meurs de honte en vous en parlant; épargnez-moi, je vous en conjure, de si cruelles conversations. Réglez ma conduite, faites que je ne voie personne, c'est tout ce que je vous demande; mais trouvez bien que je ne vous parle plus d'une chose qui me fait paroître si peu digne de vous, & que je trouve si indigne de moi. Vous avez raison, Madame, repliqua-t-il, j'abuse de votre douceur & de votre confiance; mais aussi ayez quelque compassion de l'état où vous m'avez mis, & songez que, quoique vous m'avez dit, vous me cachez un nom qui me donne une curiosité avec laquelle je ne saurois vivre. Je ne vous demande pourtant pas de la satisfaction; mais je ne puis m'empêcher de vous dire, que je crois que celui que je dois envier, est le Maréchal de Saint-André, le Duc de Nemours, ou le Chevalier de Guise. Je ne vous répondrai rien, lui dit-elle en rougissant, & je ne vous donnerai aucun lieu par mes réponses de diminuer ni de fortifier vos soupçons; mais, si vous essayez de les éclaircir en m'observant, vous me donnerez un embarras qui paroîtra aux yeux de tout le monde. Au nom de Dieu, continua-t-elle, trou-

vez

rez bon que sur le prétexte de quelque maladie
e ne voie personne. Non, Madame, repliqua-t-
il, on démêleroit bien-tôt que ce seroit une chose
supposée. Et de plus, je ne me veux fier qu'à vous-
même, c'est le chemin que mon cœur me con-
seille de prendre, & la raison me le conseille
aussi; de l'humeur dont vous êtes, en vous lais-
sant votre liberté, je vous donne des bornes
plus étroites que je ne pourrois vous en pres-
crire.

Monsieur de Cleves ne se trompoit pas; la con-
fiance qu'il témoignoit à sa Femme, la fortifioit
davantage contre Monsieur de Nemours, & lui
faisoit prendre des résolutions plus austères qu'au-
cune contrainte n'auroit pu faire. Elle alla donc
au Louvre chez la Reine-Dauphine à son ordinai-
re; mais elle évitoit la présence & les yeux de
Monsieur de Nemours avec tant de soin qu'elle
lui ôta quasi toute la joie qu'il avoit de se croire
aimé d'elle. Il ne voyoit rien dans ses actions qui
ne lui persuadât le contraire. Il ne savoit quasi
si ce qu'il avoit entendu n'étoit point un songe,
tant il y trouvoit peu de vraisemblance. La seu-
le chose qui l'assuroit qu'il ne s'étoit pas trompé,
étoit l'extrême tristesse de Madame de Cleves.
Quelque effort qu'elle fit pour la cacher, peut-
être que des regards & des paroles obligeantes
n'eussent pas tant augmenté l'amour de Mon-
sieur de Nemours que faisoit cette conduite aus-
tère.

Un soir que Monsieur & Madame de Cleves é-
toient chez la Reine, quelqu'un dit que le bruit
courroit que le Roi nommeroit encore un grand Sei-
gneur de la Cour, pour aller conduire Madame en
Espagne. Monsieur de Cleves avoit les yeux sur
sa Femme, dans le temps qu'on ajouta que ce se-
roit peut-être le Chevalier de Guise, ou le Maré-
chal de Saint André. Il remarqua qu'elle n'avoit

point été émue de ces deux noms, ni de la proposition qu'ils fissent ce voyage avec elle. Cela lui fit croire, que pas un des deux n'étoit celui dont elle craignoit la présence; & voulant s'éclaircir de ses soupçons, il entra dans le Cabinet de la Reine, où étoit le Roi. Après y avoir demeuré quelque tems, il revint auprès de sa Femme, & lui dit tout bas, qu'il venoit d'apprendre que ce seroit Monsieur de Nemours qui iroit avec eux en Espagne.

Le nom de Monsieur de Nemours, & la pensée d'être exposée à le voir tous les jours pendant un long voyage en présence de son Mari, donna un tel trouble à Madame de Cleves, qu'elle ne le put cacher; & voulant y donner d'autres raisons, C'est un choix bien defagréable pour vous, répondit-elle, que celui de ce Prince, il partagera tous les honneurs, & il me semble que vous devriez essayer de faire choisir quelque autre. Ce n'est pas la gloire, Madame, reprit Monsieur de Cleves, qui vous fait appréhender que Monsieur de Nemours ne vienne avec moi; le chagrin que vous en avez, vient d'une autre cause. Ce chagrin m'apprend ce que j'aurois appris d'une autre Femme, par la joie qu'elle en auroit eue. Mais ne craignez point, ce que je viens de vous dire n'est pas véritable, & je l'ai inventé pour m'assurer d'une chose que je ne croyois déjà que trop. Il sortit après ces paroles, ne voulant pas augmenter par sa présence l'extrême embarras où il voyoit la Femme.

Monsieur de Nemours entra dans cet instant, & remarqua d'abord l'état où étoit Madame de Cleves. Il s'approcha d'elle, & lui dit tout bas qu'il n'osoit par respect lui demander ce qui la rendoit plus rêveuse que de coutume. La voix de Monsieur de Nemours la fit revenir; & le regardant sans avoir entendu ce qu'il venoit de lui dire, pleine

pleine de ses propres pensées, & de la crainte que son Mari ne le vît auprès d'elle : au nom de Dieu, lui dit-elle, laissez-moi en repos. Hélas! Madame, répondit-il, je ne vous y laisse que trop. De quoi pouvez-vous vous plaindre? Je n'ose vous parler; je n'ose même vous regarder; je ne vous approche qu'en tremblant. Par-où me suis-je attiré ce que vous venez de me dire, & pourquoi me faites-vous paroître que j'ai quelque part au chagrin où je vous vois? Madame de Cleves fut bien fâchée d'avoir donné lieu à Monsieur de Nemours de s'expliquer plus clairement qu'il n'avoit fait en toute sa vie. Elle le quitta sans lui répondre, & s'en revint chez elle l'esprit plus agité qu'elle ne l'avoit jamais eu. Son Mari s'aperçut aisément de l'augmentation de son embarras. Il vit qu'elle craignoit qu'il ne lui parlât de ce qui s'étoit passé. Il la suivit dans un cabinet où elle étoit entrée. Ne m'évitez point, Madame, lui dit-il, je ne vous dirai rien qui puisse vous déplaire. Je vous demande pardon de la surprise que je vous ai faite tantôt; j'en suis assez puni par ce que j'ai appris. Monsieur de Nemours étoit de tous les hommes celui que je craignois le plus. Je vois le péril où vous êtes; ayez du pouvoir sur vous pour l'amour de vous-même, & s'il est possible, pour l'amour de moi. Je ne vous le demande point comme un Mari, mais comme un homme dont vous faites tout le bonheur, & qui a pour vous une passion plus tendre & plus violente que celui que votre cœur lui préfère. Monsieur de Cleves s'attendrit en prononçant ces dernières paroles, & eut peine à les achever. Sa Femme en fut pénétrée; & fondant en larmes elle l'embrassa avec une tendresse & une douleur qui le mit dans un état peu différent du sien. Ils demeurèrent quelque tems sans se rien dire, & se séparèrent sans avoir la force de se parler.

Q ;

Les

Les préparatifs pour le mariage de Marianne étoient achevés. Le Duc d'Albe arriva pour l'épouser. Il fut reçu avec toute la magnificence & toutes les cérémonies qui se pouvoient faire dans une pareille occasion. Le Roi envoya au-devant de lui le Prince de Condé, les Cardinaux de Lorraine & de Guise, les Ducs de Lorraine, de Ferrare, d'Aumale, de Bouillon, de Guise, & de Nemours. Ils avoient plusieurs Gentilshommes, & grand nombre de Pages vêtus de leurs livrées. Le Roi attendit lui-même le Duc d'Albe à la première porte du Louvre, avec les deux cents Gentilshommes servans, & le Connétable à leur tête. Lorsque ce Duc fut proche du Roi, il voulut lui embrasser les genoux; mais le Roi l'en empêcha, & le fit marcher à son côté jusqu'à chez la Reine, & chez Madame, à qui le Duc d'Albe apporta un présent magnifique de la part de son Maître. Il alla ensuite chez Madame Marguerite Sœur du Roi, lui faire les complimens de Monsieur de Savoye, & l'assurer qu'il arriveroit dans peu de jours. On fit de grandes Assemblées au Louvre, pour faire voir au Duc d'Albe & au Prince d'Orange qui l'avoit accompagné, les Beautés de la Cour.

Madame de Cleves n'osa se dispenser de s'y trouver, quelque envie qu'elle en eût, par la crainte de déplaire à son Mari qui lui commanda absolument d'y aller. Ce qu'il y déterminoit encore davantage, étoit l'absence de Monsieur de Nemours. Il étoit allé au-devant de Monsieur de Savoye, & après que ce Prince fut arrivé, il fut obligé de se tenir presque toujours auprès de lui, pour lui aider à toutes les choses qui regardoient les cérémonies de ses nœces. Cela fit que Madame de Cleves ne rencontra pas ce Prince aussi souvent qu'elle avoit accoutumé, & elle s'en trouvoit dans quelque sorte de repos.

Le Vidame de Chartres n'avoit pas oublié la con-

ver,

version qu'il avoit eue avec Monsieur de Nemours. Il lui étoit demeuré dans l'esprit, que l'avanture que ce Prince lui avoit contée, étoit la sienne propre, & il l'observoit avec tant de soin, que peut-être auroit-il démêlé la vérité, sans que l'arrivée du Duc d'Albe, & celle de Monsieur de Savoie, firent un changement & une occupation dans la Cour, qui l'empêcha de voir ce qui auroit pu l'éclaircir. L'envie de s'éclaircir, ou plutôt la disposition naturelle qu'on a de conter tout ce qu'on fait, à ce qu'on aime, fit qu'il redit à Madame de Martigues l'action extraordinaire de cette personne qui avoit avoué à son Mari la passion qu'elle avoit pour un autre. Il l'assura, que Monsieur de Nemours étoit celui qui avoit inspiré cette violente passion, & il la conjura de lui aider à observer ce Prince. Madame de Martigues fut bien aise d'apprendre ce que lui dit le Vidame; & la curiosité qu'elle avoit toujours vûe à Madame la Dauphine pour ce qui regardoit Monsieur de Nemours, lui donnoit encore plus d'envie de pénétrer cette avanture.

Peu de jours avant celui qu'on avoit choisi pour la cérémonie du mariage, la Reine-Dauphine donnoit à souper au Roi son Beau-Pere, & à la Duchesse de Valentinois. Madame de Cleves qui étoit occupée à s'habiller, alla au Louvre plus tard que de coutume. En y allant, elle trouva un Gentilhomme qui la venoit querir de la part de Madame la Dauphine. Comme elle entra dans la chambre, cette Princesse lui cria de dessus son lit où elle étoit, qu'elle l'attendoit avec une grande impatience. Je crois, Madame, lui répondit-elle, que je ne dois pas vous remercier de cette impatience, & qu'elle est sans doute causée par quelqu'autre chose que par l'envie de me voir. Vous avez raison, lui repliqua la Reine-Dauphine, mais néanmoins vous devez m'en être obligée.

gée ; car je veux vous apprendre une aventure que je suis assurée que vous serez bien-aise de savoir.

Madame de Cleves se mit à genoux devant son lit ; & par bonheur pour elle , elle n'avoit pas le jour au visage. Vous savez , lui dit cette Reine , l'envie que nous avons de deviner ce qui causoit le changement qui paroît au Duc de Nemours ; je crois le savoir , & c'est une chose qui vous surprendra. Il est éperdûment amoureux & fort aimé d'une des plus belles personnes de la Cour. Ces paroles que Madame de Cleves ne pouvoit s'attribuer , puisqu'elle ne croyoit pas que personne fût qu'elle aimoit ce Prince , lui causant une douleur qu'il est aisé de s'imaginer. Je ne vois rien en cela , répondit-elle ; qui doit surprendre d'un homme de l'âge de Monsieur de Nemours , & fait comme il est. Ce n'est pas aussi , reprit Madame la Dauphine , ce qui vous doit étonner ; mais c'est de savoir que cette femme qui aime Monsieur de Nemours , ne lui en a jamais donné aucune marque , & que la peur qu'elle a eue de n'être pas toujours maîtresse de sa passion , a fait qu'elle l'a avouée à son Mari , afin qu'il l'ôtât de la Cour ; & c'est Monsieur de Nemours lui-même qui a conté ce que je vous dis.

Si Madame de Cleves avoit eu d'abord de la douleur par la pensée qu'elle n'avoit aucune part à cette aventure , les dernières paroles de Madame la Dauphine lui donnerent du desespoir , par la certitude de n'y en avoir que trop. Elle ne put répondre , & demeura la tête panchée sur le lit pendant que la Reine continuoît de parler , si occupée de ce qu'elle disoit , qu'elle ne prenoit pas garde à cet embarras. Lorsque Madame de Cleves fut un peu remise : cette histoire ne me paroît gueres vraisemblable , Madame , répondit-elle ; je voudrois bien savoir qui vous l'a contée. C'est

C'est Madame de Martigues, repliqua Madame la Dauphine, qui l'a apprise du Vidame de Chartres. Vous savez qu'il en est amoureux ; il la lui a confiée comme un secret, & il la fait du Duc de Nemours lui-même. Il est vrai que le Duc de Nemours ne lui a pas dit le nom de la Dame, & ne lui a pas même avoué que ce fût lui qui en fût aimé ; mais le Vidame de Chartres n'en doute point. Comme la Reine-Dauphine achevoit ces paroles, quelqu'un s'approcha du lit. Madame de Cleves étoit tournée d'une sorte qui l'empêchoit de voir qui c'étoit ; mais elle n'en douta pas, lorsque Madame la Dauphine se récria avec un air de gaieté & de surprise : le voilà lui-même, & je veux lui demander ce qui en est. Madame de Cleves connut bien que c'étoit le Duc de Nemours, comme ce l'étoit en effet, sans se tourner de son côté. Elle s'avança avec précipitation vers Madame la Dauphine, & lui dit tout bas qu'il falloit bien se garder de lui parler de cette aventure ; qu'il l'avoit confiée au Vidame de Chartres ; & que ce seroit une chose capable de les brouiller. Madame la Dauphine lui répondit en riant, qu'elle étoit trop prudente, & se retourna vers Monsieur de Nemours. Il étoit paré pour l'assemblée du soir ; & prenant la parole avec cette grace qui lui étoit si naturelle : je crois, Madame, dit-il, que je puis penser sans témérité, que vous parliez de moi quand je suis entré, que vous aviez dessein de me demander quelque chose, & que Madame de Cleves s'y oppose. Il est vrai, répondit Madame la Dauphine ; mais je n'aurai pas pour elle la complaisance que j'ai accoutumé d'avoir. Je veux savoir de vous si une histoire qu'on m'a contée, est véritable, & si vous n'êtes pas celui qui êtes amoureux, & aimé d'une femme de la Cour qui vous cache sa passion avec soin, & qui l'a avouée à son Mari ?

Le trouble & l'embarras de Madame de Cleves étoit au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, & si la mort se fût présentée pour la tirer de cet état, elle l'auroit trouvée agréable. Mais Monsieur de Nemours étoit encore plus embarrassé, s'il est possible. Le discours de Madame la Dauphine dont il avoit eu lieu de croire qu'il n'étoit pas lui, en présence de Madame de Cleves qui étoit la personne de la Cour en qui elle avoit le plus de confiance, & qui en avoit aussi le plus en elle, lui donnoit une si grande confusion de pensées bizarres, qu'il lui fut impossible d'être maître de son visage. L'embarras où il voyoit Madame de Cleves par la faute, & la pensée du juste sujet qu'il lui donnoit de le haïr, lui causa un troublement qui ne lui permit pas de répondre. Madame la Dauphine voyant à quel point il étoit interdit : regardez-le, regardez-le, dit-elle à Madame de Cleves, & jugez si cette aventure n'est pas la sienne.

Cependant Monsieur de Nemours revenant de son premier trouble, & voyant l'importance de sortir d'un pas si dangereux, se rendit maître tout d'un coup de son esprit & de son visage. J'avoue, Madame, dit-il, qu'on ne peut être plus surpris & plus affligé que je le suis de l'infidélité que m'a faite le Vidame de Chartres, en racontant l'aventure d'un de mes amis que je lui avois confiée. Je pourrai m'en venger, continua-t-il, en souriant avec un air tranquille qui ôta quasi à Madame la Dauphine les soupçons qu'elle venoit d'avoir; il m'a confié des choses qui ne sont pas d'une médiocre importance. Mais je ne sais, Madame, poursuivit-il, pourquoi vous me faites l'honneur de me mêler à cette aventure? Le Vidame ne peut pas dire qu'elle me regarde, puisque je lui ai dit le contraire. La qualité d'un homme amoureux ne peut convenir; mais pour celle d'un homme aimé, je ne crois pas, Madame, que vous puissiez me la don-

ner.

mer. Ce Prince fut bien-aîsé de dire quelques-cho-
 se à Madame la Dauphine, qui eût du rapport à ce
 qu'il lui avoit fait paroître en d'autres tems, afin
 de lui détourner l'esprit des pensées qu'elle avoit
 pu avoir. Elle crut bien aussi entendre et qu'il di-
 soit ; mais sans y répondre , elle continua à lui
 faire la guerre de son embarras. J'ai été troublé,
 Madame, lui répondit-il, pour l'intérêt de mon a-
 mi , & par les justes reproches qu'il me pourroit
 faire d'avoir redit une chose qui lui est plus chère
 que la vie. Il ne me l'a néanmoins confiée qu'à
 demi, & il ne m'a pas nommé la personne qu'il
 aime. Je sais seulement qu'il est l'homme du mon-
 de le plus amoureux & le plus à plaindre. Le trou-
 vez-vous si à plaindre, repliqua Madame la Dau-
 phine , puisqu'il est aimé ? Croyez-vous qu'il le
 soit, Madame, reprit-il, & qu'une personne qui
 auroit une véritable passion, pût la découvrir à son
 Mari ? Cette personne ne connoît pas sans doute
 l'amour, & elle a pris pour lui une légère recon-
 noissance de l'attachement qu'on a pour elle. Mon
 ami ne se peut flater d'aucune esperance ; mais
 tout malheureux qu'il est, il se trouve heureux
 d'avoir du moins donné la peur de l'aimer, & il
 ne changeroit pas son état contre celui du plus
 heureux Amant du monde. Votre ami a une pas-
 sion bien aîsée à satisfaire, dit Madame la Dau-
 phine ; & je commence à croire que ce n'est pas de
 vous dont vous parlez. Il ne s'en fait guère, con-
 tinua-t-elle, que je ne sois de l'avis de Madame de
 Cleves, qui soutient que cette aventure ne peut
 être véritable. Je ne crois pas en effet qu'elle le
 puisse être, reprit Madame de Cleves qui n'avoit
 point encore parlé ; & quand il seroit possible qu'il
 le fût, par-où l'auroit-on pu savoir ? Il n'y a
 pas d'apparence qu'une Femme capable d'une chose
 si extraordinaire, eût la foiblesse de la raconter ;
 apparemment son Mari ne l'auroit pas racontée
 non

non plus, ou ce seroit un Mari bien indigne du procédé qu'on auroit eu avec lui. Monsieur de Nemours qui vit les soupçons de Madame de Cleves sur son Mari, fut bien-aise de les lui confirmer. Il savoit que c'étoit le plus redoutable Rival qu'il eût à détruire. La jalousie, répondit-il, & la curiosité d'en savoir peut-être davantage qu'on ne lui en a dit, peuvent faire faire bien des imprudences à un Mari.

Madame de Cleves étoit à la dernière épreuve de sa force & de son courage, & ne pouvant plus soutenir la conversation, elle alloit dire qu'elle se trouvoit mal, lorsque par bonheur pour elle la Duchesse de Valentinois entra, qui dit à Madame la Dauphine que le Roi alloit arriver. Cette Reine passa dans son cabinet pour s'habiller. Monsieur de Nemours s'approcha de Madame de Cleves, comme elle la vouloit suivre : je donnerois ma vie, Madame, lui dit-il, pour vous parler un moment; mais de tout ce que j'aurois d'important à vous dire, rien ne me le paroît davantage, que de vous supplier de croire, que si j'ai dit quelque chose où Madame la Dauphine puisse prendre part, je l'ai fait par des raisons qui ne la regardent pas. Madame de Cleves ne fit pas semblant d'entendre Monsieur de Nemours; elle le quitta sans le regarder, & se mit à suivre le Roi qui venoit d'entrer. Comme il y avoit beaucoup de monde, elle s'embarraffa dans sa robe, & fit un faux pas. Elle se servit de ce prétexte pour sortir d'un lieu où elle n'avoit pas la force de demeurer; & feignant de ne se pouvoir soutenir, elle s'en alla chez elle.

Monsieur de Cleves vint au Louvre, & fut étonné de n'y pas trouver sa Femme. On lui dit l'accident qui lui étoit arrivé. Il s'en retourna à l'heure-même pour apprendre de ses nouvelles. Il la trouva au lit, & il sut que son mal n'étoit pas considérable. Quand il eut été quelques tems auprès d'elle,

d'elle, il s'aperçût qu'elle étoit dans une tristesse si excessive, qu'il en fut surpris. Qu'avez vous ! Madame, lui dit-il ; il me paroît que vous avez quelqu'autre douleur que celle dont vous vous plaignez. J'ai la plus sensible affliction que je pouvois jamais avoir, répondit-elle. Quel usage avez-vous fait de la confiance extraordinaire, ou pour mieux dire folle, que j'ai eue en vous ? Ne méritois-je pas le secret ; & quand je ne l'aurois pas mérité, votre propre intérêt ne vous y engageoit-il pas ? Falloit il que la curiosité de savoir un nom que je ne dois pas vous dire, vous obligât à vous confier à quelqu'un pour tâcher de le découvrir ? Ce ne peut être que cette seule curiosité qui vous ait fait faire une si cruelle imprudence. Les suites en sont aussi fâcheuses qu'elles pouvoient l'être. Cette aventure est sûe, & on me la vient de conter, ne sachant pas que j'y eusse le principal intérêt. Que me dites-vous ? Madame, lui répondit-il ; vous m'accusez d'avoir conté ce qui s'est passé entre vous & moi, & vous m'apprenez que la chose est sûe ? Je ne me justifie pas de l'avoir redite, vous ne le sauriez croire ; il faut sans doute que vous ayez pris pour vous ce qu'on vous a dit de quelqu'autre. Ah ! Monsieur, reprit-elle, il n'y a pas dans le monde une autre aventure pareille à la mienne ; il n'y a point une autre Femme capable de la même chose. Le hazard ne peut l'avoir fait inventer ; on ne l'a jamais imaginée, & cette pensée n'est jamais tombée dans un autre esprit que le mien. Madame la Dauphine vient de me conter cette aventure ; elle l'a sûe par le Vidame de Chartres qui la fait de Monsieur de Nemours. Monsieur de Nemours ! s'écria Montieur de Cleves avec une action qui marquoit du transport & du désespoir. Quoi ! Monsieur de Nemours fait que vous l'aimez, & que je le fais ! Vous voulez toujours choisir Monsieur de Nemours plutôt qu'un autre repli-

repliqua-t-elle; je vous ai dit que je ne vous répondrois jamais sur vos soupçons. J'ignore si Monsieur de Nemours sait la part que j'ai dans cette aventure, & celle que vous lui avez donnée; mais il l'a contée au Vidame de Chartres, & lui a dit qu'il la savoit d'un de ses amis qui ne lui avoit pas nommé la personne. Il faut que cet ami de Monsieur de Nemours soit des vôtres, & que vous vous soyez fié à lui pour tâcher de vous éclaircir. A-t-on un ami au monde à qui on voulût faire une telle confiance, reprit Monsieur de Cleves, & voudroit-on éclaircir ses soupçons au prix d'apprendre à quelqu'un ce qu'on souhaiteroit de se cacher à soi-même? Songez plutôt, Madame, à qui vous avez parlé. Il est plus vraisemblable que ce soit par vous que par moi, que ce secret soit échappé. Vous n'avez pu soutenir toute seule l'embarras où vous vous êtes trouvée, & vous avez cherché le soulagement de vous plaindre avec quelque confidente qui vous a trahie. N'achetez point de m'accabler, s'écria-t-elle; & n'avez point la dureté de m'accuser d'une faute que vous avez faite. Pouvez-vous m'en soupçonner; & puisque j'ai été capable de vous parler, suis-je capable de parler à quelqu'autre?

L'aveu que Madame de Cleves avoit fait à son Mari, étoit une si grande marque de sa sincérité, & elle nioit si fortement de s'être confiée à personne, que Monsieur de Cleves ne savoit que penser. D'un autre côté, il étoit assuré de n'avoir rien redit. C'étoit une chose qu'on ne pouvoit avoir devinée, elle étoit sûre; ainsi il falloit que ce fût par l'un des deux. Mais ce qui lui causoit une douleur violente, c'étoit de savoir que ce secret étoit entre les mains de quelqu'un, & qu'apparemment il seroit bien-tôt divulgué.

Madame de Cleves pensoit à peu près les mêmes choses. Elle trouvoit également impossible, que son

Mari

Mari eût parlé. Ce qu'avoit dit Monsieur de Nemours, que la curiosité pouvoit faire faire des imprudences à un Mari, lui paroissoit se rapporter si juste à l'état de Monsieur de Cleves, qu'elle ne pouvoit croire que ce fût une chose que le hazard eût fait dire ; & cette vraisemblance la déterminoit à croire que Monsieur de Cleves avoit abusé de la confiance qu'elle avoit en lui. Ils étoient si occupés l'un & l'autre de leurs pensées, qu'ils furent long-tems sans parler ; & ils ne sortirent de ce silence, que pour redire les mêmes choses qu'ils avoient déjà dites plusieurs fois, & demeurèrent le cœur & l'esprit plus éloignés & plus altérés qu'ils ne l'avoient encore eus.

Il est aisé de s'imaginer en quel état ils passèrent la nuit. Monsieur de Cleves avoit épuisé toute sa constance à soutenir le malheur de voir une Femme qu'il adoroit, touchée de passion pour un autre. Il ne lui restoit plus de courage ; il croyoit même n'en devoir pas trouver dans une chose où sa gloire & son honneur étoient si vivement blessés. Il ne savoit plus que penser de la Femme. Il ne voyoit plus quelle conduite il lui devoit faire prendre, ni comment il se devoit conduire lui-même ; & il ne trouvoit de tous côtés que des précipices & des abîmes. Enfin, après une agitation & une incertitude très-longues, voyant qu'il devoit bien-tôt s'en aller en Espagne, il prit le parti de ne rien faire qui pût augmenter les soupçons, ou la connoissance de son malheureux état. Il alla trouver Madame de Cleves, & lui dit qu'il ne s'agissoit pas de démêler entre eux qui avoit manqué au secret ; mais qu'il s'agissoit de faire voir que l'histoire qu'on avoit contée, étoit une fable où elle n'avoit aucune part ; qu'il dépendoit d'elle de le persuader à Monsieur de Nemours & aux autres ; qu'elle n'avoit qu'à agir avec lui avec la sévérité & la froideur qu'elle devoit avoir pour un homme qui lui

témoi-



témoignoit de l'amour; que par ce procédé elle lui ôteroit aisément l'opinion qu'elle eût de l'inclination pour lui; qu'ainsi il ne falloit point s'affliger de tout ce qu'il auroit pu penser, parce que si dans la suite elle ne faisoit paroître aucune foiblesse, toutes ses pensées se détruiraient aisément; & que sur-tout il falloit qu'elle allât au Louvre & aux Assemblées comme à l'ordinaire.

Après ces paroles Monsieur de Cleves quitta sa Femme sans attendre sa réponse. Elle trouva beaucoup de raison dans tout ce qu'il lui dit; & la colère où elle étoit contre Monsieur de Nemours, lui fit croire qu'elle trouveroit aussi beaucoup de facilité à l'exécuter. Mais il lui parut difficile de se trouver à toutes les cérémonies du mariage, & d'y paroître avec un visage tranquille, & un esprit libre. Néanmoins, comme elle devoit porter la robe de Madame la Dauphine, & que c'étoit une chose où elle avoit été préférée à plusieurs autres Princesses, il n'y avoit pas moyen d'y renoncer, sans faire beaucoup de bruit, & sans en faire chercher des raisons. Elle se résolut donc de faire un effort sur elle-même; mais elle prit le reste du jour pour s'y préparer, & pour s'abandonner à tous les sentimens dont elle étoit agitée. Elle s'enferma seule dans son cabinet. De tous ses maux, celui qui se présentoit à elle avec le plus de violence, étoit d'avoir sujet de se plaindre de Monsieur de Nemours, & de ne trouver aucun moyen de le justifier. Elle ne pouvoit douter, qu'il n'eût conté cette aventure au Vidame de Chartres, il l'avoit avoué; & elle ne pouvoit douter aussi par la manière dont il avoit parlé, qu'il ne fût que l'aventure la regardoit. Comment excuser une si grande imprudence, & qu'étoit devenu l'extrême discrétion de ce Prince dont elle avoit été si touchée? Il a été discret, disoit-elle, tant qu'il a cru être malheureux; mais une pensée d'un bonheur, même incertain, a fini sa discrétion.

discretion. Il n'a pu s'imaginer qu'il étoit aimé, sans vouloir qu'on le sût. Il a dit tout ce qu'il pouvoit dire. Je n'ai pas avoué, que c'étoit lui que j'aimois; il l'a soupçonné, & il a laissé voir ses soupçons. S'il eût eu des certitudes, il en auroit usé de la même sorte. J'ai eu tort de croire qu'il y eût un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. C'est pourtant pour cet homme que j'ai cru si différent du reste des hommes, que je me trouve comme les autres femmes, étant si éloignée de leur ressembler. J'ai perdu le cœur & l'estime d'un Mari qui devoit faire ma félicité. Je serai bien-tôt regardée de tout le monde comme une personne qui a une folle & violente passion. Celui pour qui je l'ai, ne l'ignore plus; & c'est pour éviter ces malheurs, que j'ai hazardé tout mon repos & même ma vie. Ces tristes réflexions étoient suivies d'un torrent de larmes; mais quelque douleur dont elle se trouvoit accablée, elle sentoît bien qu'elle auroit eu la force de les supporter, si elle avoit été satisfaite de Monsieur de Nemours.

Ce Prince n'étoit pas dans un état plus tranquille. L'imprudence qu'il avoit faite d'avoir parlé au Vidame de Chartres, & les cruelles suites de cette imprudence, lui donnoient un déplaisir mortel. Il ne pouvoit se représenter, sans être accablé, l'embarras, le trouble, & l'affliction où il avoit vu Madamé de Cleves. Il étoit inconsolable de lui avoir dit des choses sur cette aventure, qui bien que gaillardes par elles-mêmes, lui paroissent dans ce moment grossières & peu polies, puisqu'elles avoient fait entendre à Madame de Cleves, qu'il n'ignoroit pas qu'elle étoit cette Femme qui avoit une passion violente, & qu'il étoit celui pour qui elle l'avoit. Tout ce qu'il eût pu souhaiter, eût été une conversation avec elle; mais il trouvoit qu'il la devoit craindre, plutôt que de la désirer. Qu'aurois-je à lui dire? s'écrioit-il. Irois-je encore lui mon-

trer

trer ce que je ne lui ai déjà que trop fait connoître. Lui ferai-je voir que je fais qu'elle m'aime, moi qui n'ai jamais seulement osé lui dire que je l'aimeis ? Commencerais-je à lui parler ouvertement de ma passion, afin de lui faire paroître un homme devenu hardi par des esperances ? Puis-je penser seulement à l'approcher, & oserois-je lui donner l'embarras de soutenir ma vue ? Par-où pourrois-je me justifier ? Je n'ai point d'excuse, je suis indigne d'être regardé de Madame de Cleves, & je n'espère pas aussi qu'elle me regarde jamais. Je lui ai donné par ma faute de meilleurs moyens pour se défendre contre moi, que tous ceux qu'elle eût peut-être cherchés inutilement. Je perds par mon imprudence le bonheur & la gloire d'être aimé de la plus aimable & de la plus estimable personne du monde. Mais, si j'avois perdu ce bonheur, sans qu'elle en eût souffert, & sans lui avoir donné une douleur mortelle, ce me seroit une consolation ; & je sens plus dans ce moment le mal que je lui ai fait que celui que je me suis fait auprès d'elle.

Monsieur de Nemours fut long-tems à s'affliger, & à penser les mêmes choses. L'envie de parler à Madame de Cleves lui venoit toujours dans l'esprit. Il songea à en trouver les moyens. Il pensa à lui écrire ; mais enfin il trouva qu'après la faute qu'il avoit faite, & de l'humeur dont elle étoit, le mieux qu'il pût faire, étoit de lui témoigner un profond respect par son affliction & par son silence, de lui faire voir même qu'il n'osoit se présenter devant elle, & d'attendre ce que le tems, le hazard, & l'inclination qu'elle avoit pour lui, pourroient faire en sa faveur. Il résolut aussi de ne point faire de reproches au Vidame de Chartres de l'infidélité qu'il lui avoit faite, de peur de fortifier ses soupçons.

Les fiançailles de Madame qui se faisoient le lendemain, & le mariage qui se faisoit le jour suivant, occupoient tellement toute la Cour, que Madame de

de Cleves & Monsieur de Nemours, cachent au public leur tristesse & leur trouble. Madame la Dauphine ne parle même qu'en passant à Madame de Cleves de la conversation qu'elles avoient eue avec Monsieur de Nemours, & Monsieur de Cleves affecta de ne plus parler à sa Femme de tout ce qui s'étoit passé; de sorte qu'elle ne se trouva pas dans un aussi grand embarras qu'elle l'avoit imaginé.

Les fiançailles se firent au Louvre, & après le festin & le bal, toute la Maison Royale alla coucher à l'Evêché, comme c'étoit la coutume. Le matin le Duc d'Albe qui n'étoit jamais vêtu que fort simplement, mit un habit de drap d'or mêlé de couleur de feu, de jaune, & de noir, tout couvert de pierres; & il avoit une Couronne fermée sur la tête. Le Prince d'Orange, habillé aussi magnifiquement avec ses livrées, & tous les Espagnols suivis des leurs, vinrent prendre le Duc d'Albe à l'Hôtel de Villeroi où il étoit logé, & partirent marchant quatre à quatre pour venir à l'Evêché. Si-tôt qu'il fut arrivé, on alla par ordre à l'Eglise. Le Roi menoit Madame qui avoit aussi une Couronne fermée, & sa robe portée par Mesdemoiselles de Montpensier & de Longueville. La Reine marchoit ensuite, mais sans Couronne. Après elle venoient la Reine-Dauphine, Madame de Lorraine, & la Reine de Navarre, leurs robes portées par des Princesses. Les Reines & les Princesses avoient toutes leurs Filles magnifiquement habillées des mêmes couleurs qu'elles étoient vêtues; en sorte que l'on connoissoit à qui étoient les Filles par la couleur de leurs habits. On monta sur l'échafaut qui étoit préparé dans l'Eglise, & on fit la cérémonie des mariages. On retourna ensuite dîner à l'Evêché, & sur les cinq heures on se partit pour aller au Palais; où se faisoit le festin, & où le Parlements, les Cours souveraines

nes & la Maison de Ville étoient priées d'assister. Le Roi, les Reines, les Princes & Princesses, mangèrent sur la table de marbre dans la grande salle du Palais, le Duc d'Albe assis auprès de la nouvelle Reine d'Espagne au-dessous des degrés de la table de marbre ; & à la main droite du Roi étoit une table pour les Ambassadeurs, les Archevêques, & les Chevaliers de l'Ordre, & de l'autre côté une table pour Messieurs du Parlement.

Le Duc de Guise vêtu d'une robe de drap d'or frisé, servoit le Roi de Grand-Maitre ; Monsieur le Prince de Condé, de Panetier ; & le Duc de Nemours, d'Echanson. Après que les tables furent levées, le bal commença ; il fut interrompu par des balets, & par des machines extraordinaires. On le reprit ensuite ; & enfin après minuit le Roi & toute la Cour s'en retourna au Louvre. Quelque triste que fût Madame de Cleves, elle ne laissa pas de paroître aux yeux de tout le monde, & sur tout aux yeux de Monsieur de Nemours, d'une beauté incomparable. Il n'osa lui parler, quoique l'embarras de cette cérémonie lui en donnât plusieurs moyens ; mais il lui fit voir tant de tristesse & une crainte si respectueuse de l'approcher, qu'elle ne le trouva plus si coupable, quoiqu'il ne lui eût rien dit pour se justifier. Il eut la même conduite les jours suivans ; & cette conduite fit aussi le même effet sur le cœur de Madame de Cleves.

Enfin le jour du Tournoi arriva. Les Reines se rendirent dans les galeries, & sur les échafauts qui leur avoient été destinés. Les quatre Tenans parurent au bout de la lice, avec une quantité de chevaux & de livrées qui faisoient le plus magnifique spectacle qui eût jamais paru en France.

Le Roi n'avoit point d'autres couleurs que le blanc & le noir qu'il portoit toujours à cause de Madame de Valentinois qui étoit veuve. Monsieur de

de Ferrare & toute sa suite avoient du jaune & du rouge. Monsieur de Guise parût avec de l'incarnat & du blanc. On ne savoit d'abord par quelle raison il avoit ces couleurs ; mais on se souvint qu'étoient celles d'une belle personne qu'il avoit aimée pendant qu'elle étoit fille, & qu'il aimoit encore, quoiqu'il n'osât plus le lui faire paroître. Monsieur de Nemours avoit du jaune & du noir. On en chercha inutilement la raison. Madame de Cleves n'eut pas de peine à la deviner ; elle se souvint d'avoir dit devant lui, qu'elle aimoit le jaune, & qu'elle étoit fâchée d'être blonde, parce qu'elle n'en pouvoit mettre. Ce Prince crut pouvoir paroître avec cette couleur, sans indiscretion, puisque Madame de Cleves n'en mettant point, on ne pouvoit soupçonner que ce fut la sienne.

Jamais on n'a fait voir tant d'adresse que les quatre Tenans en firent paroître. Quoique le Roi fût le meilleur Homme de cheval de son Royaume, on ne savoit à qui donner l'avantage. Monsieur de Nemours avoit un agrément dans toutes ses actions qui pouvoit faire pancher en sa faveur des personnes moins intéressées que Madame de Cleves. Si tôt qu'elle le vit paroître au bout de la lice, elle sentit une émotion extraordinaire ; & à toutes les courses de ce Prince, elle avoit de la peine à cacher sa joie, lorsqu'il avoit heureusement fourni sa carrière.

Sur le soir, comme tout étoit presque fini, & qu'on étoit prêt de se retirer, le malheur de l'Etat fit que le Roi voulut encore rompre une lance. Il manda au Comte de Montgomeri qui étoit extrêmement adroit, qu'il se mît sur la lice. Le Comte supplia le Roi de l'en dispenser, & alléguait toutes les excuses dont il put s'aviser ; mais le Roi quasi en colère lui fit dire qu'il le vouloit absolument. La Reine manda au Roi, qu'elle se

Tom. V.

R

con-

conjuroit de ne plus courir ; qu'il avoit si bien fait, qu'il devoit être content ; & qu'elle le supplioit de revenir auprès d'elle. Il répondit que c'étoit pour l'amour d'elle qu'il alloit courir encore, & entra dans la barrière. Elle lui renvoya Monsieur de Savoye, pour le prier une seconde fois de revenir ; mais tout fut inutile. Il courut ; les lances se brisèrent, & un éclat de celle du Comte de Montgomeri lui donna dans l'œil, & y demeura. Ce Prince tomba du coup. Ses Ecuyers, & Monsieur de Montmorenci qui étoit un des Marchaux du Camp, coururent à lui. Ils furent étonnés de lo voir si blessé ; mais le Roi ne s'étonna point. Il dit que c'étoit peu de chose, & qu'il pardonnoit au Comte de Montgomeri. On peut juger quel trouble & quelle affliction apporta un accident si funeste dans une journée destinée à la joie. Si-tôt qu'on eut porté le Roi dans son lit, & que les Chirurgiens eurent visité sa plaie, ils la trouvèrent très-considérable. Monsieur le Connétable se souvint dans ce moment de la prédiction qu'on avoit faite au Roi, qu'il seroit tué dans un combat singulier ; & il ne douta point que la prédiction ne fût accomplie.

Le Roi d'Espagne qui étoit alors à Bruxelles, étant averti de cet accident, envoya son Médecin qui étoit un homme d'une grande réputation ; mais il jugea le Roi sans espérance.

Une Cour aussi partagée & aussi remplie d'intérêts opposés, n'étoit pas dans une médiocre agitation à la veille d'un si grand événement. Néanmoins tous les mouvemens étoient cachés ; & on ne paroïssoit occupé que de l'unique inquiétude de la santé du Roi. Les Reines, les Princes, & les Princesses, ne sortoient presque point de son antichambre.

Madame de Cleves sachant qu'elle étoit obligée d'y être, qu'elle y verroit Monsieur de Nemours, qu'elle

qu'elle ne pourroit cacher à son Mari l'embaras, que lui causoit cette vûe; connoissant aussi, que la seule présence de ce Prince, le justifioit à ses yeux, & détruisoit toutes ses résolutions; elle prit le parti de feindre d'être malade. La Cour étoit trop occupée, pour avoir de l'attention à sa conduite, & pour démêler si son mal étoit faux ou véritable. Son Mari seul pouvoit en connoître la vérité; mais elle n'étoit pas fâchée qu'il la connût. Ainsi elle demeura chez elle, peu occupée du grand changement qui se préparoit, & remplie de ses propres pensées, elle avoit toute la liberté de s'y abandonner. Tout le monde étoit chez le Roi. Monsieur de Cleves venoit à de certaines heures lui en dire des nouvelles. Il conféroit avec elle le même procédé qu'il avoit toujours eu; hors que, quand ils étoient seuls, il y avoit quelque chose d'un peu plus froid & de moins libre. Il ne lui avoit point reparlé de tout ce qui s'étoit passé, & elle n'avoit pas eu la force, & n'avoit pas même jugé à propos de reprendre cette conversation.

Monsieur de Nemours qui s'étoit attendu à trouver quelques momens à parler à Madame de Cleves, fut bien surpris & bien affligé de n'avoir pas seulement le plaisir de la voir. Le mal du Roi se trouva si considérable, que le septième jour il fut désespéré des Médecins. Il reçut la certitude de sa mort avec une fermeté extraordinaire, & d'autant plus admirable qu'il perdoit la vie par un accident si malheureux, qu'il mouroit à la fleur de son âge, heureux, adoré de ses Peuples, & aimé d'une Maîtresse qu'il aimoit éperdûment. La veille de sa mort, il fit faire le mariage de Madame sa Sœur avec Monsieur de Savoye, sans cérémonie. On peut juger en quel état étoit la Duchesse de Valentinois. La Reine ne permit point qu'elle vît le Roi, & lui envoya demander les ca-

chets de ce Prince , & les pierreries de la Couronne ; qu'elle avoit en garde. Cette Duchesse s'enquit si le Roi étoit mort ; & comme on lui eut répondu que non : je n'ai donc point encore de maître , répondit-elle , & personne ne peut m'obliger à rendre ce que sa confiance m'a mis entre les mains. Si-tôt qu'il fut expiré au Château des Tournelles , le Duc de Ferrare , le Duc de Guise ; & le Duc de Nemours , conduisirent au Louvre la Reine-Mere , le Roi & la Reine sa Femme. Monsieur de Nemours menoit la Reine-Mere. Comme ils commençoient à marcher , elle se recula de quelques pas , & dit à la Reine sa Belle-Fille , que c'étoit à elle à passer la premiere ; mais il fut aisé de voir , qu'il y avoit plus d'aigreur que de bienséance dans ce compliment ,

Fin de la troisieme Partie,

MA-

MADRIGAUX,

STANCES, CONTES,

CHANSONS ET EPIGRAMMES,

DE MONSIEUR

DE LA SABLIERE.



MADRIGAUX.

I. MADRIGAL.

Avec une beauté divine,
Avec un esprit si charmant,
Avec un si fidele Amant,
Qu'il vous sied mal d'être chagrine!
Que faut-il pour vous contenter ?
Et pouvez-vous rien souhaiter,
Qu'Amour ne vous offre sans cesse ?
Laissez languir & soupirer
Ceux à qui votre rigueur laisse
Tant de choses à désirer.

II. MARDIGAL.

Belle, pour l'Amour vous êtes sans pitié;
Mais sous le beau nom d'amitié,
R. 3 Vous

Vous souffrez près de vous que chacun s'établit,
 Connoissez mieux l'effet de vos attraits charmans;
 Et croyez-moi, je suis comblée,
 Tous vos Amis sont vos Amans.

III. MADRIGAL.

Belle, mon Rival est laid,
 Petit, de méchant air, mal-fait,
 De plus fort-content de lui-même.
 Avec plaisir pourtant vous souffrez qu'il vous aime.
 D'un autre j'en serois jaloux;
 Mais de lui, c'est tant pis pour vous.

IV. MADRIGAL.

Chez cette rare Beauté
 Toute chose me tourmente,
 Et j'y suis persécuté
 D'une Maman, d'une Tante,
 D'un Mari, d'une Suivante;
 Ses Cousins sont toujours pendus à son côté.
 Hâ! bon Dieu! que de misères!
 Sans compter cinq ou six Frères.

V. MADRIGAL.

Cher & bien-heureux lit où repose ma Belle,
 Unique témoin sous les Cieux
 De toutes les beautés qu'elle cache à nos yeux,
 Ne m'en pourrois-tu point dire quelque nouvelle?
 Hélas! pour mes desirs tu n'es que trop discret.
 Dis-moi donc quelque autre secret.
 Ne songe-t-elle point à son Amant fidèle?
 Et lorsque sans témoins son cœur veut s'exprimer,
 Ne m'entens-tu jamais nommer,
 Et jamais ne soupire-t-elle?

VI. MA-

VI. MADRIGAL.

DE sa bouche aimable & divine
 J'ai mille doux engagements,
 J'ai pour moi sermens sur sermens;
 Mais, quand le caprice domine,
 Tout est pour les nouveaux Amans.

VII. MADRIGAL.

DE cette beauté sans égale
 Qui brille dans votre portrait,
 Ma belle Iris, je vous ai fait
 Une dangereuse Rivale.
 Je la vois mille fois le jour,
 Je l'entretiens de mon amour,
 Avec elle souvent même je vous oublie.
 Iris, pardonnez-moi cette légèreté;
 C'est la seule infidélité
 Que je vous feroi de ma vie.

VIII. MADRIGAL.

DAns ce lieu bienheureux où tout plaisir abonde,
 Et parmi tant de languissans,
 Quelquefois, mon Iris, pour songer aux absens
 Ne quittez-vous point tout le monde?
 N'êtes-vous point rêvée & triste quelquefois?
 De nos rochers, & de nos bois,
 N'allez-vous point chercher les plus sombres demeures?
 Et, de votre côté, sensible à mon amour,
 Ne passez-vous point quelques heures
 Comme je passe tout le jour?

IX. MADRIGAL.

ENfin vous êtes revenue,
 Belle cause de mes desirs;
 Le Ciel enfin vous a rendue
 A tant de vœux & de soupirs.
 Mais, Iris, relâchez de votre humeur severe,
 Et ne soyez pas si contraire
 Au doux espoir de mon Amour.
 Seroit-il juste, en conscience,
 Que je mourusse du retour,
 Etant réchappé de l'absence?

X. MADRIGAL.

J'Ai tant prié, j'ai tant pressé,
 Que je viens d'obtenir un baiser de Clarice.
 Plus vite qu'un éclair ce plaisir a passé.
 Si l'Amour m'eût rendu justice,
 Il devoit tout au moins durer,
 Autant qu'il s'est fait désirer.

XI. MADRIGAL.

IL n'est plus, ce Mari sévere,
 Que le Ciel avoit fait l'arbitre de nos jours,
 Et la vertu la plus austere
 Vous permet désormais de nouvelles amours.
 Bien que les feux constans d'un cœur réduit en cendre
 Me donnent aujourd'hui quelque lieu d'y prétendre,
 Et d'espérer un sort plus doux;
 Je languis dans l'incertitude,
 Et peut-être n'en aurez-vous
 Qu'un prétexte de moins à votre ingratitude.

XII. MA-

XII. MADRIGAL.

I Ris, ne peut se défaire
De deux ennuyeux Cousins,
Qui, pour comble de misere,
Sont encore ses voisins.
A cause du parentage
Il faut bien les recevoir;
A cause du voisinage
Ils demeurent tout le soir.
Ainsi toutes les journées,
A mon amour destinées,
S'écoulent sans aucun fruit.
Cette Belle n'a rien de libre que la nuit.
Mais, hélas! ce tems favorable
N'est pas fait pour un misérable.

XIII. MADRIGAL.

I Ris, vous m'aimiez l'autre jour,
Aujourd'hui vous ne m'aimez gueres;
Mais ce sont-là de votre amour
Les inconstances ordinaires.
Je n'en suis fâché qu'à demi;
Je suis fait aux chagrins que ce malheur me cause.
Dans votre belle humeur si j'obtiens quelque-chose,
Autant de pris sur l'ennemi.

XIV. MADRIGAL.

L E caprice des yeux est le maître en amour.
Les vœux, les soins, & les services,
Le desespoir, & les supplices,
Ne vous avancent pas d'un jour.
Pressez, perséverez; c'est aux yeux qu'il faut plaire.
Mais, lorsque par leur ministère,

R 5

Le

Le cœur une fois a conclu,
 Quoi que la raison puisse faire,
 Le bonheur d'un Amant est déjà résolu.

XV. MADRIGAL

L'Aimable objet de mes desirs
 Veut, pour observer le Carême,
 S'abstenir de tous les plaisirs,
 Jusqu'à ne point voir ce qu'elle aime.
 Adieu donc, précieux momens,
 Doux baisers, regards si charmans,
 Dont nous allons faire abstinence,
 Adieu, les Amours & les Ris;
 Laissez-nous faire pénitence.
 Mais, après Pâque, en diligence
 Rendez-vous chez la belle Iris.

XVI. MADRIGAL

Mille belles qualités,
 Encore plus de beautés,
 Pour vous me rendroient sensible;
 Mais un défaut trop visible
 M'endurcira désormais.
 De tous c'est le plus horrible,
 De tous c'est le plus nuisible;
 On ne s'en défait jamais.
 Ah! Philis, est-il possible?
 Vous donnez dans les Plâtres.

XVII. MADRIGAL

Mes Belles, rien ne nous empêche
 De passer un peu mieux le temps.
 Le Jupilé que l'on vous prêche,
 Revient tous les vingt-cinq ans.

Pen-

Pendant une aimable jeunesse,
On n'est bon qu'à se divertir;
Et quand le bel âge nous laisse,
On n'est bon qu'à se convertir.

XVIII. MADRIGAL.

P Uisque sans plainte & sans murmure,
Iris, vous voulez que j'endure
Toutes vos inégalités,
Vos chagrins, vos légèretés,
N'ayez pas peur que je conteste;
A toutes v^{os} humeurs je veux m'accoutumer.)
Accoutuméz-vous à m'aimer;
Je vous en devrai bien de reste.

XIX. MADRIGAL.

P Eut-on devant l'Amour consulter le D^{eu}il:
Cédez, Iris, à son pouvoir;
Lui seul a des plaisirs solides.
Leur piquante douceur ne se peut exprimer;
Mais ils ne sont pas faits pour ces âmes timides
Qui demandent congé d'aimer.

XX. MADRIGAL.

P Rouve-moi ton amour par de tendres effets.
Je veux croire, Phyllis, l'aveu que tu m'en fais;
Tes yeux plus de vingt fois m'en ont fait l'ambas-
sade.
Mais je crains les déguilemens;
Et ta bouche me persuade,
Plutôt par un baiser, que par mille sermens.)

XXI MADRIGAL

QU'ils sont brillans, & qu'ils sont doux,
Ces beaux yeux, ces auteurs de mon amour ex-
trême !

Mais, Iris, comment faites-vous
Pour vous en garantir vous-même ?
Toutes les fois que pour les voir
Vous regardez votre miroir,
Ne ressentez-vous point quelque atteinte de flâme ?
Et ces Astres puissans qu'on voit tout enflammer,
N'inspirent-ils point dans votre ame
Un peu de ce qui fait aimer ?

XXII MADRIGAL

QUE m'a-t-il servi de la voir,
Cette aimable & jeune rebelle,
Et d'avoir tant passé d'heureux jours avec elle
Depuis le matin jusqu'au soir ?
Loin d'en tirer quelque avantage,
Cet esprit léger & volage
De mes soins assidus ne fait que se lasser.
Contre la nouveauté son cœur est si peu ferme,
Que je serois en meilleur terme,
Si j'étois à recommencer,

XXIII MADRIGAL

QU'il est fâcheux, votre Jaloux !
Mes respects & mes soins l'irritent contre vous
Et de votre mérite il se fait un supplice.
Consentez que je sois heureux ;
Ce sera, divine Clotice,
Nous rendre justice à tous deux.

XXIV. MADRIGAL.

Vous prodiguez, Iris, soins, tendresse, pitié,
 Pour les devoirs de l'amitié.
 Votre cœur là-dessus jamais ne se ménage;
 Et par un injuste détour,
 A ces beaux sentimens vous donnez un usage
 Qui ne se devoit qu'à l'amour.

XXV. MADRIGAL.

Voici l'heure à peu près qu'Iris doit être aubal.
 Que de gens la trouveront belle!
 Peut-être elle fera quelque nouveau Rival,
 Cependant qu'en secret mon cœur s'entretient d'elle.
 A ces maux toutesfois je veux m'accoutumer,
 On ne peut la voir sans l'aimer,
 Même jusqu'à nos Dieux chacun lui rend homma-
 ge;
 Et si quelque plaisir adoucit ma langueur,
 C'est que la belle Iris à pas un ne s'engage,
 Et nous égale tous par un commun malheur.

XXVI. MADRIGAL.

Vous aimez, dites-vous, à lire
 L'histoire & le succès des galantes amours;
 Les rubriques & les bons tours
 Qu'Amour exerce en son Empire.
 Souffrez que ce Dieu vous inspire;
 Vous en saurez plus en huit jours,
 Que les livres n'en sauroient dire.

XXVII. MADRIGAL.

A Brégeons, mon Iris, les peines de l'Amour.
 Vous m'aimez, dites-vous, & moi je vous adore.
 Que vous serviroit-il de différer encore ?
 N'y faut-il pas venir un jour ?
 Quoi ! n'est-ce qu'à de longs supplices
 Qu'Amour a destiné ses plus chères délices ?
 Accusez-vous mes feux de trop de nouveauté ?
 Défaites-vous, Iris, de cette erreur vulgaire ;
 Un Amant a tout mérité,
 Quand il a le bonheur de plaire.

XXVIII. MADRIGAL.

A Prés deux mois d'absence, enfin je vous revois ;
 Et le plaisir que j'en reçois
 Efface de mes maux la mémoire importune.
 Mais, dites-moi, Philis, de votre heureux retour
 Rendrez-vous grâce à la Fortune ?
 N'en dirai-je rien à l'Amour ?

XXIX. MADRIGAL.

A cause que Philis a l'ame délicate,
 Et qu'ayant engagé mille Amans sous ses loix,
 De pas un jusqu'ici la Belle n'a fait choix ;
 On la traite par tous de légère & d'ingrate.
 Quelqu'autre de ce bruit auroit pu s'alarmer ;
 Mais j'ai résolu de l'aimer,
 Et rien n'en sauroit plus arrêter l'entreprise.
 Ce n'est pas qu'en son cœur j'espère quelque part ;
 Mais ne vaut-il pas mieux s'exposer au hazard,
 Que de trouver la place prise ?

XXX. MADRIGAL.

BElise, je ne t'ai mon Rival vous aime,
 Ni s'il est bien auprès de vous;
 Mais je sai que je suis jaloux,
 Et que mon amour est extrême.
 Si vous le préférez, tant pis;
 Mais, sans enuier le tapis,
 Sauvez-moi le chagrin d'une poursuite vaine.
 Tout malheureux, tout négligé,
 Encore vaur-je bien la peine,
 Que vous me donniez mon congé.

XXXI. MADRIGAL.

CLoris est sotte autant que belle.
 J'en suis toutesfois amoureux;
 Et si j'étois bien avec elle,
 Je n'en serois pas plus heureux.
 Jusqu'ici toutes mes poursuites,
 Ses refusades & ses suites,
 Nous ont tenu lieu d'entretien.
 Mais si, pour finir mon martyre,
 Un jour elle me traitoit bien,
 Nous n'aurions plus rien à nous dire.

XXXII. MADRIGAL.

CLarice paroît en ces lieux,
 Cachez vous, ou scarez les yeux,
 Vous tous qui de l'Amour ne suivez point les traces;
 Personne n'est en sûreté,
 Quand on voit arriver les Graces
 A la suite de la Beauté.

XXXIII. MADRIGAL.

DEviendrai-je Coquette?
 Dis-moi ton sentiment.
 Je suis assez bien faite,
 Pour avoir un Amant;
 J'en aurai sûrement.

XXXIV. MADRIGAL.

DE la beauté d'Iris voi le portrait fidelle;
 Elle eut une ame digne d'elle,
 Un cœur tendre, un esprit charmant.
 Tu peux juger de mon martyre,
 Elle mourut, j'étois Amant;
 C'est tout ce que je te puis dire.

XXXV. MADRIGAL.

DEpuis que j'ai formé le dessein de vous plaire
 Je n'ai pas fait, Iris, tout ce que je pouvois;
 Mais, selon votre humeur scrupuleuse & sévère,
 J'ai plus fait que je ne devois.
 J'ai par tous mes respects ménagé votre gloire;
 Par mille petits soins j'ai signalé ma foi;
 Mon amour enfin s'est fait croire.
 Et vous, ma jeune Iris, qu'avez-vous fait pour moi?

Réponse.

D'un Amant qui ne me plait guère,
 J'ai souffert sans ennui les soins & l'entretien;
 J'ai connu son amour, sans en être en colère,
 Ne comptez-vous cela pour rien?

XXXVI.

XXXVI. MADRIGAL.

ENVieux, que veux-tu savoir ?
 Cesse d'examiner ma vie,
 Hé bien, j'aime Iris sans espoir,
 Sans lui parler, & sans la voir.
 Mon destin te fait-il envie ?

XXXVII. MADRIGAL.

EN amour quelquefois il faut jouer d'adresse.
 Le grand-chemin de la tendresse
 Près des fieres Beautés souvent est interdit.
 Par quelque amoureux artifice
 Il faut adroitement s'aider de leur caprice;
 Quelquefois deux jours de dépit
 Font plus que deux ans de service.

XXXVIII. MADRIGAL.

EST-ce par habitude, ou par reconnaissance,
 Iris, que vous aimez cet homme à cheveux courts,
 Petit, laid, mal-tourné, qui vous parle toujours,
 Et qui des vœux d'autrui s'inquiète & s'offense ?
 A-t-il beaucoup d'esprit, seroit-il fort discret,
 Ou quelque mérite secret
 Vous le rend-il recommandable ?
 Ce choix, quoi qu'il en soit, vous est peu glorieux;
 Et s'il est en amour quelque erreur pardonnable,
 C'est que l'on fût au moins séduite pas les yeux.

XXXIX. MADRIGAL.

EN amour c'est tout que de plaire.
 Et la fortune d'un Amant,
 Par les soins assidus, & par l'empressement,
 Le

Le plus souvent n'avance guere.
 A peñt ai-je donné des preuves de ma foi,
 Qu'Iris, se déclarant pour moi,
 Est prête à recevoir une amitié nouvelle ;
 Et mon Rival, pour tout appui,
 N'a plus auprès de cette Belle,
 Qu'un reste d'habitude, & des sermons pour lui.

XL MADRIGAL

EH quoi ! Philis, sans vous déplaire,
 Je puis dès aujourd'hui me nommer votre Amant ;
 Et vous raconter mon tourment,
 Sans m'attirer votre colere ;
 Mon bonheur de bien loin surpasse mes desirs.
 Ce qu'un siecle de soins, de peñnes, de tourmens,
 Eût esperé de grace & de reconnoissance,
 Vous me l'accordez en un jour.
 Donner promptement en amour,
 C'est une adoubte récompense.

XLI MADRIGAL

GRâce à cette jeune Beauté,
 On plutôt grâce à son caprice,
 En peu de tems j'ai remporté
 Ce que plusieurs ans de service
 Auroient à peine mérité.
 Mais je n'ose me croire heureux ;
 Quoique Philis soit fort aimable.
 J'ai quelques Rivaux dangereux ;
 Et ce même caprice, à mes vœux favorable,
 Peut bien le devenir tout eux.

XLII. MADRIGAL.

JE ne sai pas, Iris, à quoi mon cœur s'attend;
 Je ne sai pas de qu'il doit craindre;
 Mais je suis triste & mécontent,
 Sans avoir sujet de me plaindre.
 Avec mille bontés vous me souffrez chez vous;
 D'un visage obligeant & doux
 Vous recevez mes vœux, mes soins, & mes homma-
 ges.
 De quoi suis-je donc affligé?
 Ai-je vû dans vos yeux de sinistres présages?
 Enfin, dites-moi ce que j'ai.

XLIII. MADRIGAL.

IRis, qu'est pris du Hœ l'Amour vous touche peu?
 C'est tout votre plaisir, vous n'aimez autre chose;
 Et quand on va chez vous, il faut qu'on se propose
 De ne vous approcher, que pour voir votre jeu.
 C'est-là que l'ardeur qui me presse,
 Fait que pour vous, je m'intéresse,
 Que je me consume en souhaits.
 Je vous y rends de bons offices;
 Mais, Iris, vos charmes ont faits
 Pour recevoir d'autres services.

XLIV. MADRIGAL.

JEune Iris, quoiqu'avec douleur
 Je ressente votre colere,
 Pourvu qu'elle ne dure guère,
 Elle me tient lieu de faveur.
 Vous m'accusez d'indifférence;
 Eh quoi donc ! la moindre apparence
 Doit-elle ainsi vous allarmer?

Si

404 MADRIGAUX DE

Si d'un tel crime, hélas, vous m'avez cru capable,
Iris, il est aisé de n'être plus coupable.

Puisqu'il ne faut que vous aimer.

XLV. MADRIGAL.

LE chagrin & l'incertitude
Abattent le cœur d'un Amant.

La crainte d'un Rival lui donne à tout moment

Quelque nouvelle inquiétude.

A se persécuter on est ingénieux :

Quelquefois on fait mal, lorsque l'on croit bien faire.

Je vous aimerois beaucoup mieux,

Si j'étois assuré de plaire.

XLVI. MADRIGAL.

P Rudes, à qui le Ciel a donné des appas,
Vous ne me semblez gueres sages;

Car enfin vous ne savez pas

Profiter de vos avantages.

Vous êtes faites pour l'amour.

Puisque le Ciel vous a fait belles,

Auprès de vos Amans fidelles,

Que n'employez-vous mieux & la nuit & le jour?

Mais à votre bonheur un Démon porte envie;

Et vous passez de votre vie

Le plus beau sans y consentir,

Et le reste à vous repentir.

XLVII. MADRIGAL.

P Uisque vous ressentez ma peine,

Et que vous partagez mes feux,

Pourquoi, scrupuleuse Climène,

Retardez-vous le jour qui me doit rendre heureux;

Une faveur non limitée

12

Doit

Doit être, dites-vous, plus long-tems méritée.
 Mais d'une longue attente épargnez-moi l'ennui.
 Ce que vous promettez à ma persévérance,
 Donnez-le moi dès aujourd'hui;
 Ce sera grace & récompense.

XLVIII. MADRIGAL.

Qui ne connoît Iris, qu'en qualité de belle,
 De douce, de spirituelle,
 Et qui n'a pas un seul défaut,
 Ne fait pas tout ce qu'elle vaut?
 Il est d'heureux momens, d'obligeantes tendresses,
 De doux emportemens, de pressantes caresses,
 Qu'elle n'a que pour son Amant;
 Pendant qu'une foule amoureuse
 De la regarder seulement
 S'estime encore trop heureuse.

XLIX. MADRIGAL.

Quoi! je vis, je respire, & je ne la vois pas!
 Que ne me deviens-tu mortelle,
 Lente & foible douleur, contre qui je combas?
 Puisque je suis loin de ma Belle,
 Sans doute qu'elle m'oubliera,
 De mon absence, hélas! quelqu'un profitera.
 Peut-être dans son cœur un autre a pris ma place.
 Ciel! épargne-moi ce cruel desespoir;
 Et si tu prévois ma disgrâce,
 Que je meure sans la savoir.

L. MADRIGAL.

Vous, qui d'un regard favorable
 Rendez heureux un misérable,
 Vous avez eu pour moi des craintes & des soins.
 Que

Que je me sens touché de cette grace extrême
Après cela si je vous aime,
Ne m'en accusez pas au moins,
Ne vous en prenez qu'à vous-même.

LI. MADRIGAL.

A force de m'aimer, tu me rends misérable.
Sans cesse contre moi tu grondes, tu te plains ;
Sur le moindre soupçon tu me juges coupable,
Et tu crois tout ce que tu crains,
Que ton humeur, Philis, à ta beauté réponde.
Croi-moi toujours fidèle & toujours amoureux ;
Et ne fais pas un malheureux
Du plus heureux homme du monde.

LII. MADRIGAL.

P ourquoi me demandez-vous tant,
Si mes feux dureront? si je serai constant?
Jusqu'à quand mon cœur vivra sous votre empi-
re?
Ah! Philis, vous avez grand tort!
Comment pourrois-je vous le dire?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

LIII. MADRIGAL.

B elle Iris, si dans votre Empire
Je dois toujours sans fruit souffrir tant de lan-
gueur ;
Cruelle, par quelle rigueur
Aimez-vous tant à me le dire ?
Hélas! c'est bien se plaire à croître ma douleur,
Que de m'annoncer un malheur,
De qui ma mort sera la suite inévitable.
Vit-on jamais rien de semblable!

Pour

sur rendre de tout point mon tourment sans égal,
vous voulez que j'en aie & la peur & le mal.

LIV. MADRIGAL.

C'Est Amant qu'on présume
Etre bien avec vous,
Vous l'aimez par coutume.
Je n'en suis point jaloux,
Non plus que d'un Epoux.

LV. MADRIGAL.

Douter que je vous puisse aimer,
C'est vouloir m'accabler par de nouveaux supplices.
Je veux bien que le tems, mes soins, & mes services,
Aident à vous le confirmer.
Mais, qu'il vous paroisse incroyable,
A vous, ô Beauté trop aimable!
Que jamais dans vos fers je puisse être arrêté,
S'il en faut croire l'apparence,
Iris, cette incrédulité
Ne sert que de prétexte à votre indifférence.

LVI. MADRIGAL.

DJE vos rigueurs, & de mes peines,
Je me plains la nuit & le jour;
Je les chante aux bords des fontaines;
Et l'écho les dit à son tour.
Ah! Philis, commençons à faire
Quelque-chose qu'il faille taire,

LVII.

LVII. MADRIGAL.

Est-ce tendresse, est-ce pitié,
 Qui dans les yeux d'Iris éclate ?
 C'est au moins, si je ne me flatte,
 Un peu plus que de l'amitié.
 Amour, il est tems de paroître,
 Si tu veux te rendre le maître
 D'un cœur difficile à gagner.
 Aide-moi, poursuis, presse, frappe :
 Il ne la faut point épargner,
 De crainte qu'elle nous échappe.

LVIII. MADRIGAL.

Je passe tristement mes jours,
 Et ne fais pas à quoi mon Iris les destine.
 Mais, sans me vouloir mal, la Cruelle s'obstine
 A ne me donner point secours.
 Elle souffre ma plainte, & mon ardeur extrême
 Elle dit même qu'elle m'aime ;
 Et mille doux regards m'en servent de témoins.
 Dans un frivole espoir je passe ainsi mon âge.
 Il vaudroit bien mieux faire moins,
 Quand on ne fait pas davantage.

LIX. MADRIGAL.

Il est mal aisé de vous plaire,
 Fort aisé de vous irriter.
 Je ne fais plus, Iris, ni ce que je dois faire,
 Ni ce que je dois éviter.
 Dans une peine si cruelle,
 Le plus sûr seroit de changer.
 Mais tant qu'on vous verra si belle,
 Le moyen de s'en dégager ?

LX.

LX. MADRIGAL.

I Ris, je vous vois peu, je vous parle encor moins
 Et lorsque le destin m'accorde cette grace,
 Une légion de témoins
 Observent tout ce qui se passe.
 Hélas ! si votre cœur pouvoit répondre au mien,
 Que leur soin seroit inutile !
 A deux Amans tout est facile,
 Et l'on s'entend sans dire rien.

LXI. MADRIGAL.

I Ris dit que son cœur est capable d'aimer ;
 Ses yeux doux & brillans disent la même chose.
 Et la raison seule s'oppose
 Aux feux que mon amour y devoit allumer.
 Hélas ! quand un Amant a le secret de plaire,
 La raison trouve bien le secret de se taire.

LXII. MADRIGAL.

I Ris dessus son lit-couchée,
 De mes nouveaux soupçons écoutant le récit,
 En fut sensiblement touchée ;
 Et pour me rassurer l'esprit :
 Je te serai toujours fidelle,
 Chasse tes craintes, me dit-elle
 En me serrant entre ses bras
 Avec une tendresse extrême.
 A ces ardens baisers reconnois si je t'aime ?
 Hé bien, Ingrat, crois-tu que je ne t'aime pas ?

LXIII. MADRIGAL.

I Ris me voit en sa présence
 Le visage content, & l'esprit satisfait,
 Et

Et croit que je fais en effet
 Tel que je suis en apparence.
 Cependant je languis ; & loin de ses appas
 Le plaisir le plus doux m'est une rude peine.
 Hâd plus au Ciel que l'Inhumain
 Me pût voir une fois quand je ne la vois pas.

LXIV. MADRIGAL

JE ne vous vois que rarement ;
 Je ne vous rends point de services ;
 Sous une belle humeur je cache mes supplices ;
 Diroit-on que je suis Amant ?
 Cependant, Iris, je vous aime ;
 Mais je fais effort sur moi-même,
 Afin de vous sauver les chagrins d'un jaloux.
 Si mon respect un jour pouvoit se faire entendre !
 Peut-être me compteriez-vous
 Les soins que je n'ose vous rendre.

LXV. MADRIGAL

Mille Amans révèrent Béatrice ;
 Et sans avoir donné sur elle aucune prise,
 Chacun d'eux dans son cœur se croit être le mieux.
 Ils en ont cru sans doute une vaine apparence,
 Et n'ont point fait de différence,
 Entre avoir les yeux doux, & faire les amoureux.

LXVI. MADRIGAL

ON me dit par-tout, que ma Belle
 Brille d'une classe nouvelle,
 Et que depuis le long séjour
 Que j'ai fait si loin de sa vûe,
 Sa beauté paroît chaque jour
 De nouveaux traits revêtue.

O Dieu !

③ Dieux ! que peut-elle être , & quels sont ses appas !
 Mes yeux , ne les revoyons pas ,
 Dès leur premier éclat ils m'ont été funestes,
 Mais c'est en vain , raison , que tu neux ne connoissoit ;
 Je cours y perdre sans les misérables restes
 Qui s'efforçoient en vain d'éviter son pouvoir.

LXVII. MADRIGAL.

P Ar-tout où l'Amour regne , il doit faire la loi ;
 Rien ne doit s'opposer à son pouvoir suprême.
 Raison , scrupule , égards , auprès de ce qu'on aime ,
 Sont autant de manques de foi.

LXVIII. MADRIGAL.

P Ar adresse , & non par bonté ,
 Iris , qui me connoît amoureux de Claries ,
 Loin de me reprocher mon infidélité ,
 S'emploie obligamment pour servir mon caprice.
 Ah ! qu'elle connoît bien l'Amour !
 Déjà par son secours ma victoire s'apprête ,
 Plus elle avance ma conquête ,
 Plus elle hâte mon retour.

LXIX. MADRIGAL.

P eut-être je me l'imagine ,
 Peut-être aussi que je devine ,
 N'auriez-vous point , Iris , dessein de renouer
 D'un clin-d'œil seulement daignez me l'avouer.
 Malgré tous vos projets , si l'amour vous surmonte ,
 Par pudeur , ou par sottise honte ,
 Gardez-vous de me le celer.
 Il fait bien tous les jours d'autres métamorphoses :
 Et pour m'en avoir , il ne faut point parler ,
 A demi-mot fontent les choses.

LXX. MADRIGAL.

Philis ne m'aimera jamais.
 Sur tout ce que je dis, sur tout ce que je fais,
 Elle me loue, elle me flatte.
 C'est le paiement d'une Ingrate.

LXXI. MADRIGAL.

Qu'on puisse oublier ce qu'on aime,
 Et qu'un fatal éloignement
 Ebranle le cœur d'un Amant,
 Non, cela ne se peut; j'en juge par moi-même.
 Je songe à mon Iris, & la nuit, & le jour.
 Je soupire après son retour;
 Et je connois bien que l'absence
 Est un prétexte à l'inconstance,
 Plutôt qu'un remède à l'amour.

LXXII. MADRIGAL.

Quand dont reverrai-je ma Belle?
 Quoi! loin de ses beaux yeux passerai-je mes
 jours?
 Et ce triste devoirs qui me sépare d'elle,
 Hélas; durera-t-il toujours?
 Encor si mon malheur la rendoit plus humaine,
 Si mon cœur se sentoît flaté de quelque espoir!
 Mais de faire durer ma peine,
 L'Ingrate se fait un devoir.

LXXIII. MADRIGAL.

Qui! Dorise, sans vous déplaire,
 Je puis donc aujourd'hui me nommer votre Amant,
 Et vous raconter mon tourment,

Sans

Sans attirer votre colere ?

Mon bonheur prévient mes desirs,

Ce qu'un siècle de soins, de peines, de soupirs,

Eût mérité de récompense,

Vous me l'accordez en un jour ;

Et tout ce que pour vous va faire mon amour,

N'est plus qu'une reconnaissance.

LXXIV. MADRIGAL.

Sur le choix des deux Sœurs si ma peine est ex-
trême,

Ce n'est pas pour savoir à laquelle des deux

Mon cœur doit adresser ses vœux ;

Elles sont toutes deux très-dignes qu'on les aime.

Mais ce qui fait mon embarras,

C'est quand je consulte en moi-même,

Qui des deux je n'aimerai pas.

LXXV. MADRIGAL.

Si quelqu'un de l'Amour veut sentir le pouvoir
Incomparables Sœurs, il ne faut que vous voir ;
On n'apprend que trop tôt quel mérite est le vô-
tre.

La résistance est vaine, il faut en venir-là.

J'en aime l'une ; & sans cela,

Je pense que j'aimerois l'autre.

LXXVI. MADRIGAL.

Adieu, trop aimable Céphise,

Je vous quitte en quittant l'espoir.

Indigne d'être à vous, indigne de vous voir,

Je vais des fiers destins achever l'entreprise ;

Je vais par mes langueurs précipiter le cours

Des plus infortunés & des plus tristes jours

S 3

Qu'on

Qu'on ait jamais passé sous l'amoureux empire,
 Mais j'aimerai le mal qui m'aura consumé;
 Pourvu qu'en me plaignant, un jour vous puissiez
 dire:

Il m'aimoit, & je l'eusse aimé.

LXXVII. M A D R I G A L.

A tout autre cœur que le mien,
 Bélise, ce précieux gage,
 De votre belle main le présent & l'ouvrage,
 Peut-être passeroit pour un souverain bien.
 Mais, hélas! ce n'est presque rien,
 A qui desirer davantage.

LXXVIII. M A D R I G A L.

AH! que la patience a de quoi s'exercer,
 Quand on est si long-tems sans voir ce que l'on
 aime!

Que deux jours sont longs à passer.
 Quand on vous doit voir le troisième!

† †
 Mon Iris me promet Lundi,
 Que je la verrois Mercredi.
 Ah! bons Dieux! l'ennuyeux Mardi.

LXXIX. M A D R I G A L.

C E brasselet de mes cheveux
 Qui rendroit un Amant heureux,
 Vous semblera peut-être un présent ordinaire.
 De nos deux cœurs unis qu'il soit le doux lien.
 C'est peu, si vous ne m'aimez guère;
 C'est beaucoup, si vous m'aimez bien.

LXXX. MADRIGAL.

CAliste me fait les doux yeux,
 Belle Iris, je vous le confesse;
 Mais je jure par tous les Dieux,
 Que je vous aimerai sans cesse.
 Ce n'est pas que cette Beauté
 De mille attraits ne soit pourvue;
 Mais, mon Iris, en vérité,
 Quand une fois on vous a vûe,
 On n'est plus dans la liberté.

LXXXI. MADRIGAL.

EN vain, Philis, pour me charmer,
 Vos yeux tâchent de me surprendre.
 Mais promettez-moi de m'aimer,
 Je n'irai pas loin sans me rendre.

†

Vous ne songez à m'engager,
 Que pour servir à votre gloire;
 Mais vous aurez part au danger,
 Ou vous n'aurez pas la victoire.

LXXXII. MADRIGAL.

EN m'éloignant de l'aimable séjour,
 Où Montelin a mon ame engagée,
 Des Amours la galante cour
 Entre nous deux s'est partagée.
 Les jeux, les ris, les agrémens,
 Tous les Amours qui rendent belle,
 Ceux qui des yeux font les doux mouvemens,
 Sont tous demourés auprès d'elle;
 Mais ceux qui portent dans le cœur
 Le feu, les transports, la langueur,

Les vains desirs, les soupirs & les peines,
Tous avec moi sont partis de Martines.

LXXXIII. M A D R I G A L

IRis, cette rare Beauté,
Pour qui nuit & jour je soupire,
Et dont le rigoureux empire
Est si rempli de cruauté,
Du plus sôt homme que l'on voit,
Par un triste hymen est la proie.
Toutes les nuits entre ses bras
Peut-être il tient cette farouche;
Et la Belle n'a point d'appas
Où son indigne main ne touché.
Que tout se fait injustement!
Pendant qu'un Sot tranquillement
Jouit d'une Beauté céleste,
Un honnête-homme vainement
Languira pour avoir son reste!

LXXXIV. M A D R I G A L

JEune Iris, dans notre querelle
Je n'examine point qui de nous deux a tort.
De tout ce qu'il vous plaît je demeure d'accord,
Et vous avez raison, puisque vous êtes belle.

LXXXV. M A D R I G A L

JE fais que ma joie est prochaine,
Que bien-tôt je vous dois revoir.
Mais que l'impatience est une étrange peine!
Je languis dans ce doux espoir.
Pour vous, dans votre solitude,
Etes-vous sans inquiétude?
Le calme & les plaisirs vous suivent-ils toujours?
Ne

XCVII. MADRIGAL.

SI jamais je cesse d'aimer,
Je meure si je me rengage;
De trop de passions on se sent consumer,
Et de trop de malheurs on éprouve l'outrage,
Ou la Belle, de peur d'allarmer son Jaloux,
Ne vous voit que fort peu, manque cent rendez-vous;
Ou de quelque Importun elle est toujours suivie.
Exempt de ces chagrins, n'est-on pas bien-heureux?
Mais, hélas! c'est d'Iris que je suis amoureux.
Ah! j'en ai pour toute ma vie.

XCVIII. MADRIGAL.

Toute indifférente qu'elle est,
Cette fiere Beauté me plaît;
Toujours mon ame en est ravie.
Je l'aime avec sa cruauté,
Plus que Philis, plus que Silvie,
Avecque leur facilité.

XCIX. MADRIGAL.

UN baiser bien souvent se donne à l'aventure,
Et n'a de prix qu'autant qu'il dure;
Mais ce n'est pas en bien user.
Il faut que le desir & l'espoir l'affaïsonne,
Et pour moi, je veux qu'un baiser
Me promette plus qu'il ne donne.

C. MADRIGAL.

Bélie ne veut point d'Amant,
Mais voudroit un Ami fidelle,
Qui pour elle eût des soins & de l'empressement,
Et

Et qui même la trouvât belle.
 Amans qui soupirez pour elle,
 Sur ma parole tenez bon;
 Béfise de l'Amour ne hait rien que le nom.

CL. MADRIGAL.

Cette douce fureur de se voir, d'être ensemble,
 Que l'on appelle empressement,
 Quoique vous m'aimiez tendrement,
 Vous ne l'avez point, ce me semble.
 Il est par-tout des yeux ennemis & jaloux
 Qui nous obligent, dites-vous,
 A sauver la moindre apparence.
 Iris, je vois naître le jour
 Qui doit terminer mon absence,
 Par quelque fausse bienfaisance.
 Ne m'empoisonnez point les plaisirs du retour.

CII. MARDRIGAL.

Elle est coquette, forte, & belle:
 Assez belle pour le plaisir,
 Assez forte pour mal choisir,
 Assez coquette enfin pour n'être pas cruelle.
 Elle aura la foule chez elle.

CIII. MARDIGAL.

EN vain par un éloignement
 Je tâche à calmer mon tourment,
 Qui tous les jours empire aux yeux de cette Belle.
 Ce remède augmente mes loins,
 Et jamais je ne souffre moins,
 Que quand je languis auprès d'elle.

CIV.

CIV. MADRIGAL

G Race à l'éternelle présence
De ce fâcheux objet qui vous a mis au jour,
Vous ne voyez de mon amour
Que le respectueux silence,
Les petits soins, la complaisance,
Tout le reste m'est interdit;
Et cependant rien ne s'avance.
Si jamais d'être seuls le bonheur nous en dir,
Prévenez, s'il se peut, Iris, mon espérance;
Pour un tems faites-moi crédit
De l'amoureuse récompense.

CV. MADRIGAL

I Ris, de tant d'Amans qui vivent sous vos loix,
A qui donnez-vous votre voix?
A la perruque blonde ou brune?
Au plus cheri de la fortune?
Hélas! que je serois heureux,
Si c'étoit au plus amoureux!

CVI. MADRIGAL

J E sai' quelqu'un plus grand que toi,
Qui se moque de ton empire,
C'est le Devoir, Amour. Quoique l'on puisse dire,
Il ne reconnoît point ta loi.
J'aime depuis long-tems une Beauté sévère,
Toujours à mes desirs également contraire.
Je la menace en vain des traits de ton pouvoir;
Malgré mes soins & mes services,
Elle appelle toujours ce funeste Devoir
Au secours de ses injustices.

CVII.

CVII. MADRIGAL.

Mon Iris, ne succombons pas
 Aux petits malheurs qui nous trahissent :
 Plus on nous livre de combats ,
 Plus il faut que nos feux redoublent.
 Pour un discours , ou pour un bruit ,
 Nous priverons-nous du seul fruit
 Dont jusqu'ici l'Amour a payé nos services ?
 Hé ! ne nous ôtons point le doux plaisir des yeux ,
 Et ne devenons point complices
 Du dessein de nos Envieux.

CVIII. MADRIGAL.

Mille raisons devroient me défendre d'aimer.
 Il ne faut donc plus voir mon aimable Lucrèce :
 Quelque part qu'elle soit , elle a droit de charmer ;
 Et moi je ne puis plus inspirer de tendresse.
 On se flatte , & on croit réparer par les soins
 Ce qui nous manque de mérite.
 La difficulté nous irrite ;
 Et on n'en espère pas moins.
 Mais , bons Dieux ! quoi qu'on puisse faire ,
 Quand on a passé son printemps ,
 C'est une dangereuse & difficile affaire ,
 Que de songer à satisfaire
 Un cœur & des yeux de quinze ans.

CIX. MADRIGAL.

Ne te plains point , Tircis , de ton sort rigoureux.
 N'est-ce pas assez que de plaire ?
 Peut-être tu serois encore plus heureux ,
 Si l'on se permettoit tout ce qu'on pourroit faire.
 Après deux ans entiers de service & d'amour ,
 Voilà

Voilà de quoi Philis me payoit l'autre jour,
 Sans qu'elle osât me rien promettre.
 Je pressai, on se défendit;
 Je persistai, on s'attendrit;
 Et la Belle enfin me promit
 Ce qu'elle n'osa se permettre.

CX. MADRIGAL.

Parce qu'il a peu de mérite,
 Et qu'on ne veut point de son cœur,
 Le bonheur des autres l'irrite,
 Il devient leur persécuteur.
 Avecque le dessein de nuire,
 En tous lieux il se vient produire,
 Et vient toujours mal-à-propos.
 Contre tout le monde il déclame,
 Et le Sot ne laisse en repos,
 Que les deux Galans de sa Femme.

CXI. MADRIGAL.

Philis, puisque votre cœur
 A tout autre me préfère,
 D'où vient que notre bonheur
 De jour en jour se diffère?
 Quoi! pour vous déterminer
 Faut-il tant examiner
 Le mérite & le service?
 Prenez un chemin plus court,
 Et sachez que le Caprice
 Est la raison de l'Amour.

CXII. MADRIGAL.

Pourquoi me fuyez-vous, cruelle?
 Mes regards auroient-ils causé votre courroux?
 Endu-

Endurez seulement que je vous trouve belle,
C'est tout ce que je veux de vous.

CXIII. MADRIGAL.

Pardonnez, mon Iris, à ceste humeur chagrin
Qui me rend quelquefois déplaisant à vos yeux.
Lorsque moins on se l'imagine,
Mille petits sujets l'excitent en tous lieux.
Quoique le plus souvent ma crainte soit frivole,
Un regard sans dessein, une simple parole,
Un rapport, un mal-entendu,
A tout on se laisse surprendre;
Et, quand on a l'âme un peu tendre,
Dans le moindre malheur on croit être perdu.

CXIV. MADRIGAL.

Qu'il vous feroit aisé, dans mon malheur extrême,
De changer mon sort rigoureux!
Dites-moi seulement une fois, je vous aime;
C'est assez pour me rendre heureux.
Hé! que pour mon amour c'est un mauvais passage,
Que vous trouviez ce mot si dur à prononcer!
En doit-il ~~souffrir~~ davantage
A le dire qu'à le penser!

CXV. MADRIGAL.

Que l'on fait peu quand on se lève;
Tout ce qu'on doit faire le jour!
Telle commence en pleurs, qui bien souvent l'achève
Dans les plaisirs & dans l'amour.
Ce matin j'étois dans la peine,
Mécontent de Philis, accablé de sa haine,
Résolu de rompre mes fers,
Sur le soir je l'ai vue, & mon âme ravie.

Main

Mais ne dites pas tout, mes vers ;
 Des Dieux me porteroient envie.

CXVI. MADRIGAL

2 Que le chemin est long , & que le jour me dure !
 Mon amour est à la torture ;
 J'attens Iris en ce séjour.
 Ah Dieux ! que j'ai d'impatience !
 Je souffre encor plus du retour ,
 Que je ne faisois de l'absence.

CXVII. MADRIGAL

Q Ue je vous aime , beaux cheyeux ,
 De ma divine Iris depouille précieuse !
 Et qu'enchaîné de vos doux nœuds ,
 Je trouve ma prison charmante & glorieuse !
 Avant que de sa main vous me fussiez donnés ,
 Ah ! que vous étiez fortunés
 D'approcher de ce beau visage !
 Et tombant sur sa joue , ou flottant sur son sein ,
 Qu'elle vous mit bien en usage ,
 Quand sur ma liberté la Belle fit dessein.

CXVIII. MADRIGAL

R Ien n'égale Iris en fierté ,
 Comme en charmes rien ne l'égale.
 Depuis que j'ai vu sa beauté ,
 J'en fais une épreuve fatale.
 Sur son cœur je n'ai rien gagné :
 Services , vœux , & soins , elle a tout dédaigné ;
 Ce qui plaît même aux Dieux , lui semble méprisable.
 Parmi tous les objets qui nous peuvent charmer ,
 Il n'en est point de plus aimable ,
 Ni que l'on doive moins aimer.

CXIX.

CXIX. MADRIGAL

Sous ombre qu'il n'est pas bien fait,
 Et qu'il n'est gueres propre à séduire personne,
 Vous croyez que l'on vous soupçonne
 Moins que si vous aviez un Amant plus parfait.
 Souffrez, jeune Philis, que je vous désabuse.
 Ce qu'on dira de plus, c'est que vous aurez fait
 Une sottise sans excuse.

CXX. MADRIGAL

Séduire le cœur d'une Belle
 Aux dépens d'un fâcheux Mari,
 C'est n'est pas chose fort nouvelle.
 Mais de détruire un Favori,
 Amoureux, aimable, & chéri,
 Dans un cœur occuper sa place,
 Et profiter de sa disgrâce,
 C'est-là le plus grand des plaisirs,
 Et le seul que je tiens digne de mes desirs.

CXXI. MADRIGAL

Vous me traitez, Iris, comme un nouveau veau,
 Ce n'est pas d'aujourd'hui, pourtant, que je vous
 aime.
 Mais pour un plus heureux, votre cœur prévenu
 Feint toujours d'ignorer ma passion extrême;
 Mon respect vous l'a dit encor mieux que moi-même.
 J'aurois pu faire le jaloux,
 Pour troubler mon Rival aller souvent chez vous;
 Je n'ai pas voulu vous déplaire.
 Pouvois-je mieux me découvrir?
 N'est-ce pas aimer que souffrir?
 N'est-ce pas parler que se taire?

CXXII

CXXII. MADRIGAL.

A Mans qui vous laissez de soupçonner en vain;
Et qui de l'ingrate Clarice
Songez à quitter le service,
Ne précipitez pas un si triste dessein.
Pour vous encourager à la persévérance,
Jetez les yeux sur son beau sein;
Et jugez de la récompense.

CXXIII. MADRIGAL.

Belise, je diffère, & je n'ose me rendre.
Tant d'Amans soupirent pour vous,
Et vous faites tant de Jaloux,
Que je ne sais quel parti prendre.
Rien ne vous manque pour charmer;
A vos beaux yeux tout est facile;
Mais s'engager à vous aimer,
C'est s'attirer toute la Ville.

CXXIV. MADRIGAL.

Belise, une bonne amitié
N'est pas assez de la moitié,
Pour répondre aux desirs d'un cœur un peu sensible
Quand on a vu vos yeux par qui tout est soumis
Je ne crois pas qu'il soit possible
De n'être que de vos amis.

CXXV. MADRIGAL.

Contre l'ardeur qui me possède,
Tous vos dessein sont superflus,
Et je n'y sai plus qu'un remède,
Iris; c'est de ne vous voir plus.

Tout F.

T

Mais

Mais, hélas! ce malheur extrême
Ne se peut souffrir sans mourir;
Et s'il faut mourir pour guérir,
Mourrez-moi, si je vous aime.

CXXVI. MADRIGAL

DE l'Amour que je vois sans cesse autour de vous,
Je ne saurois être jaloux.
Et si votre beauté l'arrête,
Déclarez-vous sans consulter;
Je ne veux point d'une conquête,
Qu'il auroit pu me disputer.

CXXVII. MADRIGAL

EN amour le plus grand des maux,
Ce n'est pas, comme on dit, le nombre des Ri-
vaux:
Un cœur se sent toujours fascé de la victoire;
Il est, belle Clarice, un plus cruel tourment;
C'est d'aimer sans déguisement,
Et ne pouvoir se faire croire.

CXXVIII. MADRIGAL

HE! En quoi vous craignez l'Amour,
Vous dont les yeux pleins de charmes,
Lui fournissent chaque jour des armes.
Ses plus redoutables attraits
Non, non, n'appréhendez rien;
L'Amour vous fait son bien.
Aimez, aimez-moi, Clarice.
Tout ce que vous souffrirez,
Ne sera plus un supplice,
Si-tôt que vous aimerez.

CXXIX. MADRIGAL.

Est-ce à cause que vous partez,
 Iris, que vous êtes plus belle ?
 Ce qui m'est un tour d'un amour mortelle
 Accroît-elle ainsi vos beautés ?
 Hâ ! que vous êtes inhumaine.
 D'ajouter encore à ma peine,
 La rigueur d'un tourment nouveau !
 Loin de vous blâmer de l'apaiser qui m'agace,
 Votre visage en est plus beau.
 Aimez plutôt, Iris, & soyez moins aimable.

CXXX. MADRIGAL.

En vain je le cherche en vain, vous êtes quelque chose
 De mon destin, Bélife, ordonnez promptement,
 Pendant que de mon sort librement je dispose.
 Serai-je votre Ami, serai-je votre Amant ?
 Il est certain, que si j'écoute
 Tout ce que mon cœur me dira,
 Je serai . . . je serai sans doute
 Mais non, je ne serai que ce qu'il vous plaira.

CXXXI. MADRIGAL.

Il n'est vrai point, Iris, que vous savez aimer,
 Et vos regrets en sont d'illustres témoignages,
 D'un exemple si beau, l'on se sent aimer,
 Et mille Amans depuis vous offrent leurs hommages.
 De vos chagrins, de vos rigueurs,
 De vos soupirs, de vos langueurs,
 Chacun se fait de nouveaux charmes,
 Puisqu'elle aime, dit-on, peut-être elle aimera.
 Heureux qui fit couler ses larmes
 Plus heureux qui les essuira !

CXXXII

T 2

CXXXII.

CXXXII. MADRIGAL.

JE sai qu'Iris ne m'aime pas.
 Cependant elle fait des pas
 Pour m'empêcher d'être infidelle.
 Sans doute mon amour sert à sa vanité;
 Dans l'équipage d'une Belle
 Il faut bien par honneur quelqu'Amant maltraité.

CXXXIII. MADRIGAL.

LA crainte suit toujours les desirs amoureux;
 Plus ce qu'on aime, a de mérite,
 Plus la défiance s'irrite:
 On ne se croit jamais heureux.
 Vous m'aimez, dites-vous. Quel bonheur! quelle
 gloire!
 Iris, pour me le faire croire,
 Dites le moi toujours, & jamais ne cessez.
 Que vos doux regards m'en assurent;
 Que vos doux baisers me le jurez;
 A tous moments recommencez,
 Encore n'est ce pas assez.

CXXXIV. MADRIGAL.

L'Entreprise en amour abrège bien des choses;
 Des plus douces faveurs elle prévient le don.
 D'Amarante, par trahison,
 J'ai baisé les lèvres de roste.
 Elle m'a bien grondé, j'ai demandé pardon.
 J'ai fait, pour l'obtenir, & pour la satisfaire,
 Tout ce qu'a souhaité cette Beauté sévère.
 J'ai tout promis, j'ai tout juré;
 Et le baiser m'est demeuré.

CXXXV.

XXV. MADRIGAL.

¶ On Iris, est-il possible,
 de loger l'Amour chez vous,
 si vous n'êtes si peu sensible
 à ce qu'il a de plus doux ?
 Ses beautés, votre jeunesse,
 s'écouleront inutilement ;
 votre fidèle Amant
 va mourir de tristesse.
 Cherchons mieux de nos desirs :
 ces mortelles demeures
 nous perdons plus de plaisirs :
 et nous ne différerons d'heures.

XXVI. MADRIGAL.

Hilis, vous me maltraitez,
 faut prendre patience.
 J'aime encor vos cruautés
 plus que votre indifférence,

XXVII. MADRIGAL.

mon Iris me plaît, lorsqu'elle est négligée,
 que je la vois dégagée
 des ornemens qui cachent ses beautés !
 Belle les a tous quittez :
 sa jupe de simple toile
 se découvre à peine de voile :
 voit à plaisir & le bras & la main,
 rien ne cache son beau sein.
 Sur son lit de repos cette Belle est couchée,
 dans la main nonchalamment panchée,
 ses yeux tournés vers son Amant.
 Elle étoit jadis la plus belle

34 MADRIGAL DE

De toute la Troupe immortelle,
Après du Beau-Chasseur qui ensoit son tourment,
Mais, belle Iris, ne faisoit-elle
Que le regarder, seulement ?

CXXXVIII. MADRIGAL

Q uelquefois en dormant je vois mon Inhumaine ;
Elle semble pour lors prendre part à ma peine.
Le Dieu qui préside au sommeil,
M'entretient jusqu'à mon reveil
De cet agréable mensonge.
O ! Destin plein de cruauté !
Ma félicité n'est qu'un songe,
Et mon mal une vérité.

CXXXIX. MADRIGAL

R ecevois du premier venu
Les louanges & les flatteries ;
Avecque le plus incertain
Dire mille choses secrètes ;
Sans discernement & sans choix
Souffris des libertez contre toutes les loix
Et d'amour & de bienfiance ;
Croyez-moi, trop facile Iris,
Le véritable Amant alors est bien surpris,
Et ne manque pas de confiance
Si pour vous il est sans mépris.

CXL. MADRIGAL

R ien ne peut égaler la beauté de Phyllis.
Mille traits achevez composent son visage :
Elle a des cheveux bruns qu'elle met en usage
Contre un teint plus blanc que le lis ;
Sa taille est haute, fine, & belle.

Soit

à l'air est noble & grand, son port plein de douceur,
Enfin, les yeux sont faits pour elle,
même ses yeux sont faits pour son port.

CXLI. MADRIGAL.

l'on raisonnoit tant, jamais on n'aimeoit;
Et le triste nom d'esclavage,
Qui des Amans est le partage,
Lui tout seul nous rebuteroit;
Que vous répondez à mon amour extrême,
scrupules, Iris, ne sont plus de saison;
Tout ce qu'on donne à la raison,
On le dérobe à ce qu'on aime.

CXLII. MADRIGAL.

Du vent la belle Iris d'une telle dore
Couvre le brun de ses cheveux;
Mais de quoi qu'elle soit parée,
Toujours elle attire les vœux.
Est-elle brune, est-elle blonde?
Rien ne l'égale dans le monde.
Rien n'égale aussi mon amour;
ans être inconstant, j'ai la bonne fortune
D'être Amant, en un même jour,
d'une belle Blonde, & d'une belle Brune.

CXLIII. MADRIGAL.

d'un de vos Amans jamais vous faites choix;
Qu'un nouveau-venu, j'espère votre vœux.
Depuis le jour qu'à vos charmes
Ma raison rendit les armes,
Une légion d'amours
Dans mon cœur fit sa demeure.

430 MADRIGAUX DE

Et je vous aime en une heure,
Plus qu'un autre en quinze jours.

CXLIV. MADRIGAL

Sans les désordres de ce tems
Je ne verrois point cette Belle;
Et pendant la saison nouvelle
On me l'enleve tous les ans.
Mais, grace à la guerre civile,
On ne peut sortir de la Ville,
Et rien n'est sûr hors de Paris.
Funeste Démon de la guerre,
Désole, si tu veux, la terre;
Le plus grand des malheurs est l'absence d'Iris.

CXLV. MADRIGAL

Votre conscience vous presse,
Iris, vous allez à confesse.
Quels sont donc ces secrets que vous vous repro-
chez?
Que mon bonheur seroit extrême,
Si c'étoit un de vos péchez
D'aimer un peu trop qui vous aime!

CXLVI. MADRIGAL

Que mon destin est rigoureux!
Iris, l'aimable Iris, a perdu la lumière.
Douce, obligeante, quoique fiere,
Près d'elle je trouvois tout ce qui rend heureux;
Dans les aventures fâcheuses
Les égards & les soins d'une tendre amitié;
Parmi les peines amoureuses
Tout le support de la pitié,
Appuyé d'un secours si sûr & si fidelle,

tous les déplaîrs mon cœur venoit à bout,
 Iris me consolait de tout
 Et rien ne me console d'elle.

CXLVII. MADRIGAL.

LA jeune Iris n'est plus ; le Ciel me l'a ravie,
 Ce cher objet de mes amours.
 Ce que je voyois tous les jours,
 Je ne le verrai de ma vie.
 Elle occupoit tous mes desirs ;
 Je n'avois point d'autres plaîrs ;
 Ses mes soins se bernoient à servir cette Belle.
 ferai-je, grands Dieux ! que dois-je devenir ?
 as ! n'aurai-je plus de commerce avec elle
 Que par un triste souvenir ?



TANCES.

L STANCES.

CLoris, tous les jours mon Rival
 Vous parle, & vous voit à son aise.
 Avec vous seule il danse au bal ;
 Et tout ce qu'il fait, bien, ou mal,
 Je ne vois pas qu'il vous déplaîsse.



Encor que je sois à l'écart,
 Je ne vous perds gueres de vûe ;
 Et l'autre jour par un regard,
 Où sans doute lui seul eut part,
 J'eus le coup qui me tue.



T 5

De

De quels dépitais, de quels soins,
N'eus-je point l'âme traversée ?
Cent fois je vous en aimai moins,
Et vos beaux yeux furent témoins
Du désordre de mes pensées.

Vous voulûtes me rappeler,
Avec leur douceur ordinaire,
Mais bien loin de me consoler,
Ce ne fut que renouveler
Le crime qu'ils venoient de faire.

Pour satisfaire à mon amour
Qui depuis me rend misérable,
Je ne m'occupe tout le jour
Qu'à rechercher quelque détour,
Pour ne vous trouver point coupable.

2 IL STANCES.

Ces deux Sœurs, d'égale beauté,
De tous les coeurs ont fait partage.
Je garde seul ma liberté,
Parmi ce public esclavage.

Tout ce qu'on voit de précieux,
En leurs personnes se rassemble.
Ce qui m'a sauvé de leurs yeux,
C'est qu'elles sont toujours ensemble.

Ainsi, mon esprit suspendu,
Ne se déclare pour aucun.
Mais j'étois un homme perdu,
Si je n'en eusse connu qu'une.

III. STANCES.

Ar mille petits refus
 ne me lit hier ma belle,
 us que jamais je connus,
 ne je suis bien avec elle.

as doute elle déguisoit
 passion & sa flamme,
 m'accordoit en son ame
 qu'elle me refusoit.

n même tems que la bouche
 e disoit, je ne veux pas,
 s yeux me disoient tout bas,
 ne suis pas si farouché.

epuis j'ai vu de l'Amour,
 ue sans la troupe importune
 ui nous suivit tout le jour,
 ien n'égalait ma fortune.

IV. STANCES.

Quand on aime, & qu'on est sage,
 on n'est jamais malheureux,
 on tourne à son avantage,
 le qu'on croit le plus fâcheux.

de deux Amans en querelle
 rien n'est si doux que d'accorder
 In cœur en est plus facile,
 Quand il résiste à l'illibéral.

Une humeur un peu bizarre
 sert de rage et d'amour;
 Et l'absence nous prépare
 Un agréable retour.

CON.



CONTES.

I. CONTE,

LE CORBEAU.

Aimable & jeune Corneille,
 Des Corneilles la merveille,
 Puisque parmi les Corbeaux
 Les plus noirs sont les plus beaux,
 Je puis avecque justice
 Vous faire offre de service,
 Et prétendre hautement
 L'honneur d'être votre Amant.
 J'ai l'air & la mine fière :
 J'ai l'humeur assez altière ;
 Mais désormais devant vous
 Je serai soumis & doux.
 Ma voix rude & croissante,
 Dans les airs retentissante,
 Pour vous se radoucira,
 Et de tels chants chantera,
 Qu'on les trouvera très-dignes
 Des plus fameux de nos Cignes.
 J'aurai nombre de Rivaux ;
 Vous aurez quelques Rivaux.
 S'ils ne sont pas mes égaux,
 Elles sont moins vos égales.
 Aimons donc sans différer ;
 Et soyons-nous si-fidèles,
 Qu'on nous puisse comparer
 Aux plus simples Tourterelles.

II. CONTE,

Nous, Souveraine des Cœurs,
 De tous ceux qui nous regardent,
 Qui dispensons les douleurs,
 Les peines & les langueurs
 A tous ceux qui se hazardent
 De provoquer nos rigueurs,
 Ayant su la repentance,
 Et la rude pénitence,
 De cet Amant affligé
 Qui nous quitta sans congé;
 Et voulant de la clémence
 Suivre plutôt le parti,
 De notre pleine puissance
 Nous avons, sans conséquences,
 Dès à présent consenti,
 Que sans désobéissance
 Il pourra ne mourir pas,
 Pourvu qu'avec diligence
 Il revienne sur ses pas
 Reprendre à nos pieds sa place,
 Et jouir de notre grace.

CHAN:



CHANSONS

ET EPIGRAMME

I. CHANSON.

Q Uand je vous dis, que je perds ma franchise,
Et que je meurs pour vos divins appas,
C'est tout de bon, si vous m'aimez, Belle,
C'est en raillant, si vous ne m'aimez pas.

II. CHANSON.

L Es maîtres d'amour font faus ramedis,
Ses biens ne font que décevoir,
On souffre tout pour les avoir,
On craint tout lorsqu'on les possède.

EPIGRAMME.

N E parlons plus de mariage,
Margot. Je suis déjà chenu,
Et prêt à faire le voyage,
D'où personne n'est revenu.

FIN.

CATALOGUE

Des Livres nouveaux qu'on trouve

Chez M. M. REX, Libraire à Amsterdam.

A Soubé Tragédie par Mr. Colardieu, représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 27. Février 1758.

8. Amst. 1758. 10 f.

Wamp des Hommes ou état de la Population par Mr. le Marquis de Mirabeau en 3 vol. 12.

1758. 12 f. 15 f.

Cabinet des Fées de M^{ad}. d'Aunoy, 12. 8^{vo} 14 parties avec fig. Amst. 1752. 2. f. 10.

Cicéron (Pensées de), par Mr. l'abbé d'Oliver, 12. Amst. 1746. 2 f. 1.

Givân Roi de Bungo : Histoire Japonnoise par M^{ad}. Le Prince de Beaumont, 12. 2 vol. Lond. 1774.

Discours sur l'Origine & les Animens de l'Inégalité parmi les Hommes par J. J. Rousseau citoyen de Genève, 8. 1^{er} vol. Amst. 1755. 2. f. 10 f.

Essai sur l'Histoire Générale & sur les Mœurs & l'Esprit des Nations depuis Charlemagne jusqu'à la prise de Port Mahon en 1756. par Mr. De Voltaire, in 8. 7 vol. Amst. 1757. 8 laquette on a joint une table Générale des Matières expliquées & travaillée à f. 9.

Essai sur l'Esprit (de) par Mr. Helvetius, 12. 2 vol. 1758.

Fils Naturel (le) ou les Epreuves de la Vertu, Comédie en Cinq Actes, & en prose, avec l'Alc. de la Pièce par Mr. Diderot, 17.

1 vol. Amst. 1747. 12 fol.

Histoire de Catilina tirée de Plutarque, de Cicéron, de Dion, de Saluste, &c. 8. Amst. 1749. 28 f.

Histoire des Passions, 12. 2 vol. Amst. 1751. 2 f. 1.

His-

CATALOGUE DES LIVRES.

Histoire d'une Grecque moderne, par l'Abbé Prévôt d'Exil, 12. 2 vol. *Amst.* 1741. à f 1.

— du Marquis de Cressy, 12. 1 vol. *Amst.* 1758. à 10 f.

Hypocondre, ou la Femme qui ne parle point, Comédie en 5 Actes en vers par Mr. J. B. Rousseau, *Amst.* 1751. à 11 f.

Illustres Françaises, Histoires Véritables, nouvelle Edition augmentée des Mémoires Historiques & critiques touchant la Vie & les Ouvrages de leur Auteur, 12. 4 vol. fig. *Amst.* 1750. f 4.

Introduction à l'Histoire Générale & Politique de l'Europe, par Pufendorf; complétée & continuée jusqu'en 1743. par Bruzen de la Martinière, 12. 12 vol. fig. *Amst.* 1743-1748 à f 22.

Journal des Sçavans depuis son commencement, 1667. jusques en Décembre 1753. en 170 vol. 12. vol. *Amst.* à f 170.

Iphigénie en Tauride, tragédie par Mr. De la Touche, 8. *Amst.* 1758. à 10 f.

Journal des Sçavans combiné avec les Mémoires de Trevoux Janvier 1754. jusques à Décembre 1758. en tomes où 40. parties à 10 f.

Lettre du Roi de Pologne Stanislas I. à la Reyne de France sa fille, où il raconte la manière dont il est sorti de Dantzic durant le siège de cette ville, 12. 1748. à 5 f.

— d'Héloïse à Abailard en Vers traduction libre de Pope, 12. *Amst.* 1758. à 3 f.

Observateur Hollandois, où Lettres de Mr. van ***, à Mr. H***, de la Haye sur l'Etat présent des affaires de l'Europe en XLVI. Cahiers, in 8. 1757-1758.

— de Louis Racine, contenant les Poésies nouvelles, des Reflexions sur la Poésie, les Mémoires sur la Vie & les Ouvrages de J. Racine, les Lettres de Racine à Boileau, & les Réponses, &c. 12. 6 vol. *Amst.* 1759. Cette édition est la plus complète à tous égards. à f 5.

mod. nr. 2
An. 174
Cărb. 2

[illegible]

708
200
100
50
0
-50
-100
-150
-200
-250
-300
-350
-400
-450
-500
-550
-600
-650
-700
-750
-800
-850
-900
-950
-1000

920890





